

VIES DES PÈRES DES DÉSERTS D'ORIENT, AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET...

Michel Ange Marin, Josè
Maria Fonseca de Evora





MAG 1039

VIES
DES PÈRES DES DÉSERTS
D'ORIENT.

II.

VIES

DES PÈRES DES DÉSERTS

D'ORIENT,

AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR
DISCIPLINE MONASTIQUE.

PAR LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN,
DE L'ORDRE DES MINIMES.

TOME SECOND.



A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE MERCIÈRE, N.° 35.

A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N.° 9.

~~~~~  
1824.



# VIES

## DES PÈRES DES DÉSERTS

### D'ORIENT ,

AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR  
DISCIPLINE MONASTIQUE.

---

## LIVRE SECOND.

SUITE DES SOLITAIRES DE LA THÉBAÏDE.

---

### CHAPITRE V.

#### *Discipline monastique de Tabenne.*

Nous ne serions pas connoître saint Pacôme tout entier, si nous manquions de parler de la discipline qu'il établit dans son ordre. Elle a été trouvée si belle, si admirable, qu'on peut assurer sans crainte qu'elle a servi de modèle, et même de fondement à toutes les règles monastiques qu'on a faites depuis, tant en orient qu'en occident. Aussi n'est-ce pas sans raison que ce saint Patriarche, rendant à Dieu la gloire qui lui étoit due d'une si sainte institution, disoit qu'entre les grâces particulières dont il avoit favorisé l'Egypte de son temps, on pouvoit compter celle de l'établisse-

ment de l'ordre de Tabenne, qui servoit au salut de tant d'âmes, et fournissoit un si beau modèle de conduite à ceux qui vouloient assembler plusieurs personnes pour vivre en communauté.

Ainsi on ne peut guère disputer à ce saint Patriarche le glorieux titre de fondateur de l'ordre cénobitique, non que nous voulions décider absolument s'il a été le premier qui ait rassemblé des moines pour vivre en commun dans un même monastère; mais tout au moins mérite-t-il d'être ainsi appelé, parce qu'il a donné à cet état toute la perfection qu'il devoit avoir, en formant un corps religieux composé de plusieurs monastères, comme d'autant de membres liés ensemble par l'uniformité des règles, la dépendance d'un seul abbé général, et la direction d'un même esprit.

Saint Antoine disoit à deux disciples de ce saint instituteur, (a) qu'avant lui un nommé Aotas avoit eu le même dessein; mais qu'il n'y avoit pas réussi, parce qu'il ne s'y étoit pas porté de tout son cœur, et que Dieu avoit réservé à saint Pacôme l'accomplissement d'une œuvre si sainte.

Il parut bien que c'étoit Dieu qui l'avoit choisi pour cela; puisque outre les dons de la grâce qu'il lui avoit communiquée pour la conduite des âmes, c'est-à-dire une douceur et une patience à l'épreuve de toutes les difficultés, une fermeté supérieure à tous les obstacles, des lumières surnaturelles qui l'éclairoient souverainement dans le gouvernement, une charité et un zèle infatigable, une piété consommée; outre, dis-

(a) Boll. v. Pach. c. 10. n. 77.

je, tous ces dons précieux, il fut averti d'en haut par trois fois différentes du ministère auquel Dieu le destinoit, et reçut de la main d'un ange, comme un autre Moïse, la table de la loi qu'il devoit faire observer à ses religieux, ainsi qu'à un peuple nouveau avec qui Dieu vouloit faire une alliance plus étroite.

RÈGLE. — Il paroît par cette règle que l'ange lui présenta, et dont nous avons rapporté les articles dans sa Vie, tels que Pallade les a mis dans son histoire lausiaque; que ce ne fut pas la seule qu'il fit observer à ses religieux; (a) puisque nous en avons une autre plus longue et plus détaillée dans le recueil des règles de saint Benoît d'Aniane, dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'édition de Cassien de Gazæus; à moins qu'on ne veuille dire que c'est la même que celle de l'ange, et que Pallade n'en a rapporté que le précis, ce qu'il est difficile de prouver.

Saint Jérôme dit dans la lettre imparfaite qui est à la tête de cette règle, qu'il l'a traduite à la prière d'un grand nombre de Latins, qui demeuroient dans les monastères de la Thébàïde, et dans celui de Mé-tanée ou de la Pénitence, qui n'entendoient ni le grec, ni l'égyptien, le prêtre Silvain lui en ayant envoyé les livres qu'il avoit reçus d'Alexandrie, et Léonce prêtre, l'en étant venu prier, avec quelques autres frères qu'on lui avoit envoyés pour le même sujet.

On ne peut pas assurer que tous les articles de cette règle soient de saint Pacôme. Il semble plutôt qu'il y en eut qui furent ajoutés par Orsise et par saint

(a) Boll. v. S. Pach. c. 2, n. 17.

Théodore le Sanctifié, puisqu'on y lit ces paroles au commencement : *Ce sont ici les préceptes de vie donnés par trois anciens*, et que ces trois anciens ne sont autres que le Saint avec Orsise et saint Théodore. Ces mêmes paroles ne se trouvent pas dans l'édition qu'Holstenius nous a donnée du recueil des règles de saint Benoît d'Aniane, en sorte qu'il semble qu'on doive en attribuer tous les articles à saint Pacôme seul. Il faut de plus remarquer que dans cette édition d'Holstenius il y a 194 articles, mis dans un ordre différent de ceux des autres éditions, où il n'y en a que 128. Mais on peut voir le jugement qu'en porte M. de Tillemont (a).

C'est de cette règle traduite par saint Jérôme, ainsi que de l'histoire du Saint, et de ce que Cassien et d'autres anciens auteurs ont rapporté, que nous avons recueilli ce que nous allons dire de la discipline de Tabenne; mais nous sommes obligés d'avertir que nous nous sommes servis de la règle qui est à la fin des œuvres de Cassien, de l'édition de Gazæus.

NOMBRE DES RELIGIEUX. — La congrégation de Tabenne étoit composée, du vivant de saint Pacôme, de neuf monastères d'hommes, auxquels dans la suite et après la mort du saint Patriarche, saint Théodore en ajouta quatre, et d'un monastère de filles, auquel le même saint Théodore en ajouta un second. Chaque monastère étoit divisé en tribus, les tribus en familles ou maisons, et les maisons en cellules. Les religieux, selon la Règle de l'ange, étoient trois dans chaque

(a) Till, t. 7, v. Pach. not. 13. pag. 684.



cellule. Les maisons ou familles étoient composées de douze ou treize cellules, et habitées par conséquent de trente ou quarante religieux (a). Trois ou quatre maisons formoient une tribu; ainsi chaque tribu étoit composée d'environ cent vingt ou cent soixante religieux, et comme il y avoit trente ou quarante familles dans un monastère, selon qu'il étoit plus ou moins considérable, il s'ensuit que les moindres monastères étoient de mille deux cents religieux, et les plus grands de mille six cents; de sorte qu'il y auroit eu selon ce calcul, dans les treize monastères qui subsistoient du temps de saint Théodore, plus de seize mille religieux. C'est la remarque de Gazæus sur la lettre de saint Jérôme, qui sert de préface à la traduction de la Règle de saint Pacôme (b).

Cependant nous sommes obligés d'avouer que ce sentiment n'est pas tout-à-fait sûr, puisque Pallade qui n'écrivoit que seize ans après saint Jérôme, et qui avoit été au monastère de Panes, dit qu'à la vérité le grand monastère de l'ordre étoit habité par mille quatre cents religieux; (c) mais que dans d'autres il n'y en avoit que deux ou trois cents, et il ne compte que sept mille religieux dans toute la congrégation. Mais comment en croire tout-à-fait cet auteur, qui semble se contredire lorsque parlant d'Ammon, supérieur de Tabenne, (d) dont parle aussi Rufin ou l'auteur du second livre de la Vie des Pères, il

(a) Reg. S. Pach. præf. Sti. Hieron. — (b) Gaz. not. in præf. Sti. Hier. litt. pag. 1050. — (c) Vit. pp. l. 8. c. 58 et 59. — (d) Vit. pp. l. 8. c. 48.

dit qu'il avoit trois mille religieux sous sa conduite ? car ou cet Ammon étoit supérieur général de l'ordre de Tabenne , et alors toute la congrégation n'auroit pas été composée de sept mille , mais seulement de trois mille frères ; ou il étoit supérieur seulement d'un monastère , et alors il seroit faux que le plus nombreux monastère n'eût été que de mille quatre cents religieux , puisqu'en voilà trois mille dans celui d'Ammon. D'ailleurs le nombre de sept mille religieux que Pallade met dans tout Tabenne ne répond pas , comme l'observe fort bien M. Bulteau , (a) à l'idée que les anciens nous ont donnée de la multitude des religieux de cet ordre , qu'ils appellent infinie , puisqu'elle auroit été inférieure à celle des disciples de Sérapion l'Arsénoïte , qui n'étoient pas moins de dix mille (b).

Il y a encore ici lieu de s'étonner de ce qu'on lit dans saint Jérôme , qu'à l'assemblée générale des religieux qui se faisoit toutes les années au temps de Pâques dans le grand monastère de Pabau , ils se trouvoient au nombre de cinquante mille. On croit communément que c'est une erreur des copistes , et qu'il faut lire cinq mille. Mais il semble plutôt , en réformant cette faute sur le dénombrement que le Saint fait des maisons , des tribus et des monastères , qu'il faut lire quinze mille. Ce qui s'accorde fort bien avec ce que nous avons dit après Gazæus , qu'ils devoient être au moins plus de seize mille ; puisqu'ils n'alloient pas tous à l'assemblée , et qu'il en restoit toujours quelques-uns dans les monastères.

(a) Bult. l. 1. c. 6. n. 18. — (b) Rosw. v. pp. l. 3. n. 54. *Id.* l. 2. c. 19.

**SUPÉRIEURS.** — Tout l'ordre étoit gouverné par un chef à qui le nom d'Abbé étoit plus particulièrement réservé. On trouve pourtant dans l'histoire de saint Pacôme, qu'il est quelquefois donné à des supérieurs d'un moindre rang. Cet Abbé général veilloit exactement sur tous les monastères. Il les visitoit fréquemment, et le faisoit souvent par d'autres, à qui il confioit pour cela son autorité. Il écrivoit aussi aux supérieurs et aux religieux particuliers selon qu'il le jugeoit nécessaire, et on l'informoit fidèlement de tout ce qui se passoit dans les monastères. Nous avons dans le recueil des règles de saint Benoît d'Aniane quelques lettres de saint Pacôme, les unes adressées à Corneille, supérieur de Moncose, les autres à Syr, supérieur de Pachnum, et d'autres aux religieux en général, ou à quelques-uns en particulier. Il se sert dans celles qu'il adresse à Corneille ou à Syr, d'un langage mystérieux dont nous parlerons bientôt.

L'Abbé général tenoit deux fois dans l'année une assemblée dans son grand monastère de Pabau; l'une à Pâques, où tous les religieux étoient appelés; l'autre le 15 du mois d'août, à laquelle assistoient seulement les supérieurs des monastères, les prieurs des maisons ou familles, et ceux qui avoient ordre particulier d'y venir.

La première assemblée étoit afin que tous les religieux célébrent ensemble la grande solennité de Pâques; ils se rendoient à Pabau pour le mardi saint, et ne s'en retournoient qu'après l'octave de Pâques. Dans la seconde assemblée d'août on rendoit compte

au grand économe de l'ordre du travail et de la dépense de l'année. Chaque supérieur y recevoit de l'Abbé général les ordres dont il avoit besoin. On établissoit de nouveaux supérieurs et autres officiers selon qu'il étoit nécessaire. On y terminoit tous les différens qui pouvoient s'élever entre les frères, afin qu'ils se pardonnassent mutuellement, et que la paix et la charité régnassent dans les cœurs; d'où vient que saint Jérôme dit que ces jours de rémission et de pardon étoient une espèce de jubilé. Il y a dans le recueil de saint Benoît d'Aniane deux lettres de saint Paçôme et une de saint Théodore pour ces convocations. On peut remarquer particulièrement dans celle de saint Théodore, qu'il y parle des catéchumènes des monastères, qui devoient être baptisés la veille de Pâques, et recevoir ensuite le corps et le sang de Jésus-Christ.

Il y avoit pour chaque monastère un supérieur qu'on nommoit chef, *Princeps*, père, égumene, rarement abbé, et d'autres fois économe, soit que l'économe fût quelquefois supérieur en même temps, soit qu'il le fût ordinairement au moins dans quelques monastères. Ce supérieur avoit un vicaire qu'on nommoit second, pour suppléer à son défaut.

Comme les monastères étoient composés de plusieurs maisons ou familles, chaque famille avoit son chef qu'on appeloit prieur ou prévôt, *Præpositus*, et un second pour l'aider. Le supérieur du monastère rendoit compte immédiatement à l'abbé général, et les prieurs des familles rendoient compte de leur

charge au supérieur du monastère , dont ils recevoient la correction et la pénitence quand le cas l'exigeoit.

Si l'on juge du cas qu'on faisoit dans Tabenne de la charge de prieur , par les différens endroits de la Règle où il est parlé de leurs obligations et de la conduite qu'ils doivent tenir , on reconnoitra aisément qu'elle y passoit pour une des plus importantes ; non par rapport au rang qu'elle y donnoit , mais parce qu'elle influoit essentiellement sur le soutien de l'observance régulière. Car si les supérieurs veilloient chacun sur leur monastère en général , chaque prieur ayant moins de religieux sous sa juridiction , il les observoit de plus près et pouvoit par conséquent mieux veiller sur la conduite bonne ou mauvaise des particuliers , que le supérieur du monastère. Aussi voit-on dans l'article 31 de la Règle , que quand il s'agissoit de permettre à un religieux de parler à ses parens , ou de faire un voyage , le supérieur s'informoit du prieur de l'état de ce religieux , et concertoit avec lui sur ce qui étoit à propos de lui permettre. Et sans doute il faisoit la même chose dans d'autres cas de cette nature.

Saint Pacôme regardoit cette charge de prieur comme si importante , qu'il s'étend plus particulièrement et fort au long dans sa règle sur les qualités que le prieur doit avoir. Il veut quant à ses dispositions intérieures , (a) qu'il soit établi dans l'humilité ; qu'il soit éclairé dans la science des saints ; qu'il soit mortifié dans ses passions ; qu'il soit grand observateur de

(a) Reg. S. Pach. art. 128.

la loi de Dieu et des préceptes des anciens ; qu'il aime la vérité et déteste l'injustice ; qu'il soit servent et non pas négligent dans ses devoirs ; qu'il ne redoute point la peine ni même la mort ; mais qu'il craigne Dieu , etc. Quant à sa conduite extérieure , il veut qu'il soit un modèle de gravité religieuse , de retenue , de modestie , de tempérance , de régularité , de mortification ; qu'il ne s'amuse pas à parler inutilement , ni à rire avec les jeunes gens , ni à écouter de vaines plaisanteries. Qu'il ne recherche pas la bonne chère , une couche différente et plus commode que celle des autres , des habits plus propres , etc. Quant à la conduite qu'il doit garder envers les frères qui sont sous ses soins , le Saint veut qu'il ne passe pas envers eux les bornes de son autorité ; qu'il ne les gouverne pas avec dureté ; qu'il ne leur parle pas avec hauteur ; qu'il prenne garde qu'il ne se glisse dans son âme des sentimens d'orgueil et de vanité lorsqu'il est obligé de leur faire la correction , mais qu'il la fasse sans préjudice de la vérité qu'il doit soutenir , et de l'humilité qu'il doit toujours conserver dans son cœur. Il lui recommande de suivre toujours fidèlement les règles de la vérité , de la justice et de la charité , ne se laissant point séduire par les flatteries , ni corrompre par les présens , ni ébranler par la considération des personnes. Il leur recommande surtout ce dernier point , et de bien se donner de garde d'abandonner jamais la vérité pour la crainte de ce que diront les créatures , de se mettre au-dessus de leur jugement , et de n'avoir que la crainte du Seigneur.

Il ne veut pourtant pas que sous prétexte de la vérité, ils soient fermes jusqu'à la dureté, et ne consultent que la justice rigoureuse aux dépens de la miséricorde; car il recommande celle-ci spécialement, et on peut dire que l'humilité et la douceur sont les deux principales vertus qu'il exige d'eux, sans pourtant qu'ils négligent les autres.

Quand le Saint dit dans sa Règle que les prieurs ne doivent pas passer les bornes de leur autorité, (a) il fait sentir qu'elle étoit bornée, et qu'ils ne l'avoient pas si étendue sur leurs familles que l'avoit le supérieur sur tout le monastère. Elle consistoit principalement à veiller sur les frères commis à leur soin, afin qu'ils observassent fidèlement la Règle et toute la discipline du monastère. Elle consistoit à les dresser à tous les usages et les cérémonies du chœur, du réfectoire, des autres assemblées régulières; elle consistoit à marcher toujours à leur tête lorsqu'ils alloient au travail, ou à quelqu'autre exercice; à parler pour eux et en leur place, quand les lois du silence et de la discipline ne permettoient pas aux particuliers de parler ou de répondre. Elle consistoit à les avertir, et à leur faire la correction lorsqu'ils manquoient en quelque point de l'observance, à les instruire et à les éclairer dans leurs doutes, et à être toujours prêts à entendre leurs difficultés, leurs tentations, leurs peines intérieures, et à leur répondre là-dessus à propos. C'est pour cela que ces prieurs devoient être des gens instruits dans la vie spirituelle et dans la science du salut, et versés dans les Ecritures.

a) Reg. S. Pach. art. 102.

Mais d'ailleurs lorsqu'il s'agissoit de quelque chose de plus que de l'infraction des règles et d'un manquement contre la discipline, (a) les prieurs devoient en avertir le supérieur du monastère, sans quoi ils étoient réprimandés eux-mêmes, et quelquefois mis en pénitence, comme ayant connivé par leur silence au péché de leur frère, trahi son âme et la leur propre.

Il étoit ordonné aux prieurs de consoler les frères de leur famille qui étoient dans la peine et dans la tentation, (b) et de s'informer d'eux du sujet de leur tristesse lorsqu'elle paroissoit sur leur visage; et s'ils négligeoient de le faire, soit par défaut de compassion, ou par mépris de leur frère affligé, ou par hauteur, ou s'il arrivoit que le prieur eût causé lui-même cette tristesse à ce frère par quelque acte d'injustice, il étoit déposé de sa charge jusqu'à ce qu'il eût appris dans son humiliation à avoir plus d'équité et plus de charité.

De plus, les prieurs faisoient une instruction trois fois la semaine aux frères de leur famille, comme nous le dirons dans la suite, et ils leur faisoient aussi rendre compte de ce qu'ils avoient retenu des instructions du supérieur du monastère, lorsque celui-ci la faisoit.

FAMILLES. — Chaque famille avoit ses bâtimens à part. Ceux qui faisoient le même métier, étoient réunis dans la même famille. Ainsi tous les cordonniers étoient dans la même famille, les serruriers, les tanneurs, etc. formoient aussi une même famille; et ils alloient tous ensemble à leurs ouvrages, ayant tou-

(a) Reg. S. Pach, art. 125. — (b) *Id.* art. 94.



jours leur prieur à leur tête , ou son second à son défaut.

La première famille étoit de ceux qu'on appeloit les moindres économes , (a) ou économes du second rang , qui avoient soin de la table et de la cuisine. La seconde étoit celle des infirmiers , la troisième des portiers. On choisissoit pour ceux-ci des personnages graves et édifiants , pleins de charité et en état de recevoir les hôtes chacun selon leur qualité. Ils avoient aussi le soin d'instruire ceux qui se présentoient pour entrer dans l'ordre jusqu'à ce qu'on leur eût donné l'habit religieux. Les prieurs de ces trois familles donnoient tour-à-tour de leurs religieux pour servir les frères , et on les changeoit toutes les semaines ; celui des moindres économes commençant la première semaine , et ensuite celui des infirmiers et des portiers. Saint Pacôme avoit aussi établi des procureurs pour le dehors , qui étoient chargés d'aller acheter ce qui étoit nécessaire pour le service de la communauté. Chaque communauté avoit son prieur et son économe. Celui-ci étoit quelquefois le supérieur même du monastère , comme nous l'avons dit ci-dessus. Il donnoit au procureur l'argent nécessaire pour la dépense , et à son retour le procureur lui rendoit ce qu'il avoit de reste , (b) ne le gardant jamais dans sa cellule , non pas même une seule nuit.

ECONOMES. — Outre les économes de chaque monastère , il y avoit à Pabau le grand économe de l'ordre , (c) et le procureur général destiné pour aller

(a) Boll. v. S. Pach. c. 3. n. 19. — (b) *Id.* c. 5. n. 38. — (c) Boll. v. Pach. c. 7. n. 52.

vendre les ouvrages des frères , et acheter la matière nécessaire pour en faire d'autres , que l'économe faisoit ensuite distribuer aux différens monastères ; de sorte que l'économe de Pabau avoit inspection sur les ouvrages de tous les monastères , dont il tenoit un compte exact qu'il rendoit dans l'assemblée du mois d'août , après que chaque supérieur y avoit rendu les siens.

On avoit deux bateaux pour le service de tout l'ordre , destinés pour porter les marchandises à Alexandrie et ailleurs , et en apporter des provisions. Nous avons vu qu'Apollonius , prieur de Moncose , voulut avoir un bateau particulier pour son monastère du temps du gouvernement d'Orsise , et le schisme que cela faillit causer dans l'ordre ; car saint Pacôme vouloit que le bien fût commun à tous les monastères , pour rendre l'union des différens membres de sa congrégation plus étroite et mieux cimentée.

Enfin tout étoit parfaitement bien ordonné dans l'ordre de Tabenne tant pour le spirituel que pour le temporel , et cette belle harmonie étoit établie uniquement pour faciliter la sanctification des frères. Ainsi , quant au spirituel , ils ne manquoient d'aucun moyen pour acquérir la perfection religieuse , et ils en avoient même en abondance : instructions , lectures , corrections , oraisons , sacremens , bons exemples ; tout étoit employé par la règle et la vigilance des supérieurs pour les rendre saints. Quant au temporel , les choses étoient réglées de telle sorte qu'ils n'eussent aucune sollicitude de ce côté-là qui pût

tant soit peu les détourner du soin de leur avancement dans la piété, et qu'au contraire elles servissent plutôt à les y aider.

La Règle de l'ange, selon que Pallade le rapporte, ordonne de diviser tous les solitaires en vingt-quatre troupes, selon le nombre des vingt-quatre lettres grecques, et de donner à chaque troupe le nom d'une de ces lettres, en commençant par l'*alpha*, et finissant par l'*omega*; en sorte qu'on accommodât cet arrangement selon l'humeur et l'inclination d'un chacun, et qu'on donnât, par exemple, aux plus innocens et aux plus simples le nom de *iota*, qui est la plus petite et la plus simple lettre de l'alphabet, et le nom de *xi* à ceux qui étoient d'une humeur fâcheuse et difficile, assez bien désignée par la figure bizarre et irrégulière de cette lettre. Par ce moyen, lorsque le supérieur vouloit s'informer de l'humeur de quelqu'un de ses solitaires, il pouvoit aisément comprendre quel il étoit, quand on lui marquoit la lettre sous laquelle on l'avoit mis. Mais cela étoit un mystère dans l'ordre, qui n'étoit connu que de ceux à qui l'intelligence en étoit donnée pour le gouvernement.

M. Bulteau parlant de ceci, (a) dit que chaque bande ou maison des religieux, c'est-à-dire, ce que nous avons appelé les familles, devoit être marquée par une lettre de l'alphabet des Grecs; et il'ajoute qu'on mettoit d'ordinaire dans la même maison les religieux qui travailloient aux mêmes ouvrages. Mais ceci souffre bien de la difficulté; car cette division

(a) Bult, l. 1. c. 6, n. 17.

selon les lettres de l'alphabet grec étoit établie pour désigner l'humeur de chaque particulier , plutôt que pour marquer les différentes familles. De sorte que si elle servoit pour marquer les familles , il eût fallu que tous ceux qui étoient d'une humeur candide et innocente eussent été de la même famille , ce qui n'auroit pas été d'un grand inconvénient pour ceux-là ; mais c'en auroit été un très-grand si on avoit mis dans la même famille ceux qui étoient d'une humeur fâcheuse et difficile , désignée par la lettre *xi* , plusieurs personnages de ce caractère ne pouvant guères compatir long-temps ensemble.

D'ailleurs si , comme ajoute M. Bulteau , on mettoit d'ordinaire dans la même maison les religieux du même métier , il falloit donc que ceux du même métier fussent du même caractère , puisque chaque maison étoit marquée par la même lettre , et que la lettre dénotoit le caractère ou l'humeur , et dans ce sens il faudroit dire par exemple que les cordonniers qui formoient la même famille étoient tous du même caractère , ou doux , ou bilieux , ou flegmatique ; il en faut penser de même des serruriers , des boulangers , des corroyeurs , etc. ce qu'il est impossible de soutenir.

Il semble donc que cette division des religieux de Tabernne selon les vingt-quatre lettres de l'alphabet , n'étoit pas pour distinguer les maisons ou familles , mais seulement pour distinguer les caractères des religieux , et que dans le rôle que le supérieur avoit de leurs noms , ils étoient partagés en vingt-quatre classes ,  
selon

selon le nombre de ces lettres , et placés chacun sous une de ces lettres qui désignoit son caractère. Nous pouvons croire aussi qu'on se servoit des lettres de l'alphabet grec pour distinguer les familles , en les marquant chacune par une lettre , et en cela il n'y a aucun inconvénient ; on en trouve même quelque indice dans la Règle. Mais cette division n'a rien de commun avec celle dont il est parlé dans la Règle de l'ange , division uniquement fondée sur la diversité des humeurs.

C'est apparemment à celle-ci qu'il faut rapporter le langage énigmatique et mystérieux dont se servoit saint Pacôme en écrivant à Syr et à Corneille , (a) et dont il nous reste des lettres et des fragmens que saint Benoît d'Aniane a insérés dans son recueil des Règles. Nous ne pouvons pas savoir si ces caractères secrets et ce langage énigmatique ne se rapportoient précisément qu'à l'humeur des différens religieux , dont les supérieurs devoient traiter entre eux pour le bon ordre , ou s'il s'étendoit sur d'autres objets ; mais tout au moins on peut dire que la division des religieux selon leurs différens caractères faisoit partie de ce mystère , et qu'elle n'étoit pas établie par la Règle de l'ange pour marquer la différence des familles dans le sens que l'entend M. Bulteau.

Au reste ce langage mystérieux dont nous venons de parler , est appelé la langue angélique , et on disoit dans ce sens que Syr et Corneille avoient reçu comme saint Pacôme la grâce d'une langue angélique , ainsi

(a) Boll. v. Pach. c. 8, n. 63.

que nous l'avons rapporté après saint Jérôme et Genade en parlant d'eux dans le chapitre précédent ; parce qu'en effet un esprit céleste leur avoit appris l'usage de ce langage mystérieux comme il l'avoit appris à saint Pacôme.

Tel étoit donc le gouvernement de l'ordre de Tabenne considéré en général. Il faut entrer à présent dans le détail de leur discipline ; c'est-à-dire , de la manière de recevoir et d'élever les novices , de l'habit monastique , de l'office divin et des autres exercices de piété , du travail des mains , des visites des religieux et des autres points dont nous puiserons la connoissance dans les sources que nous avons déjà indiquées.

**NOVICES.** — Quoique les moines de Tabenne fussent en aussi grand nombre que nous l'avons dit , il ne s'ensuit pas qu'on admît parmi eux sans choix et sans épreuve tous ceux qui demandoient à être reçus. (a) Quand quelqu'un se présentoit pour cela à la porte du monastère , on ne l'introduisoit pas d'abord dans l'intérieur ; mais après en avoir donné avis au supérieur , on le laissoit dehors pendant quelques jours , pour s'assurer de sa bonne volonté par sa persévérance. (b) Cassien dit que c'étoit tout au moins pendant dix jours , et que durant tout ce temps le prétendant étoit obligé de se prosterner aux pieds des frères qui passaient , et que ceux-ci le rebutoient avec des reproches humilians et des paroles rudes , tant pour éprouver si son désir étoit sincère , que pour voir s'il

(a) Reg. Pach. art. 26. — (b) Cass. inst. l. 4. cap. 3.

seroit humble , patient et ferme contre la tentation.

Pendant cette première épreuve on examinait avec soin quel motif l'amenoit à la religion. S'il n'étoit point dans quelque cas qui fût un obstacle à sa réception , comme s'il étoit esclave et en puissance de maître , ou dans un âge qui exigeât absolument le consentement des parens , ou engagé dans des devoirs contraires à l'état qu'il vouloit embrasser. On lui demandoit s'il étoit bien résolu à quitter sa famille , (a) ses amis , ses biens , et tout ce qui étoit du monde. On lui apprenoit l'oraison dominicale et un certain nombre de psaumes , ou autant qu'il en pouvoit apprendre , (b) avec deux épîtres de saint Paul , ou quelque'autre partie de la sainte Ecriture ; et lorsqu'on le voyoit propre pour l'ordre , on l'instruisoit des règles et des usages du monastère , et généralement de tout ce qu'il auroit à faire , afin qu'il ne s'engageât pas sans être instruit de ses obligations.

C'étoient les portiers qui étoient chargés de lui donner ces premières instructions. (c) Ensuite on le revêtoit de l'habit de novice , et le supérieur mettoit en dépôt ceux qu'il quittoit dans un endroit destiné pour cela , afin qu'on pût les lui rendre s'il ne persévéroit pas , ou qu'on les distribuât aux pauvres , si Dieu lui faisoit la grâce de persévérer. Cassien dit que cette cérémonie se faisoit dans l'assemblée des frères. (d) Il y a apparence qu'il ne veut pas parler là de l'usage particulier de Tabenne , mais de l'usage

(a) Reg. S. Pach. art. 26. — (b) Reg. S. Pach. art. 86. — (c) V. S. Pach. c. 3. n. 19. — (d) Cass. inst. l. 4. c. 5.



assez commun dans les monastères d'Égypte ; (a) car à Tabenne on n'introduisoit pas le novice dans l'intérieur, qu'il n'eût l'habit religieux.

Le même auteur (b) remarque qu'on examinoit avec attention si le novice ne conservoit point dans son cœur de l'affection pour les biens qu'il quittoit , et s'il ne se réservoir rien. Il dit qu'on ne recevoit aucun argent de lui , (c) non pas même pour être appliqué au profit commun du monastère , et cela pour deux raisons ; la première , de peur qu'il ne voulût se prévaloir du don qu'il auroit fait , ou ne dédaignât par esprit d'orgueil , d'être au niveau des autres plus pauvres que lui ; la seconde , de peur que s'il venoit à perdre l'esprit de son état par ce défaut d'humilité , et à vouloir quitter l'habit , l'ordre n'eût point d'intérêts temporels à démêler avec lui à l'occasion de ce qu'il en auroit reçu , ce qui pouvoit occasioner du scandale ou du trouble.

Ce qui fait voir, dit le docte commentateur de Cassien , (d) quel étoit le détachement de ces bons religieux, qui , par un ardent désir de pratiquer la pauvreté religieuse dans toute sa perfection , ne vouloient rien recevoir de ceux qui venoient dans l'ordre , afin de ne vivre que du travail de leurs mains.

Mais bien que , selon Cassien , on se fit une loi dans Tabenne de ne rien recevoir des novices , il y eut des exemples du contraire même du temps de saint Pacôme , qui reçut la famille entière de Psenèbe , père

(a) Reg. S. Pach. art. 26. — (b) Cass. inst. l. 4. c. 3. — (c) *Id.* c. 4.  
(d) Gaz. in cap. 4. l. 4. inst.



de Pétronne, avec tout son bien; mais c'est ici un cas singulier qui doit être regardé comme une exception de la règle, d'autant mieux que Psenèbe ne donna son bien qu'à mesure que toute sa famille entra dans l'ordre, et que ce fut proprement pour fonder un nouveau monastère. Ainsi il y a bien de la différence entre recevoir de l'argent des novices, et agréer la fondation d'une nouvelle maison.

Après que le postulant avoit été revêtu de l'habit de novice, le portier le gardoit auprès de lui jusqu'à l'heure de la prière, et alors il le conduisoit à l'assemblée des frères, (a) et lui montrait la place où il devoit être, jusqu'à ce que celui qui devoit en avoir soin vînt l'y prendre. Cassien dit qu'il n'étoit pas pour cela d'abord admis dans la société des frères, mais qu'il demouroit un an entier sous la conduite du portier pour s'exercer à l'humilité et à la patience, en servant sous lui les hôtes et les étrangers, et que l'année étant finie, il passoit sous la direction d'un doyen ou chef de dix jeunes frères, sous lequel il s'exerçoit dans les vertus religieuses; mais comme on ne trouve point qu'il soit parlé de ces doyens dans les vies ni dans les règles des religieux de Tabenne, peut-être a-t-il pris les maisons ou familles dont nous avons parlé plus haut pour des compagnies composées régulièrement de dix personnes, en quoi il se seroit trompé. C'est la remarque de M. de Tillemont. (b)

Saint Pacôme ne recommandoit rien tant aux novices que le renoncement à leur volonté et la pratique

(a) Cass. l. 4. inst. c. 7. — (b) Till. t. 7.



de l'obéissance ; (a) et c'étoit là-dessus qu'insistoient perpétuellement ceux qui étoient chargés de leur éducation. On les avertissoit d'écouter les ordres des supérieurs avec le même respect , (b) et de les exécuter avec la même promptitude que si Dieu les leur avoit donnés. On ne vouloit point qu'ils raisonnassent dans leur esprit sur ce qu'on leur commandoit ; mais qu'ils renonçassent à leurs propres lumières pour ne se conduire que par celles des supérieurs , et c'étoit pour les accoutumer à cette obéissance aveugle qu'on combattoit en tout leurs désirs et leurs inclinations , (c) et qu'on leur commandoit quelquefois des choses qui choquoient la raison en apparence , mais qui leur servoient à acquérir la sagesse évangélique.

Il ne leur étoit pas permis d'aller en aucun endroit sans la permission , (d) ou du moins à l'insu de celui qui étoit chargé de leur conduite. Il leur étoit aussi très-fort recommandé de lui manifester leurs tentations et tout ce qui se passoit dans leur intérieur , soit pour leur faciliter le moyen d'acquérir l'humilité et une parfaite dépendance , soit afin d'empêcher que le démon ne les trompât par quelque secrète illusion ; et on les avertissoit que c'étoit un des plus dangereux artifices du démon de les détourner de cette salutaire pratique.

On obligeoit encore les nouveaux religieux à apprendre à lire , s'ils ne l'avoient pas appris avant que d'entrer. C'est ce qui est expressément porté par l'ar-

(a) V. S. Pac. not. 11. p. 682. — (b) Boll. v. S. Pach. c. 3. n. 19.  
— (c) Cass. inst. l. 4. c. 8. — (d) *Id.* c. 9.

ticle 80 de la Règle. « Si quelqu'un, dit-il, (a) ne sait » pas lire, il se rendra à l'heure de Prime, de Tierce » et de Sexte auprès de celui qui est destiné pour le » lui montrer; il se tiendra debout devant lui, et s'ap- » pliquera à bien apprendre dans un esprit de recon- » naissance. Ensuite on lui tracera les lettres, les syl- » labes, les mots, les noms, et on l'obligera à les étu- » dier. On ne souffrira personne dans le monastère » qui ne puisse lire et apprendre par cœur une par- » tie de l'Ecriture, au moins le nouveau Testament » et le Psautier. »

Il y a un article dans la Règle de l'ange, telle qu'on la trouve dans la version de Denis le Petit, où il est dit que celui qui entre dans le monastère ne pourra s'y occuper durant les trois premières années aux études plus sacrées; *Studiis sacratioribus*; ce que M. Arnaud a traduit par l'étude de la sainte Ecriture; mais qu'il travailleroit seulement avec simplicité aux ouvrages qui lui seroient ordonnés, et qu'après cela il entrera dans la carrière des combats spirituels; mais cela ne détruit point ce que nous venons de dire, et signifie seulement qu'on ne permettoit pas aux jeunes religieux dans les trois premières années de s'appliquer à rechercher le sens le plus profond et le plus mystérieux de l'Ecriture; car cela étoit au-dessus de leur portée, et que leur principale étude devoit être dans ce temps là de s'exercer à des actes d'humilité, d'obéissance, et à d'autres pratiques qu'on leur prescrivait.

(a) Art. 80.

Il semble même que cet endroit de la Règle de l'ange, (a) tel qu'il est rapporté dans Pallade, signifie seulement que pendant ces trois ans les novices ne seroient pas dans la compagnie des autres frères, étant, (b) comme cela se pratique encore aujourd'hui dans les ordres religieux, sous la dépendance d'un père maître ou supérieur particulier qui veille de plus près sur eux.

ENFANS. — L'âge n'étoit pas un obstacle pour être reçu dans Tabenne. On y recevoit des vieillards et des enfans. Ceux-ci sans doute avec le consentement des parens, comme il paroît par l'article 26 de la Règle. Il est souvent parlé de ces enfans qu'on élevoit dans le monastère de Tabenne, tant dans la Vie de saint Pacôme, que dans sa Règle. Ce saint avoit un grand zèle pour leur éducation dans la piété, par la compassion qu'il portoit à la tendresse de leur âge, (c) et pour le bien qu'on pouvoit leur procurer en les élevant dès lors dans le service de Dieu.

Il disoit qu'à cet âge ils pouvoient facilement acquérir l'heureuse habitude de marcher en la présence de Dieu, (d) et faire par de pieux efforts de grands progrès qui les faisoient parvenir à une haute perfection, à l'exemple de Samuel. Il les comparoit à une terre qui produit à proportion des cultures qu'on y fait, et qui ne produit que des ronces lorsqu'on l'abandonne, ou même qu'on la néglige après y avoir jeté une bonne semence, de sorte que si l'on veut en-

(a) Till. t. 7. v. de S. Pach. not. 11. — (b) Vit. pp. l. 8. c. 38. —

(c) Boll. v. S. Pach. c. 3. n. 19. — (d) *Id.* c. 4. n. 32.

suite revenir pour la faire porter du bon grain , il coûte extrêmement de la défricher , quand même on s'y mettroit plusieurs ensemble. « C'est pourquoi , » ajoutoit-il , ayons un soin extraordinaire des jeunes » gens , ainsi que Dieu nous l'ordonne , et nous aurons » lieu d'espérer qu'il prendra lui-même soin de notre » âme. Prenons garde surtout à ne pas les scandaliser ; quand ce ne seroit que par une parole , et pour » tout dire en un mot , celui qui pénétré d'une véritable crainte du Seigneur , a purifié son esprit et son » cœur de toute tache , pourra aisément avec le secours de Dieu , conserver dans l'innocence les enfans qui lui sont confiés. »

Il vouloit qu'on leur accordât du relâche , (a) et qu'on les nourrit selon leur besoin , étant persuadé que sans ces adoucissemens ils ne pouvoient guères , dans un âge si foible , se soutenir dans la vertu. Ils mangeoient au réfectoire et travailloient avec les frères ; (b) mais la Règle défendoit absolument aux religieux de s'amuser à rire ou à badiner avec eux , sous peine , après une troisième admonition , d'être punis très-sévèrement (c). Il est dit aussi dans la Règle , que s'ils étoient trop adonnés au jeu et à la paresse , le chef de la famille les avertiroit et leur feroit la correction durant trente jours ; mais si après ce temps-là ils persistoient dans le même défaut , ou tomboient dans quelque faute plus grave , le chef de la famille en avertiroit le supérieur du monastère , sous peine , s'il y

(a) Boll. v. Pach. c. 4. n. 28, et c. 7. n. 55. — (b) Reg. art. 90. — (c) Art. 95.

manquoit , d'être puni lui-même à proportion de la grandeur de la faute dont les enfans seroient coupables (a). La Règle ajoute que si on s'aperçoit que quel qu'un d'eux soit insensible aux remontrances qu'on lui fait , et qu'au lieu d'en être touché il montre plutôt de l'impudence par un défaut de crainte de Dieu , en ce cas les paroles ne suffisant pas pour le corriger , on emploiera les verges jusqu'à ce qu'il montre plus de crainte et de docilité.

HABIT. — L'habit des religieux de Tabenne étoit , selon Sozomène , différent de celui des autres solitaires d'Égypte. Il consistoit en premier lieu en une tunique de gros lin faite à peu près comme un sac qui pendoit jusqu'aux genoux , et n'avoit point de manches , ou au moins n'en avoit que jusqu'au coude. Ils l'appeloient le léviton , et ne le quittoient ni le jour ni la nuit , non plus qu'une ceinture dont ils se servoient. En second lieu ils portoient par-dessus une peau corroyée de cuir de chèvre , qui leur couvroit les épaules depuis le cou , et descendoit par derrière aussi bas que le léviton ; (b) c'est ce qu'on appeloit la melote , d'autres l'appellent le froc et l'aumusse , et peut-être que c'en est l'origine. En troisième lieu ils avoient sur la tête un capuce de laine sans poil , (c) tel qu'en portoient les enfans de ces quartiers , et qui n'alloit que jusqu'au haut des épaules ; ce capuce étoit séparé du froc. Il y avoit dessus la marque du monastère et de la famille dont le religieux étoit (d). Pallade

(a) Art. 96. — (b) Bult. l. 1. c. 6. n. 17. — (c) Till. t. 7. v. de S. Pac. a. 7. — (d) Vit. pp. l. 8. c. 28.

dit qu'on y mettoit aussi une croix de couleur de pourpre. (a) Sozomène et Cassien ajoutent à cela l'anobole ou le scapulaire. Ils portoient aussi quelquefois un manteau différent du froc ou de l'aumusse. Cassien en parle, (b) et il en est aussi parlé en plus d'un endroit de la Règle. Il est dit à l'article 35, que lorsqu'ils iront au travail ils ne porteront point leur petit manteau sans la permission de leur supérieur.

Saint Jérôme dit qu'ils portoient des galoches, (c) et cela paroît encore tant parce qu'ils avoient des cordonniers dans le monastère qui en faisoient pour leur usage, que parce qu'ils en fournissoient à leurs religieuses, dont l'habit n'étoit presque point différent du leur. Ils ne s'en servoient pourtant pas toujours; d'où vient qu'ils avoient des instrumens pour ôter les épines des pieds. Nous avons vu dans la vie de saint Pacôme, qu'étant encore sous la discipline de saint Palémon, il alloit nu-pieds dans le désert. Il semble aussi que saint Théodore et quelques-autres marchaient de la même manière, comme on peut le conjecturer par certains traits de la Vie de ce Saint. Enfin ils avoient tous un bâton dans le voyage, et Cassien en parle d'une manière à faire croire qu'ils le portoient partout; mais cela ne doit pas se prendre dans un sens rigoureux. Il étoit défendu très-expressément par la Règle, (d) de rien ajouter à l'habit qui pût servir à l'orner.

Sozomène (e) et Cassien donnent une explication

(a) Sozom. ubi suprà. — (b) Cass. inst. l. 1. c. 6 et 7. — (c) Hier. proœm. in reg. S. Pach. — (d) Reg. S. Pach. a. 55. — (e) Sozom. ubi suprà.



morale de l'habit de Tabenne. « Ils portent , dit ce » dernier , jour et nuit un petit capuce qui descend de » la tête sur le haut des épaules , et qui couvre seule- » ment leur tête , afin qu'ils se souviennent conti- » nuellement d'imiter l'innocence et la simplicité des » enfans , en portant le même habit et le même voile » qu'eux. Ils ont de petites tuniques de lin , (a) dont » les manches viennent à peine jusqu'au coude , et » leur laissent le reste du bras nu , pour leur ap- » prendre qu'ils doivent retrancher d'eux toutes les » actions et toutes les œuvres du siècle. De plus ce » vêtement leur apprend à mourir à tout et à écouter » cette leçon de l'Apôtre : *Mortifiez vos membres qui » sont sur la terre* ; et cette autre : (b) *Vous êtes » morts et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en » Dieu* (c). Ils ont deux petites bandes de laine qui » descendent du haut des épaules , se divisent ensuite , » et viennent se rejoindre sur l'estomac en serrant » l'habit et le pressant sur le corps , pour leur rendre » ainsi les bras libres à toute sorte de travail , afin » qu'ils puissent dire avec l'Apôtre : (d) *J'ai travaillé » de mes mains , non-seulement pour me nourrir , » mais pour nourrir aussi ceux qui étoient avec moi.* » Ils ont un petit manteau par-dessus la tunique et » le scapulaire ; (e) et il marque , tant par sa forme » qui est étroite et serrée , que par la matière qui est » vile et grossière , qu'ils recherchent autant l'humilité » que la pauvreté. Ils ont le froc de peau de chèvre ,

(a) Cass. inst. l. 1. c. 4 et 5. — (b) Coloss. 3. v. 5. — (c) Cass. inst. l. 1. c. 6. — (d) Act. 20. v. 35. — (e) Cass. inst. l. 1. c. 7.



» à l'imitation de ceux de l'ancien Testament , qui ont  
 » tracé la vie des anachorètes , et dont parle saint  
 » Paul aux Hébreux , c. 11. v. 38; et ce froc leur mar-  
 » que qu'ils doivent mortifier tous les mouvemens des  
 » passions charnelles , sans permettre qu'il reste rien  
 » en eux des emportemens de leur jeunesse et de leur  
 » légèreté passée.

» Ils portent un bâton à l'exemple d'Elisée , (a)  
 » pour les avertir qu'ils ne doivent jamais marcher  
 » sans armes au milieu de tant de vices et d'esprits de  
 » malice , qui sont comme autant de chiens qui aboient  
 » sans cesse après eux (b). Enfin ils ne portent point de  
 » souliers , mais se servent seulement de sandales dans  
 » le besoin , pour leur apprendre que si , tant que nous  
 » sommes en ce monde nous ne pouvons nous déga-  
 » ger entièrement des inquiétudes du corps , il ne faut  
 » pas souffrir que les pieds , pour ainsi parler , de notre  
 » âme , qui doivent être toujours prêts à courir dans  
 » la carrière spirituelle , soient jamais couverts et en-  
 » veloppés par les soins du siècle , comme par des  
 » peaux de bêtes mortes , et que nous ne nous devons  
 » jamais mettre en peine de ce qui ne nous est pas  
 » absolument nécessaire , et de ce qui ne regarde qu'un  
 » plaisir inutile qui ne nous peut être que dangereux. »

PRIÈRE. — La Règle de l'ange , selon qu'elle est rap-  
 portée dans la version de Denis le Petit , marquoit  
 qu'on feroit douze prières durant le jour , autant à  
 Vêpres et autant la nuit. Pallade , (c) Sozomène et

(a) Cass. inst. l. 1 c. 9. — (b) Cass. inst. l. 1. c. 10. — (c) Vit. pp.  
 1, 8. c. 38. Sozom. l. 3. c. 13.

Nicéphore Calixte en ajoutent trois à none ou à l'heure du souper. C'étoit là tout l'office des religieux de Tabenne ; et comme saint Pacôme trouvoit que c'étoit bien peu pour des solitaires , l'ange lui dit qu'il ne lui prescrivoit que cela , afin que les foibles le pussent observer sans peine ; les parfaits n'ayant pas besoin de cette règle , parce qu'étant retirés dans leurs cellules , et vivant dans une grande pureté de cœur , ils se nourrissoient de la contemplation , et prioient continuellement.

Comme il est porté par l'article 107 de la Règle , que les frères feroient six prières à vêpres , et que la Règle de l'ange en marque douze , cette différence forme ici une difficulté qu'on ne peut mieux éclaircir qu'en marquant l'arrangement et les heures des prières. 1.<sup>o</sup> Les douze prières de la nuit se faisoient vers le minuit. 2.<sup>o</sup> Dès le commencement du jour on s'assembloit pour prier. Il ne conste pas qu'on y fit de suite les douze prières que la Règle de l'ange dit qu'on feroit durant le jour. Peut-être qu'on n'en faisoit que la troisième partie, ce qui répondoit à nos primes , réservant les deux autres pour les heures de tierce ou de neuf heures , et de sexte ou de midi. 3.<sup>o</sup> A l'heure de none ou de trois heures , on faisoit encore trois prières qui précédoient le repas. 4.<sup>o</sup> A vêpres ou sur les six heures on faisoit six prières. Et enfin on en faisoit six autres , qui étoient celles des complies immédiatement avant qu'on se couchât. Il y a donc apparence que les douze prières dont il est parlé dans la version de Denis le Petit et les autres auteurs , renfer-

ment les six que nous venons de marquer pour vêpres et les six des complies, comme les douze que la même version marque pour le jour, renferment celles du commencement du jour, de tierce et de sexte.

Les vêpres, (a) et apparemment les complies, se disoient par chaque famille en particulier ; mais tout le monastère s'assembloit pour les autres, tout au moins celles du commencement du jour et de none, et on les faisoit dans l'église ou chapelle du monastère. Nous verrons dans le second livre, en parlant de Cassien et de ses institutions monastiques, le rit qu'on observoit dans ces différens offices. Comme cet auteur joint souvent ensemble les usages de Tabenne avec ceux des autres monastères d'Egypte, il seroit trop long de débrouiller ici ce qui convient en particulier aux uns et aux autres. Il étoit fort recommandé aux religieux d'observer les rits. Les prieurs y dressoient ceux qui étoient nouvellement reçus dans leur famille, (b) et on veilloit beaucoup afin qu'on y fût exact.

On assembloit les religieux au son du cornet ou d'une trompette. (c) Il paroît pourtant que cela regardoit plus quelques offices du jour que celui de la nuit, où il y a apparence qu'on frappoit aux portes des cellules pour avertir les religieux de se rendre à la prière ; (d) c'étoit un semainier qui faisoit cette fonction.

Personne ne pouvoit se dispenser sans permission, d'assister aux prières. (e) Ceux qui étoient dans des occupations qui ne leur permettoient pas de s'y ren-

(a) Reg. S. Pach. art. 107 et 125. — (b) *Id.* art. 114. — (c) *Id.* art. 2. — (d) Cass. inst. l. 4. c. 12. — (e) Reg. S. Pach. art. 81.

dre, ou qui voyageoient, devoient les faire en leur particulier à l'heure ordinaire. Nous avons vu dans la Vie de saint Théodore, que lorsqu'il conduisoit plusieurs religieux à la montagne pour y couper du bois pendant quelques jours, ils observoient de dire les prières aux mêmes heures qu'on les disoit dans le monastère.

Chacun étoit obligé de sortir de sa cellule et d'obéir promptement au signe qui appelloit à la prière. (a) Il falloit que l'empressement à s'y rendre montrât la ferveur qu'on avoit dans le service de Dieu, surtout dès qu'il s'agissoit de louer son saint nom. (b) Cassien remarque que l'exactitude de ces bons religieux étoit si grande, que celui qui écrivoit ne se donnoit pas le temps d'achever une lettre à demi formée.

Il y avoit des pénitences marquées dans la Règle pour les paresseux. (c) Si quelqu'un arrivoit à l'office du jour après la première prière, il étoit réprimandé par le supérieur dans l'église, et se tenoit ensuite debout au réfectoire durant le repas. On étoit plus indulgent pour l'office de la nuit, (d) ayant égard à la foiblesse humaine; ainsi on ne mettoit en pénitence que ceux qui arrivoient après la troisième prière.

On devoit observer partout une modestie religieuse; (e) mais pour peu qu'on y manquât durant l'office, ce n'étoit pas impunément. Si quelqu'un avoit osé rire, ou parler, ou marmotter entre les dents pendant la prière, il devoit sortir sur-le-champ de sa place, ôter sa ceinture et s'aller prosterner devant l'autel. Là, le

(a) Reg. S. Pach. art. 73. — (b) Cass. inst. l. 4. c. 12. — (c) Reg. S. Pach. art. 2. — (d) *Id.* — (e) *Id.* art. 1.

supérieur

supérieur lui faisoit une correction proportionnée à sa faute , et il faisoit la même chose au réfectoire en présence des frères assemblés pour le repas. Personne ne pouvoit sortir de la prière sans demander la permission du supérieur, (a) et lui avoir dit pourquoi il avoit besoin de sortir. Lorsqu'un religieux venoit de dehors dans le temps que les frères faisoient la prière, (b) on ne l'obligeoit pas d'y aller s'il étoit fatigué.

SACRIFICE ET COMMUNION. — On offroit le saint sacrifice de la messe le samedi et le dimanche, (c) les frères y communioient selon leur rang de profession. Ils en approchoient les pieds nus, sans ceinture, ni froc ou manteau de peau, la Règle de l'ange le marque expressément. L'humilité de saint Pacôme ne lui ayant pas permis de recevoir les ordres sacrés, bien que Sérapion, évêque de Tentyre, l'en jugeât très-digne, il ne voulut pas non plus qu'aucun de ses religieux fût élevé à la cléricature, (d) afin d'éviter tout sentiment d'ambition, tout désir de prééminence, d'où naissent ensuite, disoit-il, des contestations, des jalousies et des divisions dans les monastères.

Lors donc qu'il falloit célébrer les saints mystères, (e) il envoyoit prier un prêtre des autres monastères, ou des églises voisines. « Mais, dit M. Bulteau, dans la suite du temps cette discipline parut incommode, » et produisit de fâcheux inconvénients; car les religieux de l'ordre de Tabenne appelant ainsi des prê-

(a) Reg. S. Pach. art. 3. — (b) *Id.* art. 109. — (c) Cass. inst. l. 1. c. 10. — (d) Boll. v. S. Pach. c. 3. n. 18 et 20. — (e) Bult. l. 1. c. 6. n. 20.

» tres de dehors pour célébrer les divins mystères dans  
 » leurs cloîtres, ces prêtres se mirent comme en pos-  
 » session d'y aller d'eux-mêmes pour y offrir le saint  
 » sacrifice. Il en venoit quelquefois qui, étant mariés  
 » depuis peu, s'étoient fait ordonner prêtres sans  
 » examen et sans approbation, ou qui ayant été chas-  
 » sés des monastères à cause de leurs dérèglemens,  
 » avoient reçu par surprise le caractère du sacerdoce,  
 » et alloient ensuite célébrer le sacrifice dans ces mê-  
 » mes monastères; de sorte qu'ils donnoient du scan-  
 » dale à des religieux qui ne vouloient point assister  
 » à leur messe, et recevoir d'eux la sainte commu-  
 » nion. C'est ce que nous apprenons d'une lettre de  
 » saint Cyrille d'Alexandrie, (a) qui témoigne aux  
 » évêques de Lybie et de Pentapole que les abbés de  
 » la Thébàide, dont il estimoit beaucoup la régularité  
 » et l'observance, s'étoient plaints à lui de ce désor-  
 » dre, et les avertit de se donner de garde de sem-  
 » blable surprise. »

Quoique saint Pacôme ne voulût point que ses re-  
 ligieux aspirassent aux ordres sacrés, (b) il ne refusoit  
 pas d'admettre dans sa congrégation les ecclésiastiques  
 qui s'y présentoient pour recevoir l'habit monastique.  
 Il leur faisoit rendre l'honneur qui étoit dû à leur  
 caractère; mais il vouloit qu'ils fussent soumis à la  
 règle de la communauté tout comme les autres re-  
 ligieux.

Il ne vouloit pas que les religieux de son ordre

(a) Tom. 5. op. S. Cyrilli, par. 2. p. 211. — (b) Boll. v. S. Pach.  
 c. 3. n. 18.

méprisassent les religieux d'un autre monastère d'une institution différente de la sienne , lorsqu'ils étoient prêtres , ni qu'ils les taxassent pour cela d'orgueil et d'ambition. « Mais , disoit-il , nous devons plutôt » croire qu'ils ont été ordonnés contre leur inclina- » tion , et qu'ils ne l'ont souffert que par soumission » à l'évêque qui leur a imposé les mains. Et quand » même , ajoutoit-il , nous trouverions quelque chose » de répréhensible dans leur conduite , bien loin de » les condamner , nous devons laisser le soin de les » juger à ceux que Dieu a établis ses vicaires sur la » terre , usant de notre côté , dans nos jugemens , de » douceur et de miséricorde , et interprétant tout fa- » vorablement. »

Oraison mentale. — Les religieux de Tabenne ajoutoient l'oraison mentale à la prière vocale , et comme remarque fort bien le commentateur de Cassien , (a) l'usage en étoit si familier aux moines , qu'il semble que c'étoit principalement à cause de cet exercice qu'on les appeloit ascètes ou exercitans. (b) Il étoit défendu aux religieux de faire l'oraison mentale la tête couverte , par respect sans doute pour la présence de Dieu. D'ailleurs on peut dire qu'ils méditoient continuellement ; car la Règle leur recommandoit que , soit qu'ils allassent de leurs cellules à l'église ou au réfectoire , soit qu'ils fussent en voyage , ou occupés à quelque travail manuel , ils eussent toujours quelque passage de la sainte Ecriture dans leur esprit pour en faire le sujet de leur réflexion.

(a) Gaz. in. art. 10. — (b) Reg. S. Pach.

On voit par là que les occupations extérieures n'interrompoient pas leur méditation ; et comme , selon la remarque de Cassien , (a) ils n'étoient jamais oisifs , aussi n'étoient-ils jamais sans méditer. « Car, ajoutait-il , exerçant en même temps l'esprit et le corps , » ils tâchent d'égaliser le bien de celui-ci , avec les » avantages de celui-là..... En sorte qu'il est difficile » de discerner lequel des deux tient le premier rang , » et si c'est pour mieux vaquer à la méditation qu'ils » travaillent toujours des mains , ou si c'est par le » travail continuel qu'ils font , qu'ils ont acquis tant » de piété et tant de lumières spirituelles. »

Les sujets ordinaires de leurs méditations étoient les vérités fondamentales de la religion : la mort , le jugement , les peines de l'enfer , la magnificence des biens du ciel , la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ , le néant des choses terrestres. Ils les puisoient dans les saintes Ecritures et dans les instructions qu'ils recevoient de leurs supérieurs.

On voit que saint Pacôme insistoit beaucoup dans ses conférences sur ces vérités effrayantes , pour inspirer à ses religieux une crainte salutaire. Saint Théodore proposoit plus ordinairement celles qui animent à la confiance ; mais il ne négligeoit pas les autres , surtout quand il parloit à ceux qui avoient besoin d'être réveillés de leur tiédeur par les motifs de la crainte.

Pour leur faciliter l'usage de la méditation , en ayant toujours des sujets prêts à servir à leurs réflexions

(a) Cass. l. 2. inst. c. 4.



pieuses , on les obligeoit à apprendre par cœur ce qu'ils pouvoient de la sainte Ecriture ; tout au moins les psaumes , les livres sapientiaux , et le nouveau Testament , dans lequel ils pussent étudier la vie et les divines maximes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D'ailleurs si l'on juge des religieux de Tabenne par saint Théodore et d'autres disciples de saint Pacôme , dont l'histoire monastique nous a conservé les actions, il n'est pas douteux qu'il n'y en eût plusieurs qui furent élevés à une oraison très-éminente , telle qu'est celle du ravissement et de l'extase. Ainsi il paroît évidemment qu'il y a eu dans tous les siècles de l'Eglise des exemples de cette oraison sublime.

LECTURE SPIRITUELLE. — La lecture spirituelle étoit aussi expressément recommandée dans Tabenne. Il y avoit dans le monastère une bibliothèque formée, (a) où les livres étoient arrangés en bon ordre, et dont l'économe et son second étoient chargés. Ils distribuoient chaque jour aux religieux le livre dont chacun avoit besoin , et le retiroient le soir, (b) personne ne pouvant le garder inutilement dans sa cellule. Il étoit ordonné d'en avoir grand soin ; (c) jusque là que la Règle défend lorsqu'on va à l'office ou au réfectoire , de laisser son livre ouvert dans la cellule.

Il falloit que leur bibliothèque fût considérable , puisque le nombre des religieux à qui on fournissoit des livres étoit si grand dans chaque monastère , outre ceux qui restoient dans la bibliothèque.

(a) Boll. v. S. Pach. c. 5. n. 38. — (b) *Id.* n. 56. — (c) Reg. S. Pach. art. 56.

C'est la remarque que fait don Mabillon dans son traité des études monastiques : (a) ils avoient aussi des livres pour le service du chœur, comme il paroît par l'article 114 de la Règle. D'ailleurs il y avoit parmi eux, selon Pallade, comme nous le verrons ailleurs, des religieux destinés à copier et à transcrire des livres.

ETUDE. — Leur principale étude étoit celle de la sainte Ecriture. Ils la méditoient non-seulement le jour, mais une grande partie de la nuit; puisqu'après l'office de minuit ils ne se couchoient point; mais ils attendoient celui du matin en travaillant pour s'empêcher de dormir, et en repassant dans leur esprit quelque passage des livres saints. Lorsqu'ils étoient arrêtés par quelque passage obscur, ou qu'ils n'entendoient pas bien, ils s'adressoient au supérieur du monastère ou au prieur de la famille pour en avoir l'explication. Nous voyons dans la Vie de saint Pacôme et dans celle de saint Théodore, qu'ils les expliquoient souvent; et il est recommandé dans la doctrine d'Orsise, que les supérieurs soient en état de résoudre les difficultés des frères, lorsqu'ils leur en proposeront. Cela fait voir qu'ils devoient être versés dans les saintes Ecritures, et en état d'en développer les sacrés mystères.

Outre les livres saints, ils lisoient aussi les livres des saints Pères, ou les ouvrages ascétiques, puisqu'il est souvent recommandé, soit dans la Règle, soit dans les actes de saint Pacôme et de saint Théodore,

(a) Mabil. ét. mon. t. 1. c. 6.

de suivre les instructions des anciens ; ce qui s'entend de ceux mêmes qui avoient précédé ces saints. Mais autant que saint Pacôme vouloit qu'on puisât la doctrine spirituelle dans les auteurs ecclésiastiques qui étoient orthodoxes, autant défendoit-il de lire les livres d'Origène, ou des autres écrivains qui avoient donné dans l'erreur, et il prenoit un soin particulier d'écarter de ses monastères tout ouvrage qui eût pu corrompre la foi de ses religieux ; ce qui est très-digne de remarque, n'y ayant rien de si dangereux pour les communautés, que d'introduire des livres infectés du poison de l'hérésie, ou même qui en sont tant soit peu suspects.

CONFÉRENCES. — Il est souvent parlé tant dans la Vie que dans la Règle de saint Pacôme, des disputes ou conférences spirituelles. Le prieur de chaque famille faisoit à ses religieux la conférence trois fois la semaine, qu'ils écoutoient assis ou debout, placés toujours selon leur rang de profession. La règle qui marque les conférences, (a) dit que les frères ne se retireront pas d'abord dans leurs cellules après la prière du matin, mais qu'ils conféreront ensemble sur l'instruction que le prieur leur aura faite. Cela pourroit faire croire que les conférences particulières se faisoient le matin dans chaque famille ; mais il conste d'ailleurs qu'on les faisoit le soir. Il faut donc croire qu'on en faisoit deux, l'une le matin et l'autre le soir ; ou que le matin après la prière ils s'entretenoient de l'instruction du soir d'auparavant, supposé qu'il n'y en eût qu'une ; mais ce sens est un peu forcé.

(a) Reg. S. Pach. art. 7.

Outre ces conférences des prieurs, (a) le supérieur du monastère en faisoit une tous les samedis et deux le dimanche en lieu destiné pour cela. Tous les religieux du monastère y assistoient, et chaque famille avoit son rang marqué, comme chaque religieux tenoit son rang de profession dans la famille dont il étoit; de sorte que quelque nombre qu'ils fussent, il n'y avoit jamais de confusion. C'est ce qui frappa Ammon, dont nous avons si souvent cité la lettre dans la Vie de saint Théodore. Il avoue que la première fois qu'il se trouva dans l'assemblée des frères, il fut dans un merveilleux étonnement de voir le bel ordre qui y régnoit. Saint Pacôme étoit en coutume de faire une conférence tous les soirs. Il instruisoit aussi fort souvent ses religieux après l'office de la nuit.

Le temps de ces conférences étoit le soir sur les quatre ou cinq heures, (b) après le travail et le repas et avant l'office des vêpres. Il y a apparence que saint Théodore les faisoit plus tard; puisqu'il est dit dans sa vie qu'il alloit tous les soirs de son monastère à celui de saint Pacôme pour l'y entendre, et qu'il revenoit ensuite pour faire part à ses religieux de ce qu'il avoit ouï.

La conférence finissoit par la prière, (c) afin d'obtenir de Dieu la grâce de bien mettre à profit sa sainte parole. Chacun se retiroit ensuite en silence dans sa cellule pour y méditer jusqu'à l'heure de vêpres les vérités qu'il avoit entendues, ce qui étoit une véritable

(a) Boll. v. Pach. c. 6. n. 49. — (b) V. S. Pach. paral. c. 1. n. 1.  
— (c) Boll. v. S. Pach. c. 5. n. 37.

méditation. Après les vêpres les frères s'assembloient de nouveau pour parler ensemble de la conférence. Le prieur leur demandoit aussi à chacun ce qu'il en avoit retenu.

Il est dit dans la Règle, que si un religieux étant assis durant la conférence se laisse aller au sommeil, (a) le supérieur ou le prieur l'obligera à se tenir debout autant de temps qu'il le trouvera à propos. Il est remarqué de plus que personne ne se dispensera d'y assister; qu'on s'y rendra dès l'instant qu'on entendra le signe qui y appelle; qu'on n'allumera point de feu pour se chauffer qu'après la conférence; et que si quelqu'un manque à ces choses, il sera puni comme celui qui s'y laisseroit endormir. Ces conférences spirituelles étoient d'une utilité merveilleuse pour ces bons religieux. Elles ne servoient pas seulement à les instruire, elles les animoient puissamment d'une sainte ardeur dans le service de Dieu.

SILENCE. — Nous avons dit qu'il y avoit un temps marqué où ils conféroient entr'eux sur les instructions qu'ils avoient entendues. L'historien de saint Pacôme ajoute là-dessus qu'on ne souffroit point qu'ils dissent aucune parole inutile, (b) ou des affaires du siècle, mais que tous leurs entretiens étoient ou sur la sainte Ecriture, ou sur les moyens d'avancer dans la vertu pour l'accomplissement en tout de la volonté de Dieu (c). Ceci est encore recommandé très-expressément dans la Règle.

(a) Reg. S. Pach. art. 8. — (b) Boll. v. Pach. c. 5. n. 37. — (c) Reg. S. Pach. art. 69.

Hors ce temps des conférences, les religieux de Tabenne gardoient un rigoureux silence; et comme ce temps n'étoit pas long, aussi leur silence duroit presque tout le jour. Ils le gardoient non-seulement durant le repas, mais aussi en travaillant à la boulangerie, (a) à la cuisine, en lavant les lévitoins, etc., et si dans ces exercices ils vouloient se faire entendre à quelqu'un, ils s'expliquoient par des signes. Ils observoient la même règle lorsqu'ils étoient dans les bateaux de l'ordre.

Il étoit défendu de rapporter dans un monastère ce qu'on avoit appris dans un autre; (b) de dire dans une famille ce qu'on avoit ouï dans une autre famille; de répéter dans le monastère ce qu'on avoit appris au champ, ou au champ ce qu'on avoit su dans le monastère. La Règle détaille tout ceci, et cette loi étoit sagement établie, non-seulement pour retrancher les entretiens inutiles, mais aussi pour réprimer dans les religieux la curiosité de savoir ce que faisoient les religieux d'une autre famille ou d'un autre monastère, et afin qu'ils ne s'occupassent que de ce qui les regardoit eux-mêmes, je veux dire de remplir leurs devoirs, et de travailler à leur perfection, laissant aux supérieurs le soin de régler ce qui concernoit les autres. Il étoit encore défendu à ceux qui revenoient d'un voyage, (c) de rien dire dans le monastère de ce qu'ils avoient vu dehors, et cet article n'étoit pas d'une moindre conséquence que l'autre. Il en faut ajouter

(a) *Id.* art. 13 à 65 et 66. — (b) *Id.* art. 48. — (c) *Reg. S. Pach.* art. 49.

deux autres qui tendoient au même but et n'étoient pas moins essentiels. Le premier étoit que personne ne pouvoit entrer dans l'atelier des différens ouvriers du monastère, (a) excepté le prieur de la famille dont ils étoient. Le second, qu'aucun frère ne prendroit non plus la liberté d'entrer dans la cellule d'un autre.

OBÉISSANCE. — La fin de l'institution de Tabenne étant de porter les âmes à la perfection évangélique, tout y conspirait à les former dans les différentes vertus. Mais celles qu'on y recommandoit avec plus d'instance comme servant davantage et à acquérir les autres et au soutien de la régularité, étoient l'obéissance et la pauvreté. C'est aussi à quoi Orsise s'arrête principalement dans sa doctrine spirituelle, et ce que la règle de S. Pacôme détaille davantage.

Cassien parlant de l'obéissance des religieux de Tabenne, dit : (b) « Que bien qu'ils vivent en si grand » nombre sous la conduite d'un même supérieur, ils » lui sont plus soumis pendant toute leur vie, qu'un » seul ici ne le seroit durant fort peu de temps. » Et un peu après il ajoute, « que cette docilité et cette » obéissance est telle, que nous ne voyons personne » dans nos monastères qui la puisse imiter seulement » durant un an. »

Nous avons vu, en parlant des novices, que ceux qui en avoient soin s'appliquoient surtout à les exercer dans le renoncement à leur propre volonté; « parce » que, dit Cassien, (c) on avoit appris par plusieurs

(a) Reg. S. Pach. art. 60 et 61. — (b) Cass. inst. l. 4. c. 1. —  
(c) Id. c. 8.

» expériences que les religieux , surtout les plus jeunes ,  
 » ne pouvoient bien résister à la concupiscence , s'ils  
 » n'avoient mortifié leur volonté par l'obéissance.  
 » Aussi assuroient-ils sans crainte , qu'un religieux ne  
 » parvient jamais à éteindre en soi le feu de la colère ,  
 » ou de la tristesse , ou de l'impureté , ni même à ac-  
 » quérir une vraie humilité , ni ne pouvoit vivre long-  
 » temps avec ses frères dans une paix ferme et durable ,  
 » ni enfin persévérer dans le monastère , s'il n'avoit  
 » appris auparavant à soumettre sa volonté à celle de  
 » ses supérieurs. »

Tels étoient , selon cet auteur , les motifs qui portoient les supérieurs de Tabenne à former leurs élèves dès le commencement à l'obéissance ; ce qui doit servir de leçon à tous ceux qui dans les communautés religieuses sont établis pour élever les novices. Les effets d'une éducation si salubre et si prudente étoient pour la suite une parfaite docilité des inférieurs envers les supérieurs , et une obéissance si prompte à leurs moindres signes , qu'on ne peut lire ce qu'en dit Cassien , sans être édifié d'une si admirable subordination.

Leur dépendance des supérieurs s'étendoit sur les moindres actions (a). C'étoit peu de ne pouvoir sortir du monastère sans leur permission ; ils ne pouvoient pas même dans le monastère aller d'un lieu à un autre , ni laver une robe ou quelque autre chose , (b) ni couper leurs cheveux , ni commencer un nouvel ouvrage sans la permission ou l'ordre du supérieur. Et pour tout renfermer en peu de mots , il est dit en termes exprès

(a) Reg. S. Pach. art. 47. — (b) Art. 37 , 77 , 54 , 126.



dans la Règle : (a) *Personne ne sortira , ni ne parlera , ni ne restera à un endroit sans la permission du supérieur.*

Lorsqu'ils alloient plusieurs ensemble ou au travail , ou à quelqu'autre exercice , le supérieur, ou le prieur, ou son second marchoit à leur tête (b). Il étoit défendu de le précéder d'un seul pas. Chacun devoit se tenir dans son rang sans s'en écarter tant soit peu.

On peut dire qu'ils n'étoient jamais un instant hors de cette subordination : car comme ils ne pouvoient pas faire un pas à l'insu des supérieurs , ils étoient aussi presque toujours sous leurs yeux , soit à l'office , soit au travail , qui étoient proprement leurs plus grands et leurs plus longs exercices , et qui par conséquent remplissoient tout leur temps , excepté celui qu'ils étoient dans leurs cellules à méditer , ou à lire , ou à faire ce qui leur étoit prescrit.

C'est pour cette raison que chaque supérieur avoit son second pour tenir sa place en son absence; qu'il en étoit de même des prieurs de chaque famille; et que si l'un et l'autre étoient obligés de s'absenter pour peu de temps , (c) ils nommoient un religieux pour tenir leur place. Pareillement dans les voyages , soit par eau , soit par terre , (d) le plus ancien étoit établi supérieur , et on étoit obligé de lui obéir comme à celui du monastère.

Les religieux devoient écouter attentivement les ordres qu'on leur donnoit , afin de les retenir et de les exécuter fidèlement. On leur prescrivait le soir ce

(a) Art. 72. — (b) Art. 74. — (c) Art. 36 et 64. — (d) Art. 111.

qu'ils devoient faire le lendemain. Si quelqu'un étant ensuite interrogé sur ce qu'on avoit réglé, (a) ne pouvoit répondre pour l'avoir oublié, ou même hésitoit en répondant, il étoit repris comme coupable de négligence.

PÉNITENCES. — Une grande preuve de leur subordination étoit l'usage établi des corrections et des pénitences régulières, auxquelles ils étoient obligés de se soumettre. Et on peut dire que leur soumission étoit volontaire, non qu'il leur fût libre d'accepter ou de refuser les pénitences selon leur caprice; car il falloit les subir ou être chassé de l'ordre, si absolument on s'obstinoit ou on se révoltoit; mais c'est qu'ils s'y soumettoient par vertu, montrant que si par fragilité humaine ils étoient capables de faire des fautes, ils avoient par le secours de la grâce l'humilité d'en porter la pénitence, pour les réparer devant Dieu et devant leurs frères.

Il y avoit des pénitences déterminées par la Règle, et d'autres que les supérieurs ordonnoient selon que le cas l'exigeoit. Nous avons vu quelques exemples de celles-ci dans la vie de saint Pacôme. Quant à celles que la règle marque, elles se réduisent ou à dire sa coulpe et souffrir la correction publique, ou à se tenir debout du temps de la conférence et du repas, ou au jeûne au pain et à l'eau, ou à la privation du souper, à la discipline, à être séparé des autres frères, à être enfermé dans une cellule, à perdre son rang de profession, etc. On imposoit aussi des pénitences qui

(a) Art. 4.

tendoient à causer seulement quelque confusion, dont nous verrons dans la suite des exemples. Enfin on chassoit les incorrigibles des monastères, ainsi qu'il est porté dans la Règle, et que nous en avons vu des preuves dans la vie de saint Pacôme et de saint Théodore.

Les supérieurs employoient trois moyens pour corriger ceux de leurs religieux qu'ils voyoient manquer à leurs devoirs. Le premier étoit la prière et la pénitence devant Dieu, s'humiliant en sa présence, jeûnant et macérant leur corps, pour attirer sur la correction qu'ils devoient faire, sa divine bénédiction, et la grâce d'une conversion parfaite dans les coupables. Le second étoit de les avertir et de les exhorter, ou avec douceur ou avec force en particulier et plusieurs fois, selon qu'il étoit nécessaire, se servant de tous les motifs que la foi et la piété inspirent pour les ramener à leurs devoirs. Le troisième étoit la réprimande et la pénitence proportionnée à la faute et à la qualité du religieux, (a) mais surtout à l'âge; car on compatissoit plus aux jeunes gens, comme n'ayant pas le jugement assez solide et péchant plus par fragilité, qu'à ceux que leur âge plus avancé rendoit moins excusables.

Il n'étoit pas permis à toute sorte de supérieur d'imposer des pénitences arbitraires. (b) Les prieurs des familles veilloient sur leurs religieux, tenant la main à l'observance de la règle et de la discipline, mais leur droit pour la pénitence étoit fort limité; (c) et lorsque

(a) Art. 88 et 89. — (b) Art. 102. — (c) Art. 116.

quelque frère commettoit une faute plus considérable que celle de l'infraction des règles , son prieur étoit obligé d'en avertir le supérieur du monastère , qui punissoit le coupable selon qu'il étoit porté par les constitutions de l'ordre , ou que le cas l'exigeoit , s'il n'y avoit rien de statué en particulier. Si le prieur manquoit dans ces occasions d'avertir le supérieur , il étoit mis en pénitence comme connivant au mal par sa négligence et son silence. (a)

Il l'étoit également lorsqu'il abusoit de son autorité , (b) en maltraitant les frères sans un sujet légitime , ou lorsqu'il manquoit de faire observer les usages établis dans la famille , ou lorsqu'il vouloit y introduire de son propre chef un usage qui n'étoit point établi. Dans ces cas , ses religieux avoient droit de s'adresser au supérieur du monastère , qui punissoit le prieur à proportion de la grandeur de sa faute.

(c) On trouve encore dans la Règle , que les anciens du monastère étoient préposés pour accommoder les différens qui s'élevoient entre les inférieurs et les supérieurs , ou les vicaires en leur absence ; mais c'étoit dans des cas urgens , en attendant qu'on pût avoir recours aux supérieurs qui avoient droit d'y remédier.

Si un supérieur d'un monastère manquoit lui-même et abandonnoit la vérité , (d) comme parle la Règle , ou par malice ou par négligence notable , on assembloit vingt religieux ou dix , ou au moins cinq , tous recommandables par leur piété et reconnus généralement pour tels par tous les frères , et ceux-là

(a) Art. 123. — (b) Art. 89 et 94. — (c) Art. 112. — (d) Art. 92.

lui faisoient son procès et le déposoient de sa charge, si sa faute le méritoit.

Quand les frères disoient leur coulpe, (a) ils quittoient leur ceinture, ce qui étoit une marque d'humiliation, se prosternoient, écoutoient humblement la correction du supérieur, et promettoient de s'amender. Ils faisoient ensuite la pénitence qui leur étoit imposée, ou dans l'église ou dans le réfectoire.

Cassien rassemble en général dans un seul chapitre (b) les fautes pour lesquelles on étoit obligé de faire une pénitence publique. « Si un religieux, dit-il, » casse par hasard un vase de terre, il ne peut réparer » autrement sa faute qu'en faisant pénitence publiquement. Ainsi, lorsque les frères sont assemblés à » l'église, il demeure prosterné pour en demander » pardon, jusqu'à ce que l'office soit achevé, afin » d'obtenir sa grâce quand le supérieur lui commandera de se relever.

» La même pénitence est ordonnée pour celui qui » se rend trop tard à l'ouvrage ou à l'office; qui fait » quelque légère faute en récitant un psaume; qui fait » quelque réponse inutile, ou un peu dure et hardie; » qui s'acquitte avec négligence de ce qui lui est enjoint; qui tombe dans un léger murmure; qui préfère la lecture au travail ou à quelque autre chose » qu'on lui aura commandée, et s'en acquitte par » conséquent avec indifférence; qui en sortant de l'office ne se retire pas promptement dans sa cellule; » qui s'arrête à parler même un seul instant avec un

(a) Art. 78. — (b) Cass. inst. l. 4, c. 16.

» autre ; qui s'écarte dans quelque endroit caché ; qui  
» prend un autre frère par la main ; qui ose s'entre-  
» tenir avec un religieux qui ne demeure pas dans la  
» même cellule que lui ; qui prie avec un frère in-  
» terdit de la prière commune ; qui voit quelqu'un de  
» ses parens ou de ses amis , et lui parle sans être  
» accompagné d'un ancien ; qui reçoit des lettres ou  
» y répond sans la permission du supérieur. On se  
» contente de punir ces fautes ou autres semblables  
» de la façon que nous venons de le marquer.

» Mais on punit plus sévèrement celles qui sont plus  
» considérables , telles que sont les injures , les mé-  
» pris manifestes , les contradictions avec orgueil , la  
» liberté qu'on se donne d'aller où l'on veut , la fami-  
» liarité avec les femmes , les disputes , les querelles ,  
» la hardiesse de faire quelque ouvrage pour soi en  
» particulier , l'amour des richesses , la possession de  
» quelque meuble superflu et que les autres n'ont pas ,  
» les repas faits en cachette et d'autres fautes de pa-  
» reille conséquence ; on les punit , dis-je , non par  
» la simple réprimande dont j'ai parlé , mais ou par  
» quelque punition corporelle , ou en chassant du mo-  
» nastère ceux qui sont convaincus d'en être cou-  
» pables. »

Ce récit de Cassien fait assez voir quelles étoient les fautes qu'on punissoit plus ou moins rigoureusement dans Tabenne , et il est clair qu'il parloit de ces religieux plutôt que des autres d'Egypte ; puisque ce qu'il en dit s'accorde très-bien avec les différens points de la règle de saint Pacôme.

**PAUVRETÉ.** — Après l'obéissance , ce saint patriarche ne recommande rien tant dans sa règle que la pauvreté religieuse ; et c'est aussi à quoi Orsise s'attache davantage dans son traité spirituel. (a) Il est dit dans la vie du Saint , que l'économe seul du monastère gardoit l'argent , et qu'il donnoit au frère destiné pour les commissions du dehors , la somme à peu près suffisante pour ce qu'il devoit acheter ; en sorte que s'il lui en restoit à son retour , il étoit obligé de le rendre à l'économe , sans en garder rien dans sa cellule , même pendant une seule nuit.

A l'exception de ceux-là , les autres religieux ne touchoient point d'argent. Plusieurs mouraient sans savoir ce que c'étoit , étant entrés jeunes dans l'ordre , et n'en ayant point vu depuis. Mais ce n'étoit là que le premier degré de la pauvreté qu'on pratiquoit à Tabenne ; car quel crime n'eût-ce pas été si quelqu'un y avoit gardé de l'argent dans sa cellule , même la moindre pièce de monnaie. (b)

Le but de saint Pacôme en ceci étoit de dégager le cœur de ses religieux de toutes les affections des choses de la terre , de les exempter de la sollicitude des biens de ce monde , et de les affranchir entièrement de la servitude de l'avarice et de la cupidité ; afin que n'ayant aucun embarras temporel , ils pussent s'élever à Dieu avec un cœur pur et libre des soins du siècle.

Ainsi il vouloit que d'une part les religieux se remis-  
sent entièrement pour leurs besoins temporels à la

(a) Boll. v. S. Pach. c. 5. n. 38. — (b) Reg. S. Pach. a. 45.

sollicitude charitable des supérieurs et des officiers du monastère, et qu'ils ne s'embarrassassent ni d'avoir une robe, ni un outil, ni quelque autre chose dont ils eussent besoin, les supérieurs ayant soin eux-mêmes d'y pourvoir; et d'autre part il vouloit que les supérieurs et les économes fussent si fort attentifs à donner aux frères ce qui étoit ordonné par la Règle, que s'ils venoient à y manquer, ils fussent punis comme coupables, non-seulement de négligence dans un devoir essentiel, mais encore d'avoir manqué à la charité, et d'avoir scandalisé leurs frères.

Il n'étoit permis à aucun religieux de disposer de quoi que ce fût, (a) quand même c'eût été d'une chose de très-petite conséquence. Ainsi il leur étoit défendu de rien prêter, ni rien recevoir, ni rien garder en dépôt, tant du dedans que du dehors du monastère, sans une permission expresse.

L'article 45 de la Règle porte que personne n'aura dans sa cellule que ce qui lui est permis par les lois du monastère, et qu'on lui ôtera absolument tout ce qu'on y trouvera de plus. La même chose est répétée dans l'article 113. Or, ce que ces lois leur permettoient se réduisoit précisément au nécessaire.

Ils n'ont, (b) dit saint Jérôme, dans leur cellule qu'une chaise ou siège à dos, qui leur sert de lit, deux lévités, un manteau, deux capuces, un froc de peau de chèvre, un scapulaire, une paire de galoches et un bâton pour le voyage. Voilà tout leur équipement. Ils ne portoient rien avec eux lorsqu'ils

(a) Art. 55, 58, 62, 104. -- (b) Hier. præf. in reg. S. Pach.



passoient d'un monastère à l'autre. Quand ils faisoient blanchir un lévite, (a) il ne leur étoit pas permis de le garder la nuit dans leur cellule s'il n'étoit pas encore sec; mais ils le donnoient le soir à l'officier destiné pour cela, qui le leur rendoit le lendemain pour achever de le faire sécher, tant on étoit attentif à ce qu'ils ne gardassent rien d'inutile.

Par le même esprit de pauvreté on exigeoit d'eux qu'ils prissent un grand soin des choses qu'on leur confioit, ou dont on leur permettoit l'usage. Les officiers gardoient en bon ordre les lévites, (b) les frocs, les couvertures, les livres, les outils pour chaque métier, dans des chambres particulières où personne n'avoit permission d'entrer qu'eux. (c) On s'adressoit à eux lorsqu'on avoit besoin de quelqu'une de ces choses. Saint Pacôme s'y soumettoit, tant par fidélité à la règle, que pour donner l'exemple aux autres; et on étoit si exact là-dessus, que l'article 39 de la Règle défend de prendre seulement une feuille de palmier dont on faisoit les corbeilles, sans la permission de celui qui en étoit chargé.

(d) Si un religieux particulier perdoit un froc, des galoches, une ceinture ou quelque'autre chose semblable qu'on lui eût confiée, il étoit sévèrement réprimandé. (e) Si quelque'une de ces choses étoit à son usage, on ne lui en donnoit point qu'après trois semaines qu'il auroit fait pénitence. (f) Celui qui laissoit son habit étendu au soleil jusqu'au troisième jour,

(a) Art. 46. — (b) Boll. v. S. Pach. c. 5. n. 58. — (c) Reg. S. Pach. a. 113. — (d) Art. 120. — (e) Art. 75. — (f) Art. 117.

étoit réprimandé à cause de son oubli, ou de sa négligence. Il faisoit pénitence publique dans l'église et demouroit debout dans le réfectoire pendant le repas.

(a) Si on cassoit un vase ou un outil, on étoit mis également en pénitence.

On ne laissoit pas non plus impunie la négligence des officiers. Le prieur d'une famille qui n'eût pas donné avis avant trois jours au supérieur du monastère, si quelque chose avoit déperî au champ ou dans la maison, étoit puni selon l'importance de la chose perdue, ou de sa négligence. (b) Il y a un article particulier dans la Règle pour ceux qui présidoient aux différens métiers. (c) Si un ouvrage étoit gâté ou perdu par sa faute, ou pour n'avoir pas assez surveillé, le supérieur lui faisoit la correction, et celui-ci la faisoit à son tour au frère de sa famille par qui l'ouvrage avoit été perdu ou gâté, selon que le supérieur lui ordonnoit de la faire.

(d) Un religieux qui prenoit quelque chose qui étoit à l'usage d'un autre, portoit sur les épaules ce qu'il avoit pris, et faisoit ainsi pénitence publique dans l'église et au réfectoire, où il demouroit debout pendant le repas. Mais celui qui étoit découvert faisant un larcin, étoit puni bien plus sévèrement; car on lui donnoit trente-neuf coups de fouets, après quoi on le mettoit dans un endroit séparé hors du monastère, où on ne lui donnoit que du pain et de l'eau. De plus il étoit obligé d'assister à toutes les prières, faisant pénitence

(a) Art. 70. — (b) Art. 122. — (c) Art. 116. — (d) Art. 121.

publique avec le cilice sur le corps et la cendre sur la tête. On imposoit la même peine aux fugitifs.

Lorsqu'on trouvoit quelque meuble qu'un autre eût perdu, (a) on le suspendoit pendant trois jours à l'endroit où on faisoit la collecte, afin que celui qui l'avoit perdu pût le reprendre.

Il n'étoit pas permis à un religieux particulier d'allumer du feu pour se chauffer seul, (b) mais ils se chauffoient tous ensemble dans chaque famille.

TRAVAIL DES MAINS.—Les moines d'Egypte faisoient du travail des mains un de leurs principaux exercices, et surtout les religieux de Tabenne. Ils avoient dans leurs monastères des ouvriers de tous les métiers nécessaires à l'entretien de la communauté. « Quant à » leurs ouvrages, dit Pallade, (c) les uns labourent » la terre à la campagne, les autres travaillent au » jardin, d'autres au moulin et à la boulangerie, » d'autres à la forge, d'autres à fouler les draps, » d'autres à tanner des cuirs, d'autres à faire des sou- » liers, d'autres à bien écrire, d'autres à faire de » grandes corbeilles ou des paniers. »

On mettoit ensemble ceux qui faisoient le même métier, et ils formoient autant de différentes familles, dont chacune avoit son prieur et son second. C'étoient ceux qui présidoient à ces métiers qui fixoient au procureur le prix qu'il devoit demander des ouvrages, lorsqu'il les alloit vendre à Alexandrie ou ailleurs, comme nous l'avons vu dans la Vie de saint Pacôme. Il y est dit aussi que la Règle obligeoit les frères à faire

(a) Art. 76. — (b) Art. 67. — (c) Vit. pp. l. 8. c. 39.

une natte par jour ; mais il est difficile de croire que cette règle fût si générale , qu'elle regardât ceux qui faisoient certains métiers dont ils étoient suffisamment occupés. Il paroît que tous en savoient faire , et que ceux qui n'y étoient pas destinés particulièrement , ne laissoient pas que de s'y occuper quand leur travail particulier leur laissoit quelque loisir ; surtout la nuit après l'office , où ils passoient le reste du temps jusqu'au matin à méditer dans leurs cellules , et à travailler en méditant , au moins pour s'empêcher de dormir.

Outre ces métiers particuliers , le supérieur menoit quelquefois un certain nombre de religieux pour aller dans l'île du Nil et à la montagne , tantôt ramasser des jones pour faire les nattes et les corbeilles , tantôt couper du bois , et tantôt faire la provision des herbes qu'on saloit pour la nourriture des religieux , et ils étoient quelquefois huit jours , et d'autres fois quinze à ces sortes de travaux. Nous avons vu des preuves de tout ceci dans les vies de saint Pacôme et de saint Théodore. (a)

Voici l'ordre qu'ils gardoient lorsqu'ils alloient travailler hors du monastère. Dès qu'on faisoit le signe pour cela , ils quittoient sur-le-champ toute autre occupation , et sortoient de leurs cellules , sans qu'aucun pût s'en dispenser , à moins qu'il n'en eût la permission , ni qu'il osât porter son manteau. Ils se rangeoient ensuite selon leur rang de profession , et marchoient ainsi en bon ordre , gardant exactement la

(a) Art. 35.

silence et la modestie , et ayant leur prieur à leur tête , qu'ils n'eussent osé devancer d'un pas. Ils ne pouvoient pas demander où on les conduisoit , ni quel travail ils alloient faire. Il leur suffisoit de suivre le prieur , et d'exécuter ensuite ses ordres. En marchant ils méditoient sur quelque passage de la sainte Ecriture. S'ils rencontroient dans le chemin quelqu'un qui voulût parler à un d'eux , le prieur répondoit pour lui.

Ils continuoient durant le travail à s'entretenir intérieurement de quelque vérité de l'Ecriture , ou tout au moins ils travoilloient en silence. C'eût été une grande faute de parler entr'eux des choses du monde ; ils ne pouvoient s'asseoir sans permission durant le travail. Enfin ils reportoient en revenant au monastère les instrumens qui leur avoient servi. Tout ceci est détaillé dans le 53<sup>e</sup> article de la Règle.

On régloit le soir ce qui concernoit le travail ordinaire du lendemain , ou on leur en donnoit la matière. Si quelque religieux arrivoit de dehors après qu'on avoit pris cet arrangement , (a) on lui fournissoit le matin ce qu'il falloit pour travailler. Lorsqu'on avoit fini un ouvrage , on avertissoit le prieur pour en avoir d'autres.

Il étoit défendu très-expressément aux supérieurs de surcharger les religieux. (b) Ils devoient user de modération , réglant le travail selon les forces de chacun , afin que ceux-ci s'y portassent sans tristesse et sans murmure. Mais il étoit également recommandé aux religieux de ne point se plaindre sans sujet , et de

(a) Art. 115. — (b) Art. 100.

faire les choses avec soumission et pour l'amour de Dieu, (a) la parfaite charité ne trouvant point le travail pénible, et s'y prêtant au contraire avec une sainte ferveur.

Si un religieux murmuroit de ce qu'on le faisoit trop travailler, (b) on écoutoit charitablement ses plaintes, et on y satisfaisoit si elles étoient justes; mais s'il avoit tort et qu'on vit que ce n'étoit que par paresse, par fainéantise, par mauvaise humeur, ou défaut de vertu, on lui prouvoit pendant cinq fois par des raisons sans réplique qu'il se plaignoit injustement, et si nonobstant cette condescendance il continuoit à gronder, on le mettoit à l'infirmerie, où on le nourrissoit sans rien faire comme un malade, jusqu'à ce que la honte de se voir oisif parmi tant de religieux laborieux, le fit revenir à lui-même et le rendit plus docile.

**NOURRITURE. REPAS.** — Cassien, Rufin et Pallade ne parlent des religieux de Tabenne que comme des personnes d'une rigoureuse abstinence; (c) mais ils ne la pratiquoient pas également. La Règle de l'ange s'explique en ces termes : « Permettez à chacun selon » ses forces de boire et de manger, et obligez-les de » travailler à proportion de ce qu'ils mangeront, sans » les empêcher de le faire avec modération, ni de » jeûner; imposant de plus grands travaux aux plus » robustes et à ceux qui mangeront raisonnablement, » et de moindres travaux aux foibles et à ceux qui » jeûneront. »

La règle générale du monastère étoit de manger à

(a) Art. 108. — (b) Art. 88. — (c) Cass. inst. l. 4. c. 1.

midi et le soir ; (a) Les tables étoient dressées dès les neuf heures du matin. Les infirmes y venoient à midi, d'autres à une heure, d'autres plus tard, chacun selon ses forces, ou la famille dont il étoit. On permettoit à quelques-uns qui vouloient observer une plus rigoureuse abstinence, de manger dans leurs cellules, où ils n'avoient que du pain et de l'eau une fois le jour ou de deux jours l'un, et même quelques-uns passoient deux, trois ou quatre jours sans manger, surtout en carême.

Il n'y avoit guères que les infirmes, les vieillards et les enfans qui fissent deux repas. La plus grande partie n'en faisoient qu'un, à moins qu'ils ne fussent extrêmement fatigués par un pénible travail. Il y en avoit qui durant le carême, après avoir passé tout le jour assis à travailler, demeuroient debout en prière toute la nuit.

On servoit à table du pain, des olives, du fromage, des herbes salées, ou hâchées et préparées avec du vinaigre et de l'huile ; des figues et d'autres fruits selon la saison. C'étoit là leur nourriture ordinaire. On donnoit aussi des légumes cuits avec de l'huile ; mais il n'y avoit proprement que les enfans et les vieillards qui en mangeassent, bien que tous en pussent manger. En effet saint Pacôme vouloit qu'on en servît pour tous, laissant à chacun la liberté de s'en priver, afin que leur mortification ne fût pas forcée.

Il vouloit même qu'on donnât aux frères au delà de ce qui étoit nécessaire, tant afin qu'ils se mortifiassent

(a) Cass. inst. l. 4. c. 59.



plus librement et avec plus de mérite devant Dieu , que parce qu'il est difficile de discerner précisément le besoin de chacun. Mais d'ailleurs il ne vouloit pas qu'ils se portassent avec avidité aux mets qui leur étoient présentés , et les exhortoit beaucoup à ne pas satisfaire leur appétit. Il leur en donnoit l'exemple ; car il ne se rassasioit jamais , non pas même d'eau , et dans un voyage qu'il faisoit sur le Nil avec quelques frères , les voyant le soir manger de toutes les différentes choses qu'on leur avoit préparées pour leur repas , il jeta quelques larmes , et comme ces religieux lui en demandèrent le sujet , il ne put s'empêcher de leur répondre que c'étoit de les voir si peu mortifiés , de quoi ils profitèrent.

Chacun se rendoit à table à l'heure qui lui étoit marquée , (a) à peine d'être mis en pénitence. (b) Ils étoient assis selon leur rang de profession , et lorsque l'ancien les faisoit passer d'une table à l'autre , ils obéissoient sans donner le moindre signe de résistance. Ils avoient , en mangeant , le capuce abattu sur leur visage , en sorte qu'ils ne pouvoient rien voir au delà de la table , ni à leur côté ce que les autres mangeoient. On observoit un si rigoureux silence , que bien qu'ils fussent en très-grand nombre , chacun étoit à table comme s'il eût mangé seul dans sa cellule , et pouvoit se mortifier autant qu'il pouvoit s'y porter par sa ferveur , sans craindre que les frères qui étoient auprès de lui s'en aperçussent , et par

(a) Art. 12. — (b) Art. 11.



conséquent sans danger des pièges de la vanité. (a) Aussi, disent Rufin et Pallade, il y en avoit qui sembloient plutôt se mettre à table pour mieux cacher leur abstinence que pour manger, prenant à peine deux ou trois bouchées de pain, et touchant seulement aux autres choses, afin qu'on ne pût pas dire qu'ils n'avoient rien mangé du tout. Cassien fait la même remarque. (b)

Lorsqu'on avoit besoin de quelque chose, (c) on frappoit doucement pour appeler quelqu'un de ceux qui servoient, (d) encore n'y avoit-il guères que les prieurs des familles qui le fissent. Si un religieux eût osé rire ou parler, il étoit réprimandé sur-le-champ et demeurait debout le reste du repas. Celui qui faisoit le signe pour appeler les frères au réfectoire, devoit, (e) en faisant cet office, s'entretenir intérieurement de quelque bonne pensée. (f)

Il n'étoit pas permis de parler en sortant de table. On devoit se rendre en silence à l'endroit où l'on devoit aller. (g) Ils jeûnoient le mercredi et le samedi hors le temps de Pâques. Dans la semaine sainte ils ne mangeoient que quand la nuit étoit tombée. Il n'étoit pas permis de manger hors du repas aux jours qu'on ne jeûnoit point, (h) non plus que de boire aux jours de jeûne.

Lorsqu'ils faisoient la cueillette des fruits, (i) ils n'en pouvoient manger aucun tant qu'ils les cueilloient sur

(a) Vit. pp 1. 2. c. 3. et 1. 8. c. 48. — (b) Cass. inst. l. 4. c. 17. — (c) Art. 13. — (d) Cass. *ib.* — (e) Art. 11. — (f) Art. 16. — (g) Art. 14. — (h) Art. 15. — (i) Art. 42.

l'arbre ; mais après le travail le prieur leur en distribuoit quelque peu à chacun sur le lieu même où ils avoient fait la cueillette , et à leur retour au monastère ils en avoient encore une portion égale à celle qu'on donnoit aux autres. Si étant dans le jardin ils trouvoient quelque fruit à terre , (a) au lieu d'y mordre , ils le mettoient tout doucement au pied de l'arbre. Ils ne pouvoient garder aucun fruit dans leur cellule. Il étoit défendu aux particuliers de prendre des herbes eux-mêmes dans le jardin ; (b) il falloit les recevoir des mains du jardinier.

Il y avoit des règles particulières pour les cuisiniers. (c) Il leur étoit défendu de rien préparer pour eux-mêmes en particulier ; mais ils devoient se contenter de ce qu'ils préparoient pour les autres. Il est dit dans l'article 22<sup>e</sup> de la Règle , qu'on ne permettra qu'aux malades de boire du vin , et on voyoit parmi ces saints religieux des vieillards de soixante et dix ans qui n'en avoient jamais bu ni en santé ni en maladie.

MALADES. — Lorsqu'un religieux tomboit malade , le prieur de la famille dont il étoit , le conduisoit à l'infirmierie et le confioit au chef des infirmiers , sans qu'il eût plus aucune inspection sur lui , (d) ni aucun droit de s'en mêler , et le malade passoit sous la dépendance entière de l'infirmier , à qui il devoit être soumis en tout , et des mains duquel il devoit recevoir tout ce dont il avoit besoin , (e) tant pour les vête-

(a) Art. 63. — (b) Art. 38. — (c) Art. 15 et 21. — (d) Art. 20. — (e) Art. 19.

mens que pour la nourriture et les remèdes nécessaires. Cette loi étoit si générale, que les infirmiers eux-mêmes y étoient soumis comme les autres frères; en sorte que quand ils étoient malades ils n'avoient plus la permission d'entrer dans la cuisine, ni dans la cellerie pour s'apprêter ce qu'ils avoient envie de manger.

Personne ne pouvoit entrer sans permission dans l'infirmierie pour visiter ou servir un malade, (a) eût-il été son parent et même son frère. On donnoit aux malades tout ce dont ils avoient besoin, et on exerçoit envers eux, (b) pour les soulager et les consoler, la charité la plus scrupuleuse. Ce qui fait dire à saint Jérôme, (c) que les malades étoient traités chez les solitaires avec tant de soin, qu'ils n'avoient à regretter ni les délices des villes, ni la tendresse de leurs mères.

Bien que les religieux de Tabenne ne mangeassent point de viande, et qu'on ne fût pas en usage d'en donner aux malades, on ne leur en refusoit pas quand ils en demandoient. Il arriva du temps de saint Pacôme, (d) qu'un de ses religieux en ayant désiré, et l'infirmier ayant refusé de lui en donner, dès que le saint patriarche le sut, il gémit beaucoup du zèle peu charitable de cet infirmier, et lorsqu'il fut à table, au lieu de manger ce qu'on lui présenta, il s'arrêta, et appelant les infirmiers, il leur dit d'un ton sévère : « Parlez ici, vous qui faites acception de personnes; » comment avez-vous oublié le précepte qui ordonne

(a) Art. 20 et 24. — (b) Art. 23. — (c) Hier.epist. 22. — (d) Boll. v. S. Pach. c. 4. n. 34.

» d'aimer son prochain comme soi-même ? Vous  
 » voyez ce frère malade , si épuisé de forces et si pâle  
 » qu'il ressemble à un mort , et cependant au lieu de  
 » le prévenir dans le besoin qu'il avoit de manger de  
 » la viande , vous lui en avez refusé , lorsqu'il vous a  
 » témoigné le désir qu'il en avoit. Vous voudrez peut-  
 » être vous excuser sur ce qu'on n'est pas en cou-  
 » tume d'en servir aux infirmes ; mais ne faut il pas  
 » distinguer entre les maladies , et user de condes-  
 » cendance envers certains malades ? Ne savez-vous  
 » pas que *tout est pur pour ceux qui sont purs* ? Si  
 » vous n'osiez juger par vous-mêmes que cela fût con-  
 » venable, pour quoi ne veniez vous pas me demander  
 » ce que vous aviez à faire ? » En disant ceci il ne put  
 retenir ses larmes , et tous les frères en furent si tou-  
 chés , qu'on se hâta d'aller acheter de la viande et de  
 la préparer pour celui qui la désiroit.

La charité de ce Saint étoit si tendre sur les moi-  
 dres peines des frères , (a) et il vouloit si fort que les  
 supérieurs y compatissent aussi , qu'il dit dans sa  
 Règle, que si le supérieur d'une famille, voyant un de  
 ses inférieurs triste et abattu , néglige de lui en de-  
 mander le sujet , ou montre n'en point faire de cas ,  
 on examinera d'abord s'il ne s'est rien passé de fâ-  
 cheux entre lui et le frère qui est ainsi affligé , et que  
 si l'on vient à découvrir que le prieur soit coupable de  
 dureté, d'orgueil ou d'injustice, il sera suspendu de sa  
 charge jusqu'à ce qu'il se soit corrigé et ait fait pé-  
 nitence de sa faute , parce qu'il a montré dans sa

(a) Art. 94.

conduite

conduite la dépravation de son cœur, au lieu de suivre les règles de la charité et de l'équité.

CHARITÉ. — Il va encore dans sa Règle au-devant de tout ce qui pouvoit blesser la charité, ou l'altérer tant soit peu parmi les frères. Le silence rigoureux qu'on observoit dans le monastère, éloignoit assez les occasions d'y manquer par parole; mais comme il y avoit des temps où ils pouvoient parler ensemble, il avoit établi des peines contre les médisans, les murmurateurs, ceux qui se mettoient aisément en colère, ceux qui déguisoient la vérité, et ceux généralement qui pouvoient troubler la bonne harmonie dans le monastère. On peut voir ces choses depuis l'article 84 jusqu'au 94°. Le second de ceux-là qui regarde les religieux qui se laissoient trop aisément émouvoir de colère, mérite d'être rapporté tout au long. « Si quel-  
» qu'un, dit-il, d'une humeur bouillante, s'irrite faci-  
» lement pour la moindre chose, on l'avertira chari-  
» tablement pendant six fois de se modérer. A la  
» septième il perdra son rang de profession et prendra  
» la dernière place, où on continuera à l'exhorter à ré-  
» primer ses fougues, et s'il promet de se corriger,  
» et que trois frères répondent de son amendement,  
» il reprendra son premier rang; mais s'il ne se cor-  
» rige pas, il le perdra pour toujours. »

Enfin l'article 100 renferme en peu de mots les règles de douceur et de charité que les frères devoient suivre, et qui font des monastères des demeures de paix et de piété très-consolantes et très-édifiantes, lorsqu'elles sont bien observées. « Qu'ils gardent, dit-

» il , entr'eux l'union et la paix. Qu'ils se soumettent  
 » de bon cœur à ceux qui sont préposés pour les gou-  
 » verner , et que partout , soit qu'ils soient assis , ou  
 » debout , ou qu'ils marchent , ils ne contestent ja-  
 » mais que pour se céder les uns aux autres dans un  
 » esprit d'humilité. »

MODESTIE. — Il étoit ordonné aux frères de garder exactement partout la modestie religieuse , et de s'abstenir des marques d'une amitié trop sensible. Ils marchaient ordinairement le capuce baissé sur les yeux , qu'ils baissent encore plus dans le réfectoire , comme nous l'avons déjà dit. On ne vouloit point qu'ils se prissent par la main , soit en marchant , (a) soit étant assis , et ils étoient toujours écartés d'un pas les uns des autres , lorsqu'ils se trouvoient ensemble. Les paroles de plaisanteries , les éclats de rire , les gestes ridicules , et autres manières opposées à la gravité religieuse et à l'esprit de componction , étoient absolument réprouvés dans Tabenne , comme nous avons vu dans l'histoire de Silvain le comédien.

Il étoit défendu aux religieux d'aller de compagnie avec des femmes dans les voyages , (b) soit par eau , soit par terre ; et on n'en recevoit point dans les bateaux de l'ordre qui portoient des marchandises pour les monastères , sans une permission particulière.

VISITES. — Ils sortoient rarement du monastère pour faire des visites ; jamais sans permission , toujours pour des raisons légitimes , et accompagnés d'un second (c). Lorsqu'on venoit avertir à la porte que le

(a) Art. 63. — (b) Art. 66. — (c) Art. 30.



parent d'un religieux étoit malade et demandoit à le voir, le portier l'alloit dire au supérieur, qui parloit au prieur de la famille dont ce religieux étoit, et après avoir consulté ensemble, s'il étoit à propos de lui permettre d'aller voir son parent malade, on lui donnoit pour l'accompagner un religieux d'une piété et d'une probité distinguée au-dessus des autres, et le prieur leur donnoit ce qui étoit nécessaire pour faire le voyage. Il paroît qu'il ne leur étoit pas absolument ordonné d'aller toujours à pied, puisque l'article 59 de la Règle suppose qu'ils alloient quelquefois dans un chariot ou sur un âne.

S'ils étoient plus d'un jour dans leur voyage, (a) ils ne logeoient pas chez leurs parens; mais on dans un monastère de religieux orthodoxes, précaution que la Règle prend à cause qu'il y avoit alors des moines ariens et d'autres infectés des erreurs d'Origène; ou bien ils logeoient dans des maisons appelées *Domini-cum*, (b) ce que Gazæus entend de quelque endroit consacré à Dieu; (c) mais les continuateurs de Bollandus croient plutôt que ce pouvoit bien être des hôtelleries publiques établies par le prince, et où il convenoit mieux aux moines de loger que dans des lieux appelés *Spirituales*, que la Règle interdit aux frères, parce que c'étoient des demeures trop délicieuses et dont l'honnêteté et la récollection religieuses ne s'accommodoient pas.

Cependant il leur étoit permis de manger chez leurs

(a) Art. 52. — (b) Gazæus in hunc art. pag. 1082. — (c) Boll. v. S. Pach. p. 347. annot. 2.

parens , (a) s'ils trouvoient en arrivant qu'ils leur avoient préparé quelque chose , pourvu qu'il n'y eût rien de ce que la Règle leur défendoit. De même ils pouvoient prendre les provisions qu'ils leur donnoient pour se nourrir en chemin en retournant au monastère ; mais si en arrivant il leur en restoit encore , ils ne pouvoient le garder , et on le portoit à l'infirmérie pour être distribué aux malades.

HOSPITALITÉ. — On observoit dans Tabenne avec exactitude les règles de la charité la plus parfaite envers les hôtes. Si c'étoient des ecclésiastiques ou des moines , on les recevoit avec vénération , on leur lavoit les pieds , et on les logeoit dans un appartement destiné pour eux auprès de la porte du monastère.

(b) C'étoient les portiers qui étoient chargés de ce soin. S'ils demandoient d'assister à l'office , le chef des portiers en donnoit avis au supérieur , et on le leur permettoit , à moins qu'ils ne fussent pas orthodoxes , ce qu'on observoit scrupuleusement.

On ne leur permettoit pas de manger au réfectoire avec les frères , (c) et on leur accordoit difficilement de voir l'intérieur du monastère. Un saint prêtre et confesseur appelé Denis , qui étoit économe de l'église de Tentyre et ami particulier de saint Pacôme , crut que cette pratique étoit contraire aux droits de l'hospitalité , et vint voir expressément le Saint pour le porter à la changer. Saint Pacôme l'écouta avec beaucoup de douceur et d'humilité , et lui répondit qu'il savoit lui-même qu'il n'avoit jamais voulu faire de la

(a) Art. 52. — (b) Art. 28. — (c) Boll. v. S. Pach. c. 4. n. 28.



peine à personne ; qu'il respectoit l'hospitalité comme une bonne œuvre recommandée par Notre-Seigneur Jésus - Christ ; que pour la pratiquer , à l'exemple d'Abraham , il recevoit les autres religieux dans un logement honnête et décent , où ils étoient dans un entier repos , et leur faisoit donner les rafraichissemens dont ils avoient besoin ; qu'il leur permettoit de plus de venir à la prière avec les frères , lorsqu'ils le souhaitoient , et que s'il ne les introduisoit pas davantage dans l'intérieur du monastère , c'étoit pour la crainte qu'ils ne fussent pas capables des imperfections des novices , dont plusieurs étoient encore neufs dans les usages monastiques , et des enfans qu'on élevoit , et qui étoient encore fort sujets à des puérilités par le peu de discernement qu'on a à leur âge. Denis fut très-satisfait de cette réponse , et il ne le pressa pas davantage.

On recevoit aussi les séculiers et même les femmes. Il y avoit pour cela différens logemens selon la qualité des personnes. On prenoit dans la crainte de Dieu un soin plus particulier des femmes , comme plus infirmes. C'est toujours ainsi que la Règle en parle. Elles étoient logées dans des appartemens entièrement séparés de ceux des hommes , et bien fermés pour éviter tout sujet de scandale. Ces différens logemens étoient auprès de la porte du monastère , s'ils n'en étoient pas tout-à-fait séparés , en sorte qu'il n'y avoit aucune communication entre les hôtes et les religieux. C'étoit une règle établie pour ceux-ci de ne point manger ni dormir avec les séculiers , même en voyage (a).

(a) Art. 66.

(a) Il n'y avoit que ceux qui étoient destinés à recevoir les hôtes qui pussent leur présenter à manger. Lorsqu'un parent d'un religieux venoit demander à lui parler , le portier avertissoit le supérieur , qui parloit au prieur de la famille de ce religieux , (b) et on lui donnoit un compagnon avec qui il se rendoit à la porte du monastère et parloit religieusement à son parent. Si celui-ci lui apportoit quelque chose à manger , il ne lui étoit pas permis de le prendre , mais il appeloit le portier qui le recevoit ; et si c'étoient des choses qu'on ne mangeoit qu'avec du pain , on les portoit aux malades à l'infirmerie.

Les religieux assistoient quelquefois aux funérailles de leurs parens avec la permission du supérieur , (c) et les parens assistoient également aux obsèques des religieux morts.

COUCHER. — Nous avons vu dans la vie de saint Pacôme , qu'il passa quinze ans à ne dormir que sur un siège au milieu de sa cellule sans s'appuyer (d). Il eut plusieurs disciples qui voulurent l'imiter dans ce genre de mortification. Mais leur couche ordinaire étoit un siège à dos un peu penché , sur lequel ils mettoient un lévito usé qui leur servoit de matelas ; et ils dormoient là-dessus avec leur froc , qu'ils ne quittoient point , (e) selon qu'il étoit porté par la Règle de l'ange.

Comme ils étoient trois dans chaque cellule , (f) la Règle leur défendoit de parler lorsqu'ils s'étoient mis

(a) Art. 27. — (b) Art. 30. — (c) Art. 53. — (d) Boll. v. S. Pach. paral. c. 1. v. 5 et 6. — (e) Art. 50. — (f) Art. 50.

sur leur chaise pour reposer. S'ils s'éveilloient dans la nuit, (a) ils devoient s'occuper de Dieu, jusqu'à ce qu'ils se rendormissent. Les lits en forme n'étoient que pour les malades; encore y avoit-il des religieux qui vouloient mourir sur leur siège ordinaire, portant la mortification jusqu'au dernier instant de la vie.

OBSEQUES ET SÉPULTURE. — Lorsqu'un religieux étoit mort, les autres passaient la nuit en prières auprès du corps, se succédant les uns aux autres. Ensuite ils l'alloient ensevelir à la montagne, à un endroit destiné expressément, en récitant des psaumes et d'autres prières. Tous les frères assistoient au convoi funèbre (b).

Nous n'ajouterons rien de plus à ce détail de la discipline des religieux de Tabenne. Mais on peut voir par ce que nous en avons dit, que leur Règle étoit digne du Saint qui l'avoit établie; ou pour mieux dire, on y reconnoît aisément partout l'esprit de Dieu qui la lui avoit donnée pour le salut de tant d'âmes. Aussi a-t-elle servi de fondement à toutes les règles monastiques qui ont été faites dans la suite, et on y peut remarquer l'origine d'un grand nombre d'observances régulières, qui sont aujourd'hui en usage dans les ordres où la discipline primitive subsiste dans sa vigueur.

(a) Art. 37. — (b) Art. 71.

---

---

## CHAPITRE VI.

---

### RELIGIEUSES DE TABENNE.

**SAINT** Pacôme ayant établi sa congrégation de Tabenne pour les hommes , Dieu voulut qu'il fondât aussi un monastère pour des religieuses , afin d'ouvrir par ce moyen la voie de la perfection monastique aux personnes de l'autre sexe. Voici comment il lui en fournit l'occasion. Le saint Patriarche avoit laissé dans le monde une sœur que le bruit de sa réputation attira enfin à son monastère , soit pour avoir la satisfaction de le voir , soit pour s'assurer par elle-même des grandes merveilles qu'on lui avoit dit que Dieu opéroit par son ministère. Ainsi l'affection naturelle et la curiosité furent les motifs qui l'attirèrent auprès de lui. Mais Dieu avoit des desseins sur elle plus dignes de sa miséricorde , et saint Pacôme eut bientôt la consolation d'en voir les merveilleux effets. Comme il ne se conduisoit pas selon les inclinations de la chair et du sang , et que d'ailleurs il ne parloit jamais aux femmes ; lorsque le portier vint lui dire que sa sœur demandoit à lui parler , il refusa d'abord de la voir , et lui fit dire qu'elle se contentât de savoir qu'il étoit en vie , et qu'elle s'en retournât sans s'affliger de ne l'avoir point vu des yeux du corps. Mais ne voulant pas absolument la priver d'un avis salutaire , il lui fit pro-

poser que si elle vouloit imiter son genre de vie , Dieu se serviroit peut-être de son exemple pour attirer d'autres filles auprès d'elle , avec qui elle pourroit se sanctifier : que néanmoins elle pesât bien toutes choses avant que de rien entreprendre , et que si après une mûre réflexion elle s'y déterminoit , il donneroit charge aux frères de lui bâtir un monastère. Sa sœur qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une réception pareille , en pleura amèrement ; mais Dieu la touchant dans ce moment par l'onction de sa grâce , elle se rendit au conseil que le portier lui donna de la part du Saint , et lui fit répondre qu'elle étoit résolue à le suivre.

Une si prompte détermination combla le Saint de joie. Il en rendit à Dieu des actions de grâces , et ordonna à quelques-uns des frères plus recommandables par leur piété , de lui bâtir au plutôt un monastère. Le lieu qu'on choisit pour cela s'appeloit Men. Il étoit un peu éloigné de celui de Tabenne , et le Nil étoit entre deux. Il ne faut pas le confondre avec un autre monastère d'hommes appelé Men ou Tismen , (a) que saint Pacôme fonda dans le diocèse de Panes.

Là , cette nouvelle religieuse vivant dans la crainte du Seigneur , devint en peu de temps , comme le Saint le lui avoit fait espérer , mère d'un grand nombre de filles , qui vinrent se ranger sous sa conduite. Elle les instruisoit autant par ses actions que par ses paroles , et leur montrait à détacher leur cœur de toutes les choses de la terre , pour le tenir élevé sans cesse vers les biens célestes et immortels.

(a) Till. t. 7. not. sur S. Pac. p. 686.

Saint Pacôme leur donna la même règle à observer qu'à ses religieux, à l'exception du manteau de peau dont elles n'usoient point. Elles étoient rasées et avoient la tête couverte d'un capuce. Leur occupation manuelle étoit de faire, tant pour les religieux que pour leur propre usage, les étoffes de lin et de laine dont le grand économe de l'ordre leur fournissoit la matière, ainsi que tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance.

Aucun religieux de l'ordre ne pouvoit les aller voir sans une permission expresse. Si quelqu'un d'entre eux y avoit une sœur ou une parente qu'il désirât de voir, on l'y faisoit accompagner par un ancien d'une vertu éprouvée. Il demandoit d'abord la supérieure, laquelle faisoit appeler la religieuse, qui venoit accompagnée des plus anciennes, et en leur présence, il lui parloit avec une grande retenue et sainteté. Il ne lui étoit pas permis de lui faire aucun présent, ni de rien recevoir, les uns et les autres, dit l'historien, n'ayant rien en propre qu'ils pussent donner. Les nouvelles du monde étoient bannies de leur conversation; ils ne la faisoient rouler que sur des matières de piété, et surtout ils s'entretenoient de l'espérance de jouir un jour de l'éternité bienheureuse.

Lorsque les religieuses avoient besoin de l'assistance des frères pour leurs bâtimens, ou quelque chose de semblable, ceux qu'on destinoit pour leur prêter ce secours y étoient conduits par un religieux d'une vie très-exemplaire, et ils s'acquittoient de leur travail avec charité et crainte de Dieu. Il leur étoit défendu



de boire ni de manger chez elles ; mais ils revenoient pour cela au monastère à l'heure ordinaire du repas.

Le prêtre et le diacre destinés pour desservir leur chapelle n'y alloient que le dimanche. Le premier religieux à qui saint Pacôme confia le soin de leur conduite spirituelle , étoit un religieux nommé Pierre , très-vénérable pour son grand âge , et encore plus pour la sainteté de sa vie ; car, au rapport de l'historien , il avoit mortifié toutes ses passions. Son esprit et ses yeux étoient également chastes , et ses discours étoient assaisonnés du sel d'une sagesse angélique.

Après sa mort , saint Théodore , (a) qui se trouvoit alors abbé de Tabenne , donna la conduite de ce monastère et de celui de Bechré , qu'il fonda aussi pour des religieuses , à Eponiche , homme saint et extrêmement grave. Il est dit aussi dans la vie de saint Pacôme , que Tithoés , religieux d'une insigne piété , fut établi supérieur de ces religieuses. (b) Il y a apparence qu'il succéda au vénérable Eponiche.

(c) C'étoit à leur supérieur que le grand économiste s'adressoit pour leur faire remettre le lin et la laine dont elles faisoient les étoffes à l'usage de l'ordre.

Les femmes étoient reçues dans ce monastère aussi bien que les filles , (d) comme il paroît par la mère de saint Théodore , qui se détermina à s'y faire religieuse , ensuite du refus que son fils lui fit de la voir , lorsqu'elle vint le demander au monastère. Rufin parlant de ce Saint , (e) dit que sa sœur souhaitant ex-

(a) Boll. v. Pach. c. 11. n. 86. — (b) Boll. v. Pach. c. 6. n. 50. —  
(c) *Id.* c. 11. n. 86. — (d) *Id.* c. 3. n. 26. — (e) V. pp. l. 1. n. 34.

trêmement de le voir, s'étoit rendue pour cela à Tabenne, où saint Théodore refusa de lui parler; ce qui la toucha si fort, qu'elle entra dans le monastère des filles, dont elle prit l'habit, et où elle fut suivie ensuite par sa mère. La conformité de cette histoire avec celle de la sœur de saint Pacôme, a fait penser à quelques auteurs que Rufin a pris l'une pour l'autre. Mais il n'est pas extraordinaire que ce qui arriva à saint Pacôme, soit aussi arrivé à son disciple Théodore, qui s'appliquoit avec tant d'ardeur à imiter ses vertus. Et d'ailleurs il y a dans la narration de Rufin des circonstances différentes de ce qui arriva à la sœur de saint Pacôme; puisqu'il suppose que le monastère des religieuses étoit déjà formé quand la sœur de saint Théodore y prit l'habit de religion, et qu'il ajoute que sa mère suivit son exemple. Au lieu que dans l'histoire de la sœur de saint Pacôme, il est dit que le Saint fit bâtir le monastère pour elle, et il n'est nullement parlé de sa mère; ce qui fait une différence bien grande.

Lorsqu'il mouroit quelqu'une de ces religieuses, (a) elles apportoit son corps au bord du Nil en chantant des psaumes, et alors les religieux de Tabenne, chantant aussi des psaumes, et portant en leur main des rameaux de palme et d'olivier, passoit le fleuve et prenoient le corps, qu'ils alloient ensevelir sur la montagne où étoit leur sépulture.

Pallade dit (b) que de son temps le monastère de Men étoit composé d'environ quatre cents religieuses.

(a) Vit. pp. l. 8. c. 39. — (b) *Id.* c. 40.



Il raconte de suite deux histoires bien différentes , que nous rapporterons après lui. La première est des plus tragiques , et montre combien est grande la foiblesse humaine. L'autre fait voir dans une conduite plus admirable qu'imitable ce qu'a dit excellemment dans les siècles postérieurs (a) un grand maître de la vie spirituelle , que l'amour de Dieu souvent ne se peut borner , mais que son ardeur l'emporte au delà de toutes bornes.

Un homme du monde, dit Pallade, dont le métier étoit de faire des souliers, vint à passer devant le monastère de Tabenne, et dit à une jeune religieuse qu'il vit par hasard, si on n'auroit pas besoin de souliers dans sa communauté : elle lui répondit tout simplement qu'elles avoient leurs cordonniers, et ne s'arrêta pas davantage.

Par malheur, au moment qu'elle lui dit ceci, une autre religieuse l'aperçut, qui n'en dit rien pour lors ; mais dans la suite du temps une contestation s'étant élevée entre elles deux, le démon de la colère suggéra à celle-ci de lui faire une supposition malicieuse auprès des autres sur ce qu'elle avoit parlé à cet homme, à quoi quelques-unes plus zélées que prudentes, ajoutèrent foi trop légèrement, et en firent bruit. La jeune religieuse se voyant ainsi calomniée sur un point si délicat, fut si outrée de douleur, que se livrant à toute la sensibilité que lui causoit une accusation si flétrissante, elle sortit secrètement, et alla se précipiter dans le fleuve.

(a) De Imit. l. 3. c. 5.

A peine on l'eut su dans le monastère , que celle qui l'avoit accusée , saisie d'horreur contre elle-même d'une si funeste mort , se reprocha d'en avoir été la cause par sa malice , et ne pouvant plus soutenir les remords de sa conscience , elle perdit espérance du pardon , et s'étrangla de désespoir. Ce double accident , qui arriva en une même semaine dans une communauté si bien réglée , mit toutes les sœurs dans un excès de désolation ; et ce fut dans cet état que le prêtre les trouva lorsqu'il vint le dimanche célébrer les saints mystères dans leur oratoire. Il défendit d'offrir le sacrifice pour les deux mortes ; et quant à celles qui par leur crédulité avoient participé à leur mort , il ordonna qu'elles demeureroient pendant sept ans séparées de la communauté par une espèce d'excommunication.

Mais si ce funeste événement fait voir qu'on n'est pas entièrement à couvert des plus énormes chutes , même dans les plus saintes congrégations , l'exemple que Pallade ajoute de sainte Isidore , religieuse du même monastère , montre qu'on y pratique également et bien plus fréquemment des vertus héroïques. Cette sainte vierge , (a) dont les Grecs honorent la mémoire le premier jour de mai , pressée intérieurement d'un amour extrême des humiliations et des opprobres , voulut afin de s'en procurer , passer pour folle et pour démoniaque dans l'esprit de ses sœurs , et feignit si bien de l'être , qu'elles le crurent effectivement.

(a) Boll. 1 maii. p. 49.

Comme elle ne se proposoit que d'être méprisée , ses extravagances apparentes n'avoient rien que d'innocent. Ainsi , au lieu que les autres avoient un capuce , étoient chaussées , et mangeoient à table , celle-ci se couvroit la tête d'un haillon , marchoit toujours nu-pieds , et au lieu de s'asseoir à table , elle se contentoit de se nourrir des miettes de pain qu'elle ramassoit à terre avec une éponge , et de la lavure des marmites.

Avec cela elle travailloit presque continuellement dans la cuisine aux plus bas et aux plus pénibles ministères , comme auroit pu faire une vile esclave ; de sorte qu'on ne la voyoit jamais oisive.

Quelques religieuses la maltraitoient en toute rencontre , la regardant comme une véritable folle , et d'autres en avoient horreur , la croyant possédée du démon ; mais l'humble Isidore souffroit toutes ces choses sans jamais se plaindre : au contraire plus on l'humilioit et on la méprisoit , plus aussi on la traitoit à son gré , et elle témoignoit du contentement.

Elle s'exerçoit ainsi dans la sage folie de la croix , sa vertu n'étant connue que de Dieu seul , lorsque ce divin Maître , qui se plaît à exalter les humbles , même dans cette vie , voulut manifester son mérite héroïque , et la révéla à un de ses serviteurs. C'étoit le grand Pityrion , celui qu'on croit avoir été disciple de saint Antoine , comme nous l'avons dit dans sa vie.

Un ange lui apparut au désert de Porphirite où il demeuroit , et lui dit qu'il ne devoit pas avoir de la complaisance en lui-même , ni se croire trop ver-

tueux pour la retraite qu'il gardoit et le bien qu'il faisoit; et que s'il vouloit voir une âme beaucoup plus parfaite que lui, il allât au monastère des religieuses de Tabenne, qu'il y trouveroit une fille couronnée de vertus, et bien plus agréable à Dieu que lui, puisqu'elle étoit en butte à toutes les sœurs, qui la traitoient avec arrogance et un souverain mépris, sans qu'elle en témoignât la moindre impatience; ayant au contraire son cœur toujours uni à Dieu, et servant les autres avec une douceur et une exactitude merveilleuse: au lieu que lui, sans bouger de son désert, laissoit quelquefois promener son imagination par toutes les villes.

Sur cet avis Pityrion se rendit au monastère de Tabenne, et pria les supérieurs qu'on lui permit d'aller voir les religieuses de l'ordre. Comme il étoit en grande estime parmi ces religieux à cause de sa vertu, et que d'ailleurs il avoit vieilli dans l'exercice de la mortification, on le conduisit avec confiance au monastère des filles, où après qu'on eut fait la prière, il demanda à la supérieure de faire venir toute sa communauté.

Toutes les religieuses furent appelées et parurent devant lui, à l'exception de celle dont nous parlons, et Pityrion les ayant considérées avec attention, et ne reconnoissant point celle que l'ange du Seigneur lui avoit désignée, il demanda de nouveau qu'on fît venir toutes les religieuses. On lui répondit que toute la communauté étoit en sa présence. Mais Pityrion répliqua qu'assurément il en manquoit quelqu'une, puisqu'il

puisqu'il ne voyoit point celle que Dieu lui avoit révélée.

Nous en avons bien encore une , lui dirent-elles , qui sert à la cuisine ; mais elle est folle. Amenez-la , dit Pityrion , et permettez-moi de lui parler. Mais comme elle pressentoit ce qui devoit lui arriver , et peut-être même , dit l'historien , que Dieu le lui avoit fait connoître , elle fit de la résistance , de sorte qu'on la mena presque de force , en lui disant que c'étoit Pityrion qui la demandoit , car il n'étoit pas moins en vénération parmi elles que chez les moines.

Lorsque le saint solitaire l'aperçut , il reconnut aussitôt en elle les marques auxquelles l'ange la lui avoit désignée , et pénétré de respect pour son héroïque vertu , il se prosterna et la pria de lui donner sa bénédiction , en l'appelant *Amma* , nom qu'on donnoit aux mères spirituelles. Elle en fit autant de son côté , et le supplia de la bénir , le regardant comme son supérieur et son maître.

Toutes les religieuses extrêmement étonnées de voir un si grand serviteur de Dieu s'humilier ainsi devant une fille qu'elles croyoient tout au moins insensée , crurent qu'il s'étoit trompé , et s'écrièrent : « Ah , mon » père ! ne faites pas ce tort à votre réputation : ne » voyez-vous pas que c'est une folle ? C'est bien plutôt » vous , répliqua Pityrion d'un ton de zèle. Celle-ci » est meilleure que vous et que moi. Elle est une véritable *Amma* , et plût à Dieu qu'au jour du jugement » je sois aussi chargé de mérites qu'elle ! »

A cette réponse les religieuses reconnoissant l'émi-

nente vertu de celle qu'elles avoient si fort méprisée , se prosternèrent aux pieds de Pityrion et lui déclarèrent les mauvais traitemens qu'elles avoient exercés envers la servante de Dieu ; les unes s'accusant de l'avoir souvent raillée à cause du mauvais habit qu'elle portoit ; les autres de l'avoir chargée d'injures , sans qu'elle leur dit rien ; d'autres encore de l'avoir frappée. Pityrion après les avoir entendues , pria Dieu pour elles. Il eut ensuite un long entretien avec l'humble Isidore , et se retira. Mais cette sainte religieuse se voyant depuis ce moment respectée extraordinairement de toutes , et qu'on l'observoit dans toutes ses actions comme un modèle de sainteté , et ne pouvant plus supporter les excuses qu'on lui faisoit à tout instant des mauvaises manières qu'on avoit eues pour le passé , quitta secrètement le monastère , sans qu'on ait su depuis où elle se retira , ni quand elle mourut.

Cette histoire rapportée par Pallade au huitième livre des Pères de la solitude , se trouve encore dans le cinquième livre , rapportée par Pélage diacre , comme ayant été racontée par saint Basile. Et si c'est celui de Césarée , (a) elle doit être arrivée au plus tard environ l'an 375 , selon la remarque de M. de Tillemont.

Nous avons dit dans la vie de saint Théodore , qu'il fonda un second monastère de religieuses à Bechré. Saint Jérôme dit que sainte Marcelle ayant appris par des prêtres d'Alexandrie , (b) ensuite par saint Atha-

(a) Till. t. 7. vie de S. Pacôme , art. 15. p. 198. — (b) Epist. 16. ad princ. Virg. c. 4.



nase , et enfin par Pierre son successeur , la manière de vivre des monastères de saint Pacôme , et des vierges et des veuves , n'eut point de honte de faire profession de ce qu'elle connut être agréable à Jésus-Christ , et que plusieurs années après elle fut imitée par Sophronie et par d'autres. Ainsi l'institution des religieuses de Tabenne fut connue à Rome , où ces saintes dames commencèrent à se former sur leur exemple , embrassant une vie régulière , et mettant en honneur parmi les femmes de condition la vie solitaire , qui étoit auparavant peu estimée , comme ce père le remarque.

C'est principalement des religieuses de Tabenne qu'on peut entendre ce que dit saint Augustin dans son livre des mœurs de l'Eglise catholique , (a) lorsqu'après avoir loué la vertu des moines et des cénobites , il dit des religieuses qui suivoient la même règle , qu'elles servoient Dieu avec une grande fidélité et une grande pureté. Que non-seulement séparées , mais encore éloignées des monastères de leurs religieux à la distance qui convenoit , elles ne leur étoient associées que par une pieuse charité et par l'imitation de leurs vertus. Qu'on ne permettoit point aux jeunes gens d'approcher de leur monastère ; et que même les anciens , quoique d'ailleurs très-graves et très-éprouvés dans la vertu , n'y alloient que pour leur fournir les choses dont elles avoient besoin , et n'entroient point dans l'intérieur de leur maison ; mais seulement au vestibule. Enfin que ces religieuses tra-

(a) Aug. de mor. Eccl. l. 1, c. 31.

vailloient à des ouvrages de laine , tant pour leurs habillemens que pour ceux des frères, dont elles recevoient en échange ce qui étoit nécessaire pour leur entretien.

---

## CHAPITRE VII.



### SAINTE EUPHRAXIE ,

*et autres Religieuses de la Thébaïde.*

**O**UTRE les monastères des religieuses de l'ordre de Tabenne , on en compte plusieurs autres dans le reste de la Thébaïde haute et basse. Nous avons dit ailleurs que le nombre des vierges consacrées à Jésus-Christ dans la ville d'Oxirynque alloit à vingt mille , et il y a toute apparence qu'elles formoient , pour la plus grande partie , des communautés différentes et nombreuses. Pallade dit que dans la ville d'Antinoé il y avoit douze monastères de filles , (a) qui vivoient dans une exacte observance.

Sainte Talide en gouvernoit un , en qualité d'abbesse , composé de soixante religieuses. Elle excelloit par la candeur et la pureté de ses mœurs ; et se faisoit si fort aimer de ses filles par la douceur de son gouvernement et par ses autres vertus , que l'affection qu'elles lui portoient étoit plus forte pour les retenir

(a) V. pp. l. 8. c. 137.



dans le monastère, que les portes les mieux fermées. Elle vécut quatre-vingts ans dans son cloître.

Il y avoit aussi dans la même communauté une grande servante de Dieu appelée Taor, (a) dont la vertu surpassoit la beauté, quoiqu'au rapport de Pallade, sa beauté fût capable de devenir un piège dangereux pour qui eût osé la regarder en face. C'étoit pour la déprimer et pour la cacher qu'elle ne portoit que des habits fort usés, s'excusant d'en prendre de neufs lorsqu'on lui en vouloit donner, et qu'elle ne sortoit jamais de sa clôture. Pallade dit qu'il y avoit trente ans lorsqu'il écrivoit ceci, qu'elle pratiquoit cette pénitence volontaire.

Le même auteur parle tout de suite d'une autre vierge qui demeura pendant soixante ans renfermée dans sa maison avec sa mère, (b) et que la fin de sa vie approchant, S. Collut martyr, à qui elle avoit une dévotion particulière, lui apparut et lui dit qu'elle mourroit le lendemain. En effet le soir étant venu, elle remit à sa mère un livre pour le rendre à l'évêque, et lui dit : priez pour moi, ma mère, car je m'en vais à mon Seigneur; après quoi, n'ayant ni fièvre, ni douleur de tête, elle rendit doucement son esprit à Dieu.

Nous ne saurions mieux placer qu'ici sainte Euphrasie ou Euphraxie, si célèbre parmi les Grecs, et dont la vertu fit tant d'honneur à l'état monastique. Les actes de sa vie rapportés par les continuateurs de Bollandus, (c) disent qu'il y avoit à Constantinople du temps de l'empereur Théodose, que nous croyons être

(a) V. pp. l. 8. c. 138. — (b) *Id.* c. 139. — (c) Boll. 13 martii.

l'ancien plutôt que le jeune , un seigneur nommé Antigone , de l'ordre des sénateurs , gouverneur de Licie , qui épousa une jeune fille appelée Euphraxie , d'une condition aussi distinguée que la sienne , puisqu'elle avoit comme lui l'honneur d'être parente de l'empereur.

Ce n'étoit pourtant là que de moindres titres auprès de leurs qualités personnelles ; car la prudence et la piété d'Antigone ne le rendoient pas moins cher au prince que les droits de l'alliance , ce qui faisoit qu'il prenoit volontiers ses conseils et se servoit utilement de lui dans le gouvernement de l'empire. Pour Euphraxie , elle avoit la crainte et l'amour de Dieu si bien gravés dans le cœur , qu'elle faisoit sa principale occupation de la prière , et s'appliquoit toute entière aux bonnes œuvres , ce qui lui concilioit l'estime de l'empereur et de l'impératrice , et la faisoit souverainement respecter à la cour et à la ville.

Dieu bénit leur mariage dès la première année par la naissance de la fille dont nous parlons , à qui on donna au baptême le nom de sa pieuse mère. Ses parens accoutumés à reconnoître avec dévotion les dons du ciel , se proposèrent de ne l'élever que pour la rendre digne d'en occuper un jour les premières places. Leur piété ne se borna pas là ; mais considérant le néant des richesses et des grandeurs du monde , ils résolurent d'un commun accord de s'en détacher toujours davantage , et de vivre dans la continence , afin de fixer toute leur attention à l'éducation de leur fille , et de vaquer avec plus de liberté à leur propre sanctification.

A peine un an et quelques mois furent écoulés de-

puis leur résolution , qu'Antigone déjà mûr pour l'éternité, quitta cette vie pour entrer dans une meilleure , et laissa son épouse veuve à la fleur de son âge. Toute la ville témoigna ses regrets de la perte de ce sénateur, dont la probité n'étoit pas aisée à remplacer, et dont les vertus l'avoient si fort édifiée. L'empereur et l'impératrice le pleurèrent comme leur parent et un des plus fermes appuis de l'empire , et n'oublièrent rien pour essuyer les larmes d'Euphrasie , dont la douleur les touchoit d'autant plus , que la perte qu'elle avoit faite étoit grande.

Quand la fille eut atteint l'âge de cinq ans , l'empereur qui l'avoit prise sous sa protection et s'étoit chargé de sa tutelle , conseilla à sa mère de l'accorder en mariage au fils d'un riche sénateur , dont le mérite justifioit le choix du prince. Euphrasie y consentit , et en reçut des gages pour sa fille , en attendant qu'elle fût nubile ; mais tandis qu'elle ne pensoit qu'à fixer la destination de son enfant , elle se vit recherchée elle-même par un autre sénateur , qui fit agir à l'insu de Théodose plusieurs dames de la cour auprès de l'impératrice , afin qu'elle favorisât son dessein : ce que cette princesse entreprit sans en rien dire à l'empereur , de crainte qu'il n'y mît obstacle.

Euphrasie n'en entendit la proposition qu'avec une extrême surprise ; et bien loin d'y acquiescer , sa réponse fut une négative qui ôta toute espérance de l'y déterminer jamais. Théodose ne tarda pas d'en être informé ; il fut fâché que l'impératrice eût pris sur elle de tenter cette affaire , et qu'elle lui en eût fait un mys-

tère; il lui en fit même des reproches, et lui montra avec quelque chagrin, que sachant qu'Euphraxie avoit consacré à Dieu sa viduité, elle ne pouvoit lui proposer de secondes noces sans manquer à la religion, à lui-même et à la mémoire d'Antigone.

Cela causa quelque froideur entr'eux, de sorte qu'Euphraxie voyant que la bonne intelligence étoit interrompue à son sujet dans la famille impériale, et craignant d'ailleurs que sa jeunesse, sa beauté et ses grands biens ne l'exposassent à d'autres propositions pareilles, elle résolut de se retirer à petit bruit avec sa fille en Egypte, sous prétexte d'y voir par elle-même les riches possessions qu'elle y avoit.

Elle y eut occasion de visiter les différens monastères d'hommes et de filles qui étoient en grand nombre dans cette province, et dont la bonne odeur s'étoit répandue jusqu'à Constantinople; elle y distribua les aumônes abondantes que sa piété lui inspiroit, et dont son opulence lui fournissoit les moyens.

Entre les monastères qu'elle y visita, il y en avoit un dans la Thébaïde composé de plus de cent religieuses, qui vivoient dans une grande réputation de pénitence et de sainteté. Elles ne mangeoient d'aucun fruit; elles ne buvoient point de vin; elles n'usoient point d'huile; elles se nourrissoient seulement d'herbes et de légumes sans aucun assaisonnement.

Leur jeûne le moins rigoureux consistoit à ne manger qu'une fois le jour sur le soir. Plusieurs étoient deux et trois jours sans rien prendre, et pousoient quelquefois plus loin l'abstinence. Elles ne lavoient point leurs

pieds , ce qui étoit dans ce pays une rude mortification , et elles rejetoient l'usage des bains comme une mollesse indigne de leur profession , bien qu'ils fussent très-communs dans cette province , où les chaleurs sont extraordinaires.

Leur couche consistoit en un cilice de poil de chèvre fort court et fort étroit , étendu simplement sur la plate terre. Leur habit étoit de la même étoffe , et descendoit jusqu'à l'extrémité des pieds. Elles gardoient exactement la clôture , et travailloient chacune selon ses forces. Enfin lorsque Dieu les visitoit par quelque maladie , elles lui en rendoient des actions de grâces , et se remettoient à sa providence du soin de leur guérison , s'il trouvoit bon de leur conserver la vie , sans recourir pour cela à aucun secours de la médecine. Telle étoit l'austérité de vie de ces bonnes religieuses , qui édifioient si bien toute la province , que chacun se confiant en leurs prières , plusieurs venoient s'y recommander pour obtenir de Dieu la guérison de leurs maux ou la délivrance des possédés.

Euphraxie extrêmement touchée de leur sainteté , se faisoit un sujet de consolation de les voir souvent , et menoit toujours avec elle sa fille , qui pouvoit avoir pour lors sept ans ou environ. Elle leur donnoit des parfums et des cierges pour leur oratoire , et leur auroit fait des présents bien plus considérables , s'il n'eût tenu qu'à sa libéralité ; mais le détachement de ces religieuses étoit si parfait , qu'un jour qu'elle voulut leur offrir une somme de vingt ou trente livres pesant d'or , la supérieure répondit au nom de toutes , qu'elles ne

désiroient point d'argent , ayant renoncé à tous les biens et les commodités du siècle , pour se rendre plus dignes des richesses et des délices de l'éternité ; et qu'elles accepteroient seulement un peu d'huile pour la lampe de leur oratoire, et quelques parfums pour brûler sur l'autel , ce qu'Euphraxie leur donna de bon cœur , se recommandant beaucoup à leurs prières avec sa fille et Antigone.

La supérieure prenoit quelquefois plaisir à s'entretenir avec la jeune Euphraxie , en qui elle reconnoissoit des dispositions prématurées pour la piété ; et voulant sonder par manière de récréation les sentimens de son cœur , elle lui demanda un jour si elle aimoit son monastère et toutes les sœurs qui y étoient ; à quoi elle répondit qu'oui , avec beaucoup de douceur et d'ingénuité. Mais , lui dit la supérieure , si vous nous aimez , demeurez donc avec nous. Assurément , répondit l'enfant , je le souhaiterois fort , si cela ne faisoit point de peine à ma mère.

La supérieure ajouta : qui aimez-vous mieux ou de nous , ou de l'époux auquel on vous a promise ? Je ne le connois point , répondit-elle , et il ne me connoît pas non plus. Pour vous je vous connois et je vous aime. Et vous , poursuivit-elle , qui aimez-vous davantage de mon fiancé ou de moi ? Nous vous aimons beaucoup , repartit la supérieure , et Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et moi répliqua l'enfant , je vous aime et Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce dialogue se passoit avec une sainte joie , et Euphraxie la mère qui étoit présente témoignoit la sienne



par de douces larmes. Mais la chose devint plus sérieuse lorsqu'il fallut sortir du monastère ; car alors la jeune fille dit à sa mère qu'elle désiroit d'y demeurer , et persista dans sa résolution , quelque difficulté qu'on lui fit pour l'en détourner.

Sa résistance paroissant plutôt un caprice d'enfant qu'une vocation réelle , on crut qu'en lui laissant passer la nuit dans le monastère , elle ne seroit plus d'humeur le lendemain d'y rester , et dans cette espérance sa mère y consentit volontiers. Mais on éprouva le jour suivant que sa volonté n'avoit point changé , quoiqu'on lui fit de nouvelles difficultés ; jusque là que la supérieure lui ayant représenté que si elle vouloit demeurer , il falloit qu'elle apprît le psautier par cœur , et qu'elle jeûnât comme les autres religieuses , elle s'accorda à tout , et pressa toujours , afin qu'on acquiesçât à sa demande.

La supérieure reconnoissant quelque chose de surnaturel dans sa constance , dit à la mère : « Laissez , » Madame , votre fille avec nous ; car c'est ici un » coup de la grâce qui agit en elle. Votre piété , celle » d'Antigone , les prières que vous avez faites tous les » deux pour elle , lui ont ouvert la voie de la vie éternelle. »

Euphrasie , dont la vertu étoit au-dessus de la tendresse , prit alors sa fille , la conduisit devant l'image de Notre-Seigneur , et étendant les mains vers le ciel , elle s'écria en pleurant : « Mon Seigneur Jésus-Christ , » recevez cette enfant sous votre protection , puis- » qu'elle ne désire que vous , et se dévoue toute en-

» tière à votre service. » Et se tournant vers sa fille , elle ajouta : « Que le Seigneur qui a établi les mon- » tagnes sur des fondemens inébranlables , vous con- » firme toujours dans sa crainte salutaire. » Elle la remit en même temps à la supérieure ; mais bien que très-résignée à la volonté du Seigneur , la nature se réveillant à ce coup plus que jamais , et sentant plus vivement cette séparation , la pieuse mère éclata par un torrent de larmes , qui en fit couler abondamment des yeux de toutes les religieuses.

Peu de jours après la supérieure introduisit la jeune Euphraxie dans l'oratoire , où elle la revêtit de l'habit raligieux , en faisant sur elle cette prière au Seigneur : « O Roi des siècles , achevez en cette enfant l'ouvrage » de sanctification que vous avez commencé. Faites- » lui la grâce de suivre en tout votre divine volonté , » et de mettre en vous son appui et sa confiance. »

Quand sa mère la vit revêtue de cet habit austère , elle lui demanda si elle en étoit contente ; à quoi elle répondit qu'elle l'aimoit beaucoup , parce qu'on lui avoit dit qu'il étoit un gage que Jésus-Christ donnoit à ses épouses. Sur quoi sa mère lui ajouta : « Je sou- » haite , ma chère enfant , que ce céleste époux à qui » vous vous êtes vouée , vous rende digne de ses chastes » embrassemens. » Ensuite elle l'embrassa , et prenant congé de la supérieure , elle ne pensa plus qu'à répondre de son côté aux desseins de perfection que Dieu avoit sur elle.

Non-seulement elle continua ses œuvres de charité , qui étoient très-considérables , mais entreprenant avec



une ardeur merveilleuse les exercices laborieux de la pénitence , pour imiter celle que sa fille venoit d'embrasser , elle s'abstint entièrement de l'usage du vin , de la chair et du poisson , et jeûna tous les jours jusqu'au soir , se contentant alors de manger des légumes ou quelques herbes.

Quoique sa piété eût été auparavant très-édifiante , elle éclata plus que jamais depuis ce temps-là. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles de l'empereur et du sénat de Constantinople , où chacun ajouta à l'estime qu'on avoit toujours eue pour elle , de nouveaux éloges et des témoignages d'une profonde vénération.

Elle vécut ainsi encore quelques années , jusqu'à ce que sa fin approchant , elle en fut avertie par la supérieure du monastère de sa fille , à qui Dieu l'avoit révélée dans un songe , en lui faisant voir Antigone dans une grande gloire , qui prioit Notre-Seigneur d'associer son épouse Euphrasie au bonheur dont il jouissoit.

Cette sainte religieuse la prit en particulier , lorsqu'elle vint au monastère pour voir sa fille , et lui déclara ce que Dieu lui avoit fait connoître. Elle n'eut pas besoin d'user de ménagement pour le lui communiquer , comme s'il eût été question de lui annoncer quelque fâcheuse nouvelle. Euphrasie avoit fait un si merveilleux progrès dans la piété , qu'elle ne se regardoit plus sur la terre que comme dans un lieu d'exil , considérant le ciel comme sa patrie , et y portant sans cesse les affections de son cœur. Ainsi lorsqu'elle apprit de la supérieure qu'elle devoit bientôt mourir , elle en témoigna une grande joie , comme d'une insigne fa-

veur, ne désirant rien tant que d'être unie à Jésus-Christ dans l'éternité.

Sa fille à qui elle fit part de la bonne nouvelle que la supérieure lui avoit annoncée, et à qui elle recommanda de distribuer saintement les biens qu'elle alloit lui laisser, ne marqua ni la même joie ni la même tranquillité d'esprit. Elle s'abandonna d'abord à la tendresse naturelle, et dans les premiers excès de sa douleur, elle s'écria, en versant beaucoup de larmes, qu'elle alloit être orpheline; mais sa pieuse mère la consola, et lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre, ayant pris Jésus-Christ pour père et pour époux, et que la supérieure lui tiendrait lieu de mère. Ensuite elle lui donna ses dernières instructions en ces termes : « Hâtez-vous, » ma fille, d'accomplir ce que vous avez promis à Dieu. » Craignez le Seigneur et honorez les sœurs. Ne dites » jamais en vous-même, qu'étant du sang de l'empereur, elles doivent vous servir. Au contraire servez- » les vous-même dans des sentimens d'une sincère humilité. Rendez-vous pauvre sur la terre, afin que » vous participiez aux richesses du ciel. Vous voilà ma- » tresse de tous mes biens, faites-en part au monastère, et priez pour votre père et pour moi, afin que » nous obtenions l'un et l'autre miséricorde auprès de » Dieu. » Tels furent les derniers avis qu'elle lui donna. Elle mourut trois jours après, et fut ensevelie dans le monastère.

L'empereur ayant appris sa mort, en fit donner avis au fils du sénateur à qui la jeune Euphraxie avoit été promise, lui faisant entendre en même temps qu'elle

avoit rompu ses engagemens par l'état qu'elle avoit embrassé. Il écrivit pourtant à notre Sainte de revenir à Constantinople pour accomplir ce mariage, ce qu'il fit sans doute plutôt pour accorder quelque chose à la prière du jeune sénateur, que dans la vue qu'elle y acquiescât.

Aussi Euphrasie étoit trop bien affermie dans sa vocation pour penser à quitter le monastère; elle lui répondit en cette sorte : « Voudriez-vous, ô empereur, »  
 » porter votre servante à quitter Jésus-Christ pour un  
 » homme corruptible qui est aujourd'hui et ne sera  
 » plus demain, et qui deviendra un jour la pâture des  
 » vers? Dieu préserve votre servante d'un si grand  
 » péché. Je vous prie de persuader plutôt à cet homme  
 » de ne plus vous importuner là-dessus; car j'ai pris  
 » Jésus-Christ pour époux, et il m'est impossible de  
 » rompre mon engagement. Je vous supplie aussi de  
 » vous souvenir de mes parens, et de disposer des biens  
 » qu'ils m'ont laissés, en faveur des pauvres, des or-  
 » phelins et des églises. Je sais combien vous honoriez  
 » mon père de votre estime, puisque vous vouliez qu'il  
 » fût toujours auprès de vous. C'est en son nom et  
 » pour l'amour de ma mère aussi, que je vous conjure  
 » d'employer leur bien en bonnes œuvres, de donner  
 » la liberté à tous leurs esclaves, et de remettre à leurs  
 » fermiers ce qu'ils devoient depuis la mort de mon  
 » père, afin que n'ayant plus de sollicitude pour les  
 » biens de la terre, je sois à Jésus-Christ sans aucun  
 » empêchement. Priez le Seigneur que votre servante  
 » lui soit fidèle. J'ose demander la même grâce à l'im-

» pératrice votre épouse. » Elle signa sa lettre et l'envoya par le même officier qui lui avoit apporté celle de l'empereur.

Quand ce prince l'eut reçue , il entra avec l'impératrice dans son cabinet , où ils la lurent ensemble , et répandirent beaucoup de larmes l'un et l'autre. Le lendemain il en fit faire la lecture en plein sénat , et fit avertir expressément le père du jeune sénateur à qui Euphraxie avoit été promise.

Tous en furent merveilleusement édifiés ; et chacun applaudissant à la vertu de celle qui l'avoit écrite , reconnut en elle avec admiration le noble courage et l'éminente piété d'Antigone et de son épouse. On n'osa plus parler de la rappeler pour accomplir son mariage , et l'empereur exécuta fidèlement ses intentions dans la distribution des biens qu'elle avoit à Constantinople et aux environs.

Euphraxie n'avoit pour lors que douze ans , et le progrès qu'elle faisoit dans les vertus religieuses étoit autant au-dessus de son âge , que la prudence et la générosité qu'elle avoit fait paroître dans sa lettre. Ainsi , dégagée de tous les soins de la terre par la pieuse distribution de ses biens , elle tourna toute son attention à se sanctifier toujours plus par un accroissement de ferveur.

Ce fut alors qu'elle commença d'entrer dans ces grands combats contre le démon et contre elle-même , qui font la principale matière de son éloge , par les victoires qu'elle remporta , et les couronnes immortelles qu'elle y recueillit.

L'amour'

L'amour de la pénitence la porta bientôt à rendre son jeûne plus austère. Au commencement elle ne mangeoit qu'une fois le jour ; ensuite elle ne le fit que de deux ou trois jours l'un. Dans la suite elle ne mangea plus qu'une fois la semaine ; ce qu'elle ne put soutenir que par un miracle sensible ; comme on en jugera par la suite. Elle s'assujettit aux offices les plus bas du monastère , et se rendit volontairement servante de toutes les sœurs avec une humilité qu'on n'avoit pas encore vue si profonde et si douce dans les autres. Elle ne faisoit aucune attention sur la délicatesse de son corps, et ne savoit pas mesurer la grandeur du travail sur ses forces ; mais toujours plus prompte à s'abaisser, et toujours plus laborieuse , rien de pénible ne l'étonnoit , et il n'étoit rien de bas dans la maison qu'elle ne se réservât à faire , comme la fonction qui lui convenoit mieux qu'à personne.

Cependant le démon , toujours attentif à traverser les progrès des saintes âmes , ne put voir les siens sans s'efforcer de les arrêter. Il commença par la tentation dans l'esprit ; et ne pouvant réussir, il poursuivit bientôt en employant l'obsession et la force ouverte. Euphrasie se servoit utilement contre lui d'un moyen qui étoit en usage parmi ces ferventes religieuses , et qui pouvoit d'autant mieux la soutenir , qu'il confondoit l'orgueil du prince des superbes en lui opposant l'obéissance et l'humilité.

C'étoit une règle établie parmi les sœurs de déclarer leurs tentations à la supérieure , qui leur donnoit en conséquence les avis nécessaires et des pratiques

proportionnées à leur situation. Euphraxie fut d'abord étonnée aux premières attaques de l'ennemi, n'en ayant éprouvé jusqu'alors de pareilles. Elle s'aïda beaucoup du conseil d'une sœur appelée Julie, qui avoit été sa maîtresse; et manifestant fidèlement par son avis son état à la supérieure toutes les fois que le démon renouveloit la tentation, elle en sortoit toujours victorieuse, quelque violente qu'elle pût être.

Son grand zèle pour le bien, la haine et l'horreur qu'elle avoit des malignes suggestions du démon, son humilité, sa mortification, son ardent amour pour Dieu, toutes les vertus dont le concert fait la parfaite religieuse, et une âme éminente en piété, parurent en elle avec éclat dans cette guerre spirituelle. Jamais elle ne se découragea; jamais elle ne s'abandonna au trouble; jamais elle ne se relâcha; mais toujours vigilante, toujours plus courageuse et prête au combat, la tentation ne servit qu'à l'affermir davantage dans les vertus, et à la faire croître en mérite devant Dieu.

La supérieure qui reconnoissoit en elle des dispositions excellentes aux vertus héroïques, la secondoit de son côté par la conduite qu'elle gardoit à son égard; et trouvant dans sa volonté une docilité prête à tout, autant qu'elle la fortifioit en la consolant dans ses tentations, et en lui inspirant du courage, autant aussi elle l'éprouvoit par des pratiques humiliantes, afin de la détacher toujours plus d'elle-même, et pour attirer sur son âme ces grâces plus particulières que Dieu accorde aux personnes humbles et fidèles à s'avancer dans la perfection.



Non-seulement cette supérieure éclairée prioit et faisoit prier les sœurs pour obtenir du ciel la force dont la jeune Euphrasie avoit besoin dans les violens assauts que le démon lui livroit ; mais aussi elle la conduisoit comme pas à pas d'un exercice à l'autre , d'une pratique, d'un acte de vertu à l'autre : et Euphrasie, soumise à l'aveugle , ne savoit agir que par ses ordres et par ses conseils.

Ce n'étoit pas dans ceux qui étoient d'une facile exécution qu'elle se soumettoit par une obéissance exacte, c'étoit dans ceux dont le sens humain est choqué , lorsqu'il ne consulte que l'amour propre. Euphrasie ne connoissoit rien d'impossible lorsqu'il s'agissoit d'obéir. L'obéissance aplanissoit dans son esprit toutes sortes de difficultés.

Un jour la supérieure voulant mettre sa soumission à l'épreuve , lui ordonna de transporter d'un lieu à un autre un tas de pierres , dont il y en avoit que deux sœurs eussent eu bien de la peine à remuer. Bien loin qu'Euphrasie pensât seulement que le fardeau étoit au-dessus de ses forces , et que ses jeûnes la pouvoient mettre hors d'état de soutenir un si grand travail , elle ne songea qu'à obéir, sans exiger qu'on la fit aider par quelque autre religieuse , et accomplit courageusement ce qui lui étoit prescrit.

Quelques jours après la supérieure lui ordonna de remettre les pierres au premier endroit d'où elle les avoit tirées ; ce qu'elle exécuta avec la même promptitude. Enfin , elle lui fit faire la même chose pendant trente jours de suite , sans qu'Euphrasie se ralentît

dans l'ardeur qu'elle avoit témoignée la première fois en obéissant.

Les religieuses qui étoient toutes témoins de sa soumission et de son travail , ne pouvoient se lasser de l'admirer ; plusieurs même lui en témoignèrent leur étonnement. En effet , outre l'exemple qu'elle leur donnoit d'une obéissance aveugle , il étoit évident que Dieu lui donnoit des forces surnaturelles dans cette occasion , puisque le travail qu'elle faisoit étoit bien au-dessus de la nature , comme nous l'avons remarqué.

Après le trentième jour elle alloit continuer le même exercice sans marquer la moindre lassitude , lorsque la supérieure lui ordonna de désister , et d'aller , en place de cet exercice , pétrir du pain pour la communauté , le faire cuire , et faire en sorte qu'il fût prêt pour être présenté aux sœurs le soir même ; à quoi elle obéit également , bien que cela l'obligeât à redoubler le travail et la diligence.

Le démon ne se lassant pas de l'importuner par de nouvelles tentations , on ne peut concevoir à quelles fatigues elle se condamna volontairement pour triompher de sa malice. Elle s'éleva contre elle-même avec un zèle ardent , jusqu'à ne se donner aucun relâche , en se chargeant d'une foule d'occupations toutes plus pénibles. Lire debout des heures entières en présence des religieuses , préparer le repas , servir à table , balayer le monastère , fendre et porter du bois pour la cuisine , pétrir et faire cuire le pain pour toutes les sœurs ; telles étoient ses fonctions presque journalières , et son activité étoit si continuelle , que les reli-



gieuses, dont sa vertu attiroit tous les regards, avoient que pendant un an entier elles ne l'avoient jamais vue se reposer, excepté dans la nuit lorsqu'elle dormoit.

Elle ne se croyoit pas pour cela en droit de se dispenser d'assister nuit et jour à la psalmodie. Elle s'y rendoit au contraire aussi ponctuellement que les plus ferventes; et ce qui est plus admirable, elle s'acquittoit de toutes ces fonctions, même les plus basses, avec tant de grâce et de dignité, qu'à quelque vil exercice qu'elle s'abaissât, on reconnoissoit toujours en elle la grandeur de son origine, paroissant aussi grande dans son humiliation que si elle avoit été sur le trône.

Par surcroît de merveille, on voyoit que Dieu la soutenoit sensiblement dans cette continuité de fatigues, puisqu'au lieu d'en être épuisée, comme cela devoit naturellement arriver, sa santé se fortifia davantage. De sorte qu'à vingt ans elle étoit d'une plus haute taille qu'aucune des sœurs, plus robuste qu'elles, d'un embonpoint étonnant, et sa première beauté s'étoit toujours conservée, bien qu'elle ne fit rien moins que ce qui pouvoit l'entretenir.

Qui auroit pensé qu'une âme dont toute la conduite étoit marquée au coin de toutes les vertus religieuses, pût jamais devenir un objet de contradiction? Mais Dieu qui vouloit faire éclater en elle la douceur et la patience, afin qu'elle servît d'exemple aux autres, permit qu'une religieuse nommée Germaine, jalouse de sa vertu, osât s'élever contre elle, et lui fit sentir les effets de sa mauvaise humeur.

Germaine n'avoit ni naissance, ni mérite, ni aucun

avantage qui pût la mettre au niveau d'Euphraxie. Elle étoit un de ces sujets tels qu'on en peut trouver dans les communautés même les plus réformées , qui semblent n'y vivre que pour éprouver la patience des autres. Aussi , bien loin de reconnoître dans notre Sainte une piété capable de l'édifier, elle ne la considéra que pour la taxer d'hypocrisie et d'ambition ; ce qui la porta même à lui dire un jour avec aigreur, qu'elle mangeoit une fois seulement la semaine pour décourager les autres sœurs qui n'en pouvoient faire autant , et que ce n'étoit là qu'un artifice , afin d'être supérieure après la mort de celle qui étoit en place.

Bien loin qu'Euphraxie se piquât d'un reproche si injuste , elle se contenta de lui représenter avec une douceur qui eût dû la fléchir, qu'elle ne jeûnoit qu'avec la permission de l'abbesse, et enfin elle se jeta à genoux à ses pieds , et lui dit avec l'humilité la plus touchante : « Pardonnez-moi, Madame , et priez pour » moi , car je suis véritablement coupable , et j'avoue » que j'ai péché contre Dieu et contre vous. »

On ne laissa pas ignorer la conduite de Germaine à la supérieure, qui dès qu'elle l'eut apprise , appela cette mauvaise religieuse , lui fit une sévère réprimande , et la mit en pénitence en la séparant des autres sœurs , comme indigne de vivre parmi de si saintes filles. Mais Euphraxie , dont le cœur étoit plus sensible à la peine des autres qu'à ce qui la touchoit elle-même , s'intéressa de toutes ses forces pour obtenir sa grâce , et ne cessa pendant trente jours de prier la supérieure de lui pardonner.

Au bout de ce terme voyant qu'elle n'avançoit rien, et ne pouvant plus soutenir qu'une de ses sœurs fût mise en pénitence à son occasion, elle prit avec elle la sœur Julie, dont nous avons déjà parlé, et la pria de joindre ses instances aux siennes auprès des plus anciennes du monastère, pour les porter à demander à la supérieure la réunion de Germaine à la communauté.

La supérieure que les mères anciennes vinrent prier à la sollicitation de notre Sainte, fit alors appeler Germaine, et lui renouvela en leur présence les mêmes reproches qu'elle lui avoit faits avant que de la mettre en pénitence. Enfin se laissant fléchir aux instances de toutes, et en particulier d'Euphrasie, elle lui pardonna et lui permit de rentrer dans la communauté.

Mais les épreuves de notre sainte vierge ne finirent pas là. A peine sortit-elle de ce combat, qu'elle se trouva engagée dans un autre par des efforts plus redoutables du malin esprit. Il ne l'avoit attaquée alors que par des tentations dans l'imagination. Il attenta depuis avec fureur sur sa vie, soit en la précipitant un jour dans un puits lorsqu'elle puisoit de l'eau, soit en la faisant tomber une autre fois d'un haut étage. Et une fois entre les autres, lorsqu'elle fendoit du bois, il détourna la cognée contre son pied, et lui fit une profonde blessure. Ce ne fut pas sans une protection visible de Dieu qu'elle échappa à ces accidens, dont un seul pouvoit lui ôter la vie; aussi son courage ne se ralentit jamais, et elle s'animoit toujours plus à poursuivre ses laborieux exercices, méprisant la malice du démon et mettant en Dieu toute sa confiance.

Des preuves si marquées de la protection du Seigneur sur sa servante , confirmèrent encore plus la supérieure et les autres religieuses dans la haute estime qu'elles avoient conçue de sa sainteté. Elles ne pouvoient voir un si merveilleux concert de vertus et de prodiges en elle , sans y reconnoître le doigt de Dieu. Aussi ne furent-elles point surprises quand elles virent qu'elle avoit reçu le don de faire des miracles.

La vertu de ces religieuses étoit en si grande vénération dans toute la contrée , comme nous l'avons fait remarquer dès le commencement , que souvent les femmes du pays leur amenoient leurs enfans malades , afin qu'elles obtinssent leur guérison par leurs prières. Il y en eut une un jour qui apporta le sien âgé de huit ans , qui étoit paralytique , sourd et muet , demandant avec beaucoup de gémissemens et de larmes qu'on priât Dieu pour sa guérison.

La supérieure , à qui la portière en donna avis , se sentit à ce moment inspirée de déférer cette guérison miraculeuse à Euphraxie ; et l'ayant fait appeler , elle lui ordonna d'aller prendre cet enfant à la porte du monastère , sans lui expliquer davantage ses intentions.

Dès qu'Euphraxie vit l'enfant dans un état si déplorable , elle en fut émue de compassion , et lui dit , en lui faisant le signe de la croix : que celui qui t'a créé te guérisse. Elle le prit ensuite entre ses bras pour le porter à la supérieure ; mais à peine le tenoit-elle , qu'il se trouva entièrement guéri , demanda sa mère , et courut à elle comme s'il n'avoit jamais été malade.

La supérieure connoissant à ce prodige le don qu'E-

phrasie avoit reçu de Dieu , la destina pour servir une femme possédée du démon qu'on gardoit dans le monastère , et pour laquelle les sœurs prioient depuis long-temps pour obtenir sa guérison. L'esprit immonde auquel elle étoit livrée la rendoit si furieuse , qu'on avoit été obligé de la lier de fortes chaînes , encore personne n'osoit l'approcher , malgré ces précautions ; et quand on lui portoit à manger , on le lui présentait dans un panier attaché au bout d'une corde.

Lorsque la Sainte voulut lui donner à manger , elle s'irrita furieusement , grinçant les dents , et s'élançant sur elle. Mais Euphrasie sans se déconcerter la menaça de la frapper du bâton de la supérieure qu'elle tenoit à la main , montrant par là le respect et la confiance qu'elle avoit pour l'autorité de la mère , et qu'elle n'agissoit que par obéissance. En effet la possédée s'apaisa et prit sa nourriture des mains d'Euphrasie , qui continua à la servir sans autre précaution , et sans que personne osât en faire de même.

Alors la supérieure ne doutant plus que Dieu ne lui eût réservé la gloire de chasser ce démon , lui déclara que c'étoit la volonté du Seigneur qu'elle l'entreprît. L'humilité de la Sainte fut alarmée d'une pareille proposition. Elle se prosterna la face contre terre , mit de la cendre sur sa tête , et s'écria dans l'idée de son impuissance : « Hélas ! qui suis-je , qu'une misérable , pour » oser tenter de chasser un démon dont les prières de » toutes les sœurs n'ont pu délivrer cette femme. »

Néanmoins se confiant en la parole de la supérieure , après avoir fait sa prière devant l'autel de l'oratoire ,

elle alla droit à la possédée , pour obliger le démon de s'en retirer. Toutes les sœurs la suivoient de loin , voulant voir ce qu'il en arriveroit. Le malin esprit fit d'abord d'étranges résistances. Il vomit contre elle par la bouche de la possédée toutes sortes d'injures , qu'elle souffrit en s'humiliant encore plus que le démon ne vouloit la rabaisser. Enfin voyant qu'il s'obstinoit à ne point sortir , elle s'adressa de nouveau à Notre-Seigneur Jésus-Christ par une élévation de son cœur vers lui , qu'elle poussa avec toute l'ardeur dont elle fut capable ; et à ce coup le démon quitta la place , faisant pousser en sortant des cris affreux à cette femme , et causant un vacarme horrible.

En même temps Euphraxie prit par la main la femme que le démon avoit portée jusqu'alors à vivre dans l'ordure ; elle la nettoya , lui changea d'habits , et la mena à la supérieure , qui la conduisit à l'oratoire pour y rendre grâces au Seigneur avec les autres religieuses.

Depuis ce temps-là Euphraxie s'humilia plus qu'elle n'avoit jamais fait. Elle passa les nuits entières en prière. Elle continua à jeûner rigoureusement , et ne retrancha rien des pénibles services qu'elle avoit rendus jusqu'alors aux sœurs : et cet endroit de sa vie est plus édifiant et plus digne d'admiration , que les prodiges que nous venons de rapporter , quelque grands qu'ils paroissent.

Elle n'y survécut pas long-temps ; mais ayant rempli la mesure de sa perfection par une suite continuelle d'actes héroïques de toutes les vertus , Dieu le fit connoître à la supérieure dans un songe , où il lui fit voir



que la très-sainte Vierge introduisoit Euphraxie dans le séjour de la gloire , et que cela devoit arriver dans dix jours.

La pieuse abbesse voyant la perte qu'elle alloit faire , en fut touchée jusqu'au fond de l'âme ; et quoi qu'elle fit pour cacher sa douleur, la tristesse qui paroissoit sur son visage fit comprendre à ses religieuses qu'elle étoit dans une extrême affliction. Elle ne leur communiqua pourtant pas la vision qu'elle avoit eue , que la veille du jour qu'Euphraxie devoit mourir. Toutes en furent extrêmement affligées ; mais Euphraxie le fut plus qu'aucune , et par un sentiment bien différent ; car son humilité lui déroband la connoissance de ses mérites , et ne lui montrant que des sujets de s'anéantir, elle se prosterna aux pieds de la supérieure , et la conjura en versant un torrent de larmes, de lui obtenir de Dieu encore une année de vie , pour pleurer, disoit-elle, ses fautes , se voyant dépourvue de vertus , et ayant un extrême besoin de faire pénitence.

La supérieure la rassura , et lui inspira du courage et de la confiance. Elle ordonna aux autres sœurs de la porter à l'oratoire , parce que sa mort prochaine commençoit à se déclarer par une fièvre ardente. Les religieuses la gardèrent jusqu'au soir à l'heure du repas, que la supérieure les congédia, restant avec la sœur Julie auprès de la malade. Julie la pria beaucoup de demander après sa mort au Seigneur qu'elle la suivit de près , parce qu'elle désiroit avec ardeur de lui être associée dans le ciel comme elles avoient vécu dans une étroite union sur la terre.



Euphraxie vécut encore jusqu'au lendemain. Et dès le matin la supérieure s'apercevant qu'elle baissoit extrêmement, fit avertir de nouveau les religieuses, qui accoururent pour lui faire le dernier adieu avec beaucoup de tendresse et de larmes. Enfin toutes s'étant mises en prières, elle expira doucement dans la trentième année de son âge; heureuse d'être parvenue en si peu de temps à une sainteté consommée!

Julie, qui, comme nous avons dit, avoit été sa maîtresse et l'avoit si fort aimée, passa trois jours sur son tombeau en prières et en larmes. Au quatrième jour elle vint trouver la supérieure, et lui déclara avec de grandes marques de joie qu'Euphraxie lui avoit obtenu de Dieu la grâce d'aller la joindre dans la gloire; ainsi elle mourut le lendemain après avoir donné le dernier baiser à toutes les sœurs, et fut entermée dans le tombeau de la Sainte.

A peine trente jours furent écoulés que la supérieure obtint la même grâce par l'intercession d'Euphraxie. En conséquence elle avertit ses religieuses de se choisir une abbesse; et pour calmer leur trouble et leur affliction, elle leur déclara tout ce que Dieu lui avoit fait connoître de la grande gloire dont Euphraxie et Julie jouissoient dans le ciel; ce qui leur inspira une telle ferveur, que toutes la prièrent de demander au Seigneur de les retirer de ce monde pour participer au bonheur de ces deux saintes.

Elles choisirent pour abbesse une sœur appelée Théognie, et la lui présentèrent. Alors cette digne supérieure lui adressant la parole, lui dit : « Voilà

» que les sœurs vous ont élue pour les conduire selon  
 » la loi de Dieu et les règles du monastère ; je vous  
 » conjure au nom de la très-sainte Trinité , de ne pas  
 » rechercher les biens et les richesses de ce monde ,  
 » ni d'appliquer les sœurs à des soins terrestres ; mais  
 » plutôt qu'elles méprisent les biens temporels pour  
 » être dignes de ceux de l'éternité. » Puis parlant aux  
 sœurs elle dit : « Pour vous , mes chères filles , sou-  
 » venez-vous de la conduite qu'Euphraxie a tenue  
 » parmi vous. Efforcez-vous de marcher sur ses pas ,  
 » si vous voulez participer à son bonheur. »

Après ce peu de paroles elle les congédia , et s'en-  
 ferma seule dans l'oratoire , où le lendemain on trouva  
 qu'elle s'étoit endormie du sommeil des saints. On ne  
 voulut pas séparer son corps de ceux d'Euphraxie et  
 de Julie. Mais depuis on n'ensevelit personne dans ce  
 tombeau.

L'historien de la vie de notre Sainte , dit qu'il s'y  
 faisoit beaucoup de miracles : que les possédés qu'on  
 y amenoit étoient bientôt délivrés ; les démons criant  
 qu'Euphraxie triomphoit d'eux et les tourmentoit ,  
 même après sa mort. Il conclut son histoire par ces  
 paroles : « Telle fut la vie de la très-noble Euphraxie ,  
 » qui mérita d'être agrégée à la cour céleste. Nous  
 » devons nous efforcer d'imiter ses vertus , et surtout  
 » son humilité , son obéissance , son travail infatiga-  
 » ble , sa mansuétude , sa longanimité , et nous mé-  
 » riterons comme elle de jouir dans la compagnie des  
 » anges du bonheur d'être avec Notre-Seigneur Jésus-  
 » Christ. »

La mémoire de sainte Euphraxie est en si grande vénération chez les Grecs , que lorsqu'on reçoit quelque fille à la profession religieuse , le prêtre demande à Dieu pour elle , qu'il lui fasse part des grâces et des bénédictions dont il a comblé sainte Thècle , sainte Euphraxie et sainte Olympiade. Ils célèbrent sa fête le 25 de juillet : elle est marquée au 13 de mars dans le Martyrologe romain.

---

# VIES

## DES PÈRES DES DÉSERTS

### D'ORIENT,

AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR  
DISCIPLINE MONASTIQUE.



### LIVRE TROISIÈME.

SOLITAIRES DE NITRIE ET DES CELLULES.

---

#### CHAPITRE PREMIER.



DU DÉSERT DE NITRIE,

ET DE SAINT AMON,

*Fondateur des Solitaires qui l'habitèrent.*

LA montagne, ou le désert de Nitrie, si célèbre dans l'histoire monastique d'Egypte, et que saint Jérôme appelle *la ville de Dieu*, (a) à cause de la sainteté des solitaires qui l'habitoient, (b) étoit une vaste solitude à quarante milles ou seize lieues d'Alexandrie, au midi du lac Marie ou de la Mareote, ayant

(a) Hier. Epist. 27. — (b) Vit. pp. l. 2. c. 21.

du côté de l'orient le désert de Sceté , et de l'autre la Lybie et le pays des Maziques , et s'étendoit jusqu'en Ethiopie. Il tiroit son nom de celui d'un bourg voisin , où il y avoit grande abondance de nître , ce qui a fait dire à saint Jérôme et à Rufin , (a) que c'étoit là qu'on lavoit véritablement les péchés des hommes avec le nître très-pur des vertus.

Quelques-uns ont cru qu'il étoit habité par des moines dès le second siècle. (b) Les Actes de saint Fronton disent qu'il y avoit assemblé une communauté de soixante et dix religieux , qui ne pouvant subsister à cause de l'aridité du terrain et de l'éloignement des lieux habités , commencèrent à murmurer et à se plaindre , lui reprochant de les avoir engagés imprudemment dans une solitude où ils étoient en danger de mourir de faim ; mais que le Saint les ayant assurés , par la grande confiance qu'il avoit en Dieu , que le divin Maître pourvoiroit bientôt à leurs besoins , ils ne tardèrent pas d'en voir les effets ; car un ange apparut en songe à un homme riche , et lui ordonna de les secourir : ce qu'il fit en chargeant des vivres sur plusieurs chameaux , qui allèrent droit au monastère du Saint , quoique ceux qui les conduisoient ne sussent pas où il étoit. Il y est dit encore que le Saint recevoit depuis ce temps-là tous les ans un pareil secours d'autres personnes de piété , et que cet événement arriva la treizième année de l'empereur Antonin , c'est-à-dire l'an 150.

(a) Hier. *elog. sanctæ Paulæ*. — (b) *Biv. de vet. Mon.* l. 3. c. 4. § 1. n. 1. Vit. pp. l. 1. p. 184.

Il seroit à souhaiter que l'auteur de ces acies fût connu, (a) et qu'on pût juger par son nom si son autorité balance celle de Rufin et de l'ancien auteur de la Vie de saint Pacôme, qui assurent que saint Amon habita le premier le désert de Nitrie. Pallade paroît opposé à Rufin, puisqu'il dit que quand saint Amon s'y retira, il y avoit peu de monastères. Quoi qu'il en soit, le nombre des solitaires s'y accrut tellement sous notre Saint, qu'il mérite tout au moins le titre de propagateur de l'ordre monastique dans le désert de Nitrie, (b) que Socrate lui donne, bien que nous inclinions plutôt à lui donner celui de fondateur, sur le témoignage de Rufin ou d'Evagre, mieux instruits que Pallade et Socrate de la tradition de ce désert.

Saint Amon étoit Egyptien, (c) d'une famille également noble et opulente. Il perdit à vingt-deux ans son père et sa mère, et ne pensoit pas à s'établir dans le monde, (d) s'étant consacré à Dieu depuis son enfance, au rapport de saint Athanase, dans la ferveur de la piété. Mais ses parens, et son oncle principalement qui avoit autorité sur lui, apparemment en qualité de tuteur, le pressèrent si fort de se marier, qu'il s'y détermina malgré ses répugnances, et épousa une fille avec qui il se proposa dans son cœur de vivre dans la continence. Il ne laissa pas de faire tout ce qu'on pouvoit attendre de lui pour la solennité des noces; mais

(a) Vit. pp. l. 2. c. 29; et vit. S. Pach. apud Boll. 14 Maii. Vit. pp. l. 8. c. 8. — (b) Socrat. hist. l. 4. c. 18. — (c) Vit. pp. l. 2. c. 29, et l. 8. c. 12. — (d) Socrat. hist. l. 4. c. 18. Sozom. hist. l. 1. c. 14.

le soir s'étant retiré dans son appartement , et en ayant fermé la porte , il prit un siège , appela sa nouvelle épouse , et lui déclara son pieux dessein par l'éloge qu'il lui fit des grands avantages de la virginité au-dessus du mariage , dont il ne manqua pas de lui détailler tous les embarras et les incommodités. En même temps il prit en main le livre de l'Evangile et des épîtres de saint Paul , et lui lut ce que Jésus-Christ et son apôtre disent de la virginité , y ajoutant des réflexions selon que le Saint-Esprit le lui inspiroit.

Son épouse , qui n'avoit jamais lu les saintes Ecritures , ni rien entendu de semblable , en fut touchée , et consentit à rester vierge à son exemple ; mais elle ne put se résoudre à se séparer de demeure , comme Amon l'auroit souhaité , et le pria de se contenter qu'ils se séparassent seulement de lit , et qu'ils vécussent ensemble comme frère et sœur , cachant aux yeux du monde sous le voile du silence le trésor de leur pureté.

Amon ayant obtenu ce qu'il désiroit principalement , ils entreprirent de concert une vie parfaite. De son côté il passoit toute la journée dans son jardin à cultiver du baume avec beaucoup de soin et de travail ; et rentrant le soir à sa maison , il faisoit sa prière , soupoit avec son épouse , ensuite se retiroit pour passer une grande partie de la nuit dans l'oraison et la psalmodie , et enfin , après avoir pris un léger repos , il se levoit de grand matin pour recommencer son travail. Sa femme ne s'appliquoit pas avec moins d'ardeur aux exercices de piété , et ils passèrent ainsi dix-



huit ans ensemble, plus étroitement unis par une sainte affection et par la conformité de leurs sentimens pour la vertu, qu'ils ne l'auroient été par l'union de la chair et du sang ; de sorte qu'ils arrivèrent à un grand détachement de toutes choses et à une paix intérieure, telle que Dieu la fait goûter à ceux qui le servent fidèlement.

Après ces dix-huit ans, étant devenus plus libres par la mort de leurs parens, sa femme, toujours plus édifiée de son éminente piété, craignit de manquer à ce qu'elle devoit à la gloire de Jésus-Christ et au bien du prochain, si elle cachoit plus long-temps dans sa maison les richesses spirituelles qu'elle possédoit en la personne d'un si saint homme. Ainsi elle fut la première à lui proposer de se séparer tout-à-fait, n'étant pas juste, lui dit-elle, que les autres fussent frustrés à son occasion des exemples de vertu et des salutaires instructions dont elle seule avoit profité jusqu'alors.

Amon, qui n'avoit cessé de prier le Seigneur qu'il mît dans le cœur de son épouse les sentimens dont elle venoit de lui faire ouverture, les reçut avec une grande joie, et en rendit à Dieu des actions de grâces. Il la remercia aussi d'avoir secondé ses desirs ; et lui cédant sa maison, où en peu de temps elle assembla une nombreuse communauté de vierges, il se retira au désert le plus proche, qui étoit celui de Nitrie.

Il n'y demeura pas long-temps inconnu. Dieu l'ayant favorisé du don des miracles, et sa vertu éclatant dans ce désert, ainsi qu'une étoile brillante, il fut bientôt obligé de se charger de la conduite d'un grand nom-

bre de solitaires , dont plusieurs devinrent très-célèbres ; et par son moyen l'état monastique ne s'étendit pas seulement dans le désert de Nitrie , mais encore dans celui de Sceté et dans d'autres quartiers de l'Egypte.

Le soin qu'il prenoit de ses disciples étoit incroyable , et il ne laissoit pas , nonobstant le travail auquel cela l'engageoit , de faire de très-grandes austérités. Il ne mangeoit point d'huile , il ne buvoit point de vin : du pain sec et de l'eau faisoit toute sa nourriture ; encore en usoit-il si sobrement , (a) qu'il passoit souvent les deux jours sans manger , et quelquefois même plus long-temps. Sa femme qu'il visitoit régulièrement deux fois l'année pour l'aider à sa perfection , imitoit aussi la rigueur de ses jeûnes et de son abstinence , de même que son zèle pour le salut des âmes que la Providence avoit confiées à ses soins.

Quoiqu'il fit grand nombre de miracles , (b) les historiens n'en rapportent que très-peu , les premiers solitaires aimant mieux imiter les vertus des saints que d'écrire leurs merveilles. Mais ses disciples en conservoient fidèlement la mémoire , et les apprenoient aux autres de vive voix. Le premier qu'on en rapporte , et qu'il fit étant encore seul dans le désert , fut la guérison d'un jeune garçon qui avoit été mordu par un chien enragé , et étoit devenu enragé lui-même , se déchirant le corps avec les dents. Ses parens le lui amenèrent garrotté de plusieurs chaînes , et le con-

(a) Socrat. *ib.* — (b) Vit. pp. l. 5. libell. 10. n. 114. et Sozom. l. 1. c. 14.

jurèrent de le guérir. Amon leur répondit : « Pour-  
» quoi venez-vous ainsi me tourmenter ? Vous me  
» demandez ce qui est au-dessus de mes forces. La  
» guérison de votre enfant dépend plus de vous que de  
» moi. Il n'y a qu'à rendre le bœuf que vous avez à la  
» veuve à qui vous l'avez pris , et sur-le-champ la  
» grâce que vous désirez vous sera accordée. » Ces  
bonnes gens furent épouvantés de voir que le Saint  
avoit connu par une lumière surnaturelle le larcin  
qu'ils avoient commis secrètement. Ils eurent pour-  
tant bien de la joie d'apprendre qu'en le restituant ils  
obtiendroient ce qu'ils souhaitoient avec tant d'ardeur.  
Ils rendirent donc sans délai le bœuf qu'ils avoient pris,  
et saint Amon ayant prié pour eux , leur fils se trouva  
guéri.

Deux hommes vinrent aussi le visiter , et il leur dit,  
dans le dessein de les éprouver , qu'ils lui apportassent  
une cuve où il pût mettre de l'eau pour ceux qui le  
venoient voir. Ils le lui promirent ; mais l'ayant quitté,  
l'un des deux dit à son compagnon : chargez-vous si  
vous voulez de cette commission ; quant à moi je n'en  
ferai rien , parce que je ne veux pas perdre mon cha-  
meau , qui périroit indubitablement si je le chargeois  
d'un si grand fardeau. L'autre lui représenta que  
n'ayant qu'un âne , il étoit encore moins en état que  
lui d'acquitter sa promesse ; mais voyant qu'il ne vou-  
loit rien entendre , il se confia au mérite du Saint , et  
mit la cuve sur son âne , qui la porta au monastère avec  
tant de facilité qu'on eût dit qu'il n'avoit rien sur le  
dos. Saint Amon le voyant venir , lui dit : vous avez

très-bien fait d'apporter cette cuve sur votre âne. Sachez que le chameau de votre compagnon est mort. En effet, cet homme trouva à son retour que le chameau étoit mort, comme le Saint le lui avoit dit.

Saint Athanase voulant donner une juste idée de la haute vertu de saint Amon, rapporte de lui le miracle suivant, (a) qui montre quelle étoit sa pureté et combien elle étoit agréable à Dieu. Amon, dit-il, (b) étant obligé de passer à la nage le fleuve nommé Licus (c'étoit une décharge des eaux du Nil), dit à son disciple Théodore qui l'accompagnait, de s'éloigner, afin qu'en se dépouillant ils ne se vissent pas nus. Théodore s'étant mis à l'écart, Amon demeura pensif, n'osant se dépouiller pour la honte qu'il avoit de se voir nu lui-même, ce qui ne lui étoit jamais arrivé en sa vie. Tandis qu'il étoit ainsi préoccupé de sa peine, il se trouva tout-à-coup transporté de l'autre côté du fleuve par une vertu divine, sans qu'il s'en fût aperçu. Théodore l'ayant rejoint à l'autre bord, fut bien étonné de voir qu'il eût sitôt traversé l'eau, et il le fut encore davantage en voyant qu'il n'avoit pas même les pieds mouillés. Il comprit aisément qu'il n'avoit pas nagé, et le pria de lui dire comment il avoit fait. Saint Amon vouloit lui cacher le miracle que Dieu avoit opéré en sa faveur; mais le disciple se jeta à ses pieds, et lui protesta qu'il ne se relèveroit pas qu'il ne le lui eût déclaré. Le saint vieillard lui avoua la grâce que Dieu lui avoit faite; mais il exigea de lui qu'il n'en parleroit

(a) Athan. vit. S. Ant. — (b) Append. v. pp. Heraclid. par. Till. c. 2.

à personne pendant sa vie. Ce que Théodore exécuta fidèlement.

Le bruit de ses vertus et de ses miracles avoit pénétré jusqu'à la retraite du grand saint Antoine, ce qui avoit formé entr'eux une étroite liaison. Amon l'alloit souvent visiter, et saint Antoine le vint voir aussi dans son désert tout au moins une fois. Ce fut dans cette visite que s'étant entretenus quelque temps ensemble, (a) Amon lui dit que son monastère qui étoit sur la montagne ne pouvoit plus contenir le grand nombre de solitaires qu'il avoit sous sa conduite. Que quelques-uns d'entr'eux désiroient de bâtir des cellules dans un lieu plus écarté pour y vivre en plus grande retraite, et il le pria de lui marquer à quelle distance il pourroit les placer. Saint Antoine lui répondit que s'il trouvoit bon de devancer l'heure du repas, ils iroient ensuite dans le désert choisir le lieu qui conviendrait davantage. Ils mangèrent donc, après quoi ils s'avancèrent dans le fond du désert jusqu'au soleil couchant.

Alors ils s'arrêtèrent, et saint Antoine lui dit : mettons-nous ici en prière et plantons une croix, afin que ceux qui viendront y demeurer y bâtissent des cellules. Cet endroit étoit à quatre grandes lieues du monastère de la montagne, et saint Antoine jugea que la distance étoit suffisante, afin que les solitaires de l'un et de l'autre monastère pussent lorsqu'ils se visiteroient, venir coucher chez eux après avoir mangé à l'heure de none. C'est ainsi que ces grands Saints étoient attentifs à conserver l'observance de la discipline régulière.

(a) Cotel. Mon. t. 1, p. 551.

Amon persévéra de la sorte dans le combat spirituel et l'exercice des vertus religieuses, et arriva heureusement à la perfection de la sainteté des solitaires. Il falloit qu'elle fût bien éminente, puisque nonobstant que ses prodiges l'avoient rendu fort célèbre, saint Athanase le met au nombre de ceux dont le mérite éclata encore plus devant Dieu qu'il n'étoit connu des hommes. Enfin il acheva sa course n'étant âgé que de soixante-deux ans, dont il en avoit passé quarante dans le monde dans une grande innocence de mœurs, et le reste dans la solitude. A l'heure même qu'il mourut, saint Antoine vit son âme monter au ciel, (a) ce que saint Athanase rapporte en ces termes : « Antoine étant assis sur sa montagne, leva tout-à-coup les yeux au ciel, et vit quel-  
» qu'un qui s'élevoit dans les airs, et plusieurs anges  
» qui venoient à sa rencontre en lui témoignant une  
» grande joie. Dans l'admiration où il étoit, il bénis-  
» soit cette sainte assemblée, et prioit Dieu qu'il daignât  
» lui apprendre ce que ce pouvoit être. Il entendit en  
» même temps une voix qui lui dit que c'étoit l'âme  
» d'Amon, solitaire de Nitrie. Ceux qui se trouvoient  
» alors auprès de lui, le voyant transporté d'admira-  
» tion et de joie, le prièrent de leur en dire le sujet.  
» Il leur répondit que c'étoit Amon qui venoit de se  
» reposer en paix. Ils remarquèrent le jour et l'heure  
» qu'Antoine leur avoit dit ceci; et trente jours après  
» des frères étant venus du désert de Nitrie, ils s'in-  
» formèrent d'eux du temps de la mort de saint Amon,  
» et trouvèrent qu'elle étoit arrivée précisément à

(a) Athan. v. S. Ant.



» l'heure que saint Antoine avoit vu son âme monter  
» au ciel, bien que l'endroit où il étoit mort ne fût pas  
» moins éloigné que de treize journées de sa montagne;  
» ce qui leur fit admirer la pureté de l'âme de celui à  
» qui Dieu découvroit par une faveur singulière, ce qui  
» se passoit si loin de lui. »

On ne sait pas en quelle année mourut saint Amon. Il est évident par ce que nous venons de dire, que ce fut avant saint Antoine, (a) c'est-à-dire avant l'année 356. Tillemont croit qu'on peut mettre sa mort vers l'an 340 ou 345, s'il est vrai qu'il ait fleuri avant le concile de Nicée, comme Sozomène paroît l'avoir cru. Il y a dans le texte latin de Pallade une relation de sa mort un peu différente de celle que nous venons de rapporter. Il y est dit que saint Antoine ayant eu révélation que la fin d'Amon étoit proche, il l'envoya querir afin de pouvoir jouir encore une fois de son entretien, et qu'ils priassent l'un pour l'autre; qu'Amon étant arrivé, le Saint lui déclara ce que Dieu lui avoit révélé; qu'ensuite il le mit dans un lieu assez écarté, d'où il lui recommanda de ne point sortir jusqu'à ce que Dieu l'appelât à lui, et qu'y ayant enfin rendu l'âme, saint Antoine la vit monter au ciel. Mais cette histoire ne se trouve point dans le grec de Pallade, ni dans le Paradis d'Héraclides, et est manifestement démentie par la révélation de saint Athanase, que nous venons de rapporter, (b) et que tous les historiens ont suivie comme très-assurée.

(a) Till. mem. eccl. t. 7. p. 158. voyez la not. 4. p. 672.—(b) Voyez Till. *id.* not. 3.



---

## CHAPITRE II.

### *Doctrine spirituelle de saint Amon de Nitrie.*

Vossius a mis à la suite du second tome des œuvres de saint Ephrem, (a) quelques avis ascétiques d'un saint abbé Ammon, qu'il assure être saint Amon de Nitrie, et qui sont bien dignes de lui. Ils sont divisés en dix-neuf articles, et contiennent une doctrine excellente. Nous en ferons ici le précis pour donner une idée des instructions dont cet illustre Saint nourrissoit spirituellement ses disciples.

1.° Soyez attentif, dit-il, sur vous-même, et considérez que Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoiqu'il fût Dieu, et par conséquent dans la splendeur et la gloire ineffable de sa divinité, a pourtant voulu s'abaisser profondément pour vous servir de modèle : prenant la forme de serviteur; embrassant la pauvreté et l'humiliation; souffrant toutes sortes d'opprobres; se laissant conduire à la mort avec la même douceur qu'un agneau sans former aucune plainte. C'est ainsi qu'il a voulu que nous apprissions de lui à souffrir avec patience et même avec une sainte joie les injures, les affronts, les contradictions, les coups et la mort même pour l'expiation de nos péchés, et qu'il veut que bien loin de nous élever contre ceux qui nous maltraitent, nous ne leur opposions que la douceur, l'humilité, et tout au moins le silence.

(a) Ap. S. Eph. t. 2. p. 499.

2.° Toutes les fois qu'il se présentera quelque chose à souffrir, comme une injure, une confusion, une humiliation pour l'amour de Dieu, regardez cela comme un gain considérable que vous pouvez faire pour votre âme, et dans cette vue souffrez-le sans peine et avec constance, pensant que vous le méritez par vos péchés, et que ce vous est d'ailleurs un grand avantage de participer par là en quelque façon à la passion de votre Sauveur. Que si le souvenir de ceux qui vous ont ainsi maltraité vous vient à l'esprit, donnez-vous bien de garde d'avoir du ressentiment contr'eux; regardez-les plutôt comme des personnes à qui vous avez de grandes obligations, et priez pour eux de toute l'affection de votre cœur. Que si on vous loue et on vous témoigne quelque estime, conservez-en de la douleur, et priez Dieu qu'il éloigne de vous tout ce qui pourroit vous élever aux yeux des hommes, vous estimant indigne de tout honneur. Conservez-vous dans la modestie, l'humilité, la componction, et la haine de vous-même. Regardez-vous comme étant toujours sur le point de mourir, et comme étant déjà mort au monde. Enfin considérez - vous comme le plus vil et le plus grand pécheur. En vous conduisant de la sorte vous gagnerez beaucoup pour votre âme.

3.° Autant que vous devez craindre la perte de votre âme et les supplices éternels, autant devez-vous être éloigné de tout sentiment d'ambition; de vaine gloire, de préférence audessus des autres. Vous ne devez pas même oser vous égaler à personne. Fuyez aussi les plaisirs des sens, ceux mêmes qui paroissent les moins

dangereux. Retirez-vous de la compagnie des hommes, et ne soyez avec eux que par nécessité. Veillez sur vous et tâchez d'éviter les moindres fautes, de peur qu'en y tombant facilement, vous ne soyez exposé à de plus grandes chutes.

4.° Plus vous aurez commis de péchés, plus devez-vous vous efforcer de travailler à sauver votre âme, et pour cela il faut que vous vous humiliiez profondément et en toute rencontre, dans votre esprit, dans vos paroles, dans vos actions, dans vos habits. Il faut que vous vous méprisiez, que vous vous regardiez comme le serviteur de tous, comme le plus grand pécheur du monde, comme très-éloigné d'avoir la vertu des autres. Il faut que ces sentimens soient dans vous très-sincères, et que vous en soyez véritablement pénétré et convaincu. Vous devez dire souvent dans cette humble disposition, et autant de cœur que de bouche : je ne suis rien en comparaison des autres chrétiens qu'une vile poussière ; et tout ce que je puis avoir de vertu, s'il y en a quelque peu dans moi, est souillé par le péché, en sorte que si Dieu entroit en jugement avec moi, je n'oserois lever les yeux vers lui, me voyant couvert de péché et de confusion, et que s'il n'avoit pitié de moi, je mériterois qu'il me précipitât dans les flammes éternelles. Criez ainsi au Seigneur, afin qu'il vous accorde le pardon de vos péchés. Consu-  
mez-vous, pour ainsi dire, de douleur et de gémissemens, bien loin de vous laisser aller à une vaine joie ; changez vos ris en pleurs, et marchez toujours la tête baissée et le visage abattu de tristesse, en di-

sant avec le Prophète : (a) *Mon âme est pleine d'illusions.*

5.° Affligez-vous et gémissez sans cesse. Gardez un profond silence , et méditez sur les ténèbres éternelles , et sur l'état déplorable de ceux qui ont le malheur d'y être condamnés et qui pleurent continuellement. Pensez que vous avez mérité d'y être condamné comme eux. Considérez-vous comme étant près de mourir et d'y être précipité ; et profitant ensuite du temps qu'on vous donne encore pour les éviter par la pénitence , embrassez avec une sainte ardeur les travaux de l'esprit et du corps , et exercez-vous-y sans relâche , afin de satisfaire à la justice de Dieu pour vos péchés. Travaillez selon l'étendue de vos forces ; jeûnez , employez les autres genres de mortification. Appliquez-vous aux emplois les plus bas et les plus humilians , selon qu'il est écrit : (b) *Il sera le dernier de tous et le serviteur de tous.* Méditez aussi les divines Ecritures avec autant d'application que vous pourrez. Accompagnez vos réflexions de gémissemens et de regret. Priez long-temps ; soyez enfin toujours recueilli en vous-même , avec le même respect et la même attention que si vous étiez présent au saint sacrifice de l'autel , afin que le démon ne trouve pas occasion de faire entrer dans votre âme de mauvaises pensées.

6.° Considérez que Jésus-Christ étant mort et ressuscité pour vous , vous ne devez plus vivre que pour lui. Conservez-vous en sa sainte présence , comme si

(a) Psal. 37. — (b) Marc. 9.

vous n'étiez plus dans le monde et que vous eussiez passé dans l'éternité, où vous seriez devant lui.

7.<sup>o</sup> Comme un serviteur suit son maître avec crainte et respect, et ne le quitte point afin d'être toujours prêt à recevoir ses ordres et les exécuter, ainsi devez-vous être sans cesse en la présence de Dieu, soit que vous soyez assis ou debout, seul ou accompagné. Conservez-vous toujours dans une grande retenue et une modestie religieuse, non-seulement à l'extérieur, mais aussi dans votre âme. Donnez-vous bien de garde d'entretenir votre esprit dans aucune pensée mauvaise, ou dans aucun mauvais jugement contre le prochain; mais tenez-vous devant Dieu avec humilité et révérence, et repassant de temps en temps en sa présence les péchés dont vous êtes coupable; n'osez pas même lever les yeux, par le sentiment d'une salutaire confusion.

8.<sup>o</sup> Tenez-vous toujours dans une humble soumission à la volonté de Dieu, de quelque manière qu'il veuille disposer de vous, soit pour la vie, soit pour la mort, soit pour quelque peine que ce soit. Soyez toujours prêt à acquiescer à son bon plaisir avec une sainte confiance en son secours et allégresse de cœur, quand même il s'agiroit d'être mis aux plus rudes épreuves.

9.<sup>o</sup> Ne vous proposez jamais de vous satisfaire en rien, ni en pensée, ni dans vos paroles, ni dans vos actions; mais proposez-vous de savoir ce que Dieu veut de vous, et de vous y conformer, quand même il seroit question de souffrir de grandes tribulations et même la mort.

10.<sup>o</sup> Comme vous êtes toujours devant Dieu , aussi ne devez-vous rien entreprendre sans examiner auparavant si c'est sa volonté que vous le fassiez. Ainsi , soit qu'il s'agisse de manger , de boire , de dormir , de commencer un ouvrage , quoi que ce soit que vous vouliez faire , considérez auparavant si Dieu l'agréera. Par ce moyen vous croîtrez en ferveur , et vous vous approcherez toujours plus de Dieu.

11.<sup>o</sup> Souvenez-vous qu'il est écrit : (a) *Nous sommes des serviteurs inutiles , et nous n'avons fait que ce que nous devons faire.* Ainsi lorsque vous ferez quelque chose pour la gloire de Dieu , ne vous imaginez pas que vous méritez pour cela quelque grande récompense ; mais pensez plutôt que vous êtes un serviteur inutile , et même redevable à Dieu de beaucoup , et que de plus vous êtes encore bien éloigné d'avoir accompli tous vos devoirs envers lui.

12.<sup>o</sup> Si votre frère vous a donné quelque sujet de mécontentement , et que vous vous sentiez ému de colère , ne lui dites rien tant que l'émotion durera ; mais tâchez d'apaiser votre cœur par la prière , après quoi vous pourrez user de représentation. Pareillement si vous êtes obligé de le reprendre et que vous ne le voyiez pas disposé à recevoir la correction , parce qu'il est ou ému ou troublé , attendez qu'il soit mieux en état de vous écouter , et alors parlez-lui , non comme voulant le reprendre , mais seulement pour lui rappeler sa faute avec douceur et humilité , afin qu'il ne sorte ni de sa bouche ni de la vôtre aucune parole

(a) Luc. 17.

qui se ressent de la colère. Combattez ainsi vos passions, comme étant persuadé que Dieu vous voit. Tremblez en sa présence à cause de sa grandeur et de sa majesté, devant laquelle vous n'êtes que cendre et poussière.

13.<sup>o</sup> Jésus-Christ vous a racheté par son sang ; ainsi vous n'êtes plus à vous, mais vous lui appartenez. Cela étant, vous devez lui être soumis comme une bête de charge très-douce est soumise au maître à qui elle appartient. Mourez donc à vos passions, à votre volonté, à la concupiscence, pour vous soumettre docilement et sans aucune résistance à ce divin Maître, sous la puissance duquel vous êtes, et dont vous devez suivre la volonté et non pas la vôtre. Veillez aussi sur vous, comme étant à tout moment sur le point d'être ou attaqué par la tentation, ou éprouvé par la tribulation ; et soyez toujours déterminé à vous y soutenir avec un courage et une ardeur généreuse, (a) étant persuadé qu'on n'entre dans le ciel qu'après avoir passé par de grandes épreuves.

14.<sup>o</sup> Quoi que ce soit que vous vouliez faire, et même dans vos paroles et dans vos pensées, ne vous recherchez jamais ; mais que la volonté de Dieu vous serve en tout de règle, quand même il vous en coûteroit encore plus de peine pour la suivre. Regardez-la toujours comme l'unique moyen d'entrer dans le royaume du ciel et d'obtenir la couronne de vie, et désirez sincèrement de l'accomplir ; car il est écrit que le commandement du Seigneur est la vie éternelle, (b)

(a) Act. 14. — (b) Joan. 12. Psal. 33.

et



et que ceux qui seront fidèles à l'observer seront comblés de biens.

15.° Consultez toujours le Seigneur dans tout ce que vous voulez faire ; examinez avant que de faire quoi que ce soit , si la chose est nécessaire et conforme à sa divine volonté. Et si vous vous apercevez dans quelqu'une de vos paroles ou de vos actions , que vous vous soyez tant soit peu écarté de cette divine règle , entrez aussitôt dans des sentimens de contrition , et priez le Seigneur qu'il vous accorde la grâce de vous corriger. Ce sera un bon moyen de ne pas tomber si facilement dans le péché.

16.° Ne mettez jamais votre espérance en la créature ; mais mettez-la en Dieu seul avec foi et confiance. Recourez à lui par la prière dans tous vos besoins , afin qu'il vous les accorde selon qu'il le trouvera bon. S'il daigne vous exaucer , rendez-lui-en fidèlement vos actions de grâces , et reconnoissez que ce que vous avez reçu , vous le tenez de sa libéralité. Si vous manquez de quelque chose , ne vous laissez pas aller pour cela à la tristesse , ni au murmure ; mais souffrez-le plutôt avec joie , considérant que vous méritez toutes sortes de peines à cause de vos péchés. Espérez cependant que si Dieu daigne avoir pitié de vous , il vous pourvoira bientôt de ce qui vous sera nécessaire.

17.° Prenez garde de ne rien recevoir que vous ne puissiez dire que c'est Dieu même qui vous le donne. Acceptez ce qui vous revient de droit et sans contention ; mais rejetez ce que vous ne sauriez acquérir

sans injustice et le moindre artifice. Il vaut bien mieux posséder peu dans la crainte du Seigneur, que d'avoir beaucoup par des voies injustes.

18.º Appliquez-vous à garder un rigoureux silence, et ne parlez jamais inutilement, quand il ne s'agiroit que de dire un seul mot. Si vous croyez devoir parler dans quelque occasion, examinez auparavant si ce sera selon l'ordre de Dieu; et dans ce cas parlez, non pour vous satisfaire, mais dans la vue d'obéir à Dieu. Qu'il n'y ait rien d'inutile dans vos entretiens; que tout y soit saint, édifiant, et accompagné de douceur, de gravité et d'humilité.

19.º Ne vous contentez pas de renoncer aux mauvaises actions, veillez encore sur vos regards, sur vos paroles et sur tous vos sens. Accoutumez-vous à tenir les yeux baissés sur votre ouvrage, et détournez-les de tous les objets qui pourroient vous être un sujet de tentation. N'écoutez point les langues médisantes, ni même les discours inutiles, et ne parlez jamais vous-même sans nécessité. En faisant ainsi, vous obtiendrez la miséricorde du Seigneur.

On voit par ces excellens avis quelles étoient les vertus que les saints Patriarches des solitaires recommandoient plus particulièrement à leurs religieux. L'humilité sincère et la pratique de l'humiliation, la crainte salutaire, la componction du cœur, les saints gémissemens et les larmes de la pénitence, la mortification des sens, la patience ferme et constante dans les tribulations, l'amour des croix, la joie sainte dans les souffrances, le travail des mains, l'oraison et la

prière, le silence rigoureux, le recueillement intérieur, l'attention à la présence de Dieu, une conformité entière à sa divine volonté, et un abandon total de soi-même à cette adorable volonté, soit pour les travaux, les peines, les souffrances, la vie et la mort.

---

### CHAPITRE III.

#### *De quelques Solitaires appelés Ammon.*

ON trouve dans le recueil des vies et des paroles remarquables des Pères des déserts plusieurs solitaires dont les uns sont appelés Ammon, les autres Amone, Ammion, Ammonas, Piammon, etc. qui ne sont proprement qu'un même nom. (a) Cette ressemblance de noms fait qu'il est difficile de les bien distinguer les uns des autres, et de leur appliquer en particulier les traits historiques et les apophtegmes qu'on trouve épars çà et là dans ce recueil. Tout ce que nous pouvons faire ici de mieux pour plus grande clarté, c'est de réunir dans un seul chapitre ce qui est dit de ces différens Ammons, d'autant mieux que ce que l'histoire monastique nous en fournit ne suffit pas pour faire un article de chacun en particulier.

1.<sup>o</sup> Nous avons parmi les œuvres de saint Athanase une lettre de ce saint adressée à un abbé Ammon, (b) à qui il donne par honneur le titre de *Père*, et qui étoit supérieur d'un grand nombre de solitaires. Cela

(a) Bult. hist. mon. l. 1. c. 8. n. 2. — (b) Athan. t.<sup>2</sup> p. 35

a fait croire à quelques auteurs modernes , (a) que cet abbé n'étoit autre que saint Amon de Nitrie , dont nous avons parlé aux chapitres précédens; mais d'autres sont d'un sentiment contraire. Quoi qu'il en soit , saint Athanase lui écrivit au sujet d'un scrupule , dont le démon se servoit pour jeter le trouble dans la conscience de quelques-uns de ses religieux , en leur faisant croire qu'ils étoient souillés dans leur âme par les évacuations naturelles du corps , prenant grossièrement ces paroles du Sauveur du monde : (b) *Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille , mais ce qui en sort*. Il leur marque donc qu'ils entendoient mal ces paroles , et que Jésus-Christ s'explique lui-même un peu après , en disant que ce qui souille l'homme ce n'est pas ce qui sort du corps , mais ce qui sort du cœur , où est le dépôt des mauvaises pensées et des péchés. Que tout l'ouvrage de Dieu dans l'homme est bon et pur. Que les fonctions naturelles du corps sont innocentes et utiles , et qu'il n'y a que l'abus qui en rend quelques-unes criminelles

2.° Pallade parle d'un Ammonas , disciple de saint Antoine , que Rufin appelle Ammon ; (c) mais il n'est autre , selon la remarque de Bollandus , qu'Amathe , dont nous avons parlé dans la vie de saint Antoine , et dont par conséquent nous n'avons plus rien à dire ici.

3.° Il y a eu aussi un autre Ammon ou Ammone , disciple de saint Antoine , ou tout au moins son ami.

(a) Biv. v. m. l. 3. c. 3. § 3. n. 9. Till. t. 7. p. 157. Bult. hist. mon. l. 1. c. 8. Fleu. hist. Eccl. t. 4. c. 16. n. 23. — (b) Matth. 7. 15. — (c) Vit. pp. l. 8. c. 74. l. 2. c. 13. Boll. 26 Janv.

(a) On dit que désirant de voir ce Saint, et ignorant le chemin qui conduisoit à sa caverne, il l'apprit par miracle. Saint Antoine lui prédit un jour qu'il feroit de grands progrès dans la crainte de Dieu; et l'ayant mené hors de sa cellule, il lui ordonna de dire beaucoup d'injures à une pierre qu'il lui montra, et de la frapper rudement. Ammon obéit, et le Saint lui demanda si la pierre n'avoit fait aucune plainte : à quoi ayant répondu que non, le Saint l'assura qu'il arriveroit à un tel degré de vertu, que quoi que ce fût qu'on lui fît ou qu'on pût lui dire de fâcheux, il ne croiroit pas avoir sujet de se plaindre. Ammon passa ensuite au désert de Sceté, du moins nous croyons que c'est le même; (b) et il y fut quatorze ans à demander à Dieu nuit et jour qu'il lui accordât la grâce de surmonter la colère.

Il fut élevé à l'épiscopat, (c) et on raconte de lui un jugement plein de douceur envers une fille qui, faisant profession de virginité, avoit eu pourtant le malheur de se laisser séduire par un homme, et étoit devenue enceinte. Ceux qui la lui présentèrent avec le complice de son crime, le pressoient de les punir l'un et l'autre; mais Ammon, touché de compassion de l'état pitoyable de cette fille, se contenta de lui faire le signe de la croix, et lui fit donner six draps, afin, dit-il, que si elle ou son enfant venoit à mourir à son accouchement, elle eût de quoi être ensevelie. Ses accusateurs surpris d'une telle indulgence, insistèrent encore afin

(a) Cotel. p. 385. Vit. pp. 1. 7. c. 9. n. 3. — (b) Cotel. *ib.* — (c) Vit. pp. append. c. 20. n. 8.

qu'il lui fit subir la pénitence ; mais il leur répondit : Vous voyez qu'elle est proche de la mort , pourquoi l'affligerois-je davantage ? n'est-ce pas assez de la douleur et de la confusion qu'elle souffre ? Ainsi il la renvoya sans la vouloir condamner. Il y a eu un Ammon évêque de Pacnemune et d'Elearquie en Egypte , qui fut banni en Oasis sous l'empereur Constance , et ensuite à Diocésarée avec dix autres évêques d'Egypte sous l'empereur Valens pour la cause de Jésus Christ. Nous parlerons ailleurs de cette persécution. (a) On croit que c'est le même que l'évêque dont nous venons de rapporter le jugement de douceur.

4.º Un frère vint trouver l'abbé Ammon , pour le prier de lui dire quelque parole d'édification. (b) Il lui répondit : Allez , tenez-vous toujours dans l'état d'un criminel qui est détenu en prison , et qui demande à tout le monde quand le juge viendra , dans l'appréhension dont il est saisi des tourmens qu'il a mérités. C'est ainsi qu'un solitaire doit vivre dans une crainte salutaire à cause de ses péchés. Il doit dire dans son cœur, avec une sainte indignation contre lui-même : malheureux que je suis , que deviendrai-je quand je paraîtrai devant le tribunal de Jésus-Christ ? Comment lui rendrai-je compte de mes actions ? Si vous avez soin de vous entretenir dans ces pensées , vous pourrez opérer votre salut.

Un ancien père racontoit qu'un solitaire fort âgé (c)

(a) Il n'étoit pas encore élevé à cette dignité lorsqu'il fit ce que Dorothee rapporte. *Bibliot. pp. t. 11. pag. 788, 789. Till. t. 8. p. 174.*  
 — (b) *Till. t. 7. p. 143.* — (c) *Vit. pp. l. 5. libell. 10. n. 16.*

et qui travailloit fort assidûment dans sa cellule , vint voir l'abbé Ammonas , étant habillé d'une natte de palmier. Ammonas le voyant ainsi vêtu , lui dit que cette singularité ne lui servoit de rien pour son âme. Ensuite ce solitaire lui dit qu'il avoit trois pensées dont il étoit importuné : l'une , de se retirer dans quelque endroit plus reculé du désert ; l'autre , d'aller dans un pays étranger où il ne fût connu de personne ; la troisième , de s'enfermer tout-à-fait dans sa cellule pour ne voir personne , et de ne manger qu'une fois en deux jours. Ammonas lui répondit : « Rien de tout cela ne » vous convient. Tenez-vous plutôt en repos dans votre » cellule ; mangez un peu chaque jour , et ayez dans le » cœur le sentiment du publicain qui est rapporté dans » l'Evangile. Vous pourrez vous sanctifier en faisant » ainsi. » Nous ne savons point si cet Ammon et cet Ammonas sont le même personnage , et dans ce cas , si ce ne seroit pas le même Ammon qui se retira au désert de Sceté , et fut ensuite évêque comme nous avons dit.

5.º L'abbé pasteur rapportoit de l'abbé Ammon , cette sentence sur la discrétion. (a) Un homme portera toute sa vie une cognée , sans qu'il vienne à bout de couper un arbre. Un autre qui saura l'art de se servir de la cognée , abattra au contraire l'arbre en peu de temps. Il paroît que cet Ammon étoit plus ancien que l'abbé Pasteur , et que même il a été son maître ; mais nous ne savons pas si c'est un de ceux dont nous avons déjà parlé. Il est aussi parlé dans le 5º livre des Pères

(a) Vit. pp. l. 5. libell. 10. n. 59.



des déserts, (a) d'un autre Ammon ou Amman, qui étoit plus jeune que l'abbé Pasteur. Nous en parlerons dans la vie de ce saint abbé.

6.<sup>o</sup> On dit aussi d'un abbé Ammon, (b) que quelques séculiers étant venus à sa cellule pour le prier de juger un différent qu'ils avoient entr'eux, il ne disoit mot, voulant apparemment leur faire comprendre qu'un solitaire ne devoit pas se mêler des affaires du monde; sur quoi une femme qui étoit là, dit à une autre qui se trouvoit tout auprès : je crois que ce vieillard est fou. Ammon l'entendit, et la faisant approcher, il lui dit doucement : « Il y a long-temps que je travaille » avec beaucoup de peine dans cette solitude pour acquérir cette prétendue folie ; pensez-vous qu'aujourd'hui je veuille la perdre pour vous ? »

7.<sup>o</sup> Rufin raconte d'un abbé Ammon, (c) qu'étant allé puiser de l'eau dans un certain endroit du désert, il y trouva un basilic, et que s'étant prosterné la face contre terre, il dit à Dieu : il faut que je meure, ou bien cet animal, et aussitôt le basilic disparut par la vertu de Dieu.

8.<sup>o</sup> Saint Athanase étant allé à Rome, amena avec lui plusieurs solitaires, (d) entr'autres un Ammone, qui fut si peu curieux, dit l'historien Socrate, qu'il négligea de voir les raretés de cette superbe ville, et se contenta de visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul. Depuis, ajoute le même auteur, comme on voulut l'obliger à se laisser consacrer évê-

(a) *Id.* libell. 11. n. 20. — (b) *Id.* libell. 15. n. 12. — (c) *Vit.* pp. 1. 5. n. 214. — (d) *Socrat. hist.* 1. 4. c. 18. in fine.

que, il s'enfuit et se coupa l'oreille droite, afin d'éviter par cette difformité, qu'on pensât encore à l'élever à cette dignité. Le même saint Athanase voulant se justifier auprès de l'empereur Constance des calomnies des ariens, y envoya cinq évêques et trois prêtres, et parmi ces évêques il y avoit un Ammone qui avoit été moine; mais nous ne savons pas quel étoit cet Ammone. Le choix qu'en fit ce saint pour défendre sa cause auprès du prince, prouve assez la grandeur de son mérite. (a)

9.<sup>o</sup> Nous avons parlé dans la vie de saint Théodore le sanctifié, d'Ammon religieux de Tabenne, qui demeura trois ans sous sa discipline, et se retira ensuite par son conseil dans le désert de Nitrie, où Dieu l'appeloit. Il fut depuis agregé au clergé d'Alexandrie, et enfin élevé à la dignité d'évêque. Il trouva à Nitrie, lorsqu'il s'y retira, entre les autres solitaires, un saint Théodore disciple de saint Amon, Clurion, Pior, Pam-bon, et un Ammone, qui étoient comme les colonnes vivantes de ce désert. Cet Ammone avoit sans doute été aussi disciple de saint Amon, et étoit du nombre des anciens. Mais nous ne savons rien de particulier de lui, à moins qu'on ne puisse lui appliquer quelque une des sentences que nous venons de rapporter.

10.<sup>o</sup> Il est aussi parlé au cinquième livre des Pères, (b) d'un Ammon de Raïthe, peut-être ainsi appelé parce qu'il étoit né dans ce quartier. (c) Il fut quelque temps auprès de saint Sisoés, et lui dit un jour que

(a) Athan. Epist. ad Dracont. — (b) Vit. pp. libell. 8. n. 16.  
(c) Cot. t. 1. p. 608.

quand il lisoit la sainte Ecriture , il lui venoit en pensée comment il s'en serviroit pour répondre lorsqu'on l'interrogeroit sur ce qu'il lisoit. Et le saint lui dit : « Rejetez » cette pensée , et songez à acquérir la pureté de cœur , » qui vous fera jouir d'une grande paix , et vous mettra » mieux en état de parler des choses saintes. »

11.<sup>o</sup> Il y avoit aussi un solitaire appelé Ammone , (a) qui s'étoit d'abord retiré à Canope , à six lieues ou environ d'Alexandrie. Mais il conçut tant de douleur de la persécution que les ariens faisoient à Pierre , successeur de saint Athanase , et aux autres catholiques , qu'il abandonna sa cellule , alla visiter les saints lieux de Jérusalem , et ensuite se rendit au mont Sinaï , où il trouva plusieurs excellens religieux qui s'exerçoient avec une grande ferveur dans la pratique des vertus sous la conduite d'un supérieur nommé Dulas , et qu'on appeloit un autre Moïse à cause de son extrême douceur. Peu de jours après qu'il y fut arrivé , des Sarrasins vinrent se jeter tout-à-coup sur les solitaires , et massacrèrent tous ceux qu'ils purent trouver. Le même jour d'autres barbares en firent autant aux religieux de Raïthe , à deux journées du monastère du mont Sinaï. Ammone échappa en se sauvant dans une tour qu'on avoit bâtie dans ce quartier-là. Il retourna ensuite en Egypte , et se retira auprès de Memphis , dans une cellule fort étroite. C'est là qu'il écrivit l'histoire du martyre de ces saints ermites , dont nous parlerons dans son lieu. Il la relisoit souvent pour s'animer lui-même à combattre généreusement contre

(a) Combef. p. 88. etc.

les ennemis de son salut , à l'exemple de ces glorieux martyrs. Nous ne savons rien de plus de cet Ammon qui le distingue des autres dont nous avons parlé. Il n'est connu que par son ouvrage.

---

## CHAPITRE IV.



### SAINT THÉODORE ,

Disciple de S. Ammon ,

ELURION , HAGIE , ARSISE , NATHANAEEL ET SÉRAPHION.

*Solitaires du désert de Nitrie.*

SAINT Théodore fut compagnon et disciple de saint Ammon de Nitrie. Le court éloge qu'en a fait l'auteur de la Vie de saint Pacôme , suffit pour nous donner une haute idée de sa piété. Il l'appelle un homme très-saint , qui s'étant consacré à Dieu par une résolution ferme et une foi non feinte , a remporté sur les démons d'insignes victoires.

Ammon , religieux de Tabenne , qui se retira ensuite à Nitrie , comme nous l'avons dit ailleurs , le met au nombre de ces excellens personnages que leur éminente vertu rendoit comme les colonnes vivantes de l'état monastique dans ce célèbre désert. Saint Athanase lui donna le titre de Saint , dont la vertu étoit encore plus connue de Dieu que des hommes ; et l'Eglise lui a donné place dans le Martyrologe au 7° jour de

janvier. C'est tout ce que nous savons de ce grand solitaire. L'histoire ne nous a conservé d'Elurion que son nom. Il ne faut pas le confondre avec un autre Elurion, religieux de Tabenne. Il doit avoir été disciple de saint Amon, ou tout au moins un des plus anciens habitans du désert de Nitrie, puisque Ammon, religieux de Tabenne, le nomme entre les Pères de cette solitude, et le met au rang de saint Théodore, de saint Pior et de saint Pambon.

Hagie ou Hagion étoit prêtre de Nitrie (a). Il y vivoit encore lorsque Pallade alla visiter les saints habitans de ce désert et demeura un an avec eux. Il le compte parmi ceux qu'il appelle bienheureux et saints Pères, dont les instructions et les récits édifiants qu'ils lui faisoient de ceux qui les avoient précédés dans la solitude, servirent beaucoup à l'animer à la piété. On rapporte une parole remarquable d'un solitaire nommé Aïon ou Aïo, (b) qui pourroit être le même que le prêtre Hagion dont nous parlons. Il est dit qu'un solitaire de Thébaïde nommé Ancien, qui avoit vécu dans une grande austérité, étant enfin devenu aveugle et chargé d'infirmités dans sa vieillesse, les frères n'épargnoient rien pour le soulager, et lui faisoient manger tout ce qu'ils avoient de meilleur : sur quoi on demanda à Aïo ce qu'il pensoit de l'état de ce solitaire, et il répondit que si son cœur se complaisoit dans les bons traitemens qu'on lui faisoit, tous les services grands ou petits qu'on lui rendoit, diminueoient d'autant le mérite de ses austérités pas-

(a) Vit. pp. l. 8, c. 7. — (b) Cotel, mon. t. 1. p. 400.

sées ; mais s'il recevoit ces soulagemens à regret et avec douleur , Dieu lui conserveroit la récompense entière de ses travaux.

Pallade joint au même lieu le prêtre Hagie à Putuphaste ou Putubaste , à Arsise , à Crone et à Sérapien. Nous ne savons rien de ce Putuphaste. Quant à Arsise , il est surnommé le grand ; (a) ce qui montre qu'il étoit en réputation dans le désert. Il avoit eu le bonheur de voir saint Antoine , saint Pacôme et saint Amon. C'est de lui que Pallade apprit ce qu'il rapporte de ce dernier. Il vivoit encore quand sainte Paule vint au désert de Nitrie visiter les solitaires , c'est-à-dire en 386. Car quoique saint Jérôme l'appelle Arsète , (b) on ne voit pas qu'il soit différent de l'Arsise dont nous parlons. Mélanie l'aïeule l'avoit vu auparavant en 367. Il est aussi appelé Orsise. Mais il ne faut pas le confondre avec Orsise, supérieur général de Tabenne. Socrate dit d'un solitaire qu'il appelle Arsène , (c) et qui apparemment étoit prêtre , qu'il ne séparoit pas de la communion les jeunes gens qui avoient commis quelque faute , comme les personnes plus avancées en âge , parce , disoit-il , qu'un jeune homme qu'on sépare des sacrés mystères , s'accoutume à les mépriser , au lieu que ceux qui sont plus avancés ressentent beaucoup de peine d'en être privés. Quelques auteurs pensent que cet Arsène n'est autre que le grand Arsise dont nous parlons , (d) et non le célèbre saint Arsène dont l'histoire est plus connue.

(a) Vit. pp. 1. 8. c. 7. Sozom. 1. 6. c. 50. — (b) Hier. Epist. 27. — (c) Socr. 1. 4. c. 23. — (d) Till. t. 7. p. 165.

Nathanaël fut aussi un des premiers habitans du mont de Nitrie (a). Il s'y établit lorsqu'il n'y avoit que fort peu de solitaires, et c'est pour cela que sa cellule n'étoit pas fort avancée dans le désert. Il y avoit quinze ans qu'il étoit mort quand Pallade y alla : et c'est sur le rapport que lui firent les autres solitaires qu'il raconte ce que nous allons dire. Ce saint religieux ayant donc bâti une cellule dans le dessein d'y garder une rigoureuse retraite, y fut tenté d'un si grand ennui, que cédant enfin à la tentation, il s'approcha des lieux habités, et en bâtit une nouvelle. Mais à peine il y eut passé quelques mois, que le démon lui apparut sous la figure d'un lecteur, couvert d'une peau de bœuf, et lui dit qu'il venoit le chasser de cette cellule comme il l'avoit fait sortir de la première. Nathanaël reconnoissant alors qu'il avoit trop facilement acquiescé à l'illusion du malin esprit, quitta sa nouvelle demeure pour reprendre celle qu'il avoit laissée, et s'y renferma dans la détermination de n'en plus sortir.

Il persévéra ainsi pendant trente-sept ans ; mais ce ne fut pas sans soutenir de grands combats contre l'ennemi du salut, qui ne cessa de le solliciter à rompre sa résolution, employant même pour cela des artifices capables de le séduire, s'il avoit été moins sur ses gardes. Pallade rapporte deux occasions où sa fidélité parut plus particulièrement. La première fut que sept évêques l'étant venus visiter, il ne sortit pas de sa cellule pour les reconduire, sur quoi les diacres qui

(a) Vit. pp. l. 8. c. 18.



étoient à leur suite lui remontrant qu'il manquoit en cela de respect et d'humilité , il leur répondit : Je respecte messeigneurs les évêques ; j'honore aussi tous les ecclésiastiques , et je sais que je suis un grand pécheur et le moindre des hommes ; mais j'ai fait une résolution de renoncer à ces usages de bienséance et à ma vie même , par une intention secrète que j'ai dans mon cœur et qui n'est connue que de Dieu , lequel sait bien que ce qui m'empêche de reconduire messeigneurs les évêques , comme vous le voulez , n'est ni orgueil ni manque de respect.

Ce moyen dont le démon avoit voulu se servir pour lui faire rompre sa résolution , ne lui ayant pas réussi , dit Pallade , il en employa un autre où il sembloit que la charité exigeoit qu'il secourût un enfant qui paroïsoit avoir besoin essentiellement de son assistance. Le malin esprit emprunta pour cela la figure d'un jeune garçon , qui conduisoit un âne chargé de pain , et étant venu sur le soir auprès de sa cellule , il feignit que l'âne étoit tombé , et se mit à crier d'une voix lamentable : Abbé Nathanaël , ayez pitié de moi , et venez-moi donner du secours. Au bruit de sa voix il ouvrit aussitôt la porte de sa cellule , et sans en sortir d'un pas , selon la résolution qu'il en avoit faite , il lui demanda qui il étoit et ce qu'il désiroit de lui. Je suis , lui répondit le démon , le serviteur de ce solitaire qui est votre ami , et je lui porte des pains parce qu'il doit donner à manger à quelqu'un , outre qu'il en a aussi besoin demain qui est samedi , pour les oblations ; ainsi ayez compassion de moi , je vous en supplie , afin

que je ne sois pas dévoré par les hiènes , car vous savez qu'il y en a dans ces quartiers.

Nathanaël demeura quelque temps pensif , ne sachant à quoi se déterminer , parce qu'il craignoit d'une part de pécher contre la charité s'il refusoit de lui prêter son secours , et que de l'autre il appréhendoit que ce ne fût quelque prestige du démon pour l'obliger à sortir de sa cellule ; mais enfin espérant que le Seigneur pour l'amour duquel il se tenoit si renfermé , prendroit soin de ce jeune homme , s'il en étoit véritablement un , et non un fantôme diabolique , tel qu'il le soupçonnoit avec raison , il fit une courte prière à Dieu , et dit ensuite : Qui que vous soyez , si vous avez réellement besoin de mon secours , ne craignez point d'être dévoré des hiènes , ni aucun autre malheur , parce que je me confie au Dieu que j'adore , et il ne vous laissera pas périr. Que si au contraire c'est ici une tentation de mon ennemi , il me la fera bientôt connoître ; ce qu'ayant dit , il ferma la porte de sa cellule. Alors le démon honteux de se voir découvert , s'évanouit en tourbillon , faisant un bruit semblable à celui que font les ânes sauvages lorsqu'ils fuient en sautant et en bondissant.

Sérapion étoit encore un des plus célèbres habitants de Nitrie , (a) puisque saint Jérôme l'appelle une des colonnes de la foi de Jésus-Christ dans ce désert , et le met au niveau des Macaires et des Arsètes ou Arsises. Il étoit contemporain de saint Antoine , et plus ancien que saint Macaire d'Egypte. (b) Sozomène et

(a) Hier. Epist. 27. — (b) Sozom. l. 3. c. 14.

Pallade le qualifient le grand Sérapion (a). Ce dernier le vit encore en 390, comme l'ancienne Mélanie l'avoit vu en 387, et saint Paule en 586. Il ne faut pas le confondre avec saint Sérapion évêque de Thmuis. Il y a eu aussi d'autres solitaires du même nom en Egypte, dont il le faut distinguer : Sérapion abbé d'Arsinoé, Sérapion disciple de l'abbé Théonas, Sérapion ou Earion qui eut Zacharie pour disciple, Sérapion le Sindonite, et Sérapion de la congrégation de saint Paphnuce à Sceté, qui avoit donné dans l'erreur des Antropomorphites, dont il eut le bonheur de revenir. La cinquième conférence de Cassien est sous le nom d'un Sérapion qui étoit du désert de Sceté, et par conséquent différent de celui de Nitrie et de celui d'Arsinoé. Il y a toute apparence que c'étoit le disciple de l'abbé Théonas. Nous en parlerons ailleurs.

On trouve dans la collection des règles par saint Benoît d'Aniane, une règle composée par une assemblée de trente-huit Pères du désert, dont il n'y en a que quatre de nommés, savoir : Sérapion, Paphnuce et deux Macaires. Le premier est sans doute celui de Nitrie. Nous parlerons ailleurs de cette règle.

(a) Vit. pp. l. 8, c. 117.

## CHAPITRE V.

## SAINT PIOR,

*Solitaire du désert de Nitrie.*

PIOR, originaire d'Egypte, (a) fut un des plus anciens habitans de la solitude, et des premiers disciples de saint Antoine. (b) Il quitta fort jeune la maison de ses parens avec une si ferme détermination de renoncer parfaitement au monde, qu'il promit à Dieu dans le mouvement de sa ferveur, de ne les plus revoir des yeux du corps. Il se rendit ainsi auprès de saint Antoine, qui le forma aux exercices de la vie religieuse, et les progrès qu'il y fit furent si rapides, qu'il fut en état en peu d'années de vivre seul dans le désert. Il fit connoître à son père spirituel le désir qu'il en avoit; et le Saint qui voyoit combien il avoit profité, le confirma dans ce dessein par la permission qu'il lui en donna en lui disant : Allez, Pior, demeurez où vous voudrez, et lorsque Dieu vous l'ordonnera, en faisant naitre quelque occasion raisonnable, vous reviendrez me voir.

Il n'avoit alors que vingt-cinq ans, et nous ne connoissons point d'autre désert où il se retira, que celui de Nitrie. Nous ne savons rien de particulier de la conduite qu'il garda dans sa nouvelle solitude, si ce

(a) Vit. pp. append. cap. 26. — (b) Vit. pp. l. 3. n. 31.

n'est qu'il paroît par quelques traits de sa vie qu'on trouve parmi les actions des Pères des déserts, que sa vertu étoit principalement fondée sur le détachement de toutes les choses du monde et de soi-même, et sur la mortification.

Son détachement parut dans une rencontre, (a) où ayant été faire l'août chez un laboureur, comme faisoient d'autres solitaires de ce quartier, pour gagner leur vie par le travail et à la sueur de leur front, lorsqu'il voulut retirer son salaire, le laboureur le remit à un autre temps. Pior s'en retourna dans sa cellule sans insister davantage, et ne laissa pas de retourner l'année suivante, et de travailler avec le même soin qu'auparavant. Il n'en fut pas pour cela mieux payé : celui qui le faisoit travailler le renvoya encore sans lui rien donner, et en fit de même l'année d'après, sans pourtant que Pior témoignât de l'impatience, et se relâchât dans le travail.

Enfin cet homme, qui apparemment manquoit plus de moyens que de bonne volonté, se trouvant en état de le satisfaire, parcourut pour cela différens monastères ; et l'ayant rencontré, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon d'avoir tardé jusqu'alors de lui rendre son salaire, et le lui présenta. Pior s'excusa de le recevoir ; il lui dit seulement d'aller à l'église et de le remettre au prêtre. C'étoit sans doute l'église de Nitrie ; car il y en avoit une dans ce désert pour les solitaires, comme nous le dirons ailleurs.

Tel étoit son dégagement des biens de la terre : celui

(a) Cot. l. 1. p. 643.

qu'il avoit de sa patrie et de ses parens , ne parut pas avec moins d'édification pour les autres solitaires. (a) Nous avons dit qu'en quittant le monde il avoit résolu de ne plus revoir ses proches. Son père et sa mère étant morts , on vint le presser beaucoup de se rendre auprès de ceux qui lui restoient , pour les consoler de cette perte ; mais il demeura ferme dans sa résolution. Enfin , après cinquante ans ou environ d'absence de sa patrie , la sœur qui lui restoit dans le monde étant devenue veuve , apprit par occasion qu'il vivoit encore , et conçut un si grand désir de le voir , que ne pouvant elle-même traverser ces vastes déserts pour l'aller trouver, elle y envoya ses deux enfans , qui le trouvèrent enfin après l'avoir cherché long-temps , se firent connoître à lui , lui témoignèrent l'empressement que leur mère avoit de le voir , et le conjurèrent de ne pas lui refuser cette grâce ; mais ils ne purent jamais l'y résoudre , et furent obligés de s'en retourner ainsi.

Sa sœur en conçut une si vive douleur, qu'on craignit qu'elle n'en perdît l'esprit ; et n'espérant pas d'obtenir ce qu'elle souhaitoit , si elle n'employoit l'autorité épiscopale , elle s'adressa à l'évêque , que quelques-uns croient avoir été Draconce d'Hermopole , (b) et en obtint par ses larmes des lettres aux supérieurs des monastères , pour l'obliger à lui donner cette consolation.

Saint Antoine lui fit savoir là-dessus qu'il avoit à lui parler, et Pior s'étant rendu aussitôt auprès de lui ,

(a) Vit. pp. l. 3. n. 31. — (b) Till. l. 8. p. 570.

le Saint lui demanda d'où vient qu'il avoit été si longtemps sans le venir voir ; à quoi il répondit qu'il ne lui avoit commandé de le faire que quand il en auroit quelque sujet extraordinaire, qu'il n'en avoit eu aucun jusqu'alors. Sur cela saint Antoine lui déclara pourquoi il l'avoit mandé, et lui dit d'aller donner à sa sœur la consolation qu'elle souhaitoit avec tant d'empressement, lui faisant savoir sans doute en même temps l'intention de l'évêque.

Pior fut donc obligé d'obéir : il prit un des frères avec lui, et se rendit auprès de sa sœur, à qui, lorsqu'il fut proche de sa maison, il fit annoncer son arrivée. Cette bonne femme fut au comble de sa joie en apprenant cette nouvelle, et courut aussitôt ; mais lorsque Pior entendit qu'elle ouvroit la porte pour le voir, il ferma les yeux et lui dit : « Ma sœur, je suis » Pior votre frère, me voici ; considérez-moi tant que » vous voudrez. » Sa sœur le reconnut par le souvenir qu'elle avoit des traits de son visage, bien qu'il eût quitté la maison fort jeune, et ne put pas douter que ce ne fût lui. Elle rendit grâces à Dieu de la consolation qu'elle avoit de le voir, et le pressa en même temps d'entrer dans la maison ; mais Pior voulut qu'elle se contentât de cette courte visite, fit sa prière à la porte de la maison, et retourna dans sa solitude. Il ne se proposa pas seulement, en agissant de la sorte, de garder sa résolution ; il voulut, dit Rufin, donner l'exemple aux autres solitaires, (a) pour empêcher

(a) Vit. pp. l. 3. n. 31.



qu'on ne leur permit d'aller voir leurs parens et leurs proches toutes les fois qu'ils en auroient envie.

L'endroit où il se retira étoit un désert affreux et sans consolation humaine, situé entre ceux de Sceté et de Nitrie. C'est là que cet homme, aussi mort à lui-même qu'il l'étoit au monde, entreprit les travaux de la pénitence avec une nouvelle ardeur, comme s'il n'avoit rien fait jusqu'alors. Il creusa un puits dans l'intention de se contenter de l'eau que la Providence lui donneroit, quelle qu'elle fût, et elle se trouva si amère et si salée, que personne n'en pouvoit boire, en sorte que ceux qui le venoient voir, étoient obligés d'en porter d'autre pour leur usage. Il ne laissa pas de s'en servir, et persévéra pendant trente ans, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de sa vie, dans cette terrible austerité. Des solitaires lui représentèrent qu'il ne pouvoit soutenir une si grande incommodité, et qu'il feroit bien de changer de demeure. Mais il leur fit cette admirable réponse : « Si nous fuyons, mes frères, l'amertume et le travail de l'abstinence pour trouver le » repos dans ce monde, nous ne participerons pas » après cette vie aux biens véritables et infiniment » doux de l'éternité. Ainsi nous serons malheureusement privés des ineffables et perpétuelles délices » du paradis. »

Ajoutons à la rigueur de cette mortification la frugalité de ses repas ; (a) car il n'y mangeoit qu'un pain de six onces et cinq olives, encore le faisoit-il en se promenant : de quoi quelqu'un lui ayant demandé la

(a) Vit. pp. l. 3. n. 51 ; et l. 5. libell. 4. n. 54.

cause , il lui répondit qu'il ne vouloit pas le faire comme une action à laquelle on doit s'appliquer ; mais seulement comme une chose passagère. Il dit aussi à un frère qui lui faisoit la même question , qu'il en agissoit de la sorte pour s'empêcher de sentir du plaisir en mangeant.

Quoiqu'il fût ainsi sévère envers lui-même , il n'avoit que de la douceur envers les autres , même envers ceux qui tomboient dans de grandes fautes ; et on doit remarquer ici en passant , que cet esprit de douceur a été celui des principaux Pères des déserts , de ceux qui ont éclaté au-dessus des autres par l'éminence de leurs lumières et la sainteté de leur vie , dont on trouvera souvent des exemples dans ce recueil. (a) On rapporte de lui , que dans une assemblée qu'on tint à Sceté , où il se trouva , des solitaires conférant ensemble après le saint sacrifice sur diverses choses , le discours tomba ensuite sur la conduite de plusieurs frères absens , et nommément sur celle d'un d'entr'eux qui avoit commis une faute. Pior garda quelque temps le silence ; mais à mesure qu'il vit qu'on engageoit le discours contre la règle de la charité , il sortit de l'assemblée , emplit un sac de sable qu'il chargea sur ses épaules derrière le dos , mit aussi quelque peu de sable dans un petit panier qu'il porta devant lui , et vint se montrer aux solitaires dans cet équipage. Ils lui en demandèrent le sujet avec étonnement , et il leur fit cette belle leçon : « Ce grand sac rempli de sable représente mes pé-  
» chés qui sont en grand nombre ; c'est pour cela que

(a) Vit. pp. l. 5. libell. 9. n. 9. cot.

» je les ai mis derrière mon dos pour ne pas les voir ,  
» de peur d'être obligé de m'en attrister et de les  
» pleurer. Ce petit panier, au contraire , que j'ai de-  
» vant moi , et qui ne contient qu'un peu de sable ,  
» représente les péchés de ce frère que je m'avise de  
» considérer , pour le juger et le condamner sous le  
» prétexte spécieux de m'en affliger. Cependant il  
» vaudroit bien mieux que je misse mes péchés de-  
» vant mes yeux , pour les bien connoître , pour y  
» penser continuellement , et pour prier Dieu de me  
» les pardonner. » Cette instruction les fit apercevoir  
de leur faute ; ils rentrèrent en eux-mêmes , et avouè-  
rent que la leçon qu'il leur donnoit , étoit la véritable  
voie du salut. Nous rapporterons de l'abbé Moïse une  
action à peu près semblable.

Egalement empressé à secourir ses frères , saint  
Pior n'employoit pas seulement le discours pour leur  
avantage spirituel , il se servoit aussi du don de mi-  
racles qu'il avoit reçu de Dieu , pour leur soulage-  
ment corporel. C'est ainsi que tandis qu'il se refusoit  
par mortification d'user en sa faveur du pouvoir qu'il  
avoit reçu du ciel , pour obtenir du Seigneur qu'il  
changeât l'eau amère de son puits en une meilleure , il  
en obtint d'excellente à quelques frères qui avoient tra-  
vaillé inutilement pour en avoir. Voici comme Pallade  
dit l'avoir appris de Moïse le Lybien , (a) solitaire  
d'une très-éminente vertu. Lorsque j'étois encore fort  
jeune dans le monastère , dit Moïse , nous nous mîmes ,  
au nombre de quatre-vingts , à creuser un puits de

(a) Vit. pp. l. 8. c. 88.

vingt pieds de largeur. Il y avoit déjà trois jours que nous travaillions ; mais ayant eu le malheur de passer d'une coudée la veine d'eau que nous avions vue auparavant et que nous tâchions de suivre , nous nous trouvâmes à sec. Cela nous découragea si fort que dans la peine et l'affliction où nous étions , nous commençâmes à consulter entre nous si nous n'abandonnerions pas l'ouvrage. Nous étions dans cette irrésolution quand tout-à-coup nous vîmes venir à nous du fond du désert le saint vieillard Pior, couvert d'une peau de brebis à son ordinaire , qui s'avançoit malgré le fort de la chaleur du midi. Comme il nous eut salués, il nous dit : O gens de petite foi ! pourquoi vous affligez-vous et perdez-vous ainsi courage ? car vous n'en avez plus depuis hier. Il descendit ensuite dans le puits, et après y avoir fait oraison avec nous, il donna trois coups de pic en terre , en adressant à Dieu cette prière : Mon Dieu , qui êtes le Dieu des patriarches , ne permettez pas que le travail de vos serviteurs leur devienne inutile , mais accordez-leur l'eau dont ils ont besoin. A peine eut-il dit ces paroles que l'eau sortit avec une telle violence , qu'elle rejaillit sur tous tant que nous étions. Il fit encore oraison , et se retira tout de suite en nous disant : voilà le sujet pour lequel je suis venu ici. Nous le conjurâmes beaucoup de vouloir s'arrêter pour prendre quelque nourriture , mais nous ne pûmes jamais l'y faire résoudre ; disant pour excuse qu'il lui suffisoit d'avoir accompli ce qui l'avoit amené chez nous.

On rapporte aussi de lui, (a) qu'allant visiter l'abbé Pambon, il porta du pain; de quoi saint Pambon lui témoignant être surpris, il lui dit que c'étoit de peur de l'incommoder. Pambon ne lui en parla pas davantage; mais quelque temps après l'étant allé voir à son tour, il porta du pain trempé dans l'eau, et quand Pior lui demanda pourquoi il l'avoit trempé, il lui répondit que ç'avoit été de peur de l'incommoder.

Pallade conclut en ces termes ce qu'il rapporte de ce grand Saint : « Voilà quelles ont été les vertus mer-  
 » veilleuses de Pior, qu'on peut appeler une colonne  
 » de patience et d'une patience admirable et extraor-  
 » dinaire. Telles ont été les vertus dans lesquelles il a  
 » consommé sa vie sainte. Au lieu de l'amertume de  
 » cette fontaine qui l'a fait souffrir si long-temps sur  
 » la terre, son âme goûte maintenant dans le ciel la  
 » douceur d'une source éternelle de délices. » (b) Le même auteur dit que plusieurs solitaires ayant voulu, pour imiter sa pénitence, demeurer comme lui dans sa cellule, aucun d'eux n'y put rester un an entier, tant le lieu étoit incommode.

Ammon, religieux de Tabenne et depuis évêque, dont nous avons cité la lettre dans la vie de saint Pacôme et de saint Théodore le sanctifié, s'étant retiré par le conseil de celui-ci dans le désert de Nitrie, (c) dit qu'entre les solitaires qui y florissoient en sainteté avec saint Amon, éclatoient principalement saint Pambon et le serviteur de Dieu Pior, qui avoient reçu

(a) Vit. pp. l. 8. c. 11. — (b) Vit. pp. l. 8. c. 87. — (c) Am. Epist. apud. Boll. 14 Maii. n. 21.

du Seigneur la grâce de guérir les malades. Saint Pior mourut à la fin du quatrième siècle, comme le prouvent fort bien les doctes continuateurs de Bollandus, (a) âgé d'environ cent ans, sur quoi l'on peut consulter M. de Tillemont. (b)

## CHAPITRE VI.

~~~~~

L'ABBÉ HOR, OU OR, ET ATHRÉ SON DISCIPLE,

Solitaires de Nitrie.

IL y a eu deux abbés Hor qui florissoient en même temps, (c) l'un solitaire particulier au désert de Nitrie, l'autre père de plusieurs moines en Thébaïde, (d) que S. Jérôme accuse d'origénisme, et dont Rufin, origéniste lui-même, (e) a fait un grand éloge. Le premier demeura d'abord à Sceté, où il fut en grande réputation parmi les frères. Il y eut saint Sisoés pour disciple; mais il se retira ensuite au mont de Nitrie, et ce fut apparemment pour le sujet qui obligea saint Sisoés de se retirer à la montagne de saint Antoine : (f) c'est-à-dire, parce que la solitude de Sceté commençant d'être dès lors trop fréquentée, ils crurent l'un et l'autre devoir chercher un lieu plus éloigné du commerce des hommes, pour vaquer avec une entière liberté d'esprit aux exercices de leur état.

(a) Boll. 17 Jan. — (b) Till. t. 8. p. 804. — (c) *Id.* t. 7. p. 601. — (d) Hier. Epist. ad. Ctesiph. — (e) Vit. pp. l. 2, c. 2. — (f) Cot. t. 1. p. 672.

Les solitaires qui connoissoient l'abbé Hor , (a) rendoient de lui unanimement ce glorieux témoignage , que non-seulement il n'avoit jamais déguisé la vérité , ni fait de serment , ou prononcé de malédiction contre personne , mais ce qui est bien plus admirable , il n'avoit jamais parlé inutilement. Il ne vouloit rien savoir de ce qui se passoit hors de sa cellule , et il disoit quelquefois à Paul son disciple : (b) prenez garde de n'apporter jamais ici aucune nouvelle du dehors. C'est qu'il comprenoit que cela ne sert qu'à distraire l'esprit des choses célestes , et que le moindre inconvénient qui en arrive , est de perdre le temps en vaines paroles.

Il sanctifioit son travail par le recueillement intérieur , nourrissant son cœur de saintes réflexions , (c) tandis que ses mains étoient occupées à ses ouvrages ordinaires. Un jour qu'il construisoit avec l'abbé Théodore une nouvelle demeure pour quelque solitaire , ils se dirent l'un à l'autre : si Dieu nous appelloit présentement , que ferions-nous ? Cette considération les toucha si fort , que les larmes leur coulèrent des yeux. Ils cessèrent de travailler , et se retirèrent dans leur cellule pour s'y livrer à des sentimens de componction. On rapporte encore de lui et du même abbé Théodore , (d) qu'ils étoient si soumis à la volonté de Dieu , que quoi qu'il leur arrivât , ils lui en rendoient des actions de grâces.

L'abbé Hor avoit établi l'ouvrage de sa perfection , auquel il travailloit sans cesse , (e) sur le fondement

(a) Cot. t. 1. p. 709. — (b) *Id.* — (c) *Id.* — (d) *Id.* p. 710. —
(e) *Id.* p. 711.

d'une sincère humilité : c'étoit là sa vertu principale ; et il l'appeloit la gloire et la couronne du solitaire. (a) Il disoit que quand on est tenté d'orgueil ou de vanité , il falloit aussitôt entrer en compte avec soi-même et examiner ; 1.° Si l'on a accompli tous les commandemens. 2.° Si l'on se regarde comme un serviteur inutile. 3.° Si l'on est véritablement convaincu qu'on est le plus grand de tous les pécheurs. Après cela , disoit-il , s'il vient dans l'esprit qu'on est arrivé à ce degré de vertu , on doit s'humilier de cette pensée et la rejeter bien loin , parce qu'elle seroit capable de ruiner tout ce qu'on auroit fait de bien.

Il donnoit encore cette belle instruction sur l'humilité : (b) « Prenez bien garde de vous préférer à » votre frère , en pensant en vous-même que vous » êtes plus sobre et plus mortifié que lui. Mettez-vous » plutôt , avec le secours de la grâce de Jésus-Christ, » bien au-dessous de lui , dans un esprit d'abjection » volontaire et de charité sincère , de peur que vous » ne succombiez à la tentation de vanité , et que par » là vous ne perdiez le fruit de vos travaux ; vous sou- » venant de ce que dit l'Apôtre : (c) *Que celui qui » est debout prenne garde de tomber*. Par cette pruden- » te précaution vous serez comme assaisonné du » sel de la sagesse dans le Seigneur. »

Il vouloit qu'on redoutât les applaudissemens des hommes comme un piège dangereux pour l'âme , (d) et qu'on regardât les mépris comme un motif d'espé-

(a) Cot. 1. 1. p. 711. — (b) *Id.* — (c) 1 Cor. 10, 12. — (d) Cot. 1. 1. p. 711.

rance en la miséricorde du Seigneur. « Nous pardons
» beaucoup , disoit-il , lorsqu'on nous loue et qu'on
» nous honore plus que nous ne méritons , (et il ne
» croyoit jamais de le mériter;) au lieu que lors-
» qu'on paroît ne faire aucun cas de nous, nous avons
» tout lieu d'espérer que nous serons honorés de
» Dieu. » Il vouloit même qu'on portât le renonce-
ment à l'estime des hommes , jusqu'à désirer de pas-
ser pour insensé dans leur esprit. (a) « Il faut , disoit-
» il , fuir absolument d'être connu des hommes , ou
» se jouer d'eux en voulant paroître à leurs yeux com-
» me dépourvu de jugement en beaucoup de ren-
» contres. »

Le comte Longin , (b) célèbre par sa piété et par ses grandes aumônes , désirant de le voir , fut dans sa solitude et pria un ancien de le conduire à sa cellule. Celui-ci , qui savoit l'opposition de l'abbé Hor pour ces visites d'éclat , crut devoir le prévenir, et lui loua beaucoup la piété du comte. Il lui répondit : je sais qu'il est homme de bien ; mais empêchez qu'il passe ce torrent pour me venir voir.

(c) C'étoit encore par cette même humilité qu'il n'attribuoit jamais à la faute de ses frères ce qu'il avoit à en souffrir dans les occasions ; mais il ne l'attribuoit qu'à sa propre faute et à ses péchés ; (d) et il disoit aussi que pour apaiser les émotions de notre cœur en pareilles rencontres , il faut penser que quand nous croyons que les autres ont tort , nous ne devons pas douter que les autres ne pensent de même de nous.

(a) Cot. t. 1. p. 712. — (b) *Id.* — (c) *Id.* p. 711. — (d) *Id.* p. 710.

Un homme si humble ne pouvoit manquer d'avoir une grande horreur de ce qui blesse la charité. (a) Aussi détestoit-il souverainement la médisance , qu'il appelloit la mort de l'âme. Il donnoit pour conseil et pour s'empêcher d'y tomber une seconde fois , lorsqu'on avoit eu le malheur de le commettre ; il donnoit, dis-je , pour conseil de s'aller jeter aussitôt aux pieds de celui dont on avoit parlé inconsidérément , de lui demander humblement pardon , et de lui promettre qu'on ne se laisseroit plus séduire par le malin esprit.

Voici un trait qui montre quelle étoit la délicatesse de sa conscience à l'égard de la charité. (b) Il avoit envoyé son disciple Paul pour acheter la provision de branches de palmier dont ils avoient besoin pour leurs ouvrages. Paul s'étant adressé à plusieurs pour en avoir , et apprenant d'eux qu'elles avoient été retenues par d'autres , il en trouva enfin chez un jardinier , qui lui dit qu'à la vérité quelqu'un avoit déjà donné des arrhes pour celles qu'il avoit , mais comme c'étoit depuis long-temps , et qu'il ne se présentoit pas pour les venir prendre , il pouvoit les emporter ; ce qu'il fit. A son retour il rendit compte de tout ceci à l'abbé Hor , qui frappant des mains , dit : Hor ne travaillera point de cette année. Il ne voulut pas même lui permettre de placer ces palmes dans sa cellule , et l'obligea de les reporter au jardinier.

Dieu voulant le purifier toujours plus et consommer sa vertu par une longue patience , lui envoya une ma-

(a) Cot. t. 1. p. 712. — (b) *Id.* pag. 709.

ladie qui dura au moins dix-huit ans. Ce fut pendant ce temps-là que saint Sisoés vint de la montagne de saint Antoine pour le voir. C'étoit sans doute au désert de Nitrie, où il avoit, au lieu de Paul dont nous avons parlé, un autre disciple nommé Athré, avec qui il vivoit dans une parfaite union, bien qu'ils fussent d'un pays différent. Saint Sisoés lui demanda quelques avis, et il lui répondit : (a) « Que vous » dirai-je ? imitez ce que vous croyez de voir ici de » bon ; car Dieu assiste celui qui se fait violence. » Une autre fois lui ayant aussi demandé quelque instruction pour son âme, il lui répondit : Avez-vous de la confiance en moi ? Assurément, lui dit saint Sisoés. Eh bien, ajouta le vieillard, allez et faites comme vous m'avez vu faire. Mais encore lui dit saint Sisoés, que voulez-vous que j'imite en vous plus particulièrement ? A quoi il répondit : vous voyez que je me considère comme étant au-dessous de tous les hommes.

Saint Sisoés étant allé depuis passer quelque temps à Clyisma sur la rive occidentale de la mer rouge, (b) il racontoit ainsi à l'abbé Piste et à six autres solitaires qui l'étoient venus voir, combien il avoit été édifié de l'abbé Hor et de son disciple dans la visite qu'il leur avoit faite. « L'abbé Hor, leur dit-il, et l'abbé Athré » vécurent ensemble étroitement unis jusqu'à ce que » la mort les sépara. Le premier excelloit en humilité » et l'autre en obéissance. Je demeurai quelques jours » avec eux dans l'intention de m'instruire, en étudiant » quelle étoit l'excellence de leur vertu, et je ne

(a) Cot. t. 1. p. 641 et 710. — (b) *Id.* p. 641.

» tardai

» tardai pas d'en voir une preuve marquée; en effet ,
 » quelqu'un leur ayant apporté un petit poisson ,
 » comme Athré le fendoit avec un couteau , l'abbé
 » Hor l'appela , et sur-le-champ il laissa le couteau
 » enfoncé dans le poisson sans achever de l'éventrer,
 » pour se rendre à l'obéissance. J'en fus étonné, et
 » je lui demandai comment il avoit fait pour acquérir
 » cette vertu si parfaitement. Il me répondit : vous
 » faites attention à mon obéissance , c'est bien plutôt
 » celle du vieillard qu'il faut considérer ; et me pre-
 » nant par la main, il me dit : venez et voyez. Je vis
 » donc qu'il lui présenta le poisson ; mais il l'avoit mal
 » apprêté expressément , afin que je fusse témoin de
 » sa soumission et de sa patience. Hor ne laissa pas
 » d'en manger sans témoigner de la répugnance. Athré
 » lui dit : le trouvez-vous bon , mon père ? et il lui
 » répondit : oui , il est bon. Ensuite il lui présenta
 » quelque'autre chose qu'il avoit mieux apprêtée , et lui
 » dit : mon père , j'ai mal accommodé ceci. Hor en
 » mangea et répondit : oui , il n'est pas si bon. Ainsi
 » il ne disoit que comme son disciple. Ensuite celui-ci
 » me dit : vous avez vu que c'est moins moi qui obéis
 » ici que ce vénérable vieillard. »

Tel fut l'abbé Hor , solitaire particulier de Nitrie.
 Nous ne disons rien de celui de Thébaïde , à cause
 des erreurs dont saint Jérôme l'accuse. Rufin , fort
 suspect en ceci , lui donne de grandes louanges qu'on
 peut lire au second livre (a) du recueil des Pères des
 déserts. La plupart des auteurs confondent ces deux

(a) C. 2.

Hors, (a) et n'en font qu'un même personnage. Et quant à ses erreurs, ils avouent qu'il a suivi les sentimens d'Origène; mais ils disent qu'il l'a fait par méprise et sans attachement, étant prêt à se soumettre au jugement de l'Eglise, et qu'enfin on ne peut le mettre au nombre des origénistes, condamnés comme tels par les évêques, soit dans le synode d'Alexandrie en 359, soit par le pape Anastase en 400, puisqu'il étoit déjà mort en 391, et qu'il n'a laissé aucun écrit. Aussi les Grecs révèrent la mémoire de l'abbé Hor le 7 d'août. Les continuateurs de Bollandus disent qu'il ne conste pas qu'il soit mort dans ses erreurs; mais ils ne lui ont pas donné le titre de saint, et nous les avons suivis.

CHAPITRE VII.



SAINT PAMBON,

Solitaire de Nitrie.

CEUX qui ont écrit les actions et les paroles remarquables des Pères des déserts d'Orient, n'ont parlé de saint Pambon qu'avec des éloges magnifiques. Ils nous l'ont représenté comme un ami de Dieu, (b) qui n'enseignoit que ce qu'il avoit appris de Jésus-Christ. Comme un de ces hommes célestes que leur éminente piété élevoit si fort au-dessus des autres, qu'ils sem-

(a) Bult. hist. mon. t. 1. c. 8. n. 3. — (b) Ruf. hist. l. 2. c. 4.

bloient n'avoir de communication qu'avec les anges. Comme un de ces maîtres souverainement éclairés dans les voies de Dieu , et qui n'excelloient pas seulement dans la sagesse chrétienne , mais que Dieu prenoit plaisir de relever dans le fond de leur solitude par le don des miracles , dont la pureté de leur vie , jointe à la candeur et à la simplicité de leur conduite , les avoit fait trouver dignes à ses yeux.

On ne sait pas en quelle année il naquit , ni quelle fut sa patrie. Mais il paroît qu'il quitta le monde à bonne heure , puisqu'il ne savoit pas lire lorsqu'il se proposa de l'abandonner (a). Il s'adressa d'abord à un solitaire qu'il pria de lui faire apprendre quelques psaumes par cœur , et il en reçut pour première leçon ces paroles du psaume 38 : *J'ai dit en moi-même : je veillerai exactement sur moi pour ne point pécher par ma langue*. Pambon en fut touché , et ne pensa pas tant à les retenir dans sa mémoire , ce qui n'étoit pas fort difficile , qu'à les prendre pour règle de sa conduite. Il dit à ce solitaire que cette leçon lui suffisoit , et qu'il retourneroit à lui lorsqu'il l'auroit bien apprise. Il fut six mois sans y revenir , au bout desquels le solitaire l'ayant rencontré et lui ayant demandé pourquoi il avoit resté si long-temps sans paroître , il lui avoua que c'étoit parce qu'il n'avoit pas encore bien appris sa première leçon. Dans la suite un de ses amis lui demanda s'il l'avoit enfin apprise , et il lui répondit qu'à peine il avoit pu en venir à bout en dix-neuf ans de temps.

(a) Socr. l. 4. c. 23. Ed. val. n. 1.

Il se retira ensuite auprès de saint Antoine, (a) et fit sous sa conduite de si merveilleux progrès dans la vie intérieure, que ce grand patriarche disoit de lui que le Saint-Esprit reposoit dans son cœur. Entre les instructions qu'il en reçut, les historiens ont remarqué celle-ci : ne vous confiez pas en votre justice : (b) conduisez-vous de telle sorte que vous n'ayez jamais sujet de vous repentir de ce que vous aurez fait, et retenez votre langue et votre appétit.

Il ne demeura pas toujours auprès de cet excellent maître. Dieu l'appela au désert de Nitrie pour l'y rendre un des plus fermes soutiens de la vie religieuse, par ses avis et ses exemples. On trouve pourtant qu'il a été aussi aux Cellules et à Sceté, déserts voisins de celui de Nitrie ; mais il fit son principal séjour dans celui-ci.

Comme il n'avoit d'autre intention en se rendant solitaire, que de vivre inconnu aux hommes, pour n'être connu que de Dieu seul, il lui demanda pendant trois ans qu'il ne le glorifiât point sur la terre ; et c'est ce qui montre en même temps combien il désiroit de s'établir solidement dans la vertu d'humilité, qu'il savoit être le fondement de toutes les autres ; mais Dieu qui se plaît à élever les âmes humbles, et qui l'avoit conduit dans cette solitude pour l'édification de ses frères, l'y plaça comme une lumière éclatante sur le chandelier, et le rendit en si grande vénération, que quand quelque solitaire étoit attaqué de tentation de vanité, il se disoit à lui-même : (c) suis-je tel que

(a) Cot. t. 1. p. 610. — (b) *Id.* pag. 342. — (c) Vit. pp. l. 3. c. 101.

saint Antoine ou que l'abbé Pambon? (a) Sur quoi les historiens remarquent qu'il paroissoit quelquefois sur son visage je ne sais quoi de grand et de majestueux comme d'un auguste prince assis sur son trône, et d'autres fois même une clarté lumineuse semblable à celle de Moïse, en sorte qu'on en étoit frappé en le voyant. Ce qu'on rapporte aussi de saint Sisoës et de l'abbé Silvain.

Il ne faut pas s'étonner après cela si ses frères recouroient à lui avec tant de confiance; aussi recevoient-ils ses avis avec une crainte respectueuse, (b) comme si Dieu même les eût donnés. C'étoit avec d'autant plus de fondement que saint Pambon étoit plus porté par son humilité à garder le silence qu'à instruire les autres; qu'il ne parloit jamais qu'après avoir consulté Dieu par la prière; et on disoit même de lui (c) qu'il avoit porté l'exactitude et la circonspection de ses réponses à un plus haut point de perfection que saint Antoine et les autres saints.

Lorsqu'on l'interrogeoit sur la sainte Ecriture et sur quelque autre matière spirituelle, (d) il répondoit ordinairement qu'il ne savoit pas ce qu'il devoit dire; ensuite il prenoit du temps pour prier et pour réfléchir. Il étoit ainsi quelquefois trois mois à faire attendre sa réponse, avouant toujours avec humilité et simplicité qu'il ignoroit ce qu'il falloit dire: jusqu'à ce qu'enfin ayant beaucoup invoqué le Seigneur, pour ne

(a) Cot. t. 1. p. 641. — (b) Vit. pp. 1. 8. c. 10. — (c) *Id.* — (d) Cot. t. 1. p. 640.

rien répondre que selon sa volonté, il parloit selon que Dieu le lui faisoit connoître.

Deux solitaires vinrent un jour le consulter, (a) et l'un d'eux lui dit : Mon Père, je passe pour l'ordinaire deux jours sans manger, après quoi je mange deux petits pains, pensez-vous que je me sauve en faisant ainsi ? L'autre lui dit ensuite : Et moi, mon Père, je gagne tous les jours de mes mains deux petites pièces de monnoie, dont je retiens ce qui m'est nécessaire pour ma nourriture, et je donne le reste aux pauvres ; me sauverai-je en faisant ainsi ? Pambon les ayant écoutés avec attention, ne leur répondit rien, et ils furent quatre jours à attendre sans qu'il leur dit aucune parole. Au bout de ce temps ils pensèrent à se retirer, et en témoignèrent de la peine ; mais des ecclésiastiques qui étoient sur le lieu, les consolèrent en leur disant : Ne vous affligez pas, mes frères : ce bon vieillard n'est pas en usage de répondre aux questions qu'on lui fait jusqu'à ce qu'il ait consulté Dieu. Ayez un peu de patience, et Dieu vous récompensera. Ils retournèrent donc au Saint comme pour prendre congé, et se recommandèrent à ses prières. Alors les regardant et s'inclinant à terre, il écrivit avec le doigt sur le sable, parlant d'eux en son propre nom : Pambon jeûne deux jours de suite, après quoi il mange deux petits pains, est-il moine pour cela ? non. Pambon gagne chaque jour par son travail deux pièces de monnoie dont il donne une partie en aumône, est-il aussi moine pour cela ? non. Ensuite il ajouta : tout

(a) Col. t. 1. pag. 658.

cela est bon ; mais si tu as soin de ne rien faire qui blesse la charité , tu te sauveras. Ces solitaires lisant cette réponse , pensèrent à la mettre à profit et se retirèrent fort satisfaits.

Tant de précautions qu'il prenoit avant que de donner ses réponses , firent que sa conscience ne lui en reprocha jamais aucune , et il put dire sans altérer la vérité , (a) que depuis qu'il avoit renoncé au siècle , Dieu lui avoit fait la grâce de n'avoir jamais eu sujet de se repentir d'aucune parole qu'il eût dite. (b) Théophile , patriarche d'Alexandrie , étant venu à Sceté , les solitaires s'assemblèrent pour le recevoir , et prièrent l'abbé Pambon , qui s'y rencontra , de lui dire quelque chose pour l'édifier ; mais il leur répondit : (c) Si mon silence ne l'édifie point , mes paroles ne le feront pas. Un solitaire lui demanda dans une rencontre , s'il étoit bon de louer les autres , et il lui répondit qu'il étoit encore mieux de se taire. Saint Pæmen disoit qu'il avoit remarqué en lui trois pratiques excellentes , son jeûne qu'il gardoit régulièrement tous les jours jusqu'au soir , son silence rigoureux , et beaucoup de travail des mains.

Son amour pour le silence n'étoit pas seulement l'effet des premières leçons qu'il en avoit reçues , soit du solitaire auquel il s'adressa en s'engageant dans l'état monastique , soit de saint Antoine le grand dont il s'étoit ensuite rendu le disciple ; il couloit aussi , pour ainsi dire , d'une source intérieure , et de cet esprit de recueillement et de crainte de Dieu dont il

(a) Cot. t. 1. p. 602. — (b) *Id.* pag. 462. — (c) *Id.* p. 602.

étoit pénétré dans le fond de son cœur; ou pour mieux dire, le silence le disposoit toujours plus au recueillement, et le recueillement le conservoit dans le silence. C'est aussi ce qui faisoit qu'il avoit toujours l'air grave et sérieux, et qu'on ne le vit jamais sourire. (a) Les démons voulurent le tenter une fois là-dessus, et pour l'obliger à rire, ils attachèrent une plume au bout d'un bâton, et se mirent à la porter en faisant de grands efforts, comme s'il eût été question d'un fardeau extraordinaire. Le Saint se dérida un instant à ce spectacle ridicule, et aussitôt cette troupe de fantômes se mit à sauter et à danser en lui reprochant d'avoir ri, comme si elle eût remporté sur lui une grande victoire; mais le Saint leur dit: Je n'ai pas voulu rire, j'ai voulu me moquer de votre foiblesse, voyant que vous vous mettez en si grand nombre pour porter une plume.

Il préféroit le renoncement à sa propre volonté (b) aux austérités corporelles et aux pratiques extérieures de charité. Quatre solitaires vêtus de tuniques de peau, vinrent du désert de Sceté pour le consulter sur la conduite qu'ils gardoient. L'un d'eux jeûnoit beaucoup; l'autre pratiquoit une grande pauvreté; le troisième s'appliquoit aux œuvres de charité, et le quatrième persévéroit depuis vingt-deux ans dans l'obéissance sous la conduite d'un ancien. Après les avoir écoutés, il donna la préférence au dernier, parce, disoit-il, que ce que les autres faisoient, c'étoit de leur propre choix; au lieu que celui qui vivoit sous

(a) Cot. t. 1. p. 641. — (b) Cot. t. 1. pag. 638, 639.

l'obéissance, renonçoit à sa volonté propre; et je vous assure, ajouta-t-il, que ceux qui persévèrent jusqu'à la fin dans ce saint renoncement, sont comparables à ceux qui confessent le nom de Jésus-Christ.

On remarque aussi qu'entre les vertus dont il recommandoit la pratique, il insistoit principalement sur la miséricorde et la charité envers le prochain. Un solitaire lui dit dans une rencontre : (a) Pourquoi, mon Père, les malins esprits m'empêchent-ils de faire du bien aux autres? Et il lui répondit : Ne parlez pas de la sorte, car ce seroit accuser Dieu de mensonge. Dites plutôt : C'est moi-même qui ne veux pas exercer la miséricorde; car Dieu a dit : (b) *Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les scorpions et les serpents, et toute la force de l'ennemi*; pourquoi donc ne fouleriez-vous pas aux pieds les esprits immondes? Pareillement Théodore de Phermé lui ayant donné un mot d'édification, il lui répondit, quoiqu'avec peine à cause de sa grande humilité : Allez, et exercez la miséricorde envers tout le monde.

Il envoya un jour en Egypte son disciple (c) pour lui amener un chameau dont il avoit besoin pour porter ses ouvrages qu'il vouloit vendre. Ce religieux rencontra en revenant un ancien solitaire, qui lui dit que s'il avoit su qu'il avoit été prendre un chameau, il l'auroit prié d'en amener aussi un pour lui. Le disciple ne manqua pas de rapporter ceci au Saint, qui préférant l'utilité de son prochain à ses propres inté-

(a) Vit. pp. 1. 5. libell. 10. n. 66. — (b) Luc. 10. — (c) Vit. pp. 1. 3. c. 146.

rêts , envoya aussitôt vers ce bon solitaire , pour lui dire qu'il n'étoit pas pressé de vendre ses ouvrages , qu'il pouvoit disposer du chameau , et qu'il suffisoit qu'il le lui ramenât lorsqu'il auroit vendu les siens. Le solitaire accepta l'offre ; mais lorsqu'il sut que saint Pambon ne s'en étoit privé que pour exercer la charité envers lui , malgré le besoin qu'il en avoit , il en versa des larmes , et dit à son disciple : Votre charité m'a ravi le mérite que j'aurois acquis si j'avois eu la patience d'attendre davantage.

Saint Pambon se distingua aussi parmi les solitaires par le détachement des choses du monde , qu'il porta à la plus haute perfection. Il étoit vêtu si pauvrement , (a) qu'après sa mort l'abbé Isaac , solitaire des Cellules , voyant que quelques frères portoient des habits plus propres que les autres , leur dit : Nos anciens , et surtout l'abbé Pambon , ne portoient que des habits usés et tout pleins de pièces , (b) et vous recherchez la vanité dans les vôtres. Aussi ce Saint disoit qu'un moine devoit avoir des habits si pauvres , qu'il eût pu les exposer pendant trois jours hors de sa cellule , sans qu'aucun passant fût tenté de les ramasser.

Pallade dit de lui (c) qu'entre les avantages spirituels qu'il avoit reçus de Dieu pour la pratique des vertus , on pouvoit remarquer principalement le mépris qu'il faisoit de l'or et de l'argent , ce que Jésus-Christ nous a tant recommandé. Socrate rapporte aussi que quel-

(a) Vit. pp. 1. 5. libell. 6. n. 9. — (b) Cot. t. 1. p. 639. — (c) Vit. pp. 1. 8. c. 10.

qu'un lui ayant présenté quantité de pièces d'or pour les distribuer aux pauvres , (a) et l'ayant prié de les compter, il lui répondit qu'il ne devoit pas regarder ce qu'il donnoit , mais seulement dans quel esprit il le donnoit. Peut-être que cet auteur parle là du fait de Mélanie l'ancienne , que nous allons raconter après Pallade , qui l'avoit appris d'elle-même.

Cette dame étant venue de Rome à Alexandrie , apprit d'Isidore , prêtre et administrateur de l'hôpital de cette ville , la grandeur du mérite de saint Pambon , et le pria de l'accompagner au mont de Nitrie , pour lui procurer le bonheur de le voir et de se recommander à ses prières. Elle le trouva assis et occupé à faire des corbeilles selon son usage , et lui présenta des vases d'argent de trois cents livres pesant , le priant de vouloir bien participer aux richesses que la Providence lui avoit confiées. Le Saint , sans détourner les yeux de dessus son ouvrage , lui répondit comme pour la bénir : Dieu soit votre récompense , et se tournant vers son disciple Origène , il lui dit : Allez et distribuez ceci aux monastères de la Lybie et des îles , qui sont plus pauvres que les autres , et n'en donnez point à ceux d'Égypte , dont le pays est plus riche et plus abondant.

Cependant , dit Mélanie , je me tenois debout devant lui , espérant qu'il me donneroit sa bénédiction , ou qu'il me témoigneroit par quelque parole le cas qu'il faisoit d'un si riche présent ; mais comme il gardoit le silence , je m'avisai de lui dire : Mon Père , je ne

(a) Hist. l. 4. c. 23.

dois pas vous laisser ignorer qu'il y a là trois cents livres d'argent ; à quoi il me répondit sans jeter un seul regard ni sur moi ni sur le coffre où étoit cet argent : « Ma fille, celui à qui vous avez donné ceci , n'a pas » besoin que vous lui disiez combien il pèse , puisque » pesant lui-même les montagnes et les forêts dans ses » divines balances , il ne sauroit ignorer le poids de » votre argent. Vous auriez raison de me le dire , si » c'étoit à moi que vous le donnez ; mais puisque c'est » à Dieu que vous l'offrez , lui qui n'a pas dédaigné » de recevoir deux oboles des mains d'une pauvre » veuve , et qui les a préférées aux présens des riches , » il est inutile que vous en parliez davantage. » Voilà , ajouta Mélanie , en racontant ceci à Pallade , ce que la grâce de Dieu me fit trouver , lorsque j'allai à la montagne de Nitrie.

Ce grand Saint ne se contentoit pas de mépriser l'argent , comme nous venons de le voir , il eût considéré aussi comme un grand crime si un religieux en avoit fait amas. Cela parut par le terrible jugement qu'il prononça , de concert avec l'abbé Macaire et l'abbé Isidore contre un moine à qui on en trouva après sa mort. Voici comment saint Jérôme et Rufin le racontent. (a) Un frère du désert de Nitrie , plus ménager qu'avare , mais qui ne pensoit pas comme il auroit dû , que Jésus-Christ avoit été vendu trente pièces d'argent , laissa en mourant une somme de cent écus , qu'il avoit amassée en filant du lin. Tous les solitaires de ce désert qui habitoient en diverses cellules ,

(a) Hier. Epist. 22. vit. pp. l. 3. n. 219.

au nombre d'environ cinq mille , s'assemblèrent à ce sujet pour délibérer sur ce qu'il y auroit à faire. Les uns disoient qu'il falloit distribuer cet argent aux pauvres ; d'autres qu'il le falloit donner à l'Eglise, et quelques-uns qu'il falloit l'envoyer aux parens du mort. Mais Macaire , Pambon , Isidore et les autres anciens qui étoient regardés comme les Pères des moines , étant inspirés du Saint-Esprit , ordonnèrent qu'on enterrerait les cent écus avec le mort , en prononçant sur lui ces terribles paroles : Que ton argent périsse avec toi. Le bon effet que ce jugement produisit sur l'esprit des autres , montra combien il fut juste et saint ; car il inspira une telle crainte à tous les solitaires d'Egypte , qu'ils eussent regardé depuis comme un crime de laisser seulement un écu après leur mort.

Saint Athanase , qui connoissoit le mérite de saint Pambon , l'appela à Alexandrie , (a) sans doute pour y rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ , comme il y avoit appelé saint Antoine , ainsi que nous l'avons rapporté dans sa vie. Il y arriva avec d'autres solitaires , et voyant quelques séculiers assis , il leur dit : levez-vous et saluez ces moines , afin qu'ils vous donnent leur bénédiction ; car leur bouche est sainte , parce qu'ils parlent assidûment de Dieu. (b) Il y rencontra aussi une comédienne richement parée , et en la voyant il se mit à pleurer. On lui en demanda le sujet , et il répondit : Je pleure pour deux raisons ; l'une est la perte de cette femme ; l'autre est de voir que je n'ai pas autant de soin de plaire à Dieu , qu'elle en prend pour plaire à des hommes débauchés.

(a) Cot. t. 1. p. 640. — (b) *Id.* pag. 639.

Ce ne fut pas seulement dans Alexandrie qu'il rendit gloire à la divinité de Jésus-Christ contre les ariens, tant de vive voix que par l'exemple de ses vertus; il le fit encore avec plus d'éclat par l'exil qu'il souffrit pour la même cause; car il fut relégué pour cela dans une île d'Egypte environnée d'un grand marais, et habitée seulement par des païens qu'il convertit à la foi. Il fut aussi exilé à Diocésarée en Palestine, s'il en faut croire Pallade; ce qui pourtant n'est pas sans difficulté; car on doute si cet auteur n'a pas confondu cet exil avec le premier, dont Rufin, témoin oculaire, détaille au long les circonstances. Quoi qu'il en soit, comme le précieux avantage d'avoir été banni pour la défense de la divinité de Jésus-Christ, lui fut commun avec d'autres solitaires, et que le récit de cette persécution interromproit trop la narration, nous nous réservons d'en parler dans un chapitre particulier, pour venir à son heureux décès.

On ne sait pas précisément en quelle année il arriva; mais ce ne peut être avant 385, puisqu'alors Théophile d'Alexandrie vint à Sceté, et que le Saint s'y trouva, comme nous l'avons dit; ni après 390, puisque ce fut l'année que Pallade vint à Nitrie, et il étoit déjà mort. Mélanie l'ancienne fut présente lorsqu'il mourut, et elle le raconta à Pallade. Il travailloit une corbeille, et comme il y eut mis le dernier point d'aiguille, il appela cette dame et lui dit: recevez cette corbeille de mes mains, afin que vous vous souveniez de moi; car je n'ai pas autre chose à vous laisser. Ensuite voyant autour de lui Origène, Am-

monne et quelques autres frères, il leur avoua que depuis qu'il s'étoit retiré dans le désert, il avoit toujours subsisté du travail de ses mains, sans jamais avoir été à charge à personne; qu'il ne se repentoit pas non plus d'aucune parole qu'il eût proférée, et que néanmoins allant comparoitre devant Dieu, il lui sembloit qu'il n'avoit pas commencé encore à le servir. Comme il eut fini de parler ainsi, il rendit son âme à Dieu, sans fièvre, sans ressentir aucune douleur dans le corps, sans aucun symptôme de maladie, étant âgé de soixante et dix ans. Mélanie prit soin de sa sépulture, et conserva religieusement jusqu'à la mort la corbeille qu'elle en avoit reçue. Il ne conste pas que saint Pambon ait été prêtre, comme quelques auteurs l'ont cru; (a) sur quoi l'on peut voir les continuateurs de Bollandus, qui prouvent également qu'il n'y a pas eu plusieurs Pambons.

(a) 1 Jul. § 2. n. 13.

CHAPITRE VIII.

ORIGÈNE, PAËSE, ISAÏE, HÉRACLIDE, CRONE,
ISAAC, HIÉRAX, APOLLON ET JACQUES LE BOITEUX,

Solitaires de Nitrie.

ORIGÈNE avoit été formé par saint Antoine le grand (a) aux devoirs de la vie solitaire. Il se retira ensuite au désert de Nitrie, et non à celui de Sceté, comme l'a cru Sozomène, à moins qu'on ne dise qu'il a demeuré dans l'un et dans l'autre à cause que ces déserts sont voisins, comme avoit fait saint Pambon. Il ne dédaigna pas de se rendre le disciple de ce saint, bien qu'il eût eu un aussi excellent maître que saint Antoine; et il fut aussi son économiste. Rufin nous le représente comme un religieux d'une prudence consommée, et qui se conduisoit en toutes choses d'une manière admirable. Il dit qu'il édifioit tout le monde par le récit qu'il faisoit souvent des vertus de saint Antoine, et qu'il animoit si bien ce qu'il en disoit, qu'il sembloit qu'on eût sous les yeux ce grand patriarche, ce qui enflammoit d'une sainte ardeur tous ceux qui avoient le bonheur de l'entendre. Il doit avoir vécu long-temps, puisqu'il est mis au nombre des plus anciens Pères de Nitrie, et que Sozomène lui donne

(a) Vit. pp. l. 2. c. 26. Hist. l. 6. c. 30.

le titre de vieillard. (a) Pallade apprit de lui quelques particularités de la vie de saint Pambon. Ainsi il vivoit encore quand cet écrivain vint à Nitrie , en 390. On a pris occasion de là de douter si Origène , dont parle Pallade , (b) est le même que celui dont Rufin a fait l'éloge , parce qu'il semble qu'il auroit vécu trop longtemps. Mais cette raison ne paroît pas suffisante pour en faire deux personnages différens , puisqu'on trouve souvent dans les vies des Pères des déserts des solitaires qui ont poussé la vie au delà d'un siècle.

Nous placerons ici l'éloge de deux pieux solitaires appelés Paëse et Isaïe , dont Dieu fit connoître par révélation l'éminente vertu à saint Pambon ; mais ils ne furent pas ses disciples. (c) Il y en a qui croient qu'ils demeuroient dans le désert de Nitrie. Il paroît pourtant plus vraisemblable , par ce que nous allons en rapporter , qu'ils étoient dans une solitude moins éloignée des lieux habités. (d) Voici ce qui en est dit dans les Vies des Pères.

Ils étoient frères , et leur père étoit un marchand qui trafiquoit en Espagne. Après qu'il fut mort , ils partagèrent entr'eux son héritage , qui se trouva monter à cinq mille écus , sans les meubles et les esclaves. Ensuite délibérant sur le parti qu'ils prendroient , ils se dirent l'un à l'autre : Quel genre de vie embrassons-nous ? Si nous suivons celui de notre père , d'autres jouiront après notre mort du fruit de nos travaux , et peut-être aussi que pendant que nous vivrons , nous

(a) Vit. pp. l. 8. c. 10. — (b) Till. t. 8. p. 454. — (c) Bult. l. 1. c. 8. n. 6. — (d) *Id.* l. 8. c. 16. append. c. 5.

tomberons entre les mains des voleurs , ou nous ferons naufrage. Il vaut donc mieux embrasser la vie solitaire , afin de conserver ce que notre père nous a laissé , et pour ne pas perdre notre âme. Ils convinrent donc de se faire religieux ; mais ce fut en suivant chacun une conduite différente ; car l'un donna tout ce qu'il avoit aux monastères , aux églises et aux prisons , sans se rien réserver , et ayant appris un métier pour gagner sa vie , il partagea tout son temps entre le travail et la prière. L'autre se servit de son bien pour bâtir un monastère , où il assembla quelques solitaires avec lesquels il exerçoit l'hospitalité envers tous ceux qui venoient , retenoit les vieillards , servoit les malades , donnoit à tous les pauvres , et le samedi et le dimanche il dressoit trois ou quatre tables , où tous les nécessiteux étoient reçus avec charité.

Ils moururent enfin , et les autres solitaires s'entretenant ensemble du bonheur qu'ils possédoient dans le ciel , comme ayant mené une vie sainte , ils n'étoient pas d'accord sur le degré de béatitude qu'ils avoient mérité ; parce que la vie de celui qui ne s'étoit rien réservé paroissoit plus parfaite aux uns , et que la charité de celui qui avoit servi les pauvres et les malades avec tant de soin et de peine , plaisoit davantage aux autres.

Sur cette contestation de piété , ils allèrent trouver saint Pambon pour savoir de lui ce qu'il en pensoit. Chacun lui proposa son opinion et les raisons sur lesquelles il la fondeoit , et le Saint , après les avoir écoutés jusqu'à la fin , leur dit : ils sont tous deux également

parfaits devant Dieu , parce que l'un a imité Abraham par l'hospitalité qu'il a exercée , et l'autre a imité le zèle du prophète Elie pour se rendre agréable à Dieu.

Ces solitaires ne se rendirent pas d'abord : ils ne pouvoient comprendre comment ces deux frères qui avoient suivi dans la voie de la vertu des routes si différentes , pouvoient néanmoins être égaux en mérite. Ils se jetèrent aux pieds de saint Pambon , et le supplièrent avec instance de leur dire comment cela pouvoit être ; car, disoient ceux qui donnoient la préférence à celui qui s'étoit dépouillé de tout , il a accompli entièrement le conseil de l'Évangile , vendant tout ce qu'il avoit pour le distribuer aux pauvres , passant les jours et les nuits en oraison , et portant sa croix à la suite du Sauveur du monde.

Mais ceux qui parloient en faveur de l'autre , répliquoient , pour appuyer leur sentiment , qu'il avoit une extrême compassion de tous les pauvres , et que sa charité le portoit à s'arrêter dans les plus grands chemins pour retenir et assembler tous les affligés , qu'il assistoit libéralement de ses soins et de ses aumônes , et qu'ainsi il ne s'étoit pas contenté de faire du bien à lui-même , mais qu'il en avoit fait à tous ceux qui se trouvoient dans le besoin.

Leurs différentes raisons ne firent point changer de sentiment à saint Pambon , qui étant mieux éclairé qu'eux , en jugeoit selon la vérité. Il leur répliqua : je vous dis encore une fois qu'ils sont tous les deux égaux en mérite devant Dieu , et je vais vous le faire voir en deux mots : si le premier n'étoit point parvenu , en

donnant tout son bien et en travaillant de ses mains pour gagner sa vie , à la perfection qu'il a acquise , nous ne pourrions pas le mettre en parallèle avec son frère ; mais aussi si l'autre n'avoit pas pratiqué la vertu d'hospitalité comme il a fait , il n'auroit pas égalé son frère en vertu devant Dieu , comme il a fait , puisque Notre-Seigneur a dit lui-même : (a) *Je ne suis pas venu pour être servi , mais pour servir*. Il ne l'a pourtant pas surpassé , bien qu'il ait beaucoup travaillé , parce que dans les fatigues du ministère qu'il exerçoit , il ne laissoit pas de trouver du soulagement et du repos ; mais attendez avec patience jusqu'à ce que Dieu m'ait fait connoître ce qui en est , et je vous en ferai part lorsque vous reviendrez. Ils se retirèrent , et saint Pambon , en leur absence , pria le Seigneur de lui manifester la gloire de ces deux excellens frères ; ensuite il dit à ceux qui revinrent quelques jours après pour être éclaircis de leur doute : Je vous parle en la présence de Dieu , et il sait que c'est selon la vérité. J'ai vu ces deux frères en même rang , et dans un même degré de mérite dans le paradis.

Il y a eu d'autres solitaires appelés Paëse , qui n'ont rien de commun avec celui dont nous avons parlé (b). Cassien parle d'un Paëse qui s'étoit retiré dans un désert fort reculé , et y avoit vécu quarante ans éloigné du commerce des autres solitaires. Il dit qu'il ne mangeoit jamais qu'après le soleil couché. Ammon , disciple de saint Théodore le sanctifié , dit avoir connu deux célèbres solitaires du désert de Sceté , appelés

(a) Matth. 20. — (b) Inst. l. 5, c. 27.

Paëse et Isaïe. Ils vivoient du temps des deux frères dont nous avons parlé ; mais ils étoient bien différens , puisque ce Paëse dont il parle avoit pour frères Paul et Psoïs , dont nous traiterons ailleurs (a). L'abbé Pasteur avoit aussi un frère nommé Paëse ou Païse , qui s'étoit rendu solitaire avec lui. Rufin parle d'un solitaire appelé Payson , et que l'abbé Pasteur rapportoit de lui qu'un religieux lui ayant demandé son avis sur ce qu'il se trouvoit dans une espèce d'insensibilité , sans aucun sentiment de crainte de Dieu , il lui répondit : Allez demeurer avec quelqu'un qui soit bien pénétré de cette salutaire crainte , et vous apprendrez par son exemple à l'acquérir.

Héraclides est marqué par les écrivains ecclésiastiques (b) entre les plus célèbres solitaires du désert de Nitrie (c). Il fut associé à saint Pambon et à plusieurs autres saints du désert dans la persécution qu'ils souffrirent de la part des ariens sous l'empereur Valens. Nous ne savons rien de plus de lui. Il y avoit un prêtre de Nitrie de ce nom vers l'an 357 , qui envoya à Draconce , évêque d'Hermopole , une lettre de consolation écrite aux solitaires de ce désert par saint Théodore le sanctifié , disciple de saint Pacôme (d). Il pourroit bien être le même que l'Héraclides dont nous parlons. Ainsi il auroit ajouté au glorieux titre de confesseur celui du sacerdoce. Saint Jean Chrysostôme fit un Héraclides évêque d'Ephèse. Mais il est postérieur à celui-ci.

(a) Vit. pp. l. 5. libell. 11. n. 25. — (b) Ruf. hist. l. 2. c. 4. — (c) Sozom. l. 3. — (d) Till. t. 8. p. 454.

Crone , habitant du désert de Nitrie , quitta le monde étant encore jeune , (a) et entra dans un monastère pour y vivre sous la conduite d'un supérieur ; mais pressé par l'ennui et la tristesse , il succomba à la tentation , sortit sans congé , et errant de côté et d'autre dans le désert , il arriva enfin au monastère de Pispir , où saint Antoine se rendoit de temps en temps de sa montagne reculée , comme nous l'avons dit dans sa vie , pour parler à ceux qui venoient recevoir ses avis. Il l'y attendit avec plusieurs autres pendant cinq jours , au bout desquels le Saint étant venu , il y fut témoin de ce qui se passa au sujet d'Euloge d'Alexandrie et d'un estropié dont il avoit soin depuis plusieurs années , (b) ce que nous rapporterons en parlant des solitaires du voisinage d'Alexandrie. Comme Crone avoit appris la langue grecque et l'égyptienne , il servit dans cette occasion d'interprète à saint Antoine , qui ne savoit pas le grec , et à Euloge qui ignoroit l'égyptien. Il déclara aussi sa tentation et sa fuite du monastère au Saint , qui l'affermirait dans sa vocation par ses avis salutaires ; après quoi ayant demeuré quelque temps dans la Thébaïde , il alla visiter les monastères d'Alexandrie , et s'y rencontra précisément lorsqu'on faisoit le service du quarantième jour pour Euloge et du troisième pour son estropié ; car ils étoient morts peu de temps après leur retour de Pispir , comme saint Antoine le leur avoit prédit. Alors Crone raconta aux frères tout ce qui s'étoit passé entre le Saint et ceux dont ils faisoient le service , ouvrant au milieu d'eux

(a) Vit. pp. l. 8. c. 25. — (b) Vit. pp. l. 7. c. 19. et append. c. 16.

les saints Evangiles , sur lesquels il fit serment , pour preuve qu'il leur disoit la vérité.

Il fut élevé depuis au sacerdoce , (a) dont il exerça les fonctions dans l'église des solitaires de Nitrie. Rufin remarque que bien qu'il possédât toutes les vertus , il excelloit néanmoins en humilité. Il étoit si fidèle à la pratiquer , qu'il ne pouvoit souffrir d'être servi par les autres. En sorte que dans son extrême vieillesse , et quoique tout le corps lui tremblât , il présentait à boire à son disciple Isaïe , et en faisoit de même à tous ceux qui le venoient voir. (b) On rapporte la même chose de Théodore , solitaire du mont de Phermé.

Un frère lui demanda un jour quelques avis pour son instruction , (c) et il lui répondit : le religieux qui ne se livre pas à la dissipation , mais qui veille soigneusement sur lui-même , et renonce à tous les vains désirs de la terre , attire dans son âme le Saint-Esprit ; qui de stérile qu'elle étoit auparavant , la rend féconde en vertus et en œuvres saintes.

Un autre frère lui demanda comment il falloit faire pour devenir véritablement humble : (d) à quoi il répondit que c'étoit par la crainte de Dieu qu'on y parvenoit. Mais , ajouta ce frère , comment acquerrons-nous la crainte de Dieu ? Et il lui répondit : il me paroît qu'on y parviendra si l'on prend soin de se désoccuper de toutes sortes d'affaires pour ne s'occuper que de la pensée de la mort et du jugement de Dieu , en y joignant le travail et la mortification du corps.

(a) Vit. pp. l. 2. c. 25. — (b) Cot. t. 1. p. 490. — (c) Id. p. 513. — (d) Id. p. 514.

Cronc édifioit aussi les frères par les récits qu'il leur faisoit des actions et des vertus de saint Antoine.

(a) Il leur dit entre autres choses, que ce saint ayant demandé un jour au Seigneur qu'il lui fit voir l'état des justes et des pécheurs après leur mort, et ayant persévéré un an entier dans la même prière, Dieu lui fit voir un Ethiopien dont la tête sembloit toucher les nues, et les âmes qui voloient comme des oiseaux dans les airs. Il vit en même temps que ce géant étendoit les bras pour les empêcher de s'élever; que plusieurs tomboient sous sa main, et qu'il les précipitoit dans un lac aussi vaste que la mer; mais que d'autres lui échappoient et étoient reçues par les anges; qu'il entendit ensuite une voix qui lui dit: Antoine, ces âmes que tu as vues s'élever malgré les efforts de ce géant, sont les âmes justes qui échappent aux pièges du démon, et que les esprits célestes conduisent au ciel. Mais celles des pécheurs sont précipitées dans les enfers par ce géant, parce qu'elles se sont laissé séduire par ses suggestions, en suivant les inclinations de la chair et les sentimens de haine et de vengeance qu'il leur inspiroit.

Pallade dit (b) qu'il apprit de Hiérax et de Cronc ce qu'il raconte de saint Paul le Simple, disciple de saint Antoine. Il parvint enfin à une si grande vieillesse, qu'il avoit cent-dix ans quand Rufin, ou celui au nom duquel il parle, visitoit les solitaires, c'est-à-dire vers l'an 591. On ignore combien il vécut encore et les circonstances de sa mort. Il eut pour disciple un soli-

(a) Vit. pp. l. 8. c. 27. — (b) *Id.* c. 28.

taire nommé Isaac, (a) qui lui succéda aussi dans les fonctions du sacerdoce. On rapporte de lui qu'il étoit exempt de fiel et de colère, et que sa charité le porta à bâtir un hôpital pour les religieux malades et pour les étrangers qui venoient visiter les solitaires. Il forma un grand nombre de disciples, dont plusieurs furent élevés à l'épiscopat; ce qui n'empêcha pourtant pas qu'il ne fût conglobé dans la querelle que Théophile d'Alexandrie suscita à plusieurs solitaires de ce désert au sujet des erreurs d'Origène, dont quelques-uns s'étoient laissé malheureusement prévenir; de sorte qu'il fut obligé de se retirer à Constantinople auprès de saint Jean Chrysostôme. Nous ne savons rien de plus certain de cet Isaac. Mais il ne faut pas le confondre avec Isaac, prêtre des Cellules, lequel étant encore jeune fut aussi disciple de Crone.

Pallade parle aussi d'un Crone qu'un savant critique croit n'être pas différent de celui-ci; (b) mais M. Bulteau les ditingue, et il paroît en effet que Pallade a voulu les distinguer, puisqu'il en fait deux articles différens. Ce dernier Crone étoit du bourg de Phénix ou de Phénice peu éloigné du désert de Nitrie. Ayant résolu de quitter le monde, il sortit de son bourg et

(a) Le nom d'Isaac étoit commun à plusieurs solitaires de ce désert et qui vivoient en même temps, ce qui rend leur histoire un peu embrouillée; car il y a eu un Isaac de Nitrie, un autre que Cassien fait parler dans ses conférences, un troisième au désert de Sceté, un quatrième au désert des Cellules, un, disciple de l'abbé Apollon, un, interprète de saint Antoine, un enfin prêtre et abbé de Constantinople.

(b) Till. t. 8. p. 621, 622. Bult. l. 1. c. 8. n. 5. Vit. pp. l. 8. c. 25, 89 et 90.

mesura quinze mille pas en s'avançant dans le désert , après quoi il s'arrêta , fit sa prière à Dieu et creusa un puits de sept brasses de profondeur , où il trouva une eau excellente. Il fixa sa demeure en ce lieu , bâtit une cellule , et demanda à Dieu la grâce de ne plus retourner aux pays habités.

Sa vertu éclata bientôt ; car peu d'années après il fut trouvé digne du sacerdoce , et environ trois cents solitaires se rassemblèrent auprès de lui pour vivre sous sa conduite. On remarque entre les autres , un frère appelé Jacques et surnommé le Boiteux , qui étoit très-éclairé dans la science des saints , et avoit eu le bonheur de converser avec saint Antoine, de même que Crone dont nous parlons. Celui-ci servit à l'autel pendant soixante ans , et dans tout ce temps il subsista du travail de ses mains et ne sortit point de sa solitude.

Hiérax fut d'abord solitaire au mont Porphyrit , (a) et y demeura quatre ans. Ensuite il se retira à celui de Nitrie , qu'il fut obligé de quitter vingt-cinq ans après pour se dérober aux poursuites de Théophile d'Alexandrie et se réfugier auprès de saint Jean Chrysostôme. Il retourna après l'orage dans la solitude , où il y a apparence qu'il vivoit encore en 408. (b) On dit de lui qu'il ne parloit jamais des affaires du siècle , et qu'il ne souffroit pas non plus qu'on lui en parlât. Un frère lui demandant des avis pour sa conduite , il lui répondit : Restez dans votre cellule , nourrissez-vous-y selon vos besoins ; mais donnez-vous de garde de médire de votre prochain , et vous vous sancti-

(a) Pal. dial. c. 17. — (b) Till. t. 8. p. 622. Cot. t. 1. p. 498, 499.

fieréz. Les démons , pour le décourager , lui dirent un jour : vous avez encore cinquante ans à vivre , comment pourrez-vous soutenir si long-temps les travaux de la vie solitaire ? Mais il les mit en fuite en leur répondant : Hélas ! vous m'affligez de me dire que ma course doit sitôt finir ; car je m'étois préparé à vivre deux cents ans dans ce désert dans l'exercice de la pénitence.

Il y a eu un autre Hiérax qui fut contraint à l'âge de quatre-vingt-dix ans de quitter son désert comme le premier , pour chercher un asile auprès de saint Jean Chrysostôme. Il avoit demeuré long-temps avec saint Antoine , et s'étant retiré à Nitrie , il y racontoit ce qu'il avoit vu de ce saint patriarche. Il rapportoit aussi cette belle sentence d'un ancien solitaire : Si un religieux sait un abbé sous lequel il peut profiter beaucoup , et ne va pas se mettre sous sa conduite , parce qu'il craint de n'y pas trouver ce qui lui est nécessaire pour la vie , (a) il montre par là qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu.

Il est parlé dans les Vies des Pères de Nitrie , d'un homme de bien nommé Apollon , qui ne paroît pas avoir fait profession de l'état monastique dans toute la rigueur ; mais qui n'en avoit pas moins les vertus et les mérites par ses œuvres de charité. Il avoit été engagé dans le négoce , et ayant renoncé au siècle , il se retira au mont de Nitrie , (b) où il employa son bien et ses soins au soulagement des vieillards et des malades de ce désert ; car ne pouvant point travailler

(a) Vit. pp. l. 7. c. 19. n. 5. — (b) Append. ad vit. pp.

des mains ni transcrire des livres à cause de son grand âge , il crut qu'il devoit se consacrer à exercer la charité envers les frères selon qu'il étoit à son pouvoir. Ainsi il faisoit venir d'Alexandrie tout ce qu'il pouvoit acheter pour leur consolation , et ne manquoit pas tous les jours de les visiter depuis le grand matin jusqu'à l'heure de none , allant de cellule en cellule pour voir si quelqu'un étoit malade et de quoi il pouvoit avoir besoin. Il leur portoit des raisins secs, des grenades et d'autres adoucissemens. Il persévéra dans cette excellente œuvre , quoiqu'il fût fort âgé , jusqu'à la fin de ses jours ; et étant près de mourir , il laissa un imitateur de sa charité , qu'il pria très-instamment de continuer le même office. Ce qui fut une grande ressource aux pauvres solitaires , qui dans un pays si désert avoient besoin de ce secours , car ils n'étoient pas moins de cinq mille.

Jacques (a) le Boiteux, dont nous avons dit plus haut un mot en passant , demouroit avec Crone , et avoit connu comme lui saint Antoine, ce qui apparemment avoit dès lors formé entr'eux une liaison particulière. (b) Pallade le vit après l'an 591. Il dit de lui

(a) Il y a eu plusieurs solitaires appelés Jacques. M. Bulteau paroît attribuer à un autre de ce nom les sentences qui sont rapportées ici ; mais il avoue qu'il ignore le lieu où il a vécu. Il appelle Jacob celui qui vivoit avec Crone. Il y a eu aussi un autre Jacques bien plus récent , qui demouroit au désert des Cellules. Un autre , ermite en Palestine , qui après avoir vécu saintement , eut le malheur de faire une grande chute , et se releva par la pénitence. Un autre , disciple de saint Maron en Syrie , et un autre , reclus en Mésopotamie. Nous en parlerons dans la suite.

(b) Vit. pp. l. 8. c. 90.

qu'il étoit fort éclairé dans la science des saints. Il paroît qu'il ne faut pas le confondre avec Jacques , économe d'un monastère en Arabie. On rapporte quelques sentences de l'abbé Jacques ou Jacob. (a) Il disoit que quand on nous loue , nous devons nous humilier intérieurement en pensant aux péchés que nous avons commis , et comprendre par là que nous ne méritons pas qu'on nous donne aucune louange. Il disoit encore que la crainte du Seigneur fait dans notre cœur ce que fait une lampe qu'on porte dans un lieu obscur. Elle l'éclaire de même , et lui montre à pratiquer toutes les vertus et à être fidèle à la loi de Dieu. Il ne suffit pas , disoit-il aussi , de dire de belles paroles pour se sanctifier : les hommes d'aujourd'hui sont féconds en paroles ; mais il faut des œuvres. Voilà ce que Dieu demande de nous , et non pas tant de paroles qui ne sont suivies d'aucun fruit. (b)

(a) Cot. t. 1. p. 480.

(b) Ce seroit ici le lieu de parler d'Ammon , Dioscore , Eusèbe et Euthyme frères , et appelés les Grands Frères à cause qu'ils étoient tous d'une taille très-avantageuse. Ils furent disciples de saint Pambon et habitans du désert de Nitrie. On les accusa d'origénisme , et ce point d'histoire est fort embarrassé. Nous n'en dirons rien ici , ne nous étant proposé que d'édifier et non pas de faire un ouvrage de critique. Voyez ce que nous en avons dit à la préface. Du reste la faute des Grands Frères , quelle qu'elle soit , ne sauroit rejaillir sur leur maître saint Pambon , comme le remarquent fort bien les continuateurs de Bollandus. Ce grand saint fut toujours exempt du moindre soupçon en matière de doctrine. (1 *Julii*. pag. 57.)

CHAPITRE IX.

BENJAMIN ET ALBIEN,

Solitaires de Nitrie.

BENJAMIN fut un modèle parfait de patience dans la longue et douloureuse maladie dont Dieu l'éprouva. (a) Il avoit fait de très-grands progrès dans les vertus religieuses, et Dieu lui accorda le don de guérir toutes sortes de malades, ce qu'il faisoit en leur imposant les mains ou en leur donnant d'une huile qu'il avoit bénite. Huit mois avant sa mort il devint hydropique, et son corps s'enfla si prodigieusement, au rapport de Pallade, qui en parle en témoin oculaire, qu'on pouvoit à peine enfermer son petit doigt avec les deux mains. On fut obligé à cause de cela de lui construire une cellule plus spacieuse, où il ne pouvoit pourtant pas demeurer couché, et après sa mort on n'en put retirer son corps sans arracher auparavant le seuil et les gonds de la porte. Ses douleurs étoient si aiguës et sa résignation si parfaite, que les solitaires le regardoient comme le Job de leur siècle. C'est ainsi que le prêtre de Nitrie l'appeloit, en y conduisant Pallade pour l'édifier par la vue de ses souffrances, et de la douceur d'esprit avec laquelle il les supportoit. La compassion dont cet historien dit qu'il fut touché en le voyant,

(a) Vit. pp. l. 8. c. 13.

ne lui permit pas de le regarder fixément. Il en détourna aussitôt les yeux ; ce que Benjamin ayant aperçu , il lui dit , et à ceux qui étoient avec lui : Priez Dieu pour moi , mes enfans , afin que mon homme intérieur ne soit pas hydropique ; car quant à ce corps , il ne m'a servi de rien quand il s'est bien porté , et il ne me nuit pas non plus maintenant qu'il est malade. Ce qui est encore remarquable , ajoute Pallade , c'est qu'il continuoit dans cet état de guérir miraculeusement les autres malades , Dieu lui ayant accordé ce don merveilleux pour lui faire pratiquer la charité envers le prochain , tandis que pour l'enrichir de mérites par l'exercice de la patience , il le laissoit dans cet état de douleur. Il passa quatre-vingts ans , dit le même auteur , dans une vie irrépréhensible et toute sainte. Sa mort doit être arrivée en 392 ou 393.

C'est de saint Nil que nous tenons l'histoire du solitaire Albien , (a) dont il a fait un grand éloge. Il est vrai que Pallade parle d'un Albin qu'il avoit vu à Nitrie et aux cellules. (b) Il dit qu'il alla avec lui voir Paphnuce , surnommé Céphale , et visiter le désert de Sceté. Il dit encore que cet Albin alla avec Evagre et Ammonius voir saint Jean de Lycople. (c) On rapporte aussi du même Albin , qu'Evagre étant pressé d'une violente tentation , vint la lui découvrir , parce qu'il avoit beaucoup de confiance en ses lumières , et qu'il en reçut pour avis de ne pas demeurer seul. C'est là tout ce qu'on trouve de cet Albin dans le recueil

(a) Nil in alb. — (b) Vit. pp. l. 8. c. 31, 32 et 43. — (c) Cot. 5. p. 110.

des vies et des paroles remarquables des Pères des déserts ; mais il n'est pas certain que ce soit le même qu'Albien dont nous allons parler.

Celui-ci étoit d'Ancyre en Galacie. Il servit Dieu fidèlement dès qu'il fut capable de le connoître. Comme il étoit très-beau de visage , il ne plut que trop contre son dessein à quelques personnes de différent sexe , qui tâchèrent de le séduire ; mais Dieu lui fit la grâce d'échapper à leurs pièges , et il eut le bonheur de conserver la fleur de sa chasteté , dont il fut toujours très-jaloux.

Cette intégrité de mœurs et sa conduite régulière lui concilia l'estime des ecclésiastiques d'Ancyre , jusqu'au point qu'ils le pressèrent beaucoup d'entrer dans le clergé , et même de se laisser ordonner prêtre , (a) bien qu'il n'eût pas l'âge prescrit par les canons. Il s'en défendit de tout son pouvoir , et s'il fut ordonné réellement , ce qui ne conste pourtant pas , il est sûr qu'il ne voulut point s'engager à la conduite des âmes , et qu'il préféra d'embrasser la vie monastique.

Il pensa d'abord à se faire anachorète ; mais considérant qu'il n'étoit pas de la prudence de l'entreprendre sans s'être exercé auparavant à la pratique de l'obéissance , selon l'usage établi par les solitaires , il entra dans une communauté de fervens religieux qui étoit gouvernée par l'abbé Léonce.

Cet abbé , dit saint Nil , étoit un saint personnage , encore plus élevé dans la perfection que ceux qui vivoient seuls dans le désert. Il joignoit l'action à la

(a) Albion dont parle Pallade, étoit diacre. *Vit. pp. t. 8. c. 91.*

contemplation ,

contemplation , et excelloit dans l'une et dans l'autre. Mais surtout il avoit reçu de Dieu un talent merveilleux pour former les novices aux devoirs de la vie religieuse. Tel étoit l'abbé Léonce sous lequel Albien apprit les élémens de la religion. On ne sait pas si c'étoit Léonce prêtre , et depuis évêque d'Ancyre , ou un autre du même nom qui vivoit dans ce temps-là ; (a) mais Albien en reçut de grands secours pour son avancement spirituel. Il alla ensuite à Jérusalem visiter les saints lieux et les solitaires qui florissoient dans ces contrées ; et leurs bons exemples , joints aux instructions salutaires qu'il en reçut , contribuèrent également à lui faire faire de nouveaux progrès dans la perfection de son état. Enfin il se retira à la montagne de Nitrie , où il se fixa pour le reste de ses jours.

Ce fut là qu'il entreprit avec une ardeur toute nouvelle l'ouvrage de sa perfection , comme s'il n'eût fait que de commencer. Son principal soin fut de vivre inconnu aux hommes ; et bien qu'il eût acquis de grandes connoissances dans la science des saints sous son premier supérieur et les solitaires de la Palestine , il se soumit avec la docilité d'un jeune novice à la conduite des anciens qu'il trouva au désert de Nitrie , et cacha autant qu'il put le rang qu'il tenoit dans la cléricature , pour s'exercer avec moins d'obstacle dans la dépendance et l'humiliation.

Il se renferma tout entier dans le soin de son salut , et pour cela il bannit autant qu'il put de son esprit le souvenir du monde , n'en parlant jamais , ni

(a) Vovez Till. t. 14. p. 217 et 743. Bult. l. 1. c. 8. n. 8.

n'en voulant jamais ouïr parler ; ainsi tous ses entretiens rouloient sur des sujets utiles à l'âme. Sa vie étoit un continuel exercice de prière , de mortification et de travail. Il passoit la plus grande partie du jour et de la nuit à méditer ou à chanter des psaumes : il ne vivoit que de pain et d'eau ; il couchoit sur un sac de peau de chèvre ; il gagnoit son pain par le travail de ses mains , et disoit à ce sujet que celui qui subsiste par la libéralité des autres , est moins libre à donner des avis , et est quelquefois tenté de taire la vérité à ceux qui lui font du bien , par la crainte de leur déplaire.

La pauvreté qu'il pratiquoit étoit des plus rigoureuses. Non-seulement il ne manioit point d'argent , il ne le connoissoit même pas. Il ne portoit ni souliers ni sandales , et n'eut jamais d'autre habit que celui qu'il avoit apporté en entrant au désert de Nitrie. Enfin il ne possédoit pour tout meuble qu'un seul livre , qu'il lisoit de temps en temps pour son instruction. Aussi disoit-il que c'étoit être roi que de vivre dans une entière pauvreté , et qu'en faisant ainsi on se délivroit des vaines sollicitudes et des chagrins dévorans que causent les richesses.

Voilà quelle fut la conduite de cet admirable solitaire , regardant la vie présente comme un songe , où l'on est heureux ou malheureux plutôt par imagination que réellement , et tâchant par des efforts journaliers de se rendre digne des biens de la vie future , qui sont les seuls biens solides et permanens , et qu'on ne craint point de perdre comme ceux d'ici-bas. Si c'est le même qu'Albin dont parle Pallade , il

ne peut être mort qu'après 591. Mais nous avons déjà dit que cela n'est pas assuré.

CHAPITRE X.

De la persécution que les Solitaires de Nitrie souffrirent sous l'empereur Valens.

Nous rapportons ici l'histoire de la persécution que les solitaires souffrirent de la part des ariens sous l'empereur Valens, (a) parce qu'elle se fit plus sentir dans le désert de Nitrie que dans les déserts voisins. Saint Athanase étant mort, les catholiques lui donnèrent pour successeur un prêtre de sainte vie et d'une foi éprouvée, appelé Pierre, que lui-même leur avoit désigné avant que de mourir. Mais les ariens qui avoient toute la faveur de l'empereur Valens, protecteur déclaré de leur hérésie, ne l'y laissèrent pas long-temps. Euzoïus, évêque arien d'Antioche, vint aussitôt à Alexandrie avec des ordres du prince à Pallade, gouverneur de la province et idolâtre, pour y mettre sur la chaire patriarcale un certain Luce, homme corrompu jusqu'au fond de l'âme, et arien aussi passionné qu'Arius lui-même avoit pu l'être. Ainsi Pierre, le légitime évêque, fut contraint de céder à la force, et il se retira à Rome, comme au port de la communion catholique.

(a) Ruf. l. 2. c. 3, 4. Socr. l. 4. c. 16. Théod. l. 4. c. 18, 19 et 20. Sozom. l. 6. c. 19. eph. hæc. 68.

L'intrusion de Luce dans cette capitale d'Égypte se fit d'une manière digne de la détestable secte dont il étoit un des plus puissans suppôts. Au lieu des évêques, des prêtres et des diacres qui devoient y assister; au lieu des moines et du peuple fidèle qui étoient en usage d'y chanter des hymnes sacrés, on le vit escorté par des soldats sous les ordres du comte Magnus, surintendant des finances, le même qui sous Julien l'Apostat avoit brûlé l'église de Beryte; et sa pompe fut encore honorée par les païens, qui ne le reconnoissoient pas moins pour ennemi de Jésus-Christ, qu'ils l'étoient eux-mêmes.

A peine fut-il dans la ville, qu'il y commit contre les catholiques tous les excès dont on sait que l'hérésie est capable, lorsqu'elle peut suivre en liberté les transports de sa fureur. Il n'épargna ni les églises, ni le clergé, ni les vierges sacrées. Il n'eut égard ni à l'âge, ni à la foiblesse du sexe: tout se ressentit de sa cruauté. C'étoit peu de traduire les catholiques en prison: on renouvela contre eux les tourmens que les empereurs païens avoient employés dans les persécutions précédentes. On déchira les uns avec des peignes de fer et des lanières de cuir; on en brûla d'autres avec des torches ardentes; on en exposa d'autres aux bêtes sauvages; on massacra des vierges; on appliqua des enfans à la question, dont ils moururent, et on exposa ensuite leurs corps pour être dévorés par les bêtes, sans qu'il fût permis aux parens de les ensevelir.

Alexandrie parut alors par les brigandages de Luce, comme une ville qu'on a prise d'assaut, où l'on ne

voyoit que pillage et que meurtre, où l'on n'entendoit que cris et que lamentation. Mais comme si l'or. avoit voulu renchérir sur la cruauté, en ôtant aux fidèles la consolation de gémir sur tant de maux, le préfet Pallade fit défense de pleurer; et outre qu'on fit périr par le glaive plusieurs fidèles qui avoient pris part à la douleur des parens dont les enfans étoient morts par la violence des tortures, on fit emprisonner vingt-trois personnes qui paroissoient avoir témoigné leur douleur par leurs larmes; et après les avoir déchirées à coups de fouet et tourmentées par la question, on les envoya travailler les unes à Pheno dans la Palestine aux mines de cuivre, et les autres à Proconèse dans la Propontide aux carrières de marbre, et la plus grande partie de ces bienheureux proscrits étoient des solitaires respectables par la sainteté de leur vie. Mais pour revenir à notre sujet, Luce n'ignorant pas combien les saints moines avoient en horreur l'impiété arienne, et que selon la recommandation que saint Antoine le grand leur avoit faite, ils ne vouloient point avoir de commerce avec ceux qui la soutenoient; Luce, dis-je, tourna sa fureur contre eux, et se proposa ou de les forcer de renoncer à la foi de Nicée, afin que leur désertion entraînat celle des autres fidèles qu'ils soutenoient par leurs exemples, ou de les exterminer s'ils refusoient de se soumettre.

Il choisit donc pour cette guerre d'une espèce nouvelle, des tribuns, des colonels, des généraux, avec environ trois mille soldats, tant d'infanterie que de cavalerie, comme s'il eût été question d'aller com-

battre contre les barbares; et partit d'Alexandrie dans cet équipage, accompagné du général des troupes d'Égypte, avec ordre aux soldats de piller et de massacrer les serviteurs de Dieu.

Ils arrivèrent ainsi dans les déserts, et n'y trouvèrent, dit Socrate, que de pauvres ermites occupés à leurs exercices ordinaires, qui étoient de prier, de guérir les malades par leurs oraisons, et de chasser les démons des corps des énergumènes. Ils n'y trouvèrent que des saints bien éloignés d'opposer la force à la force, mais tout prêts à répandre leur sang plutôt que de trahir la cause de la foi; que des anachorètes tous nus, qui n'étendoient pas même le bras pour parer les coups qu'on leur donnoit, et qui présentant, comme des agneaux, le cou pour recevoir la mort, ne disoient que ces paroles du Sauveur du monde : *Mon ami, à quelle fin êtes-vous venu ici ?*

Une si grande douceur, jointe à l'évidence des miracles, auroit dû toucher Luce et ceux qui étoient à ses ordres; mais bien loin d'y faire attention, ils commencèrent par leur interdire l'entrée de l'église, où ils s'assembloient pour prier; et employant tout de suite les armes contr'eux, ils leur firent souffrir des maux inexprimables, à quoi le détestable Luce avoit encore plus de part que les soldats. Ceci se passa principalement dans le désert de Nitrie, où saint Jérôme et Orose assurent qu'on fit périr des troupes entières de solitaires. (a)

Il sembloit, ajoute Socrate, qu'on voyoit renou-

(a) Hier. in chron. Oros. l. 7. c. 33.

veler alors ce que le saint Apôtre a dit des anciens justes ; car plusieurs souffrirent les moqueries , les fouets , la nudité , les chaînes , les prisons. On lapidoit les uns , on faisoit périr les autres par le tranchant de l'épée ; d'autres étoient obligés d'errer dans les déserts , couverts seulement de peau de brebis ou de chèvres , privés de tout secours , affligés , exposés à toutes sortes d'incommodités , eux dont le monde n'étoit pas digne. Ils passaient ainsi leur vie , se cachant dans les déserts les plus reculés , dans les montagnes , les antres , les cavernes , et ils souffroient tout cela à cause de leur foi ; mais la providence le permettoit ainsi pour le salut des autres fidèles , que l'exemple de leur patience encourageoit puissamment à se soutenir dans le bien.

Dans la chaleur de cette persécution , Mélanie l'ancienne nourrit pendant trois jours cinq mille solitaires qui s'étoient cachés pour se dérober à la fureur des hérétiques , et après ces violences , Luce se lassant de voir triompher tant de généreux confesseurs de la foi orthodoxe , conseilla au général de bannir ceux d'entr'eux qui étoient regardés par tous les religieux de ces déserts comme leurs pères , savoir , les deux Maccaires , saint Pambon dont nous avons parlé , Isidore et Héraclides.

Ces grands hommes , que Rufin appelle les conducteurs des troupes du Seigneur , armés non de lances ou de traits , mais de la foi et de la piété , étoient dans leurs cellules , attendant en prière les soldats qu'on disoit devoir bientôt arriver pour les faire mourir. On

leur amena dans ce temps-là un homme perclus de tous ses membres. Ils le frottèrent d'huile, lui commandèrent au nom de Jésus-Christ que Luce persécutoit, de se lever, de se tenir ferme sur ses pieds, et de s'en retourner ainsi chez lui; et aussitôt il se trouva guéri.

Ce prodige prouvoit bien efficacement que la vérité étoit de leur côté; mais leurs persécuteurs n'en devinrent que plus furieux. Luce les fit enlever secrètement durant la nuit, et les fit conduire à une île d'Égypte, environnée de marais, et dont les habitans étoient tous idolâtres, se flattant qu'ils n'en recevraient aucun secours, et que plutôt ils en seroient troublés dans leurs exercices monastiques.

Pendant la Providence qui veilloit sur ses serviteurs, (a) en disposa bien autrement, et fit tout tourner à l'avantage de la foi et à la honte de ceux qui la combattoient. Le nom de Jésus-Christ étoit inconnu dans cette île, et les démons y avoient un temple très-ancien, respecté souverainement des insulaires, et un sacrificeur qui n'étoit pas moins révééré que leurs idoles. Dès que ces esprits de ténèbres sentirent que la barque qui portoit nos bienheureux exilés approchoit de la côte, ils témoignèrent sensiblement un trouble et une frayeur extraordinaire, et l'un d'eux entrant dans le corps de la fille du sacrificeur, l'agita d'une si étrange manière, qu'elle couroit partout grinçant les dents, jetant de l'écume par la bouche, se roulant par terre et poussant des cris qui alloient jusqu'au ciel. Ce

(a) Socr. l. 4. c. 19. Sozom. l. 6. c. 21.

tragique spectacle attira quantité de monde après elle , lorsque tout-à-coup on la vit enlevée dans les airs au grand étonnement des spectateurs , qui n'étoient pas moins effrayés que surpris. Ils la suivirent des yeux pour savoir ce qu'elle deviendrait , et elle fut portée jusqu'au lieu où les Saints ne faisoient que d'aborder. Là se jetant à leurs pieds , et le démon parlant par sa bouche , elle s'écria : O que votre puissance est terrible , serviteurs de J. C. ! Faut-il que vous veniez nous chasser d'un lieu où nous sommes depuis si longtemps ? Nous nous y étions cachés après avoir été bannis de partout , et nous nous flattions d'être à couvert de vos traits dans cette petite île , où demeurant inconnus à cause des marais d'alentour , nous laissions le reste du monde en repos , et voilà que par votre arrivée nous perdons le seul asile qui nous restoit. Assurément vos persécuteurs ne vous ont pas envoyés ici pour vous nuire , mais pour nous en chasser. Nous nous retirons donc , y étant contraints par la force de votre vertu. Prenez possession des terres et des peuples que vous prétendez vous appartenir.

Comme le démon parloit ainsi , les saints solitaires firent leur prière et l'obligèrent de sortir du corps de cette fille. Il l'abandonna bientôt ; mais ce fut en l'agitant avec tant de violence , qu'il la laissa étendue par terre comme morte. Les Saints la relevèrent et la rendirent à son père , parfaitement saine de corps et d'esprit.

L'évidence de ce prodige frappa si fort le peuple qui étoit accouru en foule , qu'il fut disposé sans beau-

coup de peine à embrasser la foi de Jésus-Christ. La fille qui avoit été guérie , son père et tous les païens qui se trouvoient présens , se prosternèrent aux pieds de ces nouveaux apôtres , et les supplièrent de leur apprendre ce qu'ils devoient faire pour être sauvés. Leur exemple entraîna tout ce qui restoit d'habitans dans l'île. Ils reçurent avidement les instructions que les Saints leur donnèrent , et embrassèrent la foi avec une si vive ardeur , qu'à l'heure même ils se firent baptiser , démolirent leur temple , et bâtirent en sa place une église à Jésus-Christ.

C'est ainsi , dit Socrate , que ces hommes admirables , qu'on traitoit si cruellement pour la foi de la consubstantialité , croissoient en mérite devant Dieu , sanctifioient les autres et établissoient la véritable croyance , que leurs ennemis avoient voulu détruire en les persécutant comme ils faisoient.

Le bruit de ce merveilleux changement parvint bientôt à Alexandrie. Luce en fut saisi de frayeur , et ceux mêmes qui étoient de son parti faillirent se soulever contre lui , considérant qu'en déclarant la guerre à ces serviteurs de Dieu , il l'avoit déclarée à Dieu même. De sorte que craignant des suites plus fâcheuses , il ordonna secrètement de rappeler ces bienheureux exilés , et de les laisser retourner en liberté dans leurs solitudes.

CHAPITRE XI.

DU DÉSERT DES CELLULES,
ET DE SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE,*Prêtre et Confesseur.*

LE désert des Celles ou Cellules fut ainsi appelé à cause du grand nombre de cellules qu'on y avoit bâties. On a vu dans la vie de saint Amon de Nitrie quelle en avoit été l'occasion. Ce désert n'étoit éloigné de Nitrie que de deux ou trois lieues. Nous en donnerons une plus ample connoissance en parlant de la discipline régulière des solitaires qui l'habitoient.

Saint Macaire d'Alexandrie qu'on appelle le jeune pour le distinguer de saint Macaire d'Égypte surnommé l'ancien, dont nous parlerons ailleurs, s'y rendit aussi célèbre que celui-ci le fut dans le désert de Sceté. Son nom, qui en grec signifie *heureux*, pourroit être appliqué à tous les solitaires, qui dans les travaux d'une vie dévouée au renoncement à soi-même, à la plus rigoureuse pénitence et à la pratique des vertus, ont goûté heureusement les douceurs de la vie spirituelle, et cette paix inestimable que le monde ne connoît point, et qui surpasse, comme dit saint Paul, toute consolation humaine. Mais sans nous arrêter à cette interprétation, qui ne fait rien à l'his-

toire, nous pouvons dire en faveur du saint dont nous parlons, que s'il porta ce nom comme son nom propre, il y répondit aussi par le bonheur d'une vie sainte, et qui fut des plus admirables que l'histoire monastique nous ait proposées.

Il étoit originaire d'Alexandrie, (a) où sa profession fut d'abord de vendre des dragées et des fruits, ce qui n'a pas empêché qu'on ne lui ait aussi donné le titre de bourgeois de cette ville. Il n'y demeura pas longtemps; mais le grand amour qu'il avoit pour la solitude le porta à se rendre auprès de saint Antoine, qu'il choisit pour son conducteur dans les premières années de sa retraite. On lit dans le Martyrologe des Coptes, (b) que ce saint lui donna l'habit monastique et lui prédit ce qui lui arriveroit dans le cours de sa vie. En effet, Dieu manifesta dès lors au saint Abbé par une merveille évidente, qu'il destinoit Macaire à de grandes choses. Saint Antoine avoit fait dans une occasion un grand amas de rameaux de palmiers pour faire des nattes. Comme ils étoient parfaitement beaux, Macaire le pria de lui en donner quelques-uns. Il lui répondit : il est écrit, *Vous ne désirerez point le bien de votre prochain*. Mais à peine eut-il achevé ces paroles, que les rameaux devinrent aussi secs que si le feu y eût passé. Saint Antoine étonné de ce prodige, lui dit : Je comprends que le Saint-Esprit repose sur vous. Je vous considérerai désormais comme l'héritier des grâces dont Dieu a daigné me favoriser.

Il se trouva quelque temps après dans sa solitude

(a) Vit. pp. l. 2. c. 29 l. 8. c. 19, 20. — (b) Eckel. reg. p. 125.

extrêmement affoibli et atténué, sans doute par ses grandes austérités, et le démon faisant allusion à ces paroles de saint Antoine, lui dit : Puisque tu as reçu la grâce d'Antoine, que n'en uses-tu pour obtenir de Dieu de la nourriture et des forces, afin que tu puisses marcher dans le chemin que tu as à faire. Mais il le relança par ces paroles : Le Seigneur est ma force et ma gloire; et quant à toi, n'entreprends pas de tenter son serviteur. Cela n'empêcha pas que cet esprit de malice ne vint de nouveau lui tendre un piège. Il prit la figure d'un chameau chargé de vivres, et vint s'arrêter auprès de lui. Macaire soupçonna sans peine que c'étoit une illusion de sa part. Il se mit en prière, et aussitôt la terre s'ouvrit, et engloutit l'animal fantastique.

On rapporte aux premières années de sa profession monastique (a) ce qu'on dit de lui, que pendant quatre mois il alla tous les jours visiter un frère, sans pouvoir lui parler, parce qu'il le trouvoit toujours en oraison. Ce qui lui fit dire dans un sentiment d'admiration : (b) Voilà véritablement un ange de la terre.

Après avoir reçu et mis à profit les instructions de saint Antoine, il quitta la Thébaïde et vint au désert de Sceté. Il fut le premier qui y bâtit un monastère, s'il faut en croire l'auteur du sixième livre de la Vie des Pères. Il est certain qu'il y avoit une cellule, et qu'il s'y rencontra souvent avec saint Macaire d'Égypte. Il en eut une aussi en Lybie et une autre à Nitrie; mais son principal séjour fut au désert des Cel-

(a) Till. t. 8, p. 628. — (b) Cot. t. 1, p. 573.

lules , où il exerça les fonctions du sacerdoce , ayant été fait prêtre peu de temps après l'autre saint Macaire.

Ces différentes cellules étoient plus propres à satisfaire son amour pour la pénitence , qu'à le garantir des injures de l'air ; car les unes étoient sans fenêtre , et il y passoit tout le carême assis dans l'obscurité. Une autre étoit si étroite , qu'il ne pouvoit pas s'y étendre de tout son long. Celle de Nitrie étoit la plus spacieuse , parce qu'il n'y alloit que pour ceux qui s'y rendoient pour lui parler.

Quoique son amour pour le recueillement l'eût fixé davantage au désert des Cellules , il ne se passoit rien d'extraordinaire dans les déserts voisins , surtout dans celui de Nitrie , où on ne l'appelât pour déterminer ce qu'on devoit faire , les anciens de ces déserts agissant tous de concert pour l'avantage spirituel des solitaires de leur dépendance.

Saint Jérôme nous en donne un exemple dans la terrible sentence qu'ils prononcèrent contre un solitaire chez qui on trouva une somme d'argent après sa mort , (a) et que nous avons rapportée au long dans la vie de saint Pambon.

Saint Macaire se distingua principalement par sa pénitence , par son attrait pour la solitude et pour l'oraison , et par le pouvoir que Dieu lui donna sur les esprits de ténèbres , et d'autres prodiges qu'il opéra , attestés par ses historiens en témoins oculaires.

Nous avons vu que les différentes cellules qu'il avoit , étoient des séjours de mortification plutôt qu'

(a) Epi-st. 22. ad Eustoch.

des logemens commodes. Il n'étoit point d'austérités que les autres pratiquoient , (a) qu'il ne tentât d'en faire de plus grandes. Ayant appris qu'un solitaire ne mangeoit qu'une livre de pain par jour , il eut la pensée , pour mieux mortifier son appétit, de rompre son pain à petits morceaux , qu'il mit dans une bouteille de terre , et de ne manger que ce qu'il en pouvoit prendre avec les doigts , ce qu'il pratiqua l'espace de trois ans , non sans en souffrir beaucoup ; car outre la peine qu'il avoit à retirer ces petits morceaux , il ne mangeoit tout au plus que cinq onces de pain par jour , et ne buvoit de l'eau qu'à proportion.

Racontant ceci dans la suite à quelques solitaires , il leur disoit agréablement , car il étoit fort gai dans la conversation : « J'en prenois bien quelques morceaux , » mais l'entrée de la bouteille étoit si étroite, que je ne » pouvois les en tirer ; et néanmoins il falloit bien en » avoir quelques-uns , car mon sergent (il entendoit » son corps) ne me permettoit pas de ne point manger du tout. »

On remarque encore que durant toute une année il ne consuma qu'une petite cruche d'huile. Il passoit aussi quelquefois le jour sans prendre aucune nourriture , quoiqu'il travaillât beaucoup. Etant allé avec d'autres solitaires plus jeunes que lui pour couper des branches de palmier dont ils faisoient leurs ouvrages , (b) ils le prièrent le premier jour de manger avec eux , ce qu'il fit par condescendance dans un esprit de charité ; mais comme le lendemain ils voulurent de nou-

(a) Vit. pp. l. 8. c. 20. — (b) Cot. t. 1. p. 572.

veau l'en prier, il s'en excusa, disant qu'il voyoit bien qu'ils en avoient besoin, parce qu'ils n'étoient pas assez forts pour soutenir le pénible travail sans rien manger; mais que pour lui il pouvoit s'en passer. Il falloit qu'il fût avancé en âge, puisqu'en leur parlant ainsi il les appeloit ses enfans.

On lui dit qu'à Tabenne les disciples de saint Pacôme ne mangeoient rien de cuit pendant le carême, et il voulut faire la même chose durant sept ans, ne se nourrissant que d'herbes crues ou de légumes trempés seulement dans l'eau froide; mais sa ferveur le porta à aller reconnoître par lui-même la discipline de Tabenne, soit pour mieux s'instruire et s'édifier, soit pour y vivre confondu parmi tant d'austères religieux, et se dérober par là à la vénération qu'on avoit pour lui à Nitrie et aux Cellules.

Le trajet de là à Tabenne étoit très-long. Il falloit traverser des déserts fort vastes, non sans souffrir extrêmement; mais cette difficulté ne l'arrêta pas. Il quitta son habit pour n'être pas connu; il prit celui d'un homme qui gagne sa vie de son travail, et marcha pendant quinze jours dans ces solitudes affreuses jusqu'en haute Thébaïde, où il se présenta à la porte du monastère de saint Pacôme, qu'il pria humblement de le recevoir au nombre de ses religieux. Le saint Abbé à qui Dieu ne le fit pas connoître alors, quoiqu'il l'éclairât dans beaucoup d'autres rencontres d'une lumière prophétique, bien loin d'acquiescer à sa demande, lui dit qu'il étoit trop âgé pour soutenir le poids des austérités de sa règle; qu'il falloit y être exercé

exercé de bonne heure; et que s'il l'entreprendoit, il seroit tenté d'impatience dans les travaux dont on le surchargerait, ce qui le porteroit au murmure, et qu'enfin au lieu de persévérer, il quitteroit tout, mécontent du monastère, et l'iroit décrier ailleurs.

Ce refus ne le rebuta pas. Il persévéra pendant sept jours dans la même demande, quoiqu'il ne reçût du Saint que la même réponse, et fut tout ce temps là sans manger. Enfin il lui dit : « Je vous conjure, mon » Père, de me recevoir, et si je ne jeûne pas, et je » ne fais pas les mêmes choses que les autres, je con- » sens que vous me renvoyiez. » Saint Pacôme touché de sa persévérance, en parla aux autres frères qui, selon Pallade, étoient au nombre de mille quatre cents, et qui conclurent à l'admettre.

Ceci arriva peu de temps avant le carême; et saint Macaire, attentif à tout ce qu'on faisoit pour le faire servir à son avancement spirituel, remarqua que les religieux, suivant chacun l'ardeur qu'ils avoient pour la pénitence, s'étoient proposé, les uns de ne manger que le soir durant la sainte quarantaine, les autres une fois en deux jours, et les autres après cinq jours. Il observa encore que quelques-uns, après avoir demeuré assis tout le jour, occupés à leur travail, passaient toute la nuit debout.

Ces exemples de mortification animèrent tellement sa ferveur, qu'il fit tremper une grande quantité de feuilles de palmier, et se tint debout à un coin appliqué au travail durant tout le carême, sans jamais s'asseoir ni même s'appuyer, sans prendre un mor-

ceau de pain ; mais seulement le dimanche quelques feuilles de choux toutes crues , et en si petite quantité , qu'il les mangeoit plutôt pour éviter la tentation de vanité que pour se nourrir. Il garda pendant tout ce temps un rigoureux silence , et lorsqu'il étoit contraint de sortir , il retournoit aussitôt à son travail , conservant toujours son esprit et son cœur élevé vers Dieu.

Saint Pacôme occupé au gouvernement général de l'ordre , ne s'étoit pas aperçu de la façon dont il avoit vécu ; mais les autres religieux , et surtout ceux qui étoient les plus austères , y avoient pris garde , et ils en furent si frappés , qu'ils en portèrent leurs plaintes à leur Abbé , disant qu'il leur avoit amené un homme qui vivoit comme s'il n'étoit qu'un pur esprit , sans chair et sans os , et qui sembloit n'être venu chez eux que pour les condamner. Ils le prièrent en conséquence de le congédier , et avouèrent que s'il demeurait davantage , ils ne pouvoient plus eux-mêmes y tenir.

Le saint Abbé s'informa , sur ces plaintes , du détail de sa conduite. Il en fut surpris , et il comprit qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans cet inconnu , et qu'il n'étoit pas à commencer dans les travaux de la vie religieuse. Il ne lui en dit pourtant rien ; mais il eut recours à la prière , pour obtenir de Dieu qu'il le lui fit connoître. Il lui fut révélé que c'étoit Macaire , dont la réputation étoit répandue dans tous les déserts. Après qu'il eut fini son oraison , il alla droit à lui , le prit par la main , le conduisit à la chapelle

où étoit l'autel , et l'embrassant tendrement , il lui parla ainsi : « C'est donc vous , ô vénérable vieillard ? » Vous êtes Macaire , et vous me l'avez caché. Il y a » long-temps que j'ai entendu parler de vous , et que » je désirois de vous voir. Je vous dois des actions de » grâces d'avoir humilié mes enfans. Vous leur avez » ôté par votre exemple tout sujet de s'enfler de vanité , et d'avoir des sentimens trop avantageux d'eux-mêmes à cause de leurs austérités. Retournez , je » vous supplie , à votre solitude , et priez pour nous. »

Avant qu'il se retirât , (a) saint Pacôme le pria de lui dire s'il devoit reprendre les religieux qui n'étoient pas bien réglés ; et il lui répondit : « Punissez selon » les lois de la justice ceux qui sont soumis à votre » discipline. Quant aux autres , ne les jugez point et » ne les condamnez point ; car il est écrit : » (b) *Ne jugez-vous pas ceux qui sont des vôtres ? mais pour ceux qui n'en sont pas , c'est Dieu qui les juge.* (c)

Cet homme insatiable de pénitences se proposa un jour de combattre le sommeil pour éprouver s'il pourroit le surmonter. Il le racontoit depuis à Pallade , et lui disoit : « Je passai pour cela vingt jours et autant » de nuits à découvert , étant brûlé durant le jour par » la chaleur , et transi par le froid durant la nuit. Mais » au bout de ce temps je fus obligé de me jeter promp-

(a) Cot. t. 1. p. 573. — (b) 1 Cor. 5. 13.

(c) On ne sait pas quel âge saint Macaire pouvoit avoir lorsqu'il fut à Tabenne. M. de Tillemont dit qu'il n'avoit que quarante-cinq ans ou environ. (T. 8. p. 631.) Cependant saint Pacôme en refusant de le recevoir , allégua pour raison qu'il étoit trop âgé , et quand Dieu le lui eut fait connoître , il l'appela *vénérable vieillard*.

» tement dans une cellule , où je m'endormis ; sans
» quoi je serois tombé en défaillance. »

L'ennemi du salut lui donna dans une autre rencontre , par des tentations contre la pureté dont il l'assiégea , l'occasion de pratiquer une mortification terrible. Il alla au marais de Sceté s'exposer nu aux moucheron , dont les aiguillons dans cet endroit sont si pénétrants , que la peau même des sangliers n'est pas à l'épreuve de leurs piqûres. Il pratiqua cette pénitence durant six mois , et ces insectes couvrirent son corps de tant de pustules et d'ampoules , que quand il revint à sa cellule on ne put le reconnoître qu'au son de sa voix , et que plusieurs crurent qu'il avoit la lèpre.

Un autre acte de mortification , bien moindre que celui-là , et que Pallade rapporte , nous a fait connoître en même temps combien les religieux qu'il avoit sous sa discipline étoient fidèles à sacrifier à Dieu les satisfactions des sens. C'est ici un exemple des plus édifiants , et qui mérite d'être rapporté , quoiqu'il soit commun au père et aux disciples.

Saint Macaire eut envie une fois de manger des raisins. Il le fit connoître , et on lui en apporta aussitôt une grappe toute fraîche ; mais quand il la vit il voulut s'en priver , et joignant la charité à l'abstinence , il la fit porter à un frère qu'il croyoit en avoir plus besoin que lui , parce qu'il ne jouissoit pas d'une grande santé. Celui-ci témoigna d'abord de la joie de ce présent , qui lui étoit envoyé par un si saint homme ; mais quoiqu'il eût bien désiré d'en manger , il en fit le sacrifice à Dieu , à qui il rendit des actions de

grâces , et le porta à un autre , qui également mortifié et charitable n'y toucha point , et le porta aussi à un autre , qui en fit de même. Enfin cette grappe de raisin fut ainsi portée de main en main dans toutes les cellules du désert , qui étoient en grand nombre et assez éloignées les unes des autres , jusqu'à ce que le dernier à qui elle fut offerte , l'envoya à saint Macaire comme un présent qui lui seroit agréable , ignorant qu'il l'avoit reçue avant tous les autres.

Le Saint reconnut d'abord la grappe ; mais il voulut mieux s'en assurer , et quand il apprit qu'elle avoit passé par toutes les cellules sans qu'aucun frère y eût touché , il conçut une grande joie et remercia Dieu de voir tant de mortification et de charité dans ces saints solitaires. Il ne voulut pas non plus la manger , et cela lui servit de motif de pratiquer les exercices de la vie spirituelle avec une ardeur nouvelle.

Plus ce grand homme s'élevoit au-dessus des sens par la pratique de la pénitence , plus aussi il goûtoit le bonheur d'être à Dieu sans réserve , et c'est ce qui lui rendoit le commerce des créatures si pénible et la solitude si chère , qu'il auroit voulu trouver un désert inaccessible au reste des hommes , pour y vivre seul avec Dieu seul. Il passa pour cela jusqu'aux lieux les plus éloignés qu'il put trouver des terres habitées , et arriva enfin dans un endroit extrêmement reculé dans le désert , où il trouva des débris d'un ancien édifice , et un terrain différent des autres par sa situation et sa fécondité. Pallade qui le rapporte , assure l'avoir appris de sa bouche , et c'est sur ce témoignage que nous

l'insérons ici , quoique ce qu'il en dit paroisse surprenant.

Il y avoit en Egypte une tradition , que les deux frères Jannés et Mambré , célèbres par leur magie au temps de Pharaon et de Moïse , avoient fait bâtir dans le fond du désert un superbe édifice pour leur servir de sépulture , où ils avoient fait enterrer une grande quantité d'or , et que cet édifice étoit renfermé dans un parc rempli de toutes sortes d'arbres chargés d'excellens fruits , s'imaginant qu'après leur mort ils jouiroient dans ce lieu de plaisance d'une vie de délices , et qu'enfin ce jardin étoit gardé par les démons que ces enchanteurs sembloient y avoir attachés par leur art magique.

Soit que cette tradition fût fondée ou non , soit que ce ne fût qu'un artifice des malins esprits qui vouloient empêcher par ce bruit que les solitaires ne s'étendissent davantage de ce côté-là , comme ils occupoient les autres déserts , saint Macaire en ayant ouï parler comme les autres , voulut s'en assurer ; outre qu'en y allant il espéroit de trouver quelque lieu solitaire , qui favorisât mieux qu'aucun autre son attrait pour la retraite.

Comme il ignoroit le chemin qui y conduisoit , et que même il n'y avoit point de route marquée , il traversa le désert en se guidant par le cours des astres comme les pilotes font sur la mer , et en plantant des roseaux à chaque mille qu'il faisoit , pour se guider plus sûrement à son retour.

Après neuf jours de marche il se trouva à un mille

seulement de ce monument ; et comme c'étoit à l'entrée de la nuit , et qu'il étoit extrêmement fatigué , il se coucha par terre et s'endormit. Mais le démon qui veille toujours , rassembla tous les roseaux qu'il avoit plantés pour marquer son chemin , et les mit liés ensemble auprès de lui pendant qu'il dormoit , comme pour lui insulter , Dieu le permettant ainsi afin qu'il ne mît l'espoir de son retour qu'à sa divine protection.

A mesure qu'il approcha du parc , des esprits malins l'investirent sous différentes figures , en poussant des cris et faisant du vacarme. Ils lui reprochoient de venir les attaquer jusque dans leur retraite , après que ses moines avoient occupé les autres déserts où ils erroient auparavant en toute liberté ; et lui dirent enfin que puisqu'il faisoit profession d'être solitaire , il se contentât de sa solitude sans envahir la leur.

Je ne veux , lui répondit l'intrépide serviteur de Dieu , que voir ce lieu , après quoi je me retirerai. Il y entra en effet malgré leurs menaces , Dieu qui le protégeoit les rendant inutiles ; et il trouva entr'autres choses un seau de cuivre , que le temps avoit à demi mangé , pendu à un puits avec une chaîne de fer , des grenades creusées et desséchées par le soleil , et quelques vases d'or qui avoient été consacrés aux démons.

Il sortit de ce lieu avec la même sécurité qu'il y étoit entré ; mais le pain qu'il avoit porté ne lui ayant pas suffi pour son retour , il se trouva dans une grande nécessité et fut tenté d'impatience. Tandis qu'il étoit dans cette peine , il vit devant lui à la distance d'un stade , ou cent vingt-cinq pas , une personne vêtue

d'une robe de lin, portant un vase d'où découloit de l'eau, et qui paroissoit l'inviter par là à s'approcher d'elle pour se désaltérer; mais il marcha trois jours dans l'espérance de l'atteindre, sans qu'il y pût parvenir; car il la voyoit toujours devant lui à la même distance. Enfin après ces trois jours il trouva quelques vaches, dont une qui avoit un petit et de qui le pis dégouttoit de lait, s'arrêta vis-à-vis de lui et le laissa rassasier de son lait. « Je satisfis à mon besoin, dit-il à Pallade en lui racontant ceci, et Dieu pour augmenter ses faveurs et faire mieux connoître à un homme foible et misérable comme je suis, la confiance que je dois avoir en son secours, commanda à cette bête de me suivre jusqu'à ma cellule, à quoi elle obéit, et me nourrit toujours de son lait, sans permettre à son petit de la têter. »

Le Saint rapporta donc aux frères ce qu'il avoit vu, (a) et quelles étoient les commodités de ce lieu, ce qui donna envie à plusieurs jeunes solitaires d'y aller avec lui; mais les autres pères les en détournèrent: car, disoient-ils, si l'opinion commune que ce lieu a été fait par les magiciens Jannés et Mambré est véritable, (b) on y doit reconnoître l'ouvrage du démon qui s'en veut servir pour nous tromper et pour nous perdre; et s'il est aussi fertile et aussi délicieux

(a) Vit. pp. l. 2. c. 29.

(b) Un critique moderne a supprimé cette histoire en donnant la vie de saint Macaire; mais nous n'avons pas cru devoir l'omettre, après que M. de Tillemont l'a rapportée au long sur la foi de Pallade, et que M.^r d'Andilly, qui s'est piqué dans son recueil des Vies des Pères de ne rien mettre de douteux, l'a insérée, en remarquant que

comme on l'assure , que devons-nous espérer dans les siècles à venir si nous jouissons dès ici bas de tant de

ce que Pallade en a dit *ne peut être plus certain* , puisqu'il a demeuré long-temps avec saint Macaire.

Il suffit , pour justifier cette histoire , qu'il y ait pu y avoir dans ce désert reculé , un monument considérable et bâti d'un temps immémorial par quelque personnage distingué ou par son rang , ou par son opulence , soit pour lui servir de lieu de plaisance , soit pour y être enseveli ; car on sait que les sépulcres dans ces pays étoient souvent des demeures fort vastes , et cela paroît encore par les fameuses pyramides d'Egypte , qui ont servi pour la sépulture des rois du pays qui les ont fait construire. Or comme il arrive souvent que les relations souffrent de l'altération dans la suite des temps en passant de bouche en bouche , il a pu se faire aisément qu'on ait cru en Egypte que l'édifice que saint Macaire alla voir , étoit aussi ancien que Moïse et Pharaon , qu'il appartenoit à deux célèbres magiciens de ce temps , et qu'ils y avoient caché leurs trésors dans l'espérance d'en jouir après leur mort.

Mais cette tradition peut être fausse , supposé qu'elle le soit , sans que l'histoire de Pallade cesse d'être très-véritable. Il a pu être vrai qu'il y avoit eu dans ce désert un riche édifice et un lieu de plaisance , dont il restoit encore des débris du temps de saint Macaire , et qu'on y trouvoit des vases d'or , de même qu'auprès de la caverne de saint Paul , premier ermite ; il restoit du temps de saint Jérôme des vestiges de maisonnettes , où l'on trouvoit des outils qui avoient servi à faire de la fausse monnoie sous le règne de Cléopâtre. Aussi Pallade ne dit pas que saint Macaire trouva rien qui fût encore bien en état dans ce monument. Ce qu'il remarque de plus considérable est un seau de cuivre tout usé par le temps , un puits , une chaîne de fer , quelques vases d'or , et des vestiges d'un parc , avec quelques grenades sèches. Y a-t-il rien dans tout cela qui paroisse incroyable ?

Quant aux démons qui infectoient ce monument et qui en vou lurent défendre les approches à saint Macaire , personne n'ignore que ces esprits de ténèbres tourmentoient souvent les solitaires dans ces déserts , qui les avoient changés presque en ville par leur nombre , et en temple par leurs longues oraisons ; Dieu permettant ces persécutions pour éprouver la vertu de ses serviteurs. (*Bailliet , Vie des Saints , 2 janvier. Till. t. 8. p. 634.*)

commodités et de plaisirs ? Ces raisons réprimèrent l'ardeur de ces solitaires , qui renoncèrent à ce dessein.

On voit par là combien saint Macaire redoutoit peu la puissance des démons , étant armé du glaive d'une foi vive et du bouclier de la confiance en Dieu. Aussi avoit-il reçu de sa divine bonté une grâce toute particulière pour chasser ces esprits immondes des corps des possédés , et nous en verrons bientôt des preuves en parlant de ses miracles.

Mais ces esprits de ténèbres prirent occasion du pouvoir que Dieu lui avoit donné sur eux , pour l'inquiéter par beaucoup de pensées de vanité , qui lui donnèrent bien de l'exercice. Ils lui mirent une fois dans l'esprit , qu'il feroit bien de quitter sa solitude et d'aller à Rome , sous le prétexte spécieux d'y exercer la charité envers les malades. Plus il s'efforçoit de rejeter cette pensée , plus elle se présentait à son imagination. Un jour qu'il en étoit plus tourmenté , il se coucha par terre sur le seuil de sa porte , et étendant ses pieds en dehors , il dit hardiment aux démons qui le tentoient : « Arrachez-moi d'ici si vous pouvez , et » entraînez-moi , alors j'irai où vous voulez me persuader d'aller. Mais si vous ne le pouvez pas , je ne » partirai pas de moi-même , et je serai ici jusqu'au » soir sans écouter vos suggestions. »

Il ne bougea pas de sa place et les malins esprits ne purent rien sur lui ; mais quand la nuit fut venue , ils recommencèrent à le tenter avec plus de violence. Alors il se leva , prit un panier qui contenoit deux boisseaux , l'emplit de sable , le chargea sur ses épaules

et se mit à marcher deçà et delà dans le désert. Il fut rencontré dans cet état par le moine Théosèbe, surnommé Comestor, qui surpris de le voir, lui dit :
« Eh quoi, mon père, où allez-vous avec ce fardeau.
» Croyez-moi, déchargez-vous-en sur moi et ne vous
» tourmentez pas davantage. Je tourmente, lui ré-
» pondit Macaire, celui qui me tourmente, et qui me
» voyant si lâche et si paresseux, s'avise de me mettre
» dans l'esprit d'entreprendre de longs voyages. »

Cet homme de pénitence étoit aussi un grand homme d'oraison, l'une conduisant à l'autre. Mais l'ordre qu'il gardoit dans ses exercices étoit très-propre à lui en obtenir de Dieu le précieux don. Il distribuoit la journée en trois temps, dont l'un étoit employé à différentes heures, à la prière et à la contemplation, et il ne faisoit pas moins de cent oraisons par jour. Il passoit l'autre partie du temps au travail des mains, et la troisième à exercer la charité envers les frères, leur donnant les avis et les instructions dont ils avoient besoin.

En partageant le temps entre ces différens exercices, on peut dire qu'il ne perdoit point Dieu de vue, soit qu'il priât, soit qu'il agît, conservant dans une grande paix la pureté de son âme par la pureté d'intention qui sanctifioit ses œuvres, et ayant toujours le cœur élevé vers Dieu, quelque chose qu'il fit. Il y avoit d'autres solitaires qui faisoient un plus grand nombre d'oraisons que lui. Les uns en faisoient trois cents, d'autres en faisoient jusqu'à sept cents. Pour lui il suivoit l'attrait que Dieu lui avoit donné, en

mélant la vie active avec la contemplative , et il n'étoit point jaloux que d'autres fissent plus d'oraisons que lui. On peut même dire avec un savant historien , (a) que la ferveur des siennes récompensoit bien ce défaut.

On peut juger encore mieux de son amour pour l'oraison , par le dessein qu'il eut une fois d'y employer quelques jours de suite , sans admettre autant qu'il pourroit dans son esprit aucune autre pensée. Voici comme il le racontoit lui-même à Pallade : « Après » avoir exactement accompli toutes les pratiques de » la vie solitaire et religieuse que j'avois voulu entre- » prendre , il me vint un autre désir purement spiri- » tuel , qui fut de mettre seulement durant cinq jours » mon esprit en telle assiette, que rien ne le pût séparer » de Dieu , et qu'il n'eût point d'autre pensée que de » lui seul. Je fermai ensuite ma cellule et la clôture » qui étoit devant , afin de n'être point obligé de ré- » pondre à qui que ce fût , et me tenant debout , je » commençai sur les huit heures du matin à dire à » mon âme : Prends garde à ne descendre point du » ciel. Tu as les anges , les archanges , les chérubins , » les séraphins et toutes les puissances célestes : tu as » ton Dieu , l'auteur de toutes choses. N'en pars donc » point , ne descends point au-dessous des cieux , et » ne te laisse point aller à des pensées basses et ter- » restres. Ayant passé de la sorte deux jours et deux » nuits , le démon en conçut une telle rage , qu'il vint » comme une flamme de feu , et brûla tout ce qui étoit » dans ma cellule , et même la natte de jonc sur la-

(a) Till. t. 8. p. 658.

» quelle j'étois debout , en telle sorte que je croyois
» brûler moi-même. Ce qui m'ayant enfin donné de la
» crainte , je me désistai le troisième jour de la réso-
» lution que j'avois prise , ne pouvant davantage tenir
» ma pensée dans cette parfaite union , et je descendis
» dans la considération des choses du monde , Dieu le
» permettant peut-être ainsi , afin que j'ene m'enflasse
» pas de vanité. »

C'étoit dans ces oraisons sublimes que ce saint
puisoit des lumières extraordinaires , soit pour distin-
guer les véritables révélations des illusions du démon ;
soit pour pénétrer dans le secret des consciences des
frères , et de ceux qui s'adessoient à lui. Le diable
vint une fois frapper à la porte de sa cellule et lui dit :
levez-vous , (a) abbé Macaire , et allons avec les frè-
res faire la prière de la nuit. Mais , dit Rufin qui rap-
porte ceci , « le Saint , qui étoit rempli de Dieu , con-
» nut aussitôt l'artifice du démon et lui répondit :
» O esprit de mensonge et ennemi de toute vérité ,
» qu'y a-t-il de commun entre toi et cette assemblée
» de saints ? Tu ignores donc , ô Macaire , lui répon-
» dit le démon , que jamais les solitaires ne s'assem-
» blent pour la prière , sans que nous nous y trouvions ?
» Viens-y seulement et tu verras nos œuvres. Esprit
» impur , répliqua le Saint , Dieu veuille réprimer ta
» malice et dompter ta puissance.

» Il se mit ensuite en oraison et pria le Seigneur
» de lui faire connoître si ce dont le démon se vantait
» étoit véritable. Puis il s'en alla à l'assemblée où les

(a) Vit. pp. l. 2. n. 29.

» frères faisoient l'office durant la nuit , et renouvela
» la même prière à Dieu. Alors il vit comme de pe-
» tits enfans éthiopiens extrêmement laids , répandus
» dans toute l'église , qui couroient de tous côtés , et
» avec tant de vitesse , qu'on eût dit qu'ils avoient des
» ailes.

» Or c'étoit la coutume des solitaires que dans la
» prière , tous les frères étant assis , il y en avoit un
» qui récitoit un psaume , et les autres l'écoutoient ,
» ou répondoient à chaque verset. Ces petits Ethio-
» piens courant deçà et delà , faisoient diverses ma-
» lices à ceux qui étoient assis. Ils fermoient les pau-
» pières aux uns , qui s'endormoient aussitôt ; ils en
» faisoient bailler d'autres en leur mettant le doigt
» dans la bouche. Ensuite lorsque le psaume étoit
» achevé , les frères se prosternant en terre selon l'u-
» sage , pour faire oraison , ils couroient à l'entour
» d'eux , paroissant à l'un sous la figure d'une femme ,
» à un autre comme bâtissant quelque maison , ou
» portant quelque chose , et enfin à d'autres en d'autres
» manières ; ce qui faisoit que ces solitaires rouloient
» alors dans leurs esprits tout ce que les démons leur
» représentoient en se jouant.

» Mais ils ne réussissoient pas de même envers tous ,
» car voulant s'approcher de quelques-uns , ils en
» étoient si vivement repoussés , qu'ils tomboient par
» terre , et ne pouvoient après cela ni demeurer de
» bout , ni repasser auprès d'eux ; au lieu qu'ils mar-
» choient sur la tête et sur le dos de quelques autres
» frères dont la dévotion étoit foible , et se moquoient

» d'eux , parce qu'ils n'étoient pas attentifs à leur
» oraison.

» Saint Macaire voyant cela , jeta un profond soupir,
» et dit à Dieu en répandant beaucoup de larmes :
» Considérez , Seigneur , comme le démon nous tend
» des pièges. Faites-lui entendre votre voix puissante,
» et les effets de votre colère. Levez-vous , afin que
» vos ennemis soient dissipés et s'enfuient devant votre
» face , puisque vous voyez comment ils remplissent
» nos âmes d'illusions.

Cependant la prière étant achevée , le Saint voulut approfondir davantage la vérité , et appela en particulier les uns après les autres , ceux des frères à qui il avoit remarqué que les démons s'étoient apparus sous diverses formes , et leur demanda si pendant la prière ils n'avoient pas pensé à des bâtimens , à des voyages ou à d'autres choses semblables. Ils lui en firent l'aveu , et il connut alors que les vaines pensées qui nous viennent à l'esprit dans l'oraison , sont la plupart du temps causées par l'illusion des démons , qui au contraire sont repoussés par ceux qui veillent avec soin sur eux-mêmes ; « parce que , ajoute Rufin , une âme qui
» est unie à Dieu et qui dans le temps de l'oraison a
» une attention particulière vers lui , ne peut souffrir
» que rien d'étranger ni rien d'inutile entre dans elle
» pour l'en détourner. »

Le même historien rapporte ensuite une autre chose qui n'est pas moins merveilleuse , qui est que lorsque les solitaires approchoient de la sainte communion

(a) et étendoient la main pour la recevoir, en quelques-uns les démons, sous la figure de petits Ethiopiens, prévenoient le prêtre, et leur mettoient sur la main des charbons, au lieu du corps de Jésus-Christ que le prêtre en approchant paroisoit aux yeux des assistans leur donner, mais qu'il retournoit avec lui à l'autel. Au contraire il y en avoit d'autres, qui soutenus par leurs bonnes œuvres et leurs saintes dispositions, écartoient loin ces Ethiopiens, qui s'enfuyoient saisis de frayeur, parce qu'un ange qui assistoit le prêtre à l'autel, mettoit sa main sur la sienne, et leur administroit avec lui ce divin sacrement. Nous verrons un exemple plus particulier de ceci, en parlant d'un excellent solitaire de Nitrie appelé Marc.

Rufin dit que depuis ce temps-là Dieu continua à saint Macaire la grâce de connoître les distractions qui arrivoient aux frères par l'illusion des démons au temps de la psalmodie et de l'oraison, ainsi que leurs bonnes ou mauvaises dispositions, lorsqu'il leur administroit la sainte Eucharistie.

Si saint Macaire fut grand par l'éminence de ses oraisons et de ses lumières surnaturelles, il ne le fut pas moins par le don de miracles, et il ne céda pas en cela au célèbre Macaire d'Egypte, que les historiens nous représentent comme le thaumaturge de son temps. Ecoutons d'abord ce que Rufin en a dit, et nous verrons après ce que Pallade ajoute avoir vu

(a) L'usage ancien étoit que les hommes recevoient la sainte Eucharistie sur la main, et la prenoient ensuite, et que les femmes la recevoient sur un linge qu'on appeloit pour cela *Dominicum*.

lui-

lui-même. Nous avons dit quel étoit le pouvoir que Dieu lui avoit donné contre les démons. Il délivra un si grand nombre d'énergumènes par sa parole accompagnée d'une foi vive, (a) que l'historien de sa vie dit qu'il seroit bien difficile de les compter.

Rufin dit qu'il avoit sa cellule auprès de la caverne d'une lionne, (b) et que cette bête sortit un jour avec ses petits lionceaux, et les apporta à ses pieds. Il reconnut en les considérant, qu'ils étoient aveugles, et se mit en prière pour demander à Dieu la grâce de leur rendre la vue. Sa prière fut exaucée, et la lionne retourna à sa caverne avec ses petits; mais peu de temps après elle revint avec eux, et apporta comme par reconnaissance les toisons de quelques brebis qu'elle avoit égorgées, les mit à la porte de sa cellule et se retira. On rapporte une histoire à peu près semblable d'un solitaire appelé Marc. C'est peut-être la même histoire, et il y a apparence qu'elle convient mieux à Marc, comme nous le verrons dans son article.

Le même auteur (c) dit encore, qu'un homme aveugle pria qu'on le conduisît à la cellule du Saint. Il y a apparence que c'étoit celle qu'il avoit à Sceté; car elle étoit trois journées avant dans le désert. Mais comme on l'y eut conduit avec beaucoup de peine et de fatigues, le Saint ne s'y trouva pas. Le regret de se voir frustré par son absence de l'espoir d'être guéri, rendoit cet homme inconsolable. Il déplorait amère-

(a) Vit. pp. l. 8. c. 20. — (b) Ruf. hist. l. 2. c. 4. — (c) Ruf. hist. l. 2. c. 4.

ment son malheur ; mais se relevant de sa désolation par un esprit de foi , il pria ceux qui l'avoient amené de le mettre contre l'endroit de la muraille où le Saint avoit coutume de coucher , et quand on l'y eut placé , il prit un peu de la terre dont la muraille étoit enduite , se fit donner de l'eau dans laquelle il détrempa cette terre , dont il fit un mortier qu'il appliqua sur ses yeux ; après quoi s'étant nettoyé les yeux avec la même eau , il recouvra entièrement la vue. Sa reconnoissance le porta , étant de retour chez lui , à revenir avec sa famille pour remercier le Saint où il apprit qu'il pourroit le trouver. Il rendit aussi grâces au Seigneur comme il le devoit , et publia tout ce qui s'étoit passé.

Rufin étant venu voir saint Macaire en l'année 374 , selon la remarque de M. de Tillemont , et à la fin de l'année d'après , ou dans l'autre qui la suivit , arriva la persécution quel'impie Luce , évêque d'Alexandrie pour les ariens , suscita contre les catholiques. Notre Saint et saint Macaire d'Egypte ne furent pas épargnés , non plus que d'autres célèbres solitaires. Nous ne nous arrêterons pas ici à cette circonstance de sa vie , puisque nous avons détaillé au long cette tragédie qui fut si favorable à notre Saint par le titre glorieux qu'elle lui acquit de confesseur de la divinité de Jésus-Christ , et qui couvrit en même temps les hérétiques de confusion et les catholiques de gloire. Et cela nous fait voir qu'il auroit volontiers ajouté aux titres de solitaire , de père des moines , de thaumaturge et de confesseur de la foi , celui de martyr , s'il n'avoit tenu

qu'à son zèle pour la doctrine de l'Eglise et à son amour pour Jésus-Christ.

Quinze ans après ou environ, Pallade, auteur de la Lausiaque, et depuis évêque d'Hélénople en Bithynie, étant passé du désert de Nitrie dans celui des Cellules, fut à portée d'être instruit des merveilles de sa vie par ceux qui jusqu'alors avoient demeuré avec lui. Mais pendant trois ans qu'il vécut sous sa conduite, il eut le moyen de s'en instruire par lui-même, et il en parloit presque toujours en témoin oculaire, ou sur ce qu'il avoit ouï de la propre bouche du Saint. Nous avons su de lui la plus grande partie de ce que nous en avons dit : il faut le suivre encore dans ce qui nous en reste à dire.

« Etant, dit-il, (a) un jour allé voir cet homme si spirituel, je trouvai à la porte de sa cellule un prêtre d'un bourg voisin, qui avoit le visage et le reste de la tête tellement mangé d'un cancer, qu'on lui voyoit déjà tout le crâne découvert. Il venoit pour être guéri; mais le Saint n'avoit pas même voulu lui parler. Je le priai d'avoir compassion de lui, ou de lui rendre au moins quelque réponse; mais il me dit qu'il ne méritoit pas d'être guéri, et que Dieu lui avoit envoyé ce mal pour le punir. Que si vous désirez, ajouta-t-il, qu'il soit guéri, faites-le résoudre à s'abstenir toute sa vie de célébrer les saints mystères.

» Je lui en demandai la raison, il me répondit que c'étoit parce qu'il célébroit en mauvais état, et que

(a) Vit. pp. I, 8. c. 20.

» Dieu le châtoit pour cela ; mais que si par la crainte
» de l'offenser il cessoit de tomber dans les crimes qu'il
» avoit commis en méprisant sa justice , Dieu le gué-
» riroit.

» Je fus rendre cette réponse à ce pauvre malheu-
» reux , et il me promit avec serment de ne faire de
» sa vie aucune des fonctions du sacerdoce. Alors le
» Saint le fit entrer, et lui dit : Croyez-vous bien qu'il
» y a un Dieu auquel rien ne sauroit être caché ?
» Oui , je le crois , mon Père , répondit-il. Si donc
» vous reconnoissez , continua le Saint , l'énormité
» de votre crime , et que c'est par un juste châtiment
» que Dieu vous a envoyé cette maladie , corrigez-
» vous à l'avenir. Le prêtre confessa alors son péché ,
» promit de n'y plus retomber , et de ne dire jamais
» la messe ; mais de vivre comme un laïque. Le Saint
» le voyant dans cette bonne disposition , lui imposa
» les mains , et peu de jours après il fut guéri. Les
» cheveux lui revinrent , et il retourna en sa maison
» après avoir glorifié Dieu et rendu grâces à son ser-
» viteur. »

Pallade dit aussi qu'il étoit présent lorsqu'on lui
amena une fille de Thessalonique en Macédoine , qui
étoit de fort bonne maison et fort riche , mais qui
depuis plusieurs années étoit paralytique. Il fut tou-
ché de compassion de la voir étendue par terre de-
vant sa cellule. Il lui appliqua pendant vingt jours
l'huile bénite , et pria pour elle , et au bout de ce
temps elle se trouva guérie , et s'en retourna à pied à
sa maison. Il guérit également un enfant tourmenté

du malin esprit, en le frottant avec de l'huile sainte, et en versant sur lui de l'eau bénite; et Pallade étoit présent à ce miracle.

Cet écrivain nous apprend aussi un avis salutaire qu'il reçut de lui dans une tentation importune dont il fut attaqué. « Je vins, dit-il, à lui dans une grande » peine d'esprit, et je lui dis : Que dois-je faire, mon » Père, me trouvant accablé de fâcheuses pensées qui » me disent sans cesse : Quitte ce lieu, puisque tu » n'y fais aucun progrès dans la vertu? Et il me dit : » Ne répondez à vos pensées que ceci : Je garde les » murailles de ma cellule pour l'amour de Jésus- » Christ. »

La vigilance et les soins de saint Macaire en faveur des solitaires qui étoient sous sa conduite, soit comme ancien Père du désert, soit en qualité de prêtre, réussirent dans un grand nombre; mais tous n'en surent pas profiter. Pallade fut témoin de la chute d'un d'entr'eux natif de Palestine et Corinthien d'esprit, (a) à cause de sa présomption, puisque saint Paul attribue ce vice à ceux de Corinthe. (b) Ce solitaire s'appeloit Valens. Etant venu dans le désert, il pratiqua pendant quelques années de grandes austérités; mais se laissant aller à des pensées d'une folle estime de sa vertu, il tomba malheureusement dans les pièges du démon : car cet esprit séducteur le voyant disposé à suivre ses illusions, lui fit croire qu'il étoit digne de converser avec les esprits célestes. Un jour qu'il travailloit fort tard et sans lumière, il perdit l'aiguille

(a) Vit. pp. l. 8, c. 31. — (b) 1 Cor. 4.

dont il cousoit ses corbeilles , et ne pouvant la trouver , l'esprit malin lui alluma un flambeau avec lequel il la trouva. Il crut que c'étoit une faveur du ciel , et en conçut une si haute opinion de lui-même , qu'il dédaigna de participer aux saints mystères , comme s'il n'en avoit pas besoin.

Dans ce temps-là on apporta aux frères des fruits secs dans l'église , et saint Macaire les ayant reçus , il en envoya à chacun une poignée dans sa cellule. Valens ne fut pas oublié dans cette distribution ; mais au lieu de la recevoir avec action de grâces , il outragea et battit même celui qui lui apportoit ces fruits , en lui disant : Va-t-en dire à Macaire que je ne suis pas moindre que lui pour recevoir sa bénédiction.

Le Saint ayant reçu cette réponse , et comprenant combien il donnoit dans l'illusion , l'alla trouver le lendemain pour l'exhorter à en sortir ; mais ce fut inutilement. Il fut obligé de se retirer , pénétré de regret de l'état où il le laissoit ; mais le démon en profita avec avantage pour le confirmer toujours plus dans son erreur. Il se présenta à lui sous la forme du Sauveur , se faisant précéder par d'autres démons transformés en anges de lumière , qui tenoient des flambeaux allumés en leurs mains ; et l'un d'eux lui dit : Jésus-Christ , satisfait de votre conduite et surtout de votre courage et de votre confiance en lui , vient vous honorer de sa visite. Sortez donc de votre cellule , et à mesure que vous le verrez , prosternez-vous , adorez-le , après quoi vous rentrerez.

Il sortit donc de sa cellule , et vit tout ce spectacle

et ces lumières fantastiques : il adora l'ennemi de Jésus-Christ , croyant que c'étoit Jésus-Christ lui-même ; et le lendemain transporté de joie de cette vision , il eut la témérité de venir à l'église , et de dire en présence des frères : Je n'ai pas besoin de communier ; car j'ai vu aujourd'hui Jésus-Christ. Les Pères voyant cela , le firent lier , lui mirent les fers aux pieds durant un an , lui interdirent tout travail et toute austérité , et le réduisirent à une vie commune , témoignant de lui un grand mépris , afin de réprimer son orgueil par l'humiliation , et ajoutèrent à ces remèdes salutaires des prières qu'ils firent pour sa conversion. Pallade ne dit pas quel effet elles produisirent.

Le même auteur parle d'un autre solitaire nommé Eron , (a) dont la cellule étoit voisine de la sienne. C'étoit , dit-il , un jeune homme fort bien né , d'un riche naturel , et qui avoit d'excellentes mœurs. Il pratiquoit de grandes austérités , et avoit même été souvent trois jours sans manger , ne vivant que de la sainte Eucharistie ; et d'ailleurs il ne vivoit que de quelques herbes sauvages qu'il rencontroit.

Mais il se laissa malheureusement emporter par la vanité , et passa même jusqu'à perdre toute sorte de respect envers ses supérieurs , disant qu'il ne falloit pas avoir d'autres directeurs et d'autres maîtres que Jésus-Christ , et ne voulut plus participer aux sacrements. Cela fut cause qu'on fut contraint de l'enchaîner ; mais le démon s'étant rendu maître de son cœur , il ne put plus demeurer dans sa cellule , et s'en alla à

(a) 1 Cor. c. 32.

Alexandrie, où il s'abandonna à toutes sortes de désordres. Dieu eut pitié de son âme, et pour le faire revenir à résipiscence, il le frappa d'une maladie épouvantable dont il ne guérit qu'après six mois. Cela le fit rentrer en lui-même. Il reprit ses premiers sentimens, revint dans le désert, où il fit aux Pères l'aveu de ses fautes dans des sentimens d'une sincère pénitence, et mourut peu de jours après.

Nous avons interrompu l'histoire de saint Macaire par cette digression; « mais, comme dit Pallade, il » est bon de rapporter de pareils exemples, afin que » s'il nous arrive de faire quelques bonnes œuvres, » nous ne nous élevions pas, et que nous ne croyions » pas pour cela d'être vertueux, puisqu'on voit souvent que les actions de vertu donnent occasion à » des chutes, lorsqu'on ne les fait pas avec la pureté » d'intention qu'on devoit avoir; car il est écrit : *J'ai vu périr le juste avec sa justice.* (a) Ce qui fait voir » combien grande est la misère des hommes. »

Nous verrons dans la vie de saint Macaire l'ancien quelques circonstances de la vie de celui-ci, qui lui sont communes avec lui. Enfin, saint Macaire d'Alexandrie, (b) après avoir passé au moins soixante ans dans la solitude, termina par sa mort une vie de sainteté et de prodiges, et laissa après lui, avec le souvenir de ses vertus, la mémoire d'un des plus célèbres solitaires qui aient sanctifié les déserts par leur amour pour Dieu et par la pratique d'une sévère pénitence. Il faut mettre sa mort, selon M. de Tillemont,

(a) Eccl. 7. — (b) Till. t. 8. p. 627.

(a) en 394 ou 395. Pallade a remarqué qu'il étoit petit de taille, qu'il avoit peu de cheveux et de barbe à cause de ses grandes austérités. Nous tenons ce que nous avons dit de ce Saint principalement de Rufin et de Pallade, qui ont écrit ce qu'ils en ont su sans l'arranger dans un certain ordre. Rufin avoue qu'il n'est pas le premier qui en ait parlé, et que d'autres l'ont fait au long avant lui. M. de Tillemont croit qu'il marque peut-être par là Timothée, patriarche d'Alexandrie, qui avoit écrit la vie de plusieurs solitaires.

CHAPITRE XII.



DE QUELQUES AUTRES MACAIRES,

ET D'ISAAC,

Disciple de S. MACAIRE d'Alexandrie.

IL y a eu plusieurs solitaires qui ont porté le nom de Macaire, comme il y a eu plusieurs Paphnuces, plusieurs Isidores, plusieurs Apollons, plusieurs Ammons, etc. Le plus ancien Macaire que nous sachions avoir habité les déserts, fut disciple de saint Antoine, et eut le bonheur d'être le dépositaire de ses derniers sentimens, et de lui donner la sépulture. Nous en avons parlé dans la vie de ce Saint. Nous avons vu encore dans celles de saint Pacôme et de saint Théodore le sanctifié, son disciple, qu'il y eut dans l'ordre

(a) Till. t. 8. pag. 648.

de Tabenne deux religieux de ce nom , l'un supérieur de Pachnum , et l'autre frère de saint Théodore.

Pallade , (a) dans son histoire Lausiaque , dit avoir vu un autre Macaire , dont il parle en ces termes :
 « Un jeune berger , nommé Macaire , étant âgé de
 » dix-huit ans , se jouoit avec ses compagnons auprès
 » d'un lac qu'on appelle Marie , et tua un homme sans
 » le vouloir. Il se retira aussitôt sans rien dire à per-
 » sonne dans un désert que tout le monde sait , ou
 » pour l'avoir vu ou par ouï dire , être un endroit
 » sec et stérile , (Sozomène dit que c'est le désert de
 » Sceté) et il étoit si transporté de la crainte de Dieu
 » et des hommes , (b) qu'il y demeura trois ans à dé-
 » couvert , exposé à toutes les injures de l'air , sans
 » y faire aucune attention. Après ce temps-là il bâtit
 » une cellule , et y persévéra pendant vingt-cinq ans ,
 » vivant avec tant de piété , que Dieu le combla de
 » grâces et le rendit redoutable aux démons , qui vou-
 » loient quelquefois troubler le repos de sa solitude.

» J'ai demeuré long-temps avec lui , ajoute Pallade ,
 » et je lui demandai un jour , quels étoient ses sen-
 » timens au sujet du meurtre qu'il avoit fait dans sa
 » jeunesse. Il me répondit qu'il ne s'en affligeoit plus ,
 » et qu'il rendoit plutôt des grâces au Seigneur , de ce
 » que cette action faite sans dessein lui avoit été une
 » occasion de se sanctifier. Il citoit à ce propos
 » l'exemple de Moïse , qui ayant tué un Egyptien , et
 » s'étant enfui dans le désert par la crainte de Pharaon ,
 » fut trouvé digne de voir Dieu , de recevoir de lui de

(a) Vit. pp. l. 1. c. 17. — (b) Hist. l. 6. c. 29.

» grandes faveurs , et d'écrire par son inspiration les
» livres saints qu'il nous a laissés ; car ce ne fut qu'a-
» près la fuite d'Egypte qu'il arriva au mont Sinaï. »

Je ne dis pas ceci , continue Pallade , pour autoriser les meurtres , à Dieu ne plaise ; mais pour montrer seulement que quelquefois les hommes , qui ne se portoient pas d'eux-mêmes à pratiquer le bien , s'y sont trouvés engagés par un effet de la Providence , qui a fait servir à cette fin des cas extraordinaires , et qui paroissent n'être arrivés que par hasard. Ce qui fait voir que comme il y a des vertus que nous pratiquons volontairement , il y en a aussi dont Dieu nous ménage les occasions sans que nous y pensions , ni les recherches nous-mêmes.

On trouve dans le recueil des sentences des Pères , fait par M. Cotelier , (a) un trait qui ne convient ni à la profession de saint Macaire d'Alexandrie , ni à saint Macaire d'Egypte qui embrassa fort jeune la vie solitaire , et qui par conséquent paroît mieux convenir à celui dont nous venons de parler , selon la remarque de M. de Tillemont. On dit donc qu'étant solitaire , (b) lorsque quelques frères venoient le trouver pour recevoir de lui quelque instruction , et lui donnoit en l'abordant quelque marque de respect , comme s'il avoit sa vertu en vénération , il lui étoit impossible d'en tirer une seule parole ; mais quand on lui disoit familièrement , et en marquant peu de considération pour sa personne : Abbé Macaire , vous souvenez-vous quand vous meniez les chameaux ? et vos maîtres ne vous

(a) T. 1. p. 541. — (b) T. 8. p. 575 et 805.

battoient-ils point quand vous dérobiez du nitre , et qu'ils vous y surprenoient ? Alors il répondoit avec joie à toutes les questions qu'on lui faisoit.

Pallade parle encore d'un Macaire prêtre et directeur d'un hôpital à Alexandrie , (a) dont il rapporte une histoire également agréable et instructive , que nous placerons ici comme fort utile , quoique ce Macaire n'ait pas été solitaire , (b) d'autant mieux que Cassien en fait un grand éloge , et dit que sa douceur , sa patience , sa vigilance dans son administration , et enfin sa charité , l'ont rendu tout au moins égal en mérite à ceux qui vivoient avec plus de régularité dans le désert. Voici en substance ce qu'en dit Pallade.

Il y avoit à Alexandrie une vierge qui ne méritoit pas de porter ce nom , puisque sous un habit humble et modeste , elle cachoit un cœur superbe et si attaché aux biens de la terre , qu'elle ne donna jamais rien , même en aumône. Plusieurs saints personnages lui avoient fait des remontrances qui auroient dû la toucher ; mais elle y avoit toujours été insensible.

D'ailleurs elle avoit des parens et avoit adopté une nièce , fille de sa sœur , à qui elle promettoit continuellement de donner son bien , ayant , dit Pallade , perdu par sa faute les biens célestes. Le démon , dit le même auteur , l'entretenoit dans cette avarice sordide sous prétexte de prendre soin de ses parens , et plus particulièrement de sa nièce. Mais quoiqu'on doive assister ses parens , lorsqu'ils en ont besoin , il

(a) Vit. pp. l. 8. c. 6. — (b) Coll. 14. c. 4.

ne s'ensuit pas qu'on puisse mépriser son âme, comme celle-là faisoit.

Macaire, prêtre et administrateur de l'hôpital des estropiés, voulant un jour tenter de la guérir de son avarice, s'avisa de cette invention. Il avoit été lapidaire dans sa jeunesse, et s'entendoit beaucoup en pierreries. Il l'alla donc trouver, et lui dit qu'il étoit tombé entre ses mains des émeraudes et des hyacinthes, mais des plus belles et d'un très-grand prix, que pourtant on les laissoit pour cinq cents écus. Que si elle les désiroit, une seule valoit cette somme, qu'elle pourroit la revendre pour ce prix, et qu'ainsi les autres lui restant sans qu'il lui en coûtât rien, elles serviroient très-bien à parer sa nièce.

La vierge avare transportée de joie de la proposition, se jeta aux pieds du saint homme, et le pria instamment de faire en sorte que nul autre qu'elle n'eût ces pierreries, et lui donna tout de suite l'argent qu'il lui demandoit, bien qu'il lui offrit avant que de le recevoir, de lui montrer les pierreries. Macaire prit les cinq cents écus et les employa aux besoins de son hôpital, sans se presser d'en rendre compte à cette vierge. Il se passa assez de temps sans qu'il lui en dit rien, et elle de son côté n'osa lui en ouvrir le discours d'elle-même par égard pour son mérite, et parce qu'il étoit en grande réputation dans la ville.

Enfin l'ayant rencontré un jour dans l'église, elle lui demanda ce qu'étoient devenues les pierreries pour lesquelles il avoit reçu cinq cents écus de ses mains. « Je les achetai sur-le-champ, lui répondit-il. Donnez-

» vous la peine de venir chez moi si vous les voulez ;
» ou si vous n'en êtes pas contente , je les garderai et
» je vous rendrai votre argent. »

Elle le suivit avec empressement , et quand ils furent entrés dans l'hôpital , il lui montra le logement des hommes et des femmes , et lui dit : « Quelles désirez-
» vous des pierres précieuses ? Voulez-vous les hyacinthes ? ce sont les femmes qui sont en haut. Voulez-vous les émeraudes ? ce sont les hommes malades
» qui sont en bas. Je ne crois pas qu'on puisse trouver
» des pierreries d'un plus grand prix. Que si vous
» n'en êtes pas contente , vous n'avez qu'à reprendre
» votre argent. »

Cette correction tacite que le saint hospitalier fit sur son avarice , la fit rougir de honte. Elle n'osa demander son argent , et s'en retourna pénétrée de douleur d'avoir été dans une espèce de nécessité de faire cette aumône ; mais la nièce qu'elle chérissait tant , ayant été mariée , et étant morte sans enfans , cela lui fit ouvrir les yeux sur son attachement aux biens de la terre. Elle regarda ce que Macaire avoit fait , comme une charité qu'il avoit exercée sur son âme et l'en remercia ; et depuis ce temps-là elle fut aussi libérale envers les pauvres qu'elle avoit été avare auparavant.

Pallade , (a) auteur de la Vie de saint Chrysostôme , donne un Isaac pour disciple à saint Macaire , qui l'avoit été de saint Antoine , et qui apparemment est saint Macaire d'Alexandrie. Cet Isaac entra dans le désert

(a) Dial. p. 162 , 167.

sous la conduite de ce Saint à l'âge seulement de sept ans. Il fut fait prêtre dans la suite et supérieur de cent cinquante moines. Il avoit un grand attrait pour la solitude. Il s'étoit conservé dans une pureté entière; et il avoit une si grande étude de la sainte Écriture, qu'il la savoit toute par cœur. (a) Il fut obligé avec quelques autres de recourir à saint Jean Chrysostôme pour se dérober aux poursuites de Théophile d'Alexandrie, qui pourtant avoit élevé sept à huit de ses disciples à l'épiscopat. Cette circonstance de sa vie nous fait juger que c'est le même dont nous avons parlé ailleurs, et que nous avons donné à Crone pour disciple. (b) Il a pu en effet l'être de celui-ci, après l'avoir été de saint Macaire. M. de Tillemont dit qu'il est né en 351, (c) qu'il entra dans le désert en 358, qu'il pouvoit être âgé de cinquante ans lorsqu'il se retira auprès de saint Chrysostôme en 401, et que Pallade en 408 en parloit comme d'un homme qui vivoit encore. Le même auteur lui attribue d'autres traits historiques et quelques sentences que nous avons rapportées d'un Isaac prêtre des Cellules. Mais il faut avouer que les auteurs des Vies des Pères des déserts, n'ayant pas donné leur histoire d'une manière suivie avec ordre, il est difficile de bien discerner toujours ce qui convient à chacun des solitaires qui ont porté les

(a) Théophile d'Alexandrie obligea plusieurs solitaires, sous prétexte qu'ils suivoient les erreurs d'Origène, de chercher un asile auprès de saint Jean Chrysostôme; mais ce prétexte ne fut pas sans doute fondé à l'égard de tous les solitaires qu'il accusa de cette erreur. On connoît assez le caractère de Théophile.

(b) L. 5. c. 8. — (c) T. 8. p. 649.

mêmes noms. Et l'histoire des Isaacs est parlà , comme celle de quelques autres , si embrouillée , qu'il est aisé de se tromper en attribuant à un ce qui convient à un autre. Cela importe peu pour la vérité en général de l'histoire et pour le fruit d'édification qu'on en peut retirer. On peut être également touché d'un acte de vertu qu'aura pratiqué un Isaac quel qu'il soit , quoi qu'on l'attribue au disciple de saint Macaire , ou à celui de Crone , pourvu qu'il conste que c'est un Isaac solitaire qui l'ait pratiqué.

CHAPITRE XIII.

Règle de saint Macaire d'Alexandrie , et sa doctrine spirituelle.

Nous ne saurions attribuer à d'autres qu'à saint Macaire d'Alexandrie la règle qu'on trouve dans la collection de saint Benoît d'Aniane , sous le nom de Macaire , qui avoit sous lui cinq mille moines , puisqu'il y en avoit en effet un pareil nombre à Nitrie , et que le Saint dont nous parlons y est qualifié abbé de Nitrie. Aussi le titre de cette règle dans l'édition de Holstenius , porte qu'elle est de saint Macaire d'Alexandrie , abbé de Nitrie , et dans l'article 27 de cette règle , il y est parlé d'une pénitence qui se pratiquoit dans les monastères de ce désert.

Les premiers articles de cette règle renferment des recommandations générales de la pratique des vertus ,

à

à la tête desquelles on place le grand précepte de l'amour de Dieu.

L'état des religieux est appelé une milice sainte (a). Autant de religieux, autant de soldats de Jésus-Christ qui combattent sous ses enseignes et pour sa gloire, contre le démon, contre le monde et contre eux-mêmes; et c'est ainsi que dans la suite des temps saint Benoît et Cassien les ont appelés.

Les religieux doivent aspirer à la perfection en aimant Dieu de tout leur cœur et de toutes leurs forces.

Ils doivent s'exercer avec une sainte émulation dans le renoncement à leur propre volonté, (b) en se soumettant à l'obéissance. Ils doivent être pacifiques, doux, réguliers. Ils doivent rejeter de leur cœur toute enflure d'orgueil et de vanité. Ne faire injure à personne; ne point murmurer en secret; ne point faire de raillerie; ne point causer inutilement; ne point présumer d'eux-mêmes; ne chercher qu'à plaire à Jésus-Christ, au nom duquel ils combattent spirituellement.

Bien loin de laisser échapper aucune parole scandaleuse, ils ne doivent rien dire que de bon et d'édifiant. Ils doivent être exacts dans les emplois qu'on leur confie, toujours préparés pour l'oraison, pénétrés de mépris d'eux-mêmes par une humilité sincère, prompts à obéir, diligens pour les veilles, et pratiquer les jeûnes de bon cœur.

Il est parlé ensuite des vertus en particulier.

L'humilité, comme une vertu fondamentale, est

(a) Art. 1. — (b) Art. 2.

recommandée dans plus d'un article (a). 1.^o On ne doit jamais se croire meilleur qu'un autre; mais on doit se regarder comme le dernier de tous sans oser se préférer à un seul, (b) *parce que celui qui s'élève sera humilié, et que celui qui s'humilie sera exalté*, ainsi que Jésus-Christ nous l'a dit dans l'Evangile. (c) 2.^o On ne doit point se faire valoir pour quelque ouvrage utile qu'on aura fait, ni s'en glorifier, ni se réjouir trop d'un gain ou d'une acquisition pour le monastère, ni se livrer à la tristesse pour quelque perte qu'on a faite. (d) 3.^o On ne doit point tirer vanité de son habileté, ni de la beauté de sa voix; mais on doit plutôt se réjouir en Dieu par la pratique de l'humilité et de l'obéissance. (e) 4.^o Si on nous injurie, il faut le souffrir en silence, et être entièrement éloigné de rendre injure pour injure. Il ne faut pas là-dessus, ni en aucune autre rencontre, prêter l'oreille à de mauvais conseils; mais il faut se soutenir par une humble patience et par une amoureuse confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sur l'obéissance il est recommandé, (f) 1.^o de regarder les ordonnances des anciens comme des paroles de salut, et de ne jamais répliquer sur ce qu'ils prescrivent. (g) Il faut craindre le supérieur du monastère comme maître, et l'aimer comme père.

Sur la charité il est dit, (h) 1.^o d'aimer ses frères selon les règles de la charité évangélique, comme espérant de jouir un jour avec eux de la gloire de Jésus-

(a) Art. 3. — (b) Luc. 4. — (c) Art. 5. — (d) Art. 19. — (e) Art. 21.
— (f) Art. 4. — (g) Art. 7. — (h) Art. 6.

Christ. (a) 2.° De considérer qu'ayant renoncé à la chair et au sang en quittant le monde, on ne doit regarder comme ses plus proches parens que ceux qui étant devenus dans la religion nos frères en Jésus-Christ, habitent avec nous sous le même toit.

Le travail des mains ayant toujours été regardé comme un des principaux devoirs des moines, il est dit, (b) 1.° Que le supérieur n'emploiera aucun frère à quelque ouvrage que ce soit, qu'il ne soit pour l'utilité et le besoin du monastère, et qu'on ne soit assuré qu'il le sait faire. (c) 2.° Que les frères s'appliqueront au travail qu'on leur prescrira sans se plaindre ni murmurer, mais avec patience et docilité. (d) 3.° Qu'ils craindront plus le repos que le travail; qu'ils se rendront laborieux et meneront une vie pénible; qu'ils ne se coucheront le soir que pour soulager le corps de la fatigue du jour, et pour reposer en la compagnie de Jésus-Christ.

Sur la retraite et la solitude il est dit, (e) 1.° Qu'on ne cherchera point à former des liaisons avec les personnes du monde; qu'on mettra ses délices à demeurer dans la cellule, et qu'on la regardera comme un paradis. (f) 2.° Qu'on ne sortira jamais seul, même pour les affaires du monastère; mais qu'on sera toujours accompagné d'un ou deux frères, et qu'on se comportera si régulièrement, que ceux qui les verront puissent reconnoître à leur modestie, leur retenue et leur tempérance, la piété religieuse dont on fait profession dans leur monastère.

(a) Art. 21. — (b) Art. 30. — (c) Art. 11. — (d) Art. 8. — (e) Art. 6.
— (f) Art. 22.

On jeûnera le mercredi et le vendredi, (a) et ceux qui oseront s'en dispenser sans nécessité seront regardés comme participans à la trahison de Judas.

L'exacritude à se rendre à l'office est recommandée plus que tout autre exercice du monastère. (b) On s'y portera avec amour et avec ferveur, étant persuadé que plus souvent on prie, plus aussi on attire sur son âme la miséricorde de Jésus-Christ.

Les frères, après avoir chanté les Matines, vaqueront à l'oraison mentale jusqu'à la seconde heure; (c) à moins qu'ils ne soient appelés à quelqu'autre exercice de communauté par l'obéissance (d). L'oraison étant finie, chaque frère s'appliquera au travail qu'on lui a prescrit, et s'en acquittera jusqu'à la neuvième heure avec paix, sans murmure, selon l'avis du saint Apôtre (e).

Les frères se rendront exactement à l'office de la nuit à l'heure réglée. (f) Si quelqu'un se trouve accablé de sommeil, il pourra sortir pour quelques momens; mais que ce ne soit pas pour causer inutilement, et il rentrera aussitôt dans l'assemblée. De même lorsqu'on fait la lecture en commun, chacun gardera un profond silence et donnera toute son attention à ce qu'on lit.

On exercera l'hospitalité et on ne renverra jamais les pauvres sans leur rien donner; (g) mais on recevra avec charité les hôtes et les pauvres, de peur qu'en manquant à ce devoir, on ne s'expose à refuser

(a) Art. 29. — (b) Art. 9. — (c) Art. 10. — (d) Art. 11. — (e) Philip. 2. — (f) Art. 15. — (g) Art. 20.

Jésus-Christ, qui peut prendre la forme d'un hôte ou d'un mendiant pour nous éprouver.

On observera à table un rigoureux silence. (a) Il n'y aura que celui qui préside qui pourra y parler dans le besoin, ou quand on sera interrogé.

Telles sont les ordonnances de la règle sur la pratique des vertus particulières et les exercices réguliers. Voici les pénitences qu'elle prescrit pour les fautes dans lesquelles on tombe. On y voit la justice et la miséricorde se prêter, pour ainsi dire, la main, parce qu'on ne se proposoit point d'affliger les frères, mais de les relever de leurs fautes, et de les porter à se corriger. (b) 1.^o Si un frère ne quitte pas aussitôt son ouvrage pour aller à la prière lorsqu'on a fait le signe pour s'y rendre, on le mettra hors de l'assemblée, afin qu'il apprenne par cette confusion que rien ne doit être préféré à l'oraison. (c) 2.^o Si quelque frère murmure facilement; s'il se rend querelleur et conteste avec les autres; s'il témoigne de la répugnance pour ce qu'on lui ordonne, il sera puni au jugement de l'ancien selon la grandeur ou la qualité de sa faute; mais on usera de douceur à son égard, et on adoucira la pénitence à mesure qu'il s'humiliera et qu'il promettra de s'amender. On punira également ceux qui se rendront participans de sa faute, en l'y autorisant par leur consentement. (d) 3.^o Lorsqu'on reprendra un frère pour quelque faute que ce soit, et qu'on lui fera la correction, il la recevra avec patience et douceur; il ne répondra point à celui qui le corrige; mais il

(a) Art. 18. — (b) Art. 14. — (c) Art. 12. — (d) Art. 16.

s'humiliera , se souvenant qu'il est écrit , (a) *que Dieu donne sa grâce aux humbles , et qu'il résiste aux superbes.* (b) 4.° Celui qui ne se corrige pas après avoir été repris plusieurs fois , perdra son rang et n'aura que le dernier. Que si cela ne sert point à le corriger , on le traitera comme n'étant plus du nombre des frères , et on le regardera , selon la parole de Jésus-Christ , (c) *comme un païen et un publicain.* (d) 5.° Généralement pour les fautes que les frères commettront , on les punira en les privant d'assister à l'oraison avec les autres , ou en leur imposant des jeûnes ; en sorte pourtant que s'ils reconnoissent leur faute et en demandent humblement pardon en se prosternant en présence de tous les frères assemblés , on le leur accordera (e). Mais si au lieu de profiter de la correction et de la pénitence , quelqu'un s'obstine par un esprit d'orgueil et refuse de se corriger , ou s'il menace de s'en aller , le prévôt ou le chef de la famille en donnera avis à l'abbé ou supérieur du monastère , qui appellera le coupable devant tous les frères , et lui fera donner de la discipline ; après quoi ayant prié pour lui , on l'admettra à la prière commune , supposé que n'ayant pas profité des remontrances qu'on lui avoit faites , la discipline l'ait rendu plus docile. (f) Si enfin un frère indocile veut absolument quitter le monastère , on l'abandonnera à son mauvais sort , et on le regardera comme un excommunié et un apostat ; car les esprits pacifiques

(a) Jac. 4. — (b) Art. 17. — (c) Matth. 18. — (d) Art. 26. — (e) Art. 27. — (f) Art. 28.

sont les enfans du Très-Haut , et recevront de riches couronnes de sa main , au lieu que les turbulens et les indociles sont des enfans de ténèbres et dignes des tourmens éternels , puisque l'Écriture dit : (a) *Sur qui l'esprit du Seigneur se reposera , sinon sur celui qui est humble , qui aime la paix et qui se rend docile à ses ordres avec une crainte respectueuse ?*

Voici enfin la conduite que la règle ordonne qu'on garde avec ceux qui se présentent pour être reçus au nombre des frères. 1.^o Après qu'ils se seront présentés , on leur fera lire la règle et on les instruira de tout ce qui se pratique dans le monastère ; et s'ils témoignent de vouloir l'observer fidèlement , on les admettra , de l'avis de la communauté. 2.^o Il ne sera point permis à ces nouveaux venus de rien garder à leur particulier de ce qu'ils auront apporté avec eux , s'ils ont apporté quelque chose ; mais on le présentera aux frères assemblés à l'heure de table , et on le fera servir à l'usage de la communauté. 3.^o Ceux qui sont reçus doivent faire état qu'en entrant dans le monastère pour être religieux , non-seulement ils ne pourront rien posséder en propre , ni disposer de quoi que ce soit qu'ils aient apporté ; mais qu'ils ne pourront pas même disposer de leur propre personne , s'étant par leur état entièrement dévoués au service du monastère , et de l'obéissance qu'on y pratique.

Tel est le contenu de ce qui nous reste de la règle de saint Macaire. Je dis de ce qui nous reste ; car il paroît que nous ne l'avons pas dans son entier , et qu'il y avoit d'autres articles qui se sont perdus.

(a) Isa. 66.

Gennade , (a) qui en parle comme d'une épître que le Saint avoit écrite à ceux qui étoient entrés depuis peu dans la profession monastique , dit qu'il y enseignoit que pour servir Dieu avec perfection , il falloit connoître l'état et la condition en laquelle nous vivons en ce monde , pour se porter avec affection à tous les travaux ; qu'il falloit combattre contre toutes les douceurs et tous les attraits de cette vie , et implorer le secours de Dieu pour les surmonter , afin d'arriver à la pureté de l'état où Dieu nous a créés , et obtenir la palme de la continence que la justice exige de notre nature. (b) On peut voir là-dessus la note de M. de Tillemont.

On trouve dans le même recueil de saint Benoît d'Aniane , à la suite de la règle de saint Macaire , une épître adressée aux religieux , dont nous donnerons les principaux articles pour nous instruire de sa doctrine spirituelle.

1.° Il recommande de combattre la gourmandise , et en montre les funestes effets dans ceux qui s'en laissent dominer. De même , dit-il , que plus on met de bois au feu , plus on en augmente les flammes , ainsi plus on charge l'estomac de viandes , plus on excite la concupiscence. La gourmandise en est la mère nourricière. Eussions-nous assoupi celle-là par la mortification , elle se réveillera bientôt en suivant celle-ci. Il n'est rien de si dangereux que la gourmandise et la désobéissance : l'une et l'autre donnent la mort à l'âme. Quelle différence d'un religieux do-

(a) Vir. ill. c. 10. — (b) Tom. 8. p. 617 et 809.

miné par l'intempérance , de celui qui pratique la sobriété ? Celui-ci ayant l'estomac libre , s'élève sans peine à Dieu dans la ferveur de son oraison. L'autre au contraire , appesanti par un excès de nourriture , s'assoupit lorsqu'il faut prier. Le religieux sujet à la gourmandise ne soupire qu'après la table. Celui qui est sobre n'ambitionne que la pureté du cœur. Le religieux gourmand est semblable à un soldat lâche et timide , qui tremble quand la trompette l'appelle au combat. Il ne peut entendre qu'on lui parle de jeûne et d'abstinence.

2.º Il recommande de fuir l'entretien des femmes , si l'on veut se conserver dans la belle vertu de chasteté. C'est à faux , dit-il , qu'un moine se vante de les fréquenter et d'être chaste. Fuyez leurs entretiens comme un poison dangereux. Ne souffrez pas que vos yeux s'ouvrent devant elles pour les regarder en face ; les traits de leur visage seroient alors comme des flèches qui vous perceroient jusqu'au fond de l'âme. Détournez-en aussi votre imagination , et donnez-vous bien de garde d'en conserver le moindre souvenir dans votre esprit. Si par malheur vous en vouliez entretenir l'idée , elle prévaudroit bientôt sur votre raison et gagneroit votre cœur.

3.º Il attaque ensuite l'avarice et recommande aux moines , en leur en montrant la laideur et les dangereuses suites , de se dégager des biens de ce monde. Un navire , dit-il , battu de tout côté par les vagues est enfin englouti dans la mer. De même un religieux qui possède trop de choses , en est malheureusement

submergé. Un religieux qui ne possède rien est comme un athlète insurmontable, comme un coureur que rien n'arrête, et qui par une course légère et rapide gagne le prix attaché à sa sainte vocation. Le religieux attaché néglige ses devoirs. Celui qui tient son cœur dans un saint dégagement travaille et prie. Il passe du travail à l'oraison, et s'élève à Dieu avec une entière liberté d'esprit. Enfin le religieux avare s'amasse un trésor de colère pour le jour des vengeances du Seigneur, au lieu que celui qui ne possède rien accumule des trésors de mérites pour l'éternité, où il louera Dieu en la compagnie de ses anges.

4.° La gloire d'un moine, dit-il aussi, est de souffrir la tribulation avec résignation; de ne rien désirer des choses présentes; d'avoir une grande patience et une extrême charité pour les autres; d'aimer les veilles; d'accompagner ses oraisons de ses larmes; de conserver son cœur dans une douceur et un silence paisible; d'observer l'abstinence et de parler fort peu; d'aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même, et de supporter tout des autres; de ne pas perdre le temps à rouler, ni à faire des visites inutiles; mais de garder la cellule et la solitude; de travailler des mains pour gagner sa vie sans avoir besoin du secours des autres; car prier, jeûner, et recevoir en même temps son entretien des autres, tandis qu'on peut l'avoir en travaillant, c'est perdre le mérite du jeûne et de la prière, puisqu'il est écrit; (a) *Il vaut mieux donner que recevoir.*

(a) Act, 20.

CHAPITRE XIV.



L'ABBÉ BENJAMIN, L'ABBÉ ISAAC, ELLADE, APOLLON,
UN AUTRE ISAAC SON DISCIPLE, MARC, JEAN ET
DOROTHÉE,

Solitaires des Cellules.

L'ABBÉ Benjamin avoit resté quelque temps au désert de Sceté. (a) Il fut fait prêtre et desservit l'église du désert des Cellules avec saint Macaire l'Alexandrin et l'abbé Isaac. Il étoit en usage d'aller avec plusieurs autres solitaires, au temps de la moisson, travailler à couper le blé; et comme à leur retour on leur donnoit une mesure d'huile à chacun, il crut de faire un grand acte de mortification de percer seulement avec une aiguille le vase où il l'avoit mise, et de n'en prendre que ce qui en pourroit couler par ce petit trou; mais il fut bien étonné lorsque la nouvelle moisson étant venue, où les solitaires avoient coutume de porter à l'église ce qui leur étoit resté d'huile de l'année précédente, il vit qu'aucun d'eux n'avoit touché à la sienne. Son humilité lui faisoit raconter ceci aux autres frères, et il leur avoua que la confusion et le regret qu'il en eut fut si grand, qu'il se considéra comme un homme coupable d'un crime.

(a) Cot. t. 1. p. 408, 409.

Il racontoit encore qu'ayant passé avec quelques frères des Cellules à Scté pour y visiter un ancien , il lui porta un peu d'huile ; mais ce bon vieillard lui en montra dans un vase, qu'il avoit reçue de lui depuis trois ans et à laquelle il n'avoit pas touché , ce qui lui fit admirer sa mortification. Il disoit aussi qu'étant allé voir un autre ancien , de compagnie avec quelques solitaires , ils en furent reçus avec beaucoup de charité ; et obligés de s'y arrêter pour prendre quelque nourriture , le vieillard lui présenta entr'autres choses de l'huile de rave , sur quoi ils lui dirent : Mon père , donnez-nous moins d'huile , mais qui soit de la bonne ; et le vieillard faisant le signe de la croix avec étonnement , leur répondit : Pardonnez-moi , mes frères , je ne sache pas qu'il y ait d'huile d'une autre espèce.

L'abbé Benjamin eut plusieurs disciples. Il leur disoit : Marchez par la voie royale ; allez à grands pas , en sorte que vous fassiez beaucoup de chemin , et ne vous négligez point. Comme il étoit près de mourir , les voyant autour de lui , il leur donna pour dernière instruction ces belles paroles de saint Paul : *(a) Soyez toujours dans la joie , priez sans cesse et rendez grâces à Dieu en toutes choses.*

L'abbé Isaac étant jeune demeura quelque temps au mont de Nitrie sous la conduite de Crone. *(b)* Il passa ensuite au mont de Phermé sous celle de l'abbé Théodore. Dans la suite du temps il racontoit que le premier , quoique très-avancé en âge , ne vouloit pas qu'il le servît , et qu'au contraire il le servoit lui-même

(a) Thessal. 1. — *(b)* Cot. t. 1. p. 489, 90, 91 et 92.

jusqu'à lui présenter à boire. Etant ensuite passé sous l'abbé Théodore, il éprouva de sa part la même douceur, en telle sorte qu'au lieu de le traiter en maître, ce bon vieillard faisoit lui-même tout ce qu'il y avoit à faire, sans jamais lui rien commander, jusque là qu'il dressoit la table à l'heure du repas, et lui disoit ensuite : approchez-vous et mangez si vous le trouvez à propos. Cela le mit en peine, et après quelque temps il ne put s'empêcher de s'en plaindre à lui. Mon père, lui dit-il, je suis venu auprès de vous pour trouver mon avantage spirituel par la pratique de l'obéissance, et cependant vous ne m'ordonnez jamais rien. Mais le bon vieillard ne lui répondit point.

Sur cela Isaac alla trouver quelques anciens et leur déclara sa peine. Ils entrèrent dans son sentiment et vinrent parler à l'abbé Théodore, lui représentant qu'il portoit préjudice en quelque façon à son disciple, lequel ne s'étant mis sous sa conduite que pour la sanctification de son âme, il ne lui en procuroit pas le moyen en refusant de l'exercer dans la sainte obéissance. Alors Théodore leur répondit : Je ne suis pas un supérieur de monastère pour m'arroger le droit de commander, ni je ne suis pas en usage de prévenir les autres sur ce qu'ils doivent faire ; mais si Isaac désire d'avancer, il faut qu'il considère comme je fais, et qu'il fasse de même. Isaac profita de cette réponse, et depuis ce temps-là il se rendit attentif à tout ce qu'il devoit faire, afin que Théodore ne le prévînt pas ; parce qu'il se tenoit ordinairement dans le silence, instruisant son disciple par son exemple plutôt que par ses discours.

Après qu'Isaac eut passé par cette excellente école, il alla au désert de Sceté, voisin de celui de l'abbé Théodore, et s'y distingua tellement par ses vertus, que les religieux de ce désert s'étant assemblés, résolurent de le faire ordonner prêtre pour le service de leur église. Ce choix l'effraya, lui à qui son humilité déroboit la connoissance de son mérite, et craignant qu'on en vînt à l'exécution, il s'enfuit secrètement en Egypte, où il se tint caché dans un pré dont le foin étoit fort haut. Il s'y croyoit en sûreté; mais la providence lui fit connoître, par la manière dont il fut découvert, que sa volonté étoit qu'il acquiesçât aux désirs de ses frères. En effet, quelques-uns d'entr'eux ayant été envoyés après lui pour le ramener, et la nuit les ayant surpris auprès du champ où il étoit caché, l'âne qu'ils avoient entra dans le foin tandis qu'ils dormoient, et ils le trouvèrent le lendemain auprès de lui. Leur joie égala leur surprise. Ils le retinrent et voulurent le lier, de peur qu'il ne leur échappât une seconde fois; mais il les pria de ne pas le faire, et leur dit que puisque Dieu leur avoit découvert le lieu de sa retraite contre son attente, il étoit prêt à se soumettre, et s'en retourna avec eux à Sceté.

Il reçut ainsi l'ordre de la prêtrise et l'exerça dans ce désert; mais nous ignorons combien de temps il y demeura. Dans la suite il vint au désert des Cellules, où il continua d'en faire les fonctions, et fut d'un grand secours par son zèle et par ses lumières aux religieux de cette solitude. Il avoit tant de respect et

de dévotion pour tout ce qui concernoit le saint sacrifice , qu'il prenoit de la cendre de l'encensoir dont il se servoit à l'autel , et la mangeoit avec son pain (a). Sur quoi l'on peut remarquer combien l'usage d'employer l'encens à l'autel est ancien.

Il paroît par quelques traits de sa vie qui nous restent, qu'il avoit extrêmement à cœur que les solitaires se conservassent dans l'esprit de détachement et de pauvreté si conforme à leur état. Il remettoit sans cesse pour cela devant les yeux de ses disciples l'exemple des anciens qui les avoient précédés dans la solitude. Nous avons vu dans la vie de saint Pambon ce qu'il disoit en avoir appris ; savoir , qu'un religieux doit porter un habit si pauvre , qu'en le dépouillant il puisse l'exposer aux passans sans qu'il y ait à craindre qu'aucun pense à le ramasser. Il remarqua dans une rencontre que quelques frères avoient affecté de s'habiller un peu trop proprement ; il leur dit avec un zèle enflammé d'une sainte colère : Nos anciens , et entre autres l'abbé Pambon , n'alloient vêtus que très-pauvrement , et vous osez porter des habits de prix. Retirez-vous d'ici, votre relâchement feroit désertier ce saint lieu. Un solitaire s'avisa aussi d'entrer dans l'église des Cellules avec un petit capuce , qui paroisoit par conséquent mieux fait que ceux des autres ; sur-le-champ l'abbé Isaac le fit sortir , en lui disant : Il n'y a que des moines qui entrent en cette église , et vous êtes un séculier ; vous n'y sauriez être reçu.

Il reprenoit quelquefois ses disciples , qui étoient en

(a) Till, t. 8. p. 623.

grand nombre , avec sévérité , par le zèle qu'il avoit de leur avancement dans les vertus religieuses , et il ne souffroit pas impunément qu'ils croupissent dans leurs défauts. Un jour qu'ils n'avoient pas apparemment bien profité de ses avis , comme ils partoient pour aller faire la moisson du blé selon leur coutume , il leur dit : Je ne vous prescrirai plus rien désormais , puisque vous profitez si mal de ce que je vous ai dit.

Il ne vouloit pas qu'on souffrit rien dans l'église qui pût détourner les frères du recueillement qu'on doit apporter à la prière et à la célébration des saints mystères. C'est pour cela qu'il leur dit dans une rencontre : Ne m'amenez pas ici des enfans ; car c'est à cause d'eux que les quatre églises de Sceté sont devenues presque désertes. (a)

L'abbé Abraham , qui demouroit avec lui , étant entré dans sa cellule , le surprit qui fondeoit en larmes , et lui en demanda le sujet. Hélas ! lui répondit-il , comment ne pleurerois-je pas ? autrefois ce que nous gagnions du travail de nos mains suffisoit à peine pour fournir aux voyages que nous faisons pour aller consulter les anciens , et voilà qu'ils sont morts et nous ont laissés orphelins ; à qui donc nous adresserons-nous à présent pour prendre conseil ? C'est , comme vous voyez , ce qui me fait verser des larmes.

(a) On voit par là qu'il y avoit quatre églises dans le désert de Sceté , pour la commodité des solitaires , ce désert s'étendant si loin qu'une seule n'auroit pas suffi. La même sentence est attribuée à Isaac le Thébéen. *Vit. pp. l. 5. libell. 10. n. 32*. Ce qui prouveroit qu'il est le même dont nous parlons ici.

Il exhortoit beaucoup les frères à faire cas des plus petites choses; et là-dessus il leur racontoit un jour, qu'un solitaire qu'il avoit connu, travaillant à la moisson, voulut manger quelques grains de blé; mais il n'osa pas le faire sans en demander la permission au maître du champ pour qui il travailloit : de quoi cet homme fut si surpris, s'agissant de si peu de chose, qu'il lui répondit : Tout le champ est à vous, mon Père, et vous me demandez permission pour manger un seul épi de blé !

Quoique son zèle pour le salut des frères fût ardent, il étoit d'ailleurs très-pur et exempt d'animosité. Aussi assuroit-il avec raison qu'il n'étoit jamais entré dans sa cellule ayant quelque amertume sur le cœur contre son prochain; et qu'il n'avoit jamais souffert non plus qu'aucun des frères retournât dans la sienne étant mécontent de lui.

Dieu le visita par une longue et fâcheuse maladie, et il la souffrit avec tant de résignation, qu'il auroit voulu, s'il eût dépendu de lui, qu'on lui en laissât porter toute l'incommodité sans lui donner aucun soulagement. Le frère qui le servoit lui présenta des lentilles, dans lesquelles il avoit mis quelques pruneaux propres à purger, et il refusa de les prendre. Le frère insista, lui disant qu'il en avoit besoin pour guérir; mais il lui fit cette réponse digne de sa mortification et de son amour pour les souffrances : Plût à Dieu, mon frère, que je pusse rester trente ans malade comme je le suis ! je le désirerois de tout mon cœur.

Lorsque le temps de sa mort arriva, les religieux

II.

R

s'assemblèrent autour de lui , et pénétrés d'une vive douleur de ce qu'ils l'alloient perdre , ils lui disoient : Que ferons-nous , notre Père , quand vous ne serez plus avec nous ? Il leur répondit : Considérez de quelle manière j'ai vécu parmi vous. Si vous pratiquez ce que Dieu demande de vous , comme j'ai tâché de faire , Dieu vous accordera sa grâce et conservera ce lieu ; que si vous ne le faites pas , vous ne sauriez subsister long-temps ici.

Autrefois , ajouta-t-il , quand Dieu appeloit à lui les Pères qui nous ont précédés , nous en témoignions de la douleur comme vous faites à présent ; mais nous avons eu le bonheur de persévérer dans ce désert en pratiquant fidèlement ce que Dieu nous prescrivait , et en suivant les avis que nous avions reçus de nos anciens , tout comme s'ils avoient continué de vivre avec nous. Faites-en donc de même , et vous vous soutiendrez en ce lieu comme nous avons fait. Il paroît par la manière dont l'abbé Isaac parloit à ces religieux , qu'il avoit une grande autorité sur eux , non-seulement par ses vertus qui lui concilioient leur estime et leur confiance , mais encore pour son grand âge , ainsi il doit être mort fort vieux ; mais les historiens ne nous ont pas appris combien de temps il a vécu.

Ils parlent aussi d'un Isaac (a) surnommé le Thébéen , qui pourroit bien être le même que celui-ci ,

(a) Jean Mosch, ou l'auteur du Pré Spirituel, dit avoir vu un Isaac Thébéen au voisinage de Lycques. Mais il ne pouvoit vivre que dans le 6^e siècle, au lieu que celui dont nous parlons, doit avoir vécu au milieu du 5^e. *Vit. pp. 7. 10. c. 161.*

ce qui prouveroit qu'il étoit natif de Thèbes, ou au moins de la Thébàïde; mais cela n'est pas sûr. Cet Isaac le Thébéen demouroit dans le désert; (a) et étant venu au monastère, il y trouva un frère négligent qui avoit commis quelque faute. Il le condamna sur-le-champ, et voulut qu'on le chassât, le croyant incorrigible. Etant ensuite retourné à sa cellule, il trouva un ange à la porte qui lui en défendit l'entrée. Il lui en demanda le sujet, et l'ange lui répondit : Dieu m'envoie pour savoir de vous où vous voulez qu'il place ce solitaire que vous venez de condamner ? A ce reproche Isaac reconnut sa faute, et se prosternant devant l'esprit céleste, il avoua qu'il avoit péché, et en demanda pardon à Dieu. Levez-vous, lui dit l'ange, Dieu vous pardonne; mais prenez garde désormais de prévenir les jugemens de Dieu en précipitant ainsi le vôtre contre le prochain. Les hommes, dit le Seigneur, s'arrogent le droit de juger, et voudroient bientôt me le disputer. Rufin remarque ici que quand ces hommes parfaits tomboient en quelque faute, même peu considérable, Dieu la leur faisoit aussitôt connoître pour les faire rentrer en eux-mêmes.

L'abbé Ellade excella en modestie et en mortification. (b) Il demeura vingt ans au désert des Cellules, et dans tout ce temps-là il ne leva jamais les yeux pour regarder le toit de l'Eglise. (c) Il ne vivoit que de pain et de sel; mais ayant observé qu'au temps de Pâques les autres solitaires ne prenoient point d'autre nour-

(a) Cot. t. 1. p. 507. Vit. pp. l. 3. n. 137. l. 5. libell. 9. n. 3. — (b) Vit. pp. l. 5. libell. 4. n. 16. — (c) Cotel. t. 1. p. 436 et 437.

riture, il eut la dévotion de se mortifier davantage pour honorer la résurrection du Sauveur. Ainsi il s'exerça à de plus grands travaux que de coutume; et au lieu que le temps du repas lui servoit de délassement, parce qu'il mangeoit assis, il se proposa de manger debout.

Il y avoit aussi dans le même désert un abbé (a) nommé Apollon, qui se distinguoit particulièrement par sa charité envers le prochain. Il se prêtoit avec joie à tous les services qu'on lui demandoit, (b) et disoit dans ces occasions : Je travaillerai aujourd'hui avec Jésus-Christ pour le bien de mon âme. Cassien raconte dans la seconde conférence, (c) où il fait parler l'abbé Moïse de Sceté sur la discrétion, un exemple admirable de sagesse et de charité de l'abbé Apollon, qui paroît être celui-ci plutôt qu'Apollon de Sceté, dont nous parlerons ailleurs. Cet exemple est trop utile pour ne pas le rapporter au long. Un jeune solitaire, fervent d'ailleurs et plein de bons désirs pour son avancement spirituel, se sentant vivement attaqué de tentations contre la pureté, s'adressa à un ancien pour trouver dans ses prières et dans ses avis quelque remède et quelque consolation dans la peine qui l'affligoit, et la lui découvrit dans toute la simplicité de son cœur; mais ce vieillard, qui n'avoit pas l'esprit de discrétion, bien loin de le recevoir avec charité et de l'encourager à combattre, le traita durement de paroles, et lui fit de sanglans reproches, l'appelant un misérable, in-

(a) Vit. pp. 1. 7. c. 17. n. 3. — (b) Cot. t. 1. pag. 399. — (c) Cas. coll. 2. c. 15.

digne de porter le nom de solitaire , et le troubla si fort par sa sévérité inconsidérée , qu'il se retira dans sa cellule accablé de tristesse et réduit au désespoir.

L'abbé Apollon le rencontra dans cet état , et reconnut sans peine par l'abattement qui paroissoit sur son visage et le trouble de ses yeux , que son cœur étoit agité par quelque violente tentation. Il voulut l'engager à la lui manifester ; mais ce jeune religieux étoit si fort déconcerté , qu'il n'en put arracher aucune parole. Plus il refusoit de vouloir manifester sa peine , plus aussi l'abbé Apollon comprit qu'elle devoit être grande , et insistoit avec toute l'industrie de sa charité pour l'obliger à lui en dire le sujet. Enfin , il le toucha par sa douceur et ses instances , et lui fit avouer qu'il alloit quitter le monastère pour se rendre à une ville voisine , où il projetoit de se marier , puisque le vieillard qu'il avoit consulté lui avoit dit qu'il ne pouvoit persévérer dans l'état monastique , ni trouver dans le désert de remède à sa tentation.

A cet aveu , l'abbé Apollon , touché de pitié , lui parla avec encore plus de douceur. Il le rassura et le consola , en lui disant qu'il n'étoit pas exempt lui-même de cette tentation , et que comme il ne perdoit pas pour cela espérance , il ne devoit pas non plus désespérer ; qu'il ne falloit pas s'étonner d'être tenté si violemment , et qu'on ne s'en délivroit pas tant par son propre travail et sa propre industrie , que par la grâce du Seigneur. Il conclut enfin , en le priant de différer seulement d'un jour l'exécution de son dessein , et de retourner dans sa cellule ; ce qu'ayant fait , le saint

Abbé marcha droit à la cellule du vieillard , qui avoit par son imprudence mis ce jeune homme dans ce fâcheux état ; et lorsqu'il en fut près , il éleva les mains au ciel , et priant avec abondance de larmes , il dit : Seigneur, c'est vous seul qui sondez le fond des cœurs ; vous savez combien la fragilité humaine est grande , et vous y compatissez tendrement en y appliquant le remède par votre grâce : faites donc aujourd'hui passer la tentation de ce jeune religieux dans le cœur de ce vieillard , afin qu'il apprenne à son âge qu'il faut traiter les affligés avec douceur, et compatir à la foiblesse des jeunes gens.

A peine eut-il achevé de prier et de soupirer, qu'il vit un Ethiopien noir et hideux , qui lançoit des flèches de feu à ce vieillard , dont il fut blessé de toute part , et en même temps il s'aperçut que ce vieillard devint comme furieux , et que sortant de sa cellule , ensuite y rentrant , et après en sortant de nouveau , sans pouvoir s'arrêter à aucune place , il couroit çà et là comme un frénétique ou un homme ivre , jusqu'à ce qu'il prit enfin le même chemin que le jeune solitaire.

Il comprit que Dieu avoit exaucé sa prière , et s'approchant de ce vieillard , il lui dit : « Mon père , où » allez-vous si vite ? Avez-vous oublié la gravité de » votre âge , courant ainsi que le font les enfans ? » A ces mots le vieillard demeura interdit ; et comme sa conscience lui reprochoit intérieurement le feu de la tentation dont il étoit tourmenté , il crut que le saint Abbé en avoit eu connoissance , et n'osa jamais lui répondre.

Alors l'abbé Apollon lui dit : « Retournez , mon
» père , dans votre cellule , et apprenez aujourd'hui
» qu'il faut , ou que le démon n'ait pas su que vous
» fussiez dans le monde , ou qu'il n'a fait aucun cas
» de vous. Il s'en faut bien que vous soyez du nombre
» de ceux qui excitent sa fureur par leur piété et par
» leur zèle à s'avancer dans la vertu , et auxquels pour
» cela il déclare une guerre cruelle ; puisqu'après tant
» d'années qu'il y a que vous êtes dans la solitude , au
» lieu de faire retomber sur lui par une vigoureuse
» résistance le seul trait qu'il a décoché contre vous ,
» vous êtes tombé dans le trouble , et vous n'avez pas
» eu la force de soutenir ses attaques pendant un jour
» seulement.

» Dieu l'a permis ainsi , afin que l'expérience vous
» apprit au moins à votre âge à mieux compatir que
» vous n'avez fait , à la foiblesse humaine. Un jeune
» solitaire s'adresse à vous pour trouver quelque conso-
» lation dans vos avis pour une tentation qui lui causoit
» une peine extrême , et bien loin de la lui adoucir avec
» charité , vous l'avez rebuté et l'avez jeté dans le dé-
» sespoir ; en sorte qu'il n'a pas tenu à vous qu'il ne
» devînt la proie de l'ennemi de son âme.

» Sans doute , mon père , que ce pernicieux ennemi
» n'auroit jamais attaqué ce jeune homme avec tant
» de violence , comme il a dédaigné de le faire à votre
» égard , s'il n'avoit prévu les grands progrès qu'il
» feroit dans la suite , et si sa jalousie ne l'eût porté à
» tâcher de les arrêter par ses tentations dans les heu-
» reux commencemens qu'il voyoit en lui. En cela il

» l'a traité , non comme un homme foible , tel que
 » vous êtes , mais comme un homme fort et vigoureux
 » qu'une légère attaque n'étoit pas capable de terrasser.

» Que ceci vous serve désormais de motif de com-
 » patir à ceux qui sont dans l'affliction. Ne rebutez
 » plus ceux qui sont tentés , et n'irritez plus leurs
 » maux par des reproches aigres et inconsiderés , ca-
 » pables de les plonger dans le désespoir. Pratiquez ce
 » que dit le Sage : (a) *Délivrez ceux que l'on mène*
 » *à la mort , et rachetez ceux que l'on est près d'é-*
 » *gorger.* Imitez l'exemple de Jésus-Christ qui dit :
 » (b) *Ne froissez point un roseau brisé , et n'éteignez*
 » *pas la mèche qui fume encore.* Priez le Seigneur
 » qu'il vous accorde la grâce de pouvoir dire dans la
 » vérité : (c) *Le Seigneur m'a donné une langue*
 » *savante , pour soutenir par ma parole celui qui se*
 » *trouve dans l'abattement.*

» Personne ne pourroit soutenir l'effort des enne-
 » mis du salut , ni éteindre ces ardeurs de la chair ,
 » qui trouvent dans notre misérable nature l'aliment
 » de leurs flammes , si le Seigneur par sa grâce ne for-
 » tifieoit notre foiblesse dans le combat de la tentation ,
 » ou ne nous protégeoit en empêchant que nous en
 » soyons attaqués. Ainsi , mon père , puisqu'il a bien
 » voulu délivrer ce jeune religieux d'une tentation si
 » dangereuse , et qu'il vous a appris , en vous la faisant
 » sentir , à compatir aux affligés , en quoi vous devez
 » reconnoître l'ouvrage de sa sagesse , unissons nos
 » prières , et conjurons sa bonté de vous délivrer d'un

(a) Prover. 24. Sect. xxx. — (b) Matth. 12. — (c) Esd. 50.

» mal dont il a voulu que vous retirassiez une grande
 » utilité. Car, comme dit l'Ecriture, (a) *C'est lui qui*
 » *blesse et qui guérit; il frappe, et sa main se ferme*
 » *les blessures qu'elle a faites; il humilie et il relève;*
 » *il tue et il vivifie; il conduit jusqu'au fond des*
 » *enfers, et il en retire.* Oui, mon père, supplions-
 » le qu'il éteigne dans vous ces flèches de feu dont il
 » a permis, à ma prière, que vous fussiez percé, et
 » qu'il répande en leur place l'onction de sa rosée cé-
 » leste dans votre cœur. Cela dit, ils se mirent en-
 » semble en prière, et Dieu l'exauça aussi prompte-
 » ment qu'il avoit envoyé la tentation. » (b)

On rapporte dans l'histoire de saint Pémen ou Pasteur, (c) un exemple semblable à celui-ci. Nous le verrons dans son lieu.

Apollon des Cellules eut un excellent disciple, (d) appelé Isaac, et différent de ceux dont nous avons parlé ci-dessus. C'étoit un religieux fort intérieur et fort spirituel, qui s'appliquoit surtout, lorsqu'il assistoit aux saints mystères, à s'y tenir dans un profond recueillement, afin d'en retirer les fruits que Dieu y communique aux âmes bien disposées. Pour cela il se rendoit en silence à l'église, ne voulant parler à personne; car, disoit-il, (e) *toute chose a son temps*: et aussitôt qu'on avoit achevé le sacrifice, au lieu de s'ar-

(a) Job. 5. 1 Reg. 2.

(b) Gazæus dans son commentaire sur Cassien, attribue cet exemple à saint Apollon de Thébaidé, dont nous avons parlé ailleurs. Mais il convient mieux à celui des Cellules. Voyez M. de Tillmont, tom. 10. pag. 722.

(c) Cot. t. 1. p. 608. — (d) Id. p. 507, 508. — (e) Eccl. 5.

rêter à prendre le pain et le verre de vin qu'on distribuoit quelquefois aux solitaires au sortir de l'église, il se hâtoit de se rendre à sa cellule; non, dit l'auteur qui nous a conservé ce trait de sa piété, qu'il refusât la bénédiction des frères, mais pour goûter dans une sainte récollection, la paix que le Seigneur répand dans l'âme de ceux qu'il honore de sa visite par la sainte communion.

Etant tombé malade, les solitaires vinrent le voir, et prirent occasion de lui demander pourquoi il les fuyoit ainsi au sortir de la collecte. Il leur répondit : « Ce ne sont pas les frères que je fuis, mais la malice » du démon; car de même que si l'on exposoit au vent » une lampe allumée, elle seroit bientôt éteinte; ainsi » en tardant hors de notre cellule, nous perdons bien- » tôt la lumière que nous avons reçue dans la sainte » oblation, et notre esprit tombe dans les ténèbres. »

L'histoire de saint Marc, solitaire des Cellules, est un peu embrouillée dans le recueil des Vies des Pères des déserts, surtout dans le latin de Pallade; (a) mais les Menées des Grecs rapportées dans Bollandus, aident beaucoup à l'éclaircir. Nous nous servirons aussi des remarques critiques de M. de Tillemont, qu'on peut consulter là-dessus. (b)

Ce grand religieux nourrit son cœur dès sa jeunesse de la lecture des livres saints, (c) qu'il apprit même par cœur, et y puisa ces brillantes lumières et ces sentimens d'une sainte ardeur, qui servirent mer-

(a) 5 Mart. p. 367. — (b) Till. t. 8. n. 3. p. 811. — (c) Soz. l. 6. c. 29. Vit. pp. l. 8. c. 21.

veilleusement à le conduire à une haute perfection. A l'âge de quarante ans il renonça entièrement aux vaines sollicitudes de la terre, et se rendit solitaire. Il établit sa demeure au désert des Cellules, où il fit de si grands progrès, qu'il reçut de Dieu le don des miracles; ce qui fait que les Grecs lui ont donné le titre de thaumaturge. (a) Il est dit de lui dans les *Ménées* et le *Paradis d'Héraclides*, qu'une hiène, qui est un animal très-cruel, vint un jour cogner avec sa tête à la porte de sa cellule, qui n'étoit que poussée, et mit à ses pieds son petit qu'elle avoit amené et qui étoit aveugle. Le Saint le prit, lui frotta les yeux avec sa salive, fit sa prière à Dieu, et aussitôt ce petit animal vit clair. La mère le reprit, lui donna à téter et le ramena.

Le lendemain elle le revint trouver avec une peau de brebis qu'elle lui présenta en reconnoissance du service qu'il lui avoit rendu; et Marc donna depuis cette peau à saint Athanase, (b) qui en fit présent à Mélanie l'ancienne. La *Lausique* de Pallade attribue la guérison de cet animal à saint Macaire d'Alexandrie; mais nous avons déjà averti qu'il y a erreur dans le texte latin.

Cet excellent solitaire se rendit si agréable à Dieu par la pureté de sa vie, que saint Macaire d'Alexandrie, qui étoit prêtre et en faisoit les fonctions dans l'église des Cellules, disoit que lorsqu'il lui présentoit la sainte communion, un ange la lui ôtoit des mains pour la lui donner, et qu'il voyoit une main céleste

(a) *Ap. ad vit.* pp. c. 6. — (b) *Vit.* pp. l. 8. c. 20.

jusqu'au poignet qui la mettoit dans sa bouche.

Pallade s'étant retiré dans le même désert, raconte que se trouvant sans occupation dans sa cellule, il voulut le venir voir dans la sienne, et qu'avant que d'y entrer il s'assit à la porte pour observer ce qu'il faisoit. Il étoit, dit-il, dans sa cellule, âgé de plus de cent ans, n'ayant pas une seule dent, et j'entendis qu'il combattoit tantôt contre lui-même et tantôt contre le démon, et qu'en parlant à soi-même il disoit : Que veux-tu de plus, misérable vieillard ? N'est-ce pas assez pour toi d'avoir bu du vin et d'avoir mangé de l'huile ? Que te faut-il davantage, toi qui avec tes cheveux blancs te laisses aller à la gourmandise ? Que demandes-tu encore, malheureux esclave de ton ventre, qui devrait te couvrir de honte ?

Ensuite s'adressant au démon, il disoit : Retire-toi de moi, Satan, toi qui depuis ma jeunesse jusqu'à présent n'as cessé de me faire la guerre, jusqu'à m'obliger en affoiblissant mon corps, à manger de l'huile et à boire du vin, et qui par là m'as rendu un sensuel et un voluptueux. Que veux-tu de plus exiger de moi, et que reste-t-il en moi dont tu veuilles profiter ? Ennemi des hommes, retire-toi au moins à présent, et ne viens plus troubler mon repos. Après cela s'apostrophant encore, il disoit : Te voici donc, grand causeur ; te voici, gourmand, toi qui dans ta vieillesse et couvert de cheveux blancs, ne peux te rassasier. Aurai-je donc encore long-temps à vivre avec toi ?

C'est ainsi que ce saint homme souverainement mortifié, se reprochoit un peu de vin et d'huile dont

il usoit par nécessité dans un âge décrépît ; aussi Sozomène et Pallade assurent qu'il excelloit en douceur et en sobriété. Il mourut âgé de plus de cent ans. Les *Ménées* ne lui en donnent que cent. Il y est dit qu'il a écrit des livres très-utiles ; mais nous ne les avons plus. (a) Ceux qu'on trouve sous son nom dans la Bibliothèque des Pères , sont d'un auteur plus récent.

Il y a eu d'autres solitaires du même nom , qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci (b). Les *Vies des Pères* parlent d'un Marc , ami de saint Arsène , et qui le consultoit quelquefois. Il devoit être plus jeune que celui dont nous venons de parler , puisque saint Arsène ne s'étant retiré dans le désert qu'en 390 , ou au plus tard 394 , et Pallade étant alors au désert des Cellules , saint Marc avoit cent ans , comme nous avons dit ; or quelle apparence qu'un solitaire âgé d'un siècle fit le voyage des Cellules à Sceté pour consulter saint Arsène , qui ne faisoit que de quitter la cour de l'Empereur ?

On trouve dans le recueil des sentences des Pères des déserts , (c) donné par M. Cotelier , un trait de la vie d'un abbé Marc d'Egypte , qui demeura pendant trente ans renfermé dans sa cellule sans en sortir. Un bon prêtre y venoit régulièrement célébrer le saint sacrifice , et le démon voulant le priver de cette consolation , porta un possédé à le venir voir sous prétexte d'obtenir sa guérison par ses prières. Ensuite , parlant par sa bouche , il lui dit que le prêtre qu'il recevoit

(a) Till. t. 10. p. 801. — (b) Vit. pp. 1. 5. libell. 10. n. 7. et libell. 17. n. 5. — (c) Tom. 1. pag. 571.

chez lui étoit en fort mauvaise réputation , et qu'il ne devoit pas le souffrir. Marc lui répondit : « Mon fils , » les autres chassent le péché de leur cœur , et vous » venez l'apporter ici ? Il est écrit : (a) *Ne jugez point , et vous ne serez point jugé.* » Il ajouta que quand même ce prêtre seroit coupable , comme il l'osoit avancer , il espéroit que Dieu lui feroit la grâce de se convertir ; puisque saint Jacques a dit : *Priez les uns pour les autres , afin que vous obteniez le salut de votre âme.* Ce qu'ayant dit , sans s'arrêter davantage à la malignité du démon qui lui parloit par la bouche de cet homme ; il fit sa prière , et l'obligea de sortir de son corps , après quoi il le renvoya guéri.

Le prêtre étant ensuite venu à son ordinaire , Marc le reçut avec beaucoup de joie , et Dieu , qui étoit témoin de sa simplicité sage et prudente , ne voulant pas qu'il restât dans son esprit aucune idée de défiance contre ce prêtre , lui fit voir un ange qui lui mettoit la main sur la tête au moment qu'il monta à l'autel pour célébrer , et le lui fit paroître comme une colonne de feu , ce qui le jeta dans un grand étonnement. En même temps il entendit une voix qui lui dit : O homme ! de quoi vous étonnez-vous ? Si un roi de la terre ne souffre pas que les grands de sa cour paroissent devant lui autrement qu'avec des habits magnifiques , à combien plus forte raison la puissance de Dieu ne purifiera-t-elle pas les ministres des sacrés mystères , lorsqu'ils paroissent devant sa gloire céleste ? Dieu donc fit cette grâce à Marc d'Egypte , dit l'auteur

(a) Matth. 7.

qui rapporte ceci , parce qu'il n'avoit pas jugé mal de ce prêtre.

Nous ne dirons rien d'un autre Marc , athénien de naissance , qu'on dit avoir été quatre-vingt-quinze ans dans la solitude en Ethiopie , ou vers Barca dans la Libye , sans avoir vu personne jusqu'à la veille de sa mort , qui arriva à la cent trentième année de son âge ; mais cette histoire est fabuleuse , et ne mérite pas que nous la placions en ce recueil.

Jean , solitaire des Cellules , (a) étoit ami particulier de l'abbé Motoés , célèbre parmi les moines. Nous n'en savons rien de plus ; mais nous tenons de lui l'histoire édifiante de la conversion d'une courtisane , qui mérite d'être rapportée. Elle demouroit dans une ville d'Egypte qu'on ne nomme point , où elle attiroit chez elle par l'éclat de sa beauté et de ses richesses , les plus qualifiés de la ville. Or il arriva que voulant entrer dans l'église , le diacre l'en empêcha , lui disant que sa conduite scandaleuse l'en rendoit indigne. Elle persista de vouloir entrer , et au bruit qu'elle fit l'évêque accourut , et lui dit , comme avoit fait le diacre , qu'elle n'étoit pas digne d'entrer dans la maison de Dieu , et que c'étoit avec raison qu'on le lui refusoit.

Cette sainte sévérité de l'évêque la fit rentrer en elle-même , et elle promit de changer de vie ; mais le prélat ne voulant pas se fier à sa parole , lui ordonna pour s'en assurer , qu'elle apportât toutes ses richesses à l'église. Il fut obéi à l'instant. Elle alla chercher tout

(a) Cot. t. 1. p. 559. *id.* p. 500.

ce qu'elle avoit , et le mit en monceaux devant la porte de l'église , où l'évêque le fit consumer par le feu. Après cette preuve éclatante de sa conversion , l'église lui fut ouverte. Elle y entra toute fondante en larmes , et dit : Hélas ! si l'on me traite ici avec tant de rigueur , que ne dois-je pas craindre dans l'autre vie de la juste sévérité du jugement de Dieu ? Ainsi elle entreprit tout de bon de faire pénitence , et devint par là un vase d'élection.

Dorothée , thébain de nation , (a) se rendit particulièrement recommandable dans le désert des Celules par l'austérité de sa vie. Il y avoit soixante ans qu'il demeuroit dans une caverne , lorsque Pallade vint dans ce désert. Il dit de lui que sa manière de vivre étoit extrêmement âpre et difficile à supporter ; que dans le jour , et même dans la plus grande chaleur du midi , il ramassoit des pierres dans le désert , dont il bâtissoit des cellules pour ceux qui n'en avoient point , et qu'il en faisoit une toutes les années. Comme le même auteur voulut lui représenter un jour qu'il ne devoit pas à son âge tuer ainsi son corps par un travail si fatigant et des chaleurs insupportables , il lui répondit : Je veux le tuer , puisqu'il me tue.

Il ne mangeoit par jour que six onces de pain avec une petite poignée d'herbes , et ne buvoit qu'un peu d'eau. Pallade , qui resta quelque temps avec lui , ajoute qu'il ne l'avoit jamais vu étendre les pieds , ni se mettre sur la couche pour dormir ; mais qu'il passoit la nuit assis , faisant des cordes avec de l'écorce

(a) Vit. pp. l. 8. c. 2. Append. c. 1.

de

de palmier pour gagner sa vie. Ses autres disciples, à qui cet écrivain demanda s'il avoit toujours fait de même, lui avouèrent que depuis sa première jeunesse il avoit vécu ainsi, sommeillant seulement quelquefois en travaillant ou en mangeant, en sorte que quand il vouloit manger, on voyoit souvent le pain lui tomber de la bouche, tant il étoit accablé d'envie de dormir. Il voulut une fois l'obliger de se coucher pour un peu de temps sur une natte de jonc; mais il lui dit : « Quand vous persuaderez aux anges » de dormir, vous pourrez le persuader aussi à ceux » qui veulent s'avancer dans la vertu. »

Le même auteur raconte de lui un fait qui prouve combien sa foi étoit vive. « Le temps de manger ap- » prochain, dit-il, il m'envoya à l'heure de none pour » puiser de l'eau; mais étant venu au puits, je vis de- » dans un aspic, dont je fus si fort effrayé, que je » retournai vers lui tout en courant, et lui dis : Ah ! » mon père, nous sommes perdus, j'ai vu un aspic » dans votre puits. Alors, sans s'émonvoir de cet ac- » cident, mais au contraire branlant la tête, et sou- » riant doucement, il me répondit : Eh quoi ! si le » démon s'avisait de jeter des serpens et des aspics » dans tous les puits, ou d'autres animaux venimeux » dans toutes les fontaines, vous ne boiriez donc ja- » mais ? En même temps il se leva, et alla droit au » puits, où après avoir puisé de l'eau, il fit le signe » de la croix, en disant : Toute la malice du démon » demeure sans force en la présence de la croix, et

» but tout de suite de cette eau à jeun comme il étoit. (a)

CHAPITRE XV.



L'ABBÉ THÉODORE DES CELLULES,

Et sa conférence avec Cassien.

QUOIQUE Cassien attribue ce qu'il dit dans ses dix premières conférences, aux solitaires de Sceté, (b) nous plaçons pourtant au désert des Cellules l'abbé Théodore, qu'il fait parler dans la sixième, puisqu'il assure lui-même que c'est là qu'il l'a vu; (c) ce qui fait juger qu'au commencement que Cassien demeura à Sceté, il alla aussi au désert des Cellules, qui en est éloigné d'environ trente-deux lieues, et qu'il y fit quelque séjour. Cassien fait l'éloge de l'abbé Théodore dans ses Institutions monastiques. Il dit : (d) « Qu'il étoit un » homme d'une grande sainteté et extrêmement habile, non-seulement dans tout ce qui regarde la science de la pratique des vertus, mais encore dans l'intelligence de l'Écriture, et qu'il ne l'avoit pas acquise par l'étude et par les belles-lettres du mon-

(a) Nous ne parlons pas ici du fameux Evagre du Pont, parce qu'il est accusé d'avoir donné dans les erreurs d'Origène. On peut voir ce que nous en avons dit dans la préface.

(b) Coll. 6. c. 1. — (c) Till. t. 14. p. 169. — (d) L. 5. c. 33, 34.

» de , mais par la pureté de son cœur ; car il savoit
 » à peine quelques mots de la langue grecque , et ne
 » la parloit qu'avec difficulté. Il ajoute que ce saint
 » homme cherchant une fois l'éclaircissement d'une
 » question très-difficile , demeura en prières sept jours
 » et sept nuits sans discontinuer , jusqu'à ce que Dieu
 » lui en eût donné l'intelligence. »

Quelques solitaires lui témoignèrent un jour l'étonnement où ils étoient des grandes lumières qu'il avoit , et lui demandèrent l'explication de quelques endroits de l'Ecriture. Il leur répondit : « Qu'un religieux qui
 » désiroit pénétrer dans le sens de l'Ecriture-Sainte ,
 » ne devoit point consumer son esprit à lire les commentaires ; mais qu'il devoit plutôt employer ses
 » soins à se purifier des vices : car quand ces vices
 » auront été bannis de l'âme , les yeux du cœur n'ayant
 » plus ce voile , commenceront à contempler sans
 » effort , et comme naturellement , les merveilles ren-
 » fermées dans l'Ecriture. » (a)

(a) Nous devons faire observer ici avec le commentateur de Cassien , (*Gazæus*) que ces paroles qu'il met dans la bouche de l'abbé Théodore , ne doivent pas être prises dans la rigueur de la lettre , autrement elles renferméroient un très-mauvais sens : car elles présentent d'abord deux erreurs ; l'une que l'Ecriture est aisée à entendre par elle-même , et n'a pas besoin d'interprétation et de commentaire ; l'autre qu'en conséquence ceux qui veulent en pénétrer le sens , peuvent se passer de maître et de commentateur , et qu'il leur suffit d'en demander et d'en attendre de Dieu l'intelligence par la prière et la purification du cœur. Or ces deux erreurs sont combattues par l'Ecriture même et par tous les saints docteurs , comme on peut voir au long dans le commentateur de Cassien. « Il est vrai , » ajoute-t-il , qu'il y a eu quelquefois des saints que Dieu , par une

Cassien dit encore que le saint Abbé vint une fois le surprendre dans sa cellule au milieu de la nuit, par une curiosité que l'amour de père qu'il avoit pour lui avoit inspirée, pour voir ce qu'il faisoit étant seul

- » grâce particulière, a éclairés d'une manière merveilleuse sur les
- » mystères les plus secrets des saintes Ecritures, et leur en a donné
- » une intelligence miraculeuse, comme on le rapporte de saint An-
- » toine le grand et de quelques autres saints. Mais ce qui est miracu-
- » leux est accordé à très-peu de personnes, et ne peut être proposé
- » pour exemple. »

Le sens donc de l'abbé Théodore est, qu'il faut s'attacher, pour se préparer à bien entendre la sainte Ecriture, à purifier son cœur des vices; afin que la lisant avec des yeux purs, et un cœur humble, simple, droit, pieux, et qui ne cherche qu'à s'édifier et non pas à contenter sa curiosité, on mérite d'être éclairé du Seigneur pour en pénétrer le sens et en goûter l'onction divine. C'est dans ce sens qu'il est dit dans la vie de saint Bernard, que parlant familièrement avec ses amis sur la connoissance qu'il avoit des saintes Ecritures, il disoit que les chênes et les hêtres avoient été ses maîtres : en ayant plus appris dans ses oraisons au milieu des bois, que par une étude purement spéculative. On dit aussi de saint Thomas d'Aquin, qu'il en avoit plus appris au pied de son crucifix, que par le secours des livres et des maîtres.

Mais le sens de l'abbé Théodore et de Cassien qui le fait parler, n'est pas que chacun puisse par soi-même et sans secours des commentateurs, pénétrer le sens de l'Ecriture, et surtout en matière de dogmes et de mystères. Ce qui seroit autant que de la livrer aux illusions de chaque esprit particulier, et ouvrir la porte à une infinité d'erreurs. Aussi Rufin, parlant de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, dit : « Ils étoient tous les deux nobles; tous les deux » élevés à Athènes; tous les deux associés pendant treize ans; et » ayant renoncé aux études profanes des Grecs, ils s'appliquèrent » uniquement à la lecture des livres saints, et s'attachèrent à en » pénétrer le sens, non en consultant leurs propres lumières par une » présomption téméraire, mais en suivant l'autorité des anciens » qui les avoient précédés, et qu'ils savoient avoir suivi par suc-

» et encore tout nouveau solitaire (a). « Ayant remar-
 » qué un jour, ajoute-t-il, qu'après avoir achevé
 » l'office de la nuit, je commençai à vouloir reposer,
 » et que je m'étois couché, il jeta un profond soupir,
 » et me dit, en m'appelant de mon nom : Mon frère
 » Jean, combien de saintes âmes à l'heure que je vous
 » parle s'entretiennent-elles avec Dieu, l'embrassent-
 » elles étroitement, et le retiennent-elles en elles-
 » mêmes ; et cependant vous vous privez d'un si grand
 » bonheur en vous laissant abattre au sommeil ! »

Il faut parler à présent de la conférence que Cassien lui attribue, (b) et de ce qui y donna occasion. « Dans
 » l'endroit de la Palestine, dit cet auteur, qui est
 » proche le bourg de Thecué, il y a une vaste soli-
 » tude qui s'étend jusqu'à l'Arabie; et ce fut dans ce
 » désert que demeurèrent fort long-temps d'excel-
 » lens anachorètes, qui après une vie très-sainte, furent
 » cruellement tués par des Sarrazins... Nous fûmes
 » vivement percés du scandale que nous-mêmes et
 » quelques-uns de nos frères ressentirent de cette mort;
 » et nous admirâmes comment Dieu pouvoit souffrir
 » que des hommes si éminens en piété et en toutes

» cession les règles que les apôtres avoient établies pour leurs inter-
 » prétations. » *Hist. 6. 11. c. 9.*

De plus, il y a apparence que l'abbé Théodore faisoit allusion aux commentateurs hérétiques, surtout aux Origénistes, dont quelques-uns s'étoient glissés dans le désert de Nitrie, au rapport de saint Jérôme, comme nous le verrons ailleurs. C'est pour cela que Cassien lui fait dire au même endroit : « Que ces commentateurs s'entre-
 » combattent et tombent dans tant de différentes erreurs. » *C. 34.*

(a) C. 35. — (b) Col. 6, c. 1.

» sortes de vertus , périssent par la main de ces
» impies.

» Nous allâmes donc, saisis d'une profonde tristesse,
» trouver dans ce dessein le saint abbé Théodore, qui
» étoit un homme éminent dans la vie active, en la-
» quelle il étoit engagé. Il demeurait au lieu appelé
» des Cellules..... Nous lui fîmes nos plaintes sur la
» mort de ces grands hommes, et lui dîmes que nous
» admirions la patience de Dieu, qui permettoit que
» des personnes de ce mérite périssent d'une manière
» si déplorable, et qu'il étoit bien étrange que des
» saints qui eussent dû par la force et le poids de leur
» sainteté, délivrer les autres d'un accident semblable,
» n'eussent pas pu se délivrer eux-mêmes des mains
» de ces sacrilèges. Enfin le priant de nous expliquer
» comment Dieu avoit pu consentir que des scélérats
» eussent tant de pouvoir sur ses serviteurs, le bien-
» heureux Théodore nous répondit de la sorte :

» Cette question, mes frères, surprend d'ordinaire
» ceux qui n'ayant que peu de foi et de lumière,
» croient que les saints doivent recevoir dans cette
» vie si courte la récompense de leurs mérites que
» Dieu leur réserve dans le ciel. Pour nous, nous
» avons d'autres pensées. Nous n'espérons pas en Jé-
» sus Christ seulement en cette vie, parce que nous
» serions alors, comme dit saint Paul, les plus mi-
» sérables de tous les hommes, n'ayant aucune récom-
» pense sur la terre, et notre infidélité nous faisant
» perdre celle du ciel.

» Nous devons donc nous défendre de l'erreur de

» ces personnes , de peur que l'ignorance de la vérité
» nous tenant dans l'incertitude et dans la suspension
» au milieu des tentations , nous ne tombions dans la
» même défiance qu'eux , en regardant comme une
» injustice en Dieu , ou ce qui est encore plus horrible ,
» comme une négligence et un abandonnement de tout
» ce qui se fait sur la terre , le refus qu'il fait de sa
» protection à ses plus grands saints , lorsqu'ils sont
» dans de semblables périls , et de ce qu'il ne rend
» pas le bien aux bons , et le mal aux méchans dès
» cette vie....

» C'est pourquoi , mes enfans , pour nous délivrer
» de cette ignorance grossière , qui est la source et la
» racine de cette détestable erreur , nous devons savoir
» premièrement ce que c'est que le véritable bien ,
» ou le véritable mal , et suivant dans ce discerne-
» ment , non pas la fausse imagination du peuple ,
» mais les oracles de l'Ecriture , nous ne tomberons
» pas dans les égaremens de ces infidèles et de ces
» impies. »

Après ce prélude , (a) l'abbé Théodore établit pour principe , que tout ce qui est en ce monde est ou bon , ou mauvais , ou indifférent. « Il n'y a rien de véritablement bon , poursuit-il , que la vertu qui nous conduit à Dieu. Il n'y a rien de véritablement mauvais que le péché qui nous sépare de Dieu. Les choses indifférentes sont celles qui tiennent un milieu entre le bien et le mal , et peuvent passer dans l'un ou dans l'autre , selon l'affection de celui qui en use ,

(a) C. 3.

» comme sont les richesses , la puissance , l'honneur ,
» la force du corps , la santé , la beauté , la vie même
» et la mort , la pauvreté , la foiblesse et la maladie ,
» les injures et les autres choses semblables , dont on
» peut se servir bien ou mal indifféremment , selon les
» différentes qualités de ceux qui les possèdent.

» Cette distinction supposée , (a) continue l'abbé
» Théodore , examinons si jamais Dieu a envoyé par
» lui-même quelque mal à aucun de ses saints , ou s'il
» a permis que les autres lui en fissent. C'est ce que
» nous ne trouverons jamais ; car personne n'a jamais
» pu faire tomber dans le véritable mal , qui est le pé-
» ché , celui qui en a aversion et qui lui résiste , mais
» seulement ceux qui y ont consenti , et qui lui ont
» donné entrée en eux-mêmes par la mollesse de leur
» cœur et la dépravation de leur volonté. Le démon
» a bien employé tous ses artifices contre le bienheu-
» reux Job pour le faire tomber dans le péché , mais
» il n'a pas pu , par tous les maux qu'il lui a causés ,
» le faire tomber dans ce véritable mal.

» Il ne faut donc pas croire que les maux que nous
» font quelquefois souffrir nos ennemis , (b) ou toutes
» autres personnes , soient de véritables maux ; mais
» qu'ils sont du nombre des choses indifférentes.
» Quoique celui qui étant transporté de fureur traite
» mal un autre , s'imagine lui faire de grands maux ;
» ils seront pourtant toujours tels que les croit , non
» celui qui les fait , mais celui qui les souffre. Ainsi ,
» quand on fait mourir un homme juste , il ne faut

(a) C. 4. — (b) C. 6.

» pas croire qu'il lui arrive quelque mal , mais seulement une chose qui peut être bonne ou mauvaise :
 » car la mort , qui est un mal , est un bien pour le juste , puisqu'elle le délivre de tous les maux.....
 » La mort ne nuit point à l'homme juste ; et si la malice de ses ennemis prévient l'ordre de la nature
 » en lui faisant souffrir une mort précipitée , le juste ne fait que s'acquitter plutôt d'un tribut qu'il devoit
 » toujours nécessairement payer , et il reçoit la couronne éternelle comme le prix de ses souffrances et
 » de sa mort. »

L'abbé Germain forma là-dessus cette difficulté. (a)
 « Mon père , dit-il , si la mort est si utile au juste , on
 » ne doit pas accuser celui qui le tue , puisqu'au lieu
 » de lui nuire il sert à son salut.

» Nous ne parlons ici , (b) répondit l'abbé Théodore , que des choses qui sont en soi bonnes ou
 » mauvaises , et non pas de l'intention de ceux qui les font. La patience et la vertu du juste est sa couronne
 » dans ses souffrances et dans sa mort , et non pas la justification de celui qui le tourmente ou qui
 » le tue. Ainsi la cruauté du persécuteur sera punie
 » pour le mal qu'il a voulu faire au juste , et le juste néanmoins n'a souffert aucun mal , parce que sa patience
 » a changé en bien celui qu'on lui a voulu faire.

« La patience incomparable de Job n'a servi de rien
 » au démon : (c) elle a servi à Job qui a souffert ces
 » épreuves avec un courage invincible. Et Judas n'est
 » pas exempt des supplices éternels , parce que sa trahi-

(a) C. 7. — (b) C. 8. — (c) C. 9.

» son a contribué au salut des hommes ; car il ne faut
 » pas considérer quel est le fruit d'une action , mais
 » quelle est l'intention de celui qui agit.

» *Nous savons, (a) dit saint Paul, que tout contribue*
 » *au bien de ceux qui aiment Dieu.* Quand il dit que
 » *tout contribue au bien* , il comprend dans ce mot de
 » *tout* , non-seulement la prospérité , mais ce qu'on
 » appelle adversité. Et ce grand apôtre montre lui-
 » même qu'il a passé par ces maux lorsqu'il parle de
 » la sorte : (b) *Par les armes de justice , tant de la*
 » *droite que de la gauche , c'est-à-dire , par la gloire*
 » *et l'infamie , par la bonne ou la mauvaise répu-*
 » *tation , etc.*

» Tout ce qui passe donc pour prospérité , et qui
 » tient la droite , comme la gloire et la bonne répu-
 » tation , et tout ce qui passe pour adversité et qui
 » tient la gauche , selon saint Paul , comme l'infamie
 » et la mauvaise réputation , devient à un homme
 » parfaitement juste des armes de justice , lorsqu'il les
 » souffre avec un grand cœur et qui ne se laisse point
 » abattre..... Mais pour ceux qui changent à tout
 » moment , et qui prennent une disposition de cœur
 » différente , selon les différens événemens de la vie ,
 » ils doivent écouter cette parole qui est dite pour
 » eux : (c) *Le fou change comme la lune ;* et comme
 » il est dit des sages et des parfaits , *que tout leur con-*
 » *tribue au bien* , il est dit des personnes foibles et
 » imprudentes : (d) *Tout devient un mal à l'homme*

(a) Rom. 8. — (b) 2 Cor. 6. — (c) Eccles. 27. — (d) Prov. 14.
 Sec. lxx.

» *imprudent , parce qu'il ne s'avance point dans la*
 » *prospérité , et qu'il ne se corrige point dans l'ad-*
 » *versité. »*

» Les justes sont figurés dans l'Ecriture par ceux
 » qu'on appelle ambidextres , (a) comme Aob dont il
 » est parlé dans les Juges , qui se servoit de la main
 » droite comme de la gauche. Cette figures s'accomplira
 » dans nous , si ménageant avec soin la prospérité , qui
 » tient lieu de la droite , et l'adversité qui tient lieu de
 » la gauche , nous nous servons de ces deux états
 » comme de la main droite , en changeant en armes de
 » justice , comme dit saint Paul , ce qui nous arrive
 » dans la vie de bien ou de mal. »

Après ces belles réflexions sur le bon usage que les justes font de la prospérité et de l'adversité , l'abbé Théodore ajoute une digression très-utile sur les diverses causes des afflictions que Dieu envoie aux hommes , aux uns dans sa bonté , et aux autres dans sa colère.

« Il y a , dit-il , (b) trois raisons pour lesquelles
 » tous les hommes sont tentés. Souvent c'est pour les
 » éprouver , comme il éprouva Abraham , Job et plu-
 » sieurs autres saints ; quelquefois c'est pour les puri-
 » fier , comme lorsqu'il permet que pour de petits
 » péchés que les saints commettent , ou pour réprimer
 » la complaisance qu'ils pourroient avoir de leur sain-
 » teté , ils soient accablés par diverses sortes de ten-
 » tations. C'est dans ce sens que saint Paul dit : Mon
 » fils , ne négligez pas la correction du Seigneur , et

(a) C. 10. — (b) C. 11.

» ne vous lassez pas de ses réprimandes. D'autres fois
 » aussi c'est pour les châtier, envoyant des afflictions
 » pour punir ceux qui se les sont attirées par leurs
 » crimes, selon ces paroles de David : (a) *Les plaies*
 » *dont Dieu frappe le pécheur sont en grand nombre.*

» Quelquefois Dieu s'y propose sa seule gloire et la
 » manifestation de ses merveilles, comme lorsque
 » Jésus-Christ dit de l'aveugle né, (b) *que ce n'étoit*
 » *point lui qui avoit péché, ni ses parens, mais que*
 » *ce mal lui étoit arrivé afin que l'œuvre de Dieu*
 » *fût manifestée en lui.*

» Il y a d'autres punitions dont Dieu frappe sur
 » l'heure les grands excès et les impiétés extraordi-
 » naires de quelques pécheurs non communs, comme
 » Dathan, Coré et Abiron. On peut mettre en ce rang
 » ces personnes détestables dont saint Paul dit, *que*
 » *Dieu les a abandonnées à des passions honteuses et*
 » *à un sens réprouvé*, c'est ce qui est la plus terrible
 » de toutes les punitions.

» Enfin il y a encore d'autres causes de ces ven-
 » geances sévères que Dieu exerce contre ceux qui
 » sont tombés dans de grands excès, et ce n'est pas
 » pour expier leurs crimes, mais pour retenir les autres
 » par leur exemple, et leur donner de la terreur. C'est
 » ainsi qu'il se conduisit envers Jéroboam, Baasa fils
 » d'Ahia, Achab et Jésabel. »

Revenant après cette digression à son premier sujet,
 (c) l'abbé Théodore dit, qu'on ne doit pas comparer
 le juste à la cire qui prend toutes les formes qu'on lui

(a) Psal. 31. — (b) Joan. 9. — (c) C. 12.

veut donner ; mais semblable à un cachet de diamant , il conserve inviolablement la figure que Dieu a empreinte dans son cœur , bien loin d'être altérée par les divers événemens de la vie.

Là-dessus l'abbé Germain (a) lui demanda si notre âme pouvoit se conserver toujours dans un même état et une même disposition en cette vie ; et il lui donna pour réponse les admirables instructions que nous allons rapporter en substance.

« Nous reconnoissons dans notre religion qu'il n'y
» a que Dieu qui soit immuable , (b) parce qu'il n'y a
» que lui qui par sa nature soit toujours bon , toujours
» plein , toujours parfait , sans qu'on y puisse jamais
» rien ajouter ni diminuer. Pour nous , nous devons ,
» dans l'inconstance qui nous est propre , nous avan-
» cer toujours dans la vertu avec un soin infatigable
» et un exercice continuel , de peur que cessant de
» nous avancer , nous ne nous relâchions aussitôt.
» L'âme ne peut demeurer ici dans un même état sans
» croître ou décroître dans la vertu. C'est perdre que
» de n'acquérir plus , et sitôt que le désir d'avancer
» nous quitte , nous sommes en danger de retomber.
» Semblables à une personne qui fait à force de rames
» remonter un vaisseau contre le cours d'un fleuve ra-
» pide , et qui doit nécessairement ou avancer en re-
» poussant l'impétuosité de l'eau avec peine , ou re-
» culer tout-à-coup si elle se relâche dans son travail.
» Voilà pourquoi il est d'une extrême importance à
» un solitaire de demeurer toujours dans sa cellule ;

(a) C. 13. — (b) C. 14.

» (a) car autant de fois qu'il la quittera pour des voyages
 » inutiles , il trouvera en y rentrant qu'elle lui sera
 » toute nouvelle , et il sera aussi surpris et aussi troublé
 » que s'il ne commençoit que d'y demeurer. Aussi
 » quand il laisse ralentir cette ferveur d'esprit qu'il
 » avoit acquise par une longue retraite , il ne peut plus
 » la réparer qu'avec travail et avec grande peine.

» Et ne croyons pas , (b) quand quelqu'un tombe
 » dans le crime , que cette chute lui soit arrivée tout
 » d'un coup ; mais ou il y a eu quelque défaut essentiel
 » dans le principe de sa conversion , ou s'étant relâché
 » durant long-temps , et les mauvaises habitudes s'étant
 » fortifiées en lui à mesure que les vertus s'y affoiblis-
 » soient , après être tombé peu à peu aux yeux de
 » Dieu , il est tombé tout d'un coup aux yeux des
 » hommes. »

CHAPITRE XVI.



DES SOLITAIRES DE PHERME,

DE PAUL ET DE L'ABBÉ THÉODORE DE PHERME.

IL y avoit une montagne en Egypte , au rapport de Pallade , (c) appelée Pherme , qui confinoit la vaste solitude de Scété. Elle étoit habitée par cinq cents moines , entre lesquels un nommé Paul étoit distingué

(a) C. 15. — (b) C. 16. — (c) Vit. pp. 1. 8. c. 23.

par l'éminence de sa piété. Il y a eu deux solitaires du même nom, qui ont demeuré dans le désert de Sceté, et qu'il faut distinguer de celui dont nous parlons. Celui-ci, contre l'usage ordinaire des solitaires, et par une voie particulière qu'on doit présumer venir de Dieu, puisque sa vertu étoit universellement reconnue; celui-ci, dis-je, ne travailloit point; mais aussi il ne recevoit rien de personne que ce qu'il lui falloit pour vivre durant un jour. Toute son occupation étoit de prier. Il faisoit chaque jour trois cents oraisons réglées, et portoit pour cela sur lui trois cents petites pierres, dont il en mettoit une à part à chaque oraison qu'il faisoit. M. Bulteau remarque que ç'a été peut-être sur cet exemple que l'on a inventé le chapelet (a).

Sozomène a cru que ce Paul étoit supérieur des solitaires qui habitoient cette montagne; (b) mais M. de Tillemont juge que c'est une faüte. Cet homme d'oraison craignit pourtant dans une occasion de ne pas prier assez, et fut trouver saint Macaire d'Alexandrie pour lui découvrir sa peine. Mon père, lui dit-il d'abord, je suis extrêmement affligé. Et le Saint lui en ayant demandé le sujet, il lui parla ainsi : Il y a dans un village une fille qui sert Dieu depuis trente ans, dont plusieurs m'ont rapporté qu'elle ne mange que le samedi et le dimanche, et qu'elle fait chaque jour sept cents oraisons; ce qui m'oblige à me condamner moi-même, de ce qu'étant un homme et ayant beaucoup

(a) Hist. mon. l. 1. c. 8. n. 13. — (b) Hist. t. 8. p. 647 et 813. n. 5.

plus de force qu'elle, je n'ai pu jusqu'ici faire que trois cents oraisons par jour.

Saint Macaire lui répondit : Voici la soixantième année que je n'en fais que cent par jour, et que je travaille de mes mains pour me nourrir, et pour m'acquitter de ce que je dois envers mes frères, sans que néanmoins ma conscience m'accuse d'être négligent ; que si la vôtre vous reproche quelque chose, encore que vous fassiez trois cents oraisons par jour, il est visible, ou que vous ne priez pas avec assez de pureté, ou que vous pouvez en faire davantage.

L'abbé Théodore fut plus célèbre encore que Paul dont nous venons de parler (a). Il se retira d'abord au désert de Sceté, où les démons éprouvèrent d'une manière bien humiliante pour des esprits superbes, la force de ses oraisons. Deux de ces malins esprits approchèrent un jour de sa cellule, apparemment sous des figures sensibles, dans le dessein d'y entrer et de lui causer du trouble ; mais ce parfait solitaire s'adressa au Seigneur, et aussitôt ces esprits fantastiques se trouvèrent si bien liés à sa porte qu'ils n'en purent bouger. Un troisième survint, et se croyant plus puissant que les autres, fit des efforts pour entrer ; mais il se trouva aussitôt lié comme eux. Leur ressource fut de s'avouer vaincus et de conjurer Théodore de leur rendre la liberté ; il le fit en leur disant seulement : allez-vous-en ; et ils se retirèrent aussitôt couverts de honte et de confusion.

Une si grande puissance contre les esprits de ténè-

(a) Cot. t. 1. p. 458.

bres prouve à quel degré de vertu il étoit déjà arrivé, et quelle étoit la ferveur de ses oraisons. Son mérite le distingua si fort parmi les saints habitans de ce désert, (a) qu'ils le choisirent pour le présenter à l'évêque et le faire ordonner diacre. Il fut forcé de se rendre; mais son humilité étoit telle qu'il ne put jamais se résoudre à en exercer les fonctions. Il s'enfuit en divers lieux pour éviter un ministère dont il se croyoit indigne, et comme on le ramenoit toujours pour l'y obliger, il conjura les frères de lui donner quelques jours de temps pour demander au Seigneur qu'il lui fit connoître sa volonté. Dieu, dont les voies sont impénétrables dans la conduite de ses saints, et qui vouloit faire connoître aux hommes par l'exemple de celui-ci, combien le ministère des autels est grand et redoutable, lui fit voir dans son oraison une colonne de feu qui s'élevoit de la terre jusqu'au ciel, et il entendit une voix qui lui dit : Si tu peux devenir comme cette colonne, va exercer le diaconat. Cette vision le confirma davantage dans les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, et le dimanche d'après s'étant rendu à l'église avec les autres, comme ils le pressèrent de nouveau d'exercer son ordre, ou tout au moins de tenir le calice, il les conjura de ne pas l'y forcer, ce qui l'obligeroit de se retirer ailleurs. Ainsi ils furent contraints de le laisser en paix.

Nous ne savons pas si d'autres choses qu'on rapporte de lui sont arrivées, (b) du moins en partie, lorsqu'il étoit encore à Sceté; mais il conste qu'il ne

(a) Cot. t. 1. pag. 457. — (b) *Id.* p. 458.

quitta cette solitude que quand les barbares vinrent la ravager. Il se retira alors au mont de Pherme, où il demeura jusqu'à une extrême vieillesse, et apparemment jusqu'à la mort; car on ne dit pas qu'il ait abandonné depuis cette montagne.

Dieu l'y plaça comme un flambeau allumé qu'on pouvoit découvrir de bien loin; et on recouroit à lui de tous côtés pour recevoir ses instructions, ou des paroles de consolation dans les peines d'esprit et les différentes tentations. Son humilité en souffroit toujours, (a) et il ne tenoit pas à lui qu'il ne vécût dans l'oubli des hommes et dans un continuel silence; car il égaloit en cela le grand Arsène, et la différence qu'on faisoit de l'un à l'autre, c'est qu'Arsène fuyoit ceux qui venoient lui parler, et que Théodore les recevoit avec bonté; mais son cœur attiré au silence souffroit alors autant de violence que si on l'eût percé d'un coup de couteau. Aussi évitoit-il autant que saint Arsène de répondre, quand il pouvoit comprendre qu'on venoit moins pour s'instruire que pour discourir vainement ou par pure curiosité. Il y avoit en effet quelques solitaires dans ce temps-là, qui oubliant l'esprit de retraite que leur état demandoit, alloient de cellule en cellule sous prétexte de s'édifier par de pieux entretiens, et au lieu d'en profiter ils répétoient ensuite partout ce qu'ils en avoient retenu pour se l'approprier et passer pour des hommes spirituels.

Il s'en présenta un de ceux-là à la cellule de Théo-

(a) Vit. pp. 1. 5. libell. 8. n. 3.

dore , (a) qui resta trois jours avec lui, le priant de lui donner quelque avis salutaire. Le saint Abbé le retint tout ce temps-là avec charité , mais il ne lui dit rien : de sorte qu'après ces trois jours ce frère se retira fort mécontent. Son disciple lui demanda la cause de son silence , et il lui répondit qu'il l'avoit ainsi traité parce qu'il le connoissoit pour un homme qui trafiquoit , pour ainsi parler , de ce qu'il entendoit dire de bon aux autres , et qui l'alloit débiter ensuite ailleurs pour s'en faire honneur.

On remarquoit en lui principalement trois grandes vertus dans lesquelles il excelloit (b). La pauvreté volontaire , la mortification , et l'éloignement des créatures ou l'amour de la retraite et du silence. On peut comprendre quel étoit son dégagement et son amour pour la pauvreté , par un cas assez singulier qui lui arriva. Trois voleurs entrèrent dans sa cellule , et tandis que deux le tenoient , le troisième enlevait ses petits meubles. Il ne se défendit pas , quoiqu'il fût fort robuste ; mais voyant qu'après avoir saisi ses livres ils vouloient encore emporter le léviten ou la robe de lin dont il se servoit pour être décentement à l'église aux sacrés mystères , il les pria au moins de le lui laisser. Sur le refus qu'ils en firent , il se débarrassa tout-à-coup avec force de ceux qui le tenoient et les renversa par terre ; ce qui les saisit de frayeur. Cependant il les rassura aussitôt en leur disant avec douceur : faisons quatre portions de tout ce que j'ai ; vous en prendrez trois pour vous que je vous permets d'em-

(a) Cot, p. 452. — (b) *Id.*

porter , et laissez-moi la quatrième qui est le léviten. Ce qu'ils firent. Ainsi il leur abandonna généreusement tout le reste.

Ce saint homme chérissoit si fort la pauvreté, (a) qu'il faisoit gloire de la pratiquer , et ne rougissoit point de paroître pauvre aux yeux des hommes. Un ancien religieux racontoit de lui, que l'étant allé voir sur le soir, il le trouva sans capuce sur la tête, avec une robe si déchirée qu'on pouvoit voir sa poitrine à découvert. Tandis qu'il lui parloit, un séculier de distinction frappa à sa porte, et lui ayant ouvert dans ce pauvre équipage, il s'assit avec lui et l'entretint pour tout le temps qu'il en avoit besoin. Le religieux voulut alors lui jeter une pièce de drap sur les épaules pour le couvrir, mais il étendit le bras et la laissa tomber. Quand le séculier se fut retiré, ce religieux lui dit : « Pourquoi, mon père, en avez-vous agi de la » sorte? Cet homme est venu pour profiter de vos » avis, et peut-être l'aurez-vous mal édifié de paroître ainsi devant lui. Hélas! mon père, lui répondit- » il, que me dites-vous là? est-ce que nous en sommes encore à avoir des considérations humaines? » J'ai rempli auprès de lui le devoir que la charité » exigeoit de moi, après quoi il s'est retiré. Il peut » mettre à profit ce que je lui ai dit, s'il le veut, et » s'il s'est scandalisé de mon mauvais habit, il n'a pas » dû le faire. Quant à moi je suis en usage de me présenter avec l'habit que je porte bon ou mauvais, » quand on vient me voir. Et il dit en même temps

(a) Cot. p. 459.

» à son disciple : Je vous en prie , lorsque quelqu'un
» viendra pour me parler , ne vous servez pas des
» complimens qu'on fait ordinairement parmi les hom-
» mes ; mais si dans ce temps-là je prends mon repas ,
» dites-le-lui , et si je dors , dites-le-lui aussi. » (a)

Il avoit trois volumes très-bons , soit qu'il les eût acquis depuis que les voleurs l'avoient dépouillé , comme nous l'avons dit , soit qu'il les eût eus long-temps auparavant. Mais il y étoit si peu attaché , qu'il les prêtoit sans peine aux autres frères. Il lui vint pourtant quelque scrupule d'avoir de si beaux livres , et il consulta l'abbé Macaire pour savoir de lui s'il les garderoit pour sa consolation et celle des frères , ou s'il ne seroit pas mieux de les vendre et d'en distribuer l'argent aux pauvres. L'abbé Macaire lui répondit qu'à la vérité c'étoit une bonne œuvre de s'appliquer à la lecture de ces livres et de les faire servir aussi à l'usage des autres religieux ; mais qu'il étoit encore plus parfait de ne rien posséder. Il suivit aussitôt ce conseil , et alla tout de suite vendre ces livres et en donner aux nécessiteux le prix qu'il en avoit reçu. (b)

Il étoit si mortifié et si charitable en même temps , qu'étant tombé malade dans ses vieux jours , comme des frères lui apportoit des choses bonnes à manger , à mesure que le premier qui lui en avoit présenté s'étoit retiré , il s'en privoit pour les donner à d'autres , et faisoit ainsi de tout ce qu'on lui portoit , se contentant pour son repas de ce qui lui étoit offert par le dernier qui le venoit voir. Il regardoit la vie

(a) Cot. p. 451. — (b) *Id.* p. 458.

présente comme un temps destiné à souffrir et à se mortifier et non pas à rechercher ses aises. (a) Et il disoit : plusieurs cherchent à prendre du repos avant que Dieu veuille leur en donner.

Un solitaire du désert des Cellules se trouvant agité de divers troubles intérieurs, (b) vint le trouver et lui découvrir son état. Il lui donna pour avis de ne pas rester seul, mais de s'entretenir dans des sentimens d'humilité et de mépris de lui-même, et d'entrer dans un monastère pour y vivre avec d'autres dans la dépendance. Il obéit; mais ayant demeuré quelque temps en communauté, il vint de nouveau se plaindre à lui de ne pouvoir trouver de repos avec les autres. Le Saint, après l'avoir écouté avec attention, lui répondit : « Vous ne pouvez, dites-vous, trouver de repos, soit que vous demeuriez seul ou avec les autres; mais pourquoi donc avez-vous embrassé la vie monastique, sinon pour souffrir et vous faire violence? Dites-moi, je vous prie, combien y a-t-il de temps que vous portez l'habit religieux? Il y a huit ans, répondit le solitaire. Il y a soixante et dix ans que je le porte, répliqua le vieillard, et je n'ai pas passé un jour en repos; et vous voulez en avoir, vous qui n'avez que huit ans de religion! » Cette réponse toucha ce frère, qui se retira dans la résolution d'embrasser les souffrances avec plus de patience qu'il n'avoit fait jusqu'alors. (c)

Avant que son grand âge et ses infirmités l'eussent obligé de modérer un peu ses austérités, il pas-

(a) Cot. pag. 455. — (b) *Id.* pag. 451. — (c) *Id.* p. 453.

soit plusieurs jours sans prendre un morceau de pain. Un solitaire lui demanda un jour s'il trouvoit à propos qu'il fit la même abstinence. Vous feriez bien, lui répondit-il. Je veux donc, ajouta le solitaire, porter mes cosses au moulin pour les mettre en farine. Si vous allez pour cela au moulin, répliqua le vieillard, autant vaut-il que ce soit pour du pain, le reste est inutile.

Son zèle pour les moindres usages des anciens souffroit lorsqu'il voyoit qu'on s'en écartoit. (a) Il se trouva dans une assemblée de frères, où mangeant avec eux, il s'aperçut que quelques-uns buvoient sans dire auparavant, selon la coutume des solitaires : Pardonnez-moi, mon père; et il leur dit : Les religieux ont perdu l'usage de dire, pardonnez-moi, qui est une de leurs plus respectables pratiques.

Son attrait, (b) comme nous avons dit, étoit pour le silence de sa cellule; il en faisoit ses délices, et il disoit à ce sujet que celui qui a goûté les douceurs de la cellule, fuyoit volontiers les hommes sans pourtant mépriser personne. Il n'en sortoit qu'avec grande peine; et l'abbé Joseph, auquel il étoit étroitement uni par les liens d'une amitié chrétienne, étant tombé malade dangereusement, et l'ayant fait avertir vers le milieu de la semaine qu'il mourroit bientôt, il lui envoya dire qu'il iroit chez lui le samedi, s'il vivoit jusqu'alors, (c'étoit le jour que les solitaires se rendoient à l'église;) mais que s'il mouroit avant ce temps-là, ils se verroient dans l'éternité.

(a) Cot. p. 453. — (b) *Id.* p. 455.

Son cœur gémissait souvent d'être obligé de se rendre aux besoins de la vie; (a) et il disoit en soupirant: Tant que je ne pourrai me séparer de ces misères, je sens qu'elles seront un obstacle à ma perfection. (b) La vue aussi des dangers auxquels notre âme est exposée sur la terre l'affligoit quelquefois à un tel point, qu'un religieux s'étant plaint à lui dans la crainte de se perdre, et le priant de lui donner un avis salutaire, il lui dit d'un ton de douleur: « Hélas, » mon fils! je crains aussi tout comme vous, de me » perdre; et que voulez-vous que je vous dise? »

Quoiqu'il estimât beaucoup le travail des mains, (c) si recommandé par les anciens aux solitaires, il vouloit qu'on le fit sans avidité et sans attache; mais simplement comme une occupation passagère, à laquelle on devoit toujours préférer le soin de l'âme. Il en conféroit un jour avec un solitaire nommé Jean, cun-que de naissance, et se plaignoit du relâchement qui s'étoit introduit sur ce point si essentiel parmi quelques moines du désert de Sceté. « Lorsque je demeu- » rois autrefois dans ce désert, disoit-il, notre prin- » cipal ouvrage étoit de prendre soin de notre âme, » et l'ouvrage des mains n'étoit regardé que comme » un accessoire. Aujourd'hui c'est tout le contraire: » l'ouvrage des mains est devenu le principal, et ce- » lui de l'âme n'est plus regardé que comme l'ac- » cessoire.

Un frère qui se trouvoit présent le pria de lui dire quel étoit cet ouvrage de l'âme auquel on préféroit

(a) Cot. p. 455. — (b) *Id.* pag. 456. — (c) Cot. p. 455, 454.

celui du corps , et dans quel cas on y manquoit ; et il le lui expliqua ainsi. « Ce que Dieu nous commande » doit être regardé comme l'ouvrage de l'âme , et nous » devons toujours le préférer à ces ouvrages qui ne » sont que pour notre avantage temporel , et qui pour » cela ne doivent être regardés que comme un accessoire. » Le frère le pria de le lui faire un peu mieux comprendre ; et le saint vieillard lui répliqua : « Vous » apprenez , par exemple , que je suis malade , et au » lieu de venir me visiter , comme la charité vous y » oblige , vous dites en vous-même : quitterai-je donc » mon ouvrage pour faire cette visite ? non ; je le finirai , après quoi j'irai voir le malade. Ensuite il vous » survient quelque autre occupation , et non-seulement vous avez différé de me venir visiter , mais » même vous n'êtes plus venu. De même un frère vous » prie de l'aller aider à quelque chose , et vous dites » encore en vous-même : quitterai-je donc mon ouvrage , pour aller travailler avec ce frère ? Or , dans ces » deux cas , si vous ne quittez pas votre travail pour » visiter un malade , ou pour prêter secours à ce frère , » vous ne faites pas l'ouvrage de l'âme , qui est celui » que Dieu vous commande , et vous faites de l'ouvrage des mains comme le principal , tandis qu'il » ne doit être que l'accessoire. »

Un autre frère vint lui dire : (a) Je voudrois , mon père , accomplir parfaitement ce que Dieu nous commande ; à quoi il répondit : « L'abbé Théonas s'étoit » proposé à peu près la même chose , et voici ce qu'il

(a) Cot. pag. 455.

» fit. Etant allé à la boulangerie et ayant fait cuire son
» pain, comme il l'eut mis dans ses corbeilles, il se
» présenta quelques pauvres qui lui en demandèrent,
» et aussitôt il le leur distribua. D'autres survinrent
» après ceux-ci, et n'ayant plus de pain à leur pré-
» senter, il leur donna ses corbeilles et son habit;
» de sorte qu'il retourna dans sa cellule n'ayant plus
» que le petit manteau dont les solitaires couvrent leurs
» épaules, et qu'il mit autour de son corps; et après
» avoir fait un acte si généreux de charité, il se re-
» prochoit encore de n'avoir pas parfaitement accom-
» pli ce qu'il croyoit que Dieu demandoit de lui. »

Son disciple racontoit de lui cet acte de charité et de désintéressement. (a) Un homme vint à la cellule et nous présenta des oignons, si nous voulions en acheter. J'en remplis un vase, et le vieillard me dit de les mettre ailleurs, de remplir ce vase de blé et de le donner à cet homme. Nous en avions deux monceaux dont l'un étoit émondé et l'autre ne l'étoit pas, et je le remplis de celui-ci. Quand le vieillard s'en aperçut, il jeta sur moi un regard d'indignation et de tristesse, qui me déconcerta si fort, que je laissai tomber le vase qui se brisa. Je me mis aussitôt à genoux, et je demandai pardon de ma faute. Mais il me dit : levez-vous, c'est moi qui suis coupable de vous avoir chargé de ce soin; et étant entré où étoit le blé émondé, il en remplit son sein, le donna à cet homme et les oignons aussi.

Il ne s'étonnoit point des fautes des autres, (b) étant

(a) Cot. pag. 456. — (b) *Id.* pag. 453.

convaincu de la grandeur de la fragilité humaine. Il fit là-dessus cette leçon de charité à un ancien qui vint lui rapporter qu'un frère avoit abandonné son état pour retourner dans le monde. « Vous êtes étonné » de cela , lui dit-il, notre foiblesse est si grande que » vous devez vous étonner plutôt quand un frère a » échappé aux artifices des ennemis de son âme. »

C'est dans ce même esprit de compassion pour les fautes d'autrui qu'il disoit à un solitaire : (a) « Si vous » êtes lié d'amitié avec quelqu'un et qu'il ait le mal- » heur de tomber dans un crime contre la pureté , ne » l'abandonnez pas , et tendez-lui la main charitable- » ment pour l'aider à se relever de sa chute ; mais s'il » tombe dans l'hérésie , et qu'après l'avoir exhorté à » quitter son erreur , vous voyiez qu'il s'obstine à la » soutenir , séparez-vous-en , de peur qu'il ne vous » entraîne avec lui dans l'abîme. »

Cette belle leçon mérite qu'on y fasse bien attention. Les péchés des sens sont grands ; mais ils sont si odieux par eux-mêmes, que ceux qui en sont infectés font quelquefois plus d'horreur qu'ils ne sont contagieux. Il n'en est pas de même des péchés de l'esprit, tel surtout qu'est celui de l'hérésie ; il frappe quelquefois moins , parce qu'il est moins grossier ; mais il est encore plus à craindre , et les saints pleins de compassion pour les autres pécheurs , ont toujours recommandé de fuir les hérétiques , d'autant plus pernicieux qu'ils le paroissent moins , et qu'ils viennent quelquefois à nous sous la peau d'une brebis par des

(a) Cot. pag. 452.

apparences de piété, tandis qu'ils sont des loups ravissans par leur orgueil et le poison de leur détestable doctrine.

Le saint abbé Théodore montrait en cela qu'il craignoit plus les hérétiques que les dragons; car il avoit obtenu du Seigneur la grâce d'être intrépide par la confiance qu'il avoit en sa divine protection, et il répondit à un solitaire qui lui demandoit s'il ne seroit pas effrayé s'il se trouvoit en quelque grand danger: Quand le ciel et la terre se mêleroient ensemble, Théodore ne craindrait point. Il parloit ainsi par le sentiment d'une foi vive. Sur quoi on raconte qu'étant allé avec son disciple pour puiser de l'eau au lac, celui-ci y arriva le premier, comme plus jeune, et aperçut un dragon. Il en avertit de loin le vieillard, qui lui cria de lui mettre le pied sur la tête et de l'écraser; mais le disciple épouvanté recula au lieu de le faire. Alors le saint Abbé vint droit au dragon, et l'animal l'apercevant, s'alla cacher dans le fond du désert, comme s'il avoit eu honte de se voir vaincu par son intrépidité.

Il ne vouloit pas que les jeunes solitaires parlassent des choses dont ils n'avoient pas encore assez d'expérience, si ce n'étoit pour s'instruire. Et il dit à un frère qui voulut entrer en discours avec lui sur certains ouvrages qu'il n'avoit jamais entrepris et dont il affectoit de parler comme s'il s'y fût bien entendu: « Mon frère, » vous n'êtes pas encore monté sur le vaisseau, vous » n'y avez pas même mis votre petit bagage, et vous » voulez être déjà arrivé au lieu où vous destinez

» d'aller ! Vous pourrez parler comme vous faites ,
 » quand vous aurez un peu plus d'expérience que vous
 » n'en avez à présent. »

Il parvint à une grande vieillesse, quoiqu'il eût passé sa vie dans les combats contre les esprits des ténèbres, et dans de grandes austérités. Il demeura plus de soixante et dix ans dans la solitude; et à la fin de ses jours Dieul'éprouva par une longue maladie. Nous ne savons rien des circonstances de sa mort, ni en quel temps elle arriva. Il étoit moins ancien que saint Macaire qu'il alla consulter, et que l'abbé Théonas dont il citoit l'exemple dans une rencontre; et il florissoit à Pherme avec le solitaire Paul en 387, selon la chronologie de M. Bulteau.

CHAPITRE XVII.

Discipline monastique des Solitaires de Nitrie et des Cellules.

LE désert de Nitrie étoit habité d'environ cinq mille solitaires, qui vivoient dans une grande union et s'appliquoient beaucoup à l'étude des livres saints. Ils étoient distribués en cinquante monastères. Sur quoi il faut observer que le nom de monastère est donné indifféremment dans les vies des Pères à l'habitation d'un seul, ou de deux moines, ou d'un plus grand nombre. Et en effet, il étoit permis aux solitaires de Nitrie d'habiter seuls, ou deux et trois ensemble, ou

même en plus grand nombre , selon qu'ils le souhaitoient. Saint Amon , premier Père , ou au moins restaurateur de l'état monastique dans ce désert , l'avoit ainsi réglé dès le commencement.

Il y avoit dans cette solitude une église fort grande et capable de contenir cette nombreuse multitude de religieux , qui s'y rendoient régulièrement le samedi et le dimanche , vaquant les autres jours de la semaine à leurs exercices de piété dans leurs propres monastères.

Cette église étoit desservie par huit prêtres ; mais il n'y en avoit qu'un qui offrit le saint Sacrifice , décidât les matières , et fit l'exhortation aux frères , tant qu'il vivoit ; les autres se contentoient de demeurer assis en silence auprès de lui. Ainsi personne ne pouvoit rien proposer en public sans sa permission , ou qu'il ne le fit lui-même ; et nous en avons vu un exemple dans la vie de saint Théodore le sanctifié , au sujet d'une lettre que ce saint écrivit à Ammon , qui par son conseil avoit passé de Tabenne à Nitrie , dans laquelle il annonçoit la fin prochaine de la persécution dont l'Eglise d'Alexandrie étoit alors affligée.

On avoit suspendu dans la même église trois disciplines à trois palmiers , dont l'une servoit pour corriger les moines qui avoient commis quelque faute , les autres pour châtier les voleurs , s'il s'en rencontroit quelqu'un , ou ceux qui venoient par hasard dans ce lieu , et étoient convaincus d'avoir commis quelque méchanceté ; car alors on faisoit embrasser un palmier au coupable , et après lui avoir donné un certain

nombre de coups , on le renvoyoit. C'est ici un exemple bien ancien de la discipline , que la ferveur des saints pénitens a rendue fréquente dans la suite. Pallade raconte ceci comme témoin oculaire. Nous allons recueillir de lui , de Rufin , et principalement de saint Jérôme , ce qui reste à dire des saintes pratiques de ces solitaires : car bien que ce que ce grand docteur en a dit , puisse s'appliquer aux autres religieux des environs d'Alexandrie , qui n'étoit séparée du mont de Nitrie que par le vaste lac de la Mareote , il ne l'entend pas moins de ceux dont nous traitons , ayant visité les uns et les autres , et ne les distinguant pas dans sa narration. Au contraire , il semble les désigner plus particulièrement , puisqu'il y joint en même temps la vie sainte des anachorètes voisins , qui n'étoient autres que les solitaires des Cellules , éloignés des autres de trois ou quatre lieues seulement.

OBÉISSANCE. — 1.^o *Le premier devoir , dit saint Jérôme , auquel ils s'engagent et qui sert de lien à leur société , est d'obéir aux anciens et de faire ce qu'ils prescrivent.* C'étoit une loi établie parmi les solitaires en général , que pour faire un fondement solide de vertu dans l'état monastique , il falloit commencer par soumettre sa volonté à celle d'autrui. Ceux qui ont le plus excellé dès le commencement dans le renoncement à leur volonté propre , ont été ceux qui ont élevé plus haut l'édifice de leur perfection. On en verra des exemples fréquens dans la suite de cet ouvrage. Ainsi les Pères de la solitude donnoient pour première leçon à ceux qui venoient se ranger sous leur con-

duite, de se dépouiller de leur volonté, de la soumettre aveuglément à celle d'un supérieur, et de ne jamais raisonner sur les ordres qu'ils en recevoient. Ils leur ordonnoient même souvent des choses fort pénibles, ou qui paroissent choquer le sens commun, afin de mieux les accoutumer à l'obéissance aveugle: et Dieu a béni plus d'une fois la docilité des jeunes solitaires envers les anciens, par des prodiges qui leur faisoient toujours mieux sentir la nécessité et le mérite de l'obéissance.

Ceux qui venoient nouvellement dans le désert pour s'y sanctifier, à qui que ce fût qu'ils s'adressassent pour recevoir l'habit monastique, soit que ce fût dans un monastère, soit à quelque solitaire en particulier, devoient commencer par là. Si c'étoit à un monastère, on leur donnoit un ancien pour les exercer dans l'obéissance autant que pour les instruire dans les autres devoirs de l'état religieux. Si c'étoit à un anachorète, ou il les envoyoit au monastère, ou bien dans le cas qu'il les reçût dans sa cellule en qualité de disciples, sa première leçon étoit d'obéir. Ceci étoit reçu si universellement, qu'il est très-rare de trouver des exemples contraires, et nous avons vu en parlant de l'abbé Isaac, (a) que son maître Crone, et ensuite l'abbé Théodore de Pherme, ne l'exerçant pas à son gré, comme les autres avoient accoutumé de faire, dans la pratique de l'obéissance, il en eut de la peine et s'en plaignit aux autres Pères du désert.

Les actes d'obéissance que les anciens prescrivoient

(a) Suprà c. 12.

à leurs disciples , n'étoient pas à beaucoup près du goût de l'amour propre. C'étoit , comme nous l'avons dit , des pratiques laborieuses , ou qui paroissent choquer le sens , et qui auroient déconcerté un esprit trop raisonneur. Rien n'étoit plus capable de l'humilier et de l'assujettir aux lois du saint renoncement ; renoncement qui fait le véritable religieux , et sans lequel il ne s'élèvera jamais à une haute perfection. Ainsi Cassien appelle ses institutions monastiques , les institutions de ceux qui renoncent ; ce qui ne s'entend pas seulement de la retraite du monde , mais principalement du renoncement à soi-même , surtout par la pratique de l'obéissance. Et saint Jean Climacque , qui a écrit long-temps après Cassien , montre dans son Echelle Sainte qu'on observoit la même méthode de son temps dans le désert du mont Sinaï ; ce qu'il avoit sans doute vu pratiquer dans d'autres monastères : car après avoir parlé dans les trois premiers degrés , du renoncement au siècle , il en vient à l'obéissance , qu'il met comme le premier degré et le premier exercice de ceux qui commencent dans la religion.

Ce qui devoit encourager les novices à se laisser conduire par les anciens , c'est que ceux-ci ne leur proposoient pas leurs instructions comme venant d'eux-mêmes , mais comme les ayant reçues de ceux qui les avoient précédés , dont ils leur rapportoient fréquemment les paroles et les exemples.

Certes les solitaires ne se piquoient pas beaucoup de transmettre à la postérité par des histoires suivies

les actions des saints qui avoient habité les déserts; aussi en avons-nous fort peu; et il faut avouer que leur modestie en ce point nous a privés de mémoires qui nous auroient beaucoup édifiés; mais ils se contentoient de conserver parmi eux la tradition des actes de vertu plus particuliers, et des sentences des plus célèbres d'entr'eux, et de se les transmettre de vive voix des uns aux autres, surtout dans les instructions qu'ils donnoient aux plus jeunes, que ceux-ci ne manquoient pas, étant devenus vieux, de donner à leur tour à leurs disciples, comme ils les avoient appris de leurs maîtres dans la religion.

C'est pour cela que nous lisons souvent dans les actes des Pères des déserts : *Un ancien disoit : On rapporte d'un ancien : Ce sont ici les instructions d'un ancien*, et autres expressions semblables. Et c'est aussi de là que nous sont venus ces différens recueils des sentences des Pères de la solitude, qui font aujourd'hui la principale partie de l'histoire monastique d'orient. Ces bons religieux comprenoient combien il étoit important de transmettre successivement à ceux qui venoient après eux les avis salutaires qu'ils avoient reçus eux-mêmes de leurs prédécesseurs et leurs pères dans la vie religieuse, parce que c'étoit leur transmettre en même temps leur esprit; et ils concevoient, comme l'expérience ne l'a que trop prouvé dans la suite, que le relâchement et la décadence des ordres vient ordinairement de ce qu'on s'éloigne des documens des anciens, plus voisins de la ferveur primitive, et de ce qu'on substitue des usages nouveaux

à ceux qu'on avoit reçus d'eux. Nous nous sommes un peu étendus sur ce premier point , parce qu'il est fondamental , et qu'il mérite par conséquent une considération particulière.

SUPÉRIEURS. — 2.^o *On les distribue par décuries et par centuries , en sorte qu'un doyen ou décurion commande à neuf moines , et un centenier à dix décuries.* Cette distribution étoit très-propre à maintenir le bon ordre. Comment un seul supérieur auroit-il pu veiller exactement sur cinq mille religieux sans le secours des supérieurs subalternes ? Au lieu qu'il étoit fort aisé à un doyen , qui n'avoit que neuf religieux sous lui , d'être attentif à leur conduite , et d'en rendre compte au centenier qui avoit inspection sur dix décuries , et qui faisoit son rapport au supérieur ou chef de tous les solitaires , lequel donnoit en conséquence ses ordres pour le bien général et particulier de tous. On voit une distribution à peu près semblable dans la règle de saint Pacôme. Il y avoit des familles , dont plusieurs composoient une maison , et plusieurs maisons un monastère , et chaque famille , chaque maison , chaque monastère avoient leurs prévôts ou supérieurs subordonnés les uns aux autres , et tous soumis au supérieur général de la congrégation , qui , sur le rapport fidèle de ces supérieurs du second ordre , gouvernoit cette multitude de moines avec plus de facilité et d'exactitude. Le grand point étoit de faire un bon choix de ces supérieurs subalternes. Il falloit qu'ils eussent à cœur l'observance régulière ; qu'ils fussent eux-mêmes très-exacts , afin que leur exemple parlât

plus que leurs instructions , et servit de modèle ; qu'ils eussent bien combattu leurs passions , pour apprendre aux autres à les combattre ; qu'ils ne se laissassent pas aisément prévenir en faveur ni contre leurs frères , et qu'ils fissent de justes rapports de leur conduite à ceux à qui ils devoient en rendre compte , gardant fidèlement la vérité et la justice , de peur que ceux-ci , trompés par des relations que la passion auroit dictées , n'agissent conformément à la séduction. C'est pour cette raison qu'à Tabenne on étoit extrêmement attentif à bien choisir ces supérieurs subalternes , et que la règle détaille au long les bonnes qualités qu'ils devoient avoir ; et il est hors de doute qu'on n'étoit pas moins attentif aux monastères de Nitrie et du voisinage d'Alexandrie , à faire un bon choix des doyens et des centeniers.

CELLULES. — 3.^o *Ils demeurent en particulier dans des cellules séparées les unes des autres.* Ce que dit ici saint Jérôme ne peut pas s'entendre absolument de tous les habitans du désert de Nitrie , mais d'une partie seulement , et de quelques autres monastères des environs d'Alexandrie et du reste de l'Egypte ; car , comme nous l'avons déjà remarqué , les solitaires de Nitrie , selon l'institution de saint Ammon , pouvoient demeurer deux et trois dans une même cellule. Ceci nous donne occasion de parler , pour plus grand éclaircissement , des différentes demeures des solitaires , selon l'état différent qu'ils embrassoient. Ceux qui ont écrit de la vie solitaire , ont distribué les moines en trois classes ; celle des cénobites , celle des ermites et

celle des anachorètes. Les cénobites vivoient dans la même enceinte d'un grand monastère dont les cellules étoient jointes les unes aux autres; les ermites n'avoient pas leurs cellules renfermées dans la même enceinte, mais elles n'étoient d'ailleurs séparées les unes des autres que par une distance raisonnable, et ils vivoient en société et sous la dépendance d'un supérieur. C'est ainsi que les solitaires du mont de Nitrie vivoient, du moins une partie, séparément; ou pour mieux dire, quelques-uns demeuroient seuls dans une cellule, d'autres deux ou trois ensemble, et d'autres en plus grand nombre, formant une communauté considérable qu'on pouvoit appeler un grand monastère; et tous ces religieux vivoient dans une étroite union et sous la dépendance des supérieurs, tant subalternes que généraux, destinés pour les gouverner. Et enfin les anachorètes habitoient bien à l'écart, et dans une cellule, ou même dans des cavernes; de quoi l'on verra plusieurs exemples, comme on en a vu déjà dans les livres précédens. Saint Paul a été le grand modèle des anachorètes; saint Antoine a été celui des ermites; saint Pacôme celui des cénobites; et si l'on joint les solitaires des Cellules dont nous parlerons bientôt, à ceux du mont de Nitrie, ils renferment entre tous ensemble ces trois différens états. Du reste on ne distingue guère les anachorètes des ermites; et il y a si peu de différence des uns aux autres, qu'on les confond ordinairement.

Nous avons encore à remarquer ici, que bien que plusieurs solitaires de Nitrie vécussent deux ou trois

ensemble, ils n'ont rien de commun avec certains moines dont saint Jérôme et Cassien ont beaucoup blâmé la conduite, et que le premier appelle *Remo-bolths*, et Cassien *Sarabaïtes*. Ceux-là vivoient, à la vérité, trois ou quatre ensemble; mais outre qu'ils demeuroient au voisinage des villes, ou quelquefois dans les villes mêmes, ils vivoient sans dépendance d'un supérieur, et n'avoient que leur caprice pour règle. Voici ce qu'en dit saint Jérôme : (a) « Ce sont » des gens dérégés et universellement méprisés. Ils » demeurent ensemble deux à deux ou trois à trois, » rarement en plus grand nombre, vivent dans l'indé- » pendance et au gré de leurs désirs, etc. » Et Cassien, faisant parler l'abbé Piammon dans sa dix-huitième conférence, (b) dit d'eux : « Ils ne professent la vie mo- » nastique que pour participer par orgueil aux ap- » plaudissemens qu'on donne aux véritables solitaires, » et non pas pour en pratiquer les devoirs. Aussi évi- » tent-ils de se renfermer sous la règle et la discipline » d'un monastère, et de s'assujettir aux ordres d'un » supérieur, parce qu'ils ne veulent pas apprendre à » vaincre leur volonté pour suivre celle des an- » ciens, etc. » On voit par là combien les solitaires de Nitrie qui vivoient deux ou trois ensemble, étoient différens de ces faux moines. Les premiers vivoient dans la dépendance des supérieurs, et pratiquoient fidèlement les autres vertus monastiques. Les autres au contraire fuyoient le joug sacré de l'obéissance, pour conserver leur liberté, et n'avoient que l'habit de religieux, sans en avoir les vertus et sans en pratiquer les devoirs.

(a) Epist. 22. — (b) C. 7.

SILENCE. 4.^o *Il leur est défendu de se joindre ensemble avant l'heure de none, et il n'y a que les décurions ou doyens qui aient la liberté de visiter ceux qui sont sous leur conduite, afin que si quelqu'un est attaqué par la tentation, ils puissent le secourir et le consoler dans ses peines intérieures.* Ce point d'observance nous apprend en premier lieu, que ces saints religieux demeuroient dans leurs cellules jusqu'à l'heure de none, c'est-à-dire, jusqu'à trois heures après midi, vaquant en silence à la lecture, à la prière, ou à l'oraison mentale et au travail des mains, sans que personne osât les interrompre dans ces saints exercices. En second lieu, qu'il ne leur étoit pas permis d'entrer dans les cellules des autres, et qu'il n'y avoit que les supérieurs, doyens ou centeniers à qui cela fût permis. En troisième lieu, que ces supérieurs les visitoient fréquemment, soit pour voir par eux-mêmes leur conduite dans leurs cellules, soit aussi pour les animer à remplir leurs devoirs, pour les exciter à la ferveur, pour leur donner en particulier les avis nécessaires, pour les affermir et les fortifier contre les tentations du démon, et pour les consoler dans leurs peines lorsqu'ils en avoient besoin. Ainsi ils remplissoient journellement à leur égard les deux principaux devoirs d'un supérieur, qui sont la vigilance et la charité, sans lesquelles ils manquent essentiellement à leur charge, et sont plus propres à nuire qu'à conduire le troupeau que la Providence leur a confié.

PRIÈRE. — 5.^o *Ils s'assemblent à l'heure de none pour chanter des psaumes et pour lire l'Écriture-*

Sainte. L'endroit où ils s'assembloient pour cela n'étoit pas l'église du désert, à laquelle ils ne se rendoient que le samedi et le dimanche : c'étoit donc à une chapelle intérieure ou une salle assez vaste pour les contenir en grand nombre. (a) Pallade nous donne une belle idée de leur ferveur dans la pratique de ce saint exercice. « A l'heure de none, dit-il, il est permis » à chacun de s'approcher des monastères et d'écouter » les hymnes et les cantiques que l'on chante à Jésus- » Christ, et les prières qu'on lui adresse avec tant de » ferveur et de piété, qu'il y en a qui s'imaginent en » les entendant, que leur esprit est élevé dans le ciel, » et qu'ils sont dans un paradis de délices. » Excellent modèle pour les religieux, lorsqu'ils sont au chœur appliqués à chanter les louanges de Dieu.

EXHORTATIONS. — 6.^o *Après la prière, et tous étant assis, celui qu'ils appellent leur père, se met au milieu d'eux, et leur fait une exhortation spirituelle.* Cette exhortation suivoit immédiatement la lecture de la sainte Ecriture, et c'étoit ordinairement sur ce qu'on en avoit lu que le supérieur la faisoit. C'est ce qui paroît par les homélies ascétiques que nous avons dans la Bibliothèque des Pères, tant de saint Macaire que de quelques autres Pères des religieux. Il n'y a pas apparence que ce fussent les doyens qui fissent ces exhortations; leur autorité s'étendoit sur trop peu de moines, et étoit trop subordonnée, pour qu'on leur donnât le titre de *Père*; du moins si on le leur donnoit, il paroît par le sens de saint Jérôme, que celui

(a) Vit. pp. l. 8. c. 7.

dont il parle avoit une autorité plus considérable ; ainsi ce pouvoit être le centenier, qui avoit dix doyens au-dessous de lui, ou celui qui étoit supérieur des centeniers mêmes, et gouvernoit tous les monastères du désert, comme auroit été saint Amon. Il y a pourtant apparence que c'étoient les centeniers qui faisoient ordinairement cette fonction, celui qui étoit au-dessus d'eux ne pouvant que très-difficilement assembler tous les jours les religieux de tous les monastères ; mais aussi pouvoit-il en visitant ces monastères, y assembler quand il vouloit, dans chaque centurie, les religieux qui la formoient, et leur faire une exhortation, comme faisoit saint Pacôme, et après lui saint Théodore le sanctifié, en visitant les monastères de Tabenne. Saint Jérôme rapporte en ces termes avec quel respect et quelle piété ces servens religieux écoutoient alors la parole de Dieu. « Tandis qu'il parle, dit-il, » tous les autres gardent un profond silence, et per- » sonne n'ose ni cracher, ni lever les yeux. Ils ne lui » applaudissent que par les larmes qu'ils répandent » en silence, étouffant jusqu'aux soupirs que la com- » ponction fait naître. Mais lorsqu'on vient à leur par- » ler du royaume de Jésus-Christ, de la félicité fu- » ture et de la gloire qui leur est promise ; alors levant » les yeux au ciel, et laissant échapper quelques sou- » pirs, ils disent en eux-mêmes : (a) *Qui me don- » nera des ailes comme à la colombe, afin que je » puisse m'envoler et me reposer ?* »

REPAS. — 7.^o *Cela fait, ils se séparent et vont se*

(a) Psal, 54.

mettre à table, chaque décurie avec son doyen. Il paroît par là que chaque doyen et les neufs religieux qu'il avoit sous sa conduite mangeoient ensemble. (a)

Saint Jérôme ajoute en ces termes la discipline qu'on y gardoit et les alimens qu'on y présentait : « Ils » servent, dit-il, tour-à-tour chacun sa semaine. On » y garde un silence exact, et on n'entend aucun » bruit durant tout le repas. Ils n'ont pour toute nourriture que du pain, des légumes et des herbes, dont » le sel fait tout l'assaisonnement. Il n'y a que les » vieillards qui boivent du vin. Souvent on leur en » donne à dîner; (car les autres religieux ne faisoient » qu'un repas après l'exhortation que nous avons » marquée.) On en faisoit de même aux jeunes, afin » de soutenir la vieillesse de ceux-là, et de fortifier la » foiblesse de ceux-ci. »

Voilà le bon ordre qu'on observait à table, le silence qu'on y gardoit, la frugalité du repas, la condescendance pour les vieillards et la foiblesse de l'âge; tout y prouve l'exactitude religieuse, la mortification et la charité.

CONFÉRENCE. — 8.^o *Après le repas ils se lèvent de table, rendent grâces à Dieu, et se retirent dans leurs cellules, où ils s'entretiennent jusqu'à vêpres avec ceux de leur décurie. On voit ici l'usage ancien de rendre grâces au Seigneur après le repas; devoir dont tout chrétien doit s'acquitter fidèlement pour remer-*

(a) A moins qu'on ne dise que plusieurs décuries mangeoient dans une même salle, chacune pourtant séparée par des tables, et ayant son doyen à la tête.

cier Dieu de la grâce qu'il nous a faite de nous donner notre pain de chaque jour, comme il nous a appris lui-même à le lui demander dans l'Oraison dominicale. Nous ne savons pas quelle prière ces solitaires faisoient; mais S. Jean Chrysostôme nous en a conservé une formule qui étoit apparemment en usage dans les monastères de Syrie, où il avoit demeuré quelque temps, et qui sert à nous donner une idée de celle dont usaient les solitaires de Nitrie. En voici la teneur : « Soyez-vous béni, Seigneur, qui nous nourrissez dès notre jeunesse. Vous qui distribuez la nourriture à tous les animaux, remplissez aussi nos cœurs d'une sainte joie, afin qu'ayant reçu de votre libéralité ce qui nous est nécessaire pour le corps, nous abondions aussi en bonnes œuvres en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Ainsi soit-il. Nous vous rendons gloire, ô Seigneur ! Nous vous rendons gloire, Dieu saint ! Nous vous rendons gloire, notre souverain Maître, qui nous avez accordé notre nourriture avec une bonté qui nous comble de joie. Remplissez nos cœurs de l'onction de votre divin esprit, afin que quand vous viendrez un jour rendre à chacun selon ses œuvres, nous ne paroissions pas devant vous couverts de honte; mais plutôt avec la confiance d'être agréables à vos yeux. »

Les actions de grâces étant ainsi rendues à Dieu, ils se retiroient et avoient la liberté de s'entretenir quelques-uns ensemble; mais ce n'étoit que sur des choses édifiantes. Saint Jérôme en marque les sujets les plus

ordinaires : « Avez-vous remarqué , disent-ils , de
 » combien de grâces le Ciel a prévenu celui-ci ? com-
 » bien celui-là est silencieux ? combien cet autre a l'air
 » grave et modeste ? Ainsi ils consolent les foibles , et
 » encouragent les fervens à s'avancer de plus en plus
 » dans les voies de la perfection. » Tels étoient les
 sujets de leurs conversations ; elles rouloient sur les
 vertus qu'ils observoient dans les autres , et non point
 sur leurs défauts. Ainsi la médisance et la raillerie en
 étoient bannies. Elles rouloient sur les motifs que la
 piété fournit pour s'animer , s'encourager , se fortifier
 dans la pratique du bien , et pour s'exciter à la plus
 grande perfection ; et non point sur des plaisanteries ,
 ni sur les nouvelles du siècle. C'étoient là de vérita-
 bles conférences religieuses dont l'esprit du monde
 étoit banni , et d'où bien loin de sortir avec la cons-
 cience chargée de péchés de la langue , on sortoit avec
 un cœur pénétré du désir de travailler toujours plus à
 sa perfection.

VEILLES. — 9.° *Lorsqu'ils ne font point leurs prières
 en commun , ils veillent en particulier dans leurs
 cellules durant la nuit.* Un pieux auteur parlant des
 anciens solitaires , (a) a remarqué qu'ils prioient la
 meilleure partie de la nuit , et ajoute en même temps ,
 avec juste raison , que leur amour pour la pénitence
 et pour la contemplation étoit si grand , qu'ils ne don-
 noient qu'à regret à leur corps ce qui étoit nécessaire
 pour le soutenir , tandis que le temps qu'ils employoient
 à s'occuper de Dieu leur paroissoit toujours trop court.

(a) A-Kemp. de Imit. Chr. l. 1. c. 18.

Ainsi ils ne se contentoient pas des prières qu'ils faisoient dans le jour , ni de celles qu'ils faisoient en commun ; mais attirés par les charmes et les douceurs de la contemplation , comme dit le pieux auteur que nous venons de citer , ils déroboient tout le temps qu'ils pouvoient raisonnablement sur le sommeil pendant la nuit , pour vaquer avec plus de liberté à la prière et à l'oraison ; plus attentifs à nourrir spirituellement leur âme de la considération des biens célestes , qu'à satisfaire le corps par le repos naturel.

Ce que saint Jérôme ajoute tout de suite , fait voir que ces veilles dont il parle là n'étoient pas précisément celles qui étoient commandées par la règle , comme les prières qu'on faisoit en commun ; mais que c'étoient des veilles et des prières de surérogation , que les fervens religieux pratiquoient , et auxquelles on tâchoit d'exciter ceux en qui on ne reconnoissoit pas la même ferveur ; aussi ne leur imposoit-on pas des pénitences lorsqu'ils y manquoient , comme étant coupables d'une infraction de règle ; mais on se contentoit de les exhorter à être plus assidus à la prière , et à imiter l'exemple des plus fervens , en leur donnant une haute idée des avantages qui nous reviennent du saint exercice de l'oraison. « Il y en a , dit-il , qui ont » soin de faire la ronde , et d'écouter à la porte des » cellules , pour voir ce qu'ils font et à quoi ils s'occupent. S'ils en trouvent quelqu'un qui soit tiède et » languissant dans ses devoirs , ils ne lui font point de » réprimande ; mais ne faisant semblant de rien , ils » le vont voir plus souvent , et entrant les premiers

» en matière , ils lui font de l'oraison un portrait qui
» le gagne , au lieu de lui en faire une loi qui le
» gêne. »

TRAVAIL. — 10.^o *On leur donne tous les jours quelque ouvrage à tâche , et quand ils l'ont fait ils le mettent entre les mains du doyen , qui le porte à l'économe , et celui-ci va tous les mois rendre compte au supérieur avec une crainte respectueuse.* On regardoit parmi les solitaires le travail des mains comme un des principaux devoirs de la vie religieuse. On ne le laissoit pas au choix des particuliers ; mais on leur taxoit ce qu'ils devoient faire. L'obligation de le rendre au doyen faisoit qu'ils ne pouvoient échapper là-dessus à la vigilance du supérieur. Il falloit avoir fait ce qui étoit prescrit , ou donner des excuses légitimes. L'économe qui rendoit compte au supérieur de ces ouvrages , n'en pouvoit rien détourner pour l'employer à son gré ; car tout étoit dirigé dans les monastères par l'obéissance. Ils s'occupoient à faire des nattes , des filets , des robes de lin : et autres choses à peu près semblables. Ils préféroient ces ouvrages à d'autres qui demandoient plus d'action ou d'agitation du corps ; à moins que ce ne fût pour le service commun des frères , comme de travailler à la cuisine ou au jardin , parce que les ouvrages qu'ils pouvoient faire assis , étoient moins propres à les distraire de la présence de Dieu et de la sainte récollection. Quelques-uns s'appliquoient aussi à transcrire des livres , et enfin l'oïveté étoit bannie des monastères comme un vice des plus dangereux.

11.° *L'économe a soin aussi de goûter ce que l'on a préparé pour la nourriture des frères.* Les cuisiniers des solitaires n'avoient pas beaucoup à faire pour apprêter ce qu'ils leur présentoient à manger. C'étoit plutôt la quantité, à cause du grand nombre des religieux, que l'assaisonnement qui les occupoit; mais autant que la mortification de ces servens religieux les auroit dispensés d'y chercher de si près, autant aussi la charité des supérieurs les obligeoit à le faire avec la même charité. Ainsi chacun remplissoit les devoirs de son état, et y pratiquoit les vertus religieuses. Les inférieurs n'exigeoient pas des apprêts recherchés, par esprit de mortification et de pénitence; et les supérieurs, les économes et les cuisiniers travaillant pour les frères dans un esprit de charité, se piquoient d'y faire de leur mieux, et toujours pourtant dans les règles de la pauvreté et de la mortification religieuse.

PAUVRETÉ. — 12.° *Comme il n'est pas permis de dire qu'on n'a point de robe, de coule ou de natte pour coucher, l'économe règle toutes choses avec tant de discrétion et de sagesse, que personne ne demande rien, parce que rien ne leur manque.* On peut remarquer ici deux points de grande conséquence. Le premier est la pauvreté de ces saints religieux; une robe, une coule, une natte pour se coucher, voilà leurs meubles. Ils étoient censés, avec si peu de chose, avoir ce qui leur étoit nécessaire; et ils eussent regardé comme superflu ce qu'ils auroient eu au delà. Nous avons vu dans la vie de saint Pambon le jugement qu'il prononça, au rapport de saint Jérôme, de concert

avec saint Macaire, Isidore et les autres anciens du mont de Nitrie, contre un religieux dans la cellule duquel on avoit trouvé après sa mort cent écus qu'il avoit amassés en filant du lin. Il montre assez combien l'avidité des biens du monde et la propriété étoient détestées par ces solitaires, et combien la pauvreté étoit estimée parmi eux. Le second est, que pour leur faire pratiquer cette vertu avec plus d'abandon d'eux-mêmes aux soins de la providence et à la charité de leurs supérieurs, il ne leur étoit pas permis de demander ni robe, ni coule, ni d'autres meubles; mais l'économe étoit chargé de veiller sur tous leurs besoins, et de les prévenir même avant qu'ils pussent s'en apercevoir. Les supérieurs d'alors regardoient comme un objet principal de leur devoir et de leur attention, d'ôter tout prétexte à leurs inférieurs de s'occuper des soins de la terre, et même de leur corps, tant pour l'habillement que pour la nourriture, afin que dégagés par là de toute sollicitude temporelle, ils vaquassent uniquement au soin de leur âme et à leur avancement dans la perfection de leur état.

MALADES. — 13.^o *Si quelqu'un tombe malade, on le transporte de sa cellule dans une chambre plus grande; et les anciens en prennent un si grand soin, qu'il n'a pas sujet de désirer, ni les délices des villes, ni les soins d'une mère.* Saint Jérôme ne pouvoit pas nous donner une idée plus avantageuse du soin qu'on prenoit des malades, qu'en disant qu'ils n'avoient à désirer ni les délices des villes, ni les soins d'une mère. Ce n'est pas que ces solitaires, qui regardoient
cette

cette vie comme un exil, s'empressassent d'eux-mêmes de la prolonger par une attention excessive à conserver leur santé, ou à la recouvrer lorsqu'ils tomboient malades; mais autant qu'ils étoient éloignés de se relâcher de leur pénitence, même dans le temps de la maladie, autant aussi les supérieurs se croyoient obligés de les soulager dans leurs infirmités; en sorte qu'on peut dire qu'il y avoit entre ceux-ci et les inférieurs, une espèce de saint combat dans lequel la charité des supérieurs, qui ne cédoit point à la mortification de leurs religieux, les obligeoit par les lois de l'obéissance, à recevoir avec humilité et docilité tous les secours dont ils avoient besoin en qualité de malades, et que leur amour pour la pénitence les eût empêchés de rechercher eux-mêmes, si peu ils faisoient de cas de leur corps et de leur santé. Il faut rapporter à ceci ce que dit Pallade, qu'il y avoit des médecins à la montagne de Nitrie, par lesquels les religieux n'étoient pas moins secourus que les étrangers, qu'on recevoit dans un hôpital qui se trouvoit au même lieu, et dont nous parlerons plus bas.

LECTURE ET PRIÈRE. — 14.^e *Le dimanche ils ne s'occupent qu'à la lecture et à la prière. Ils s'y appliquent aussi en tout temps, après le travail manuel.* Voilà toute l'occupation de ces saints solitaires, la lecture, la prière, le travail des mains. Ils passaient d'un de ces exercices à l'autre, et même pendant le travail ils n'interrompoient pas la prière, élevant souvent leurs cœurs à Dieu par de courtes et ferventes affections, Ainsi on ne souffroit pas parmi eux des fainéans, des

causeurs , des donneurs de nouvelles , des religieux dissipés et vagabonds. Il falloit qu'ils fussent toujours appliqués à lire , ou à prier , ou à travailler. Et voilà des religieux qui étoient véritablement dans leur état.

ETUDE DE LA SAINTE ECRITURE. — 15.^o *Ils apprennent tous les jours quelque chose de la sainte Ecriture.* Les solitaires faisoient leur étude principale des saintes Ecritures. C'étoit dans ces divines sources qu'ils puisoient les sujets de leurs oraisons et de leurs considérations. Ils faisoient de la lecture des livres saints la nourriture spirituelle et journalière de leur âme ; et en y étudiant sans cesse la loi du Seigneur et les vérités de la religion , ils s'animoient à y conformer leur conduite. Ceux de Nitrie étoient surtout en réputation de s'y appliquer beaucoup. Voici comme Rufin en parle : (a) « Nous n'avons jamais vu une si » forte méditation , une si grande intelligence des » saintes Ecritures , ni de si continuelles occupations » dans la science des saints. Cela étant à un tel point , » qu'il n'en est aucun d'eux qu'on ne puisse regarder » comme un docteur en ce qui est de la divine » sagesse. » (b)

(a) Vit. pp. l. 2. c. 21.

(b) Tel est le témoignage que Rufin en a rendu ; mais nous ne pouvons dissimuler ici que cet auteur ayant donné dans les erreurs d'Origène , a voulu sans doute relever le mérite et la doctrine de quelques solitaires de Nitrie qui étoient tombés aussi dans ces erreurs , et que si la lecture des livres sacrés servit à l'édification des saints religieux de ce désert , il y en eut qui en abusèrent , soit par une ignorance grossière , comme firent les antropomorphites , qui prenant à la lettre ces paroles de la Genèse : *Faisons l'homme à*

JEUNES. — 16.° *Ils jeûnent également durant toute l'année, excepté en carême, où il leur est permis de redoubler leurs mortifications et leurs austérités. Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte on change le souper en dîner, tant pour se conformer à la tradition de l'Eglise, que de peur qu'on ne se charge trop l'estomac en faisant deux repas par jour. C'étoit une loi générale des saints solitaires de ne faire qu'un repas par jour : encore étoit-il si modique, qu'ils n'y donnoient à leur corps que le pur nécessaire. En carême ils se contentoient de pain et d'eau; au lieu qu'aux autres temps ils mangeoient des herbes et des légumes : j'entends ceux qui vivoient dans les monastères; car quant aux anachorètes, c'étoit une règle universellement reçue parmi eux de se contenter de pain et de sel. Les anachorètes, dit saint Jérôme, sortant des monastères, n'emportent avec eux dans le désert que du pain et du sel. Nous pouvons ajouter que plusieurs ne mangeoient pas même du pain, et qu'ils vivoient seulement d'herbes crues et de racines qui croissoient auprès de leurs cellules. Les cénobites devançoient l'heure du repas, depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte.*

notre image et ressemblance, crurent que Dieu avoit un corps comme nous; soit pour n'avoir pas suivi les interprétations catholiques des saints Pères, comme firent les origénistes, qui s'attachèrent aux spéculations d'Origène, et adoptèrent ses erreurs. Ce qui fit dire à saint Jérôme, (Apol. adv. Ruf.) qu'ayant été au désert de Nitrie, il avoit découvert dans cette multitude de saints solitaires qui l'habitoient, des aspics qui y étoient cachés; voulant donner à entendre par là, les sectateurs d'Origène. Voyez ce que nous en avons dit dans la préface.

C'étoit une espèce d'adoucissement de la rigueur du jeûne dans ce temps de joie dans le Seigneur, à cause de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais s'ils dinoient alors, ce n'étoit pas pour souper ensuite sur le soir. Ils conservoient toujours leur usage de ne manger qu'une fois le jour. Telle est la règle que les cénobites, ou religieux conventuels d'Egypte, gardoient, au rapport de saint Jérôme, et qui s'observoit dans le désert de Nitrie; car il paroît que ce saint docteur a voulu les y comprendre, puis qu'immédiatement auparavant il rapporte le jugement que saint Pambon, saint Macaire et les autres anciens de Nitrie portèrent contre un religieux mort propriétaire, et qu'ensuite il parle des anachorètes, qui étoient sans doute ceux du désert des Cellules dont nous allons bientôt parler.

HOSPITALITÉ. — Il faut ajouter ici ce que Pallade et Rufin disent de la charité des solitaires de Nitrie envers les étrangers, et de l'hospitalité qu'ils exerçoient.

» Il y a, dit Pallade, (a) sur la montagne de Nitrie, » sept moulins qui servent aux solitaires dont j'ai » parlé, et aux anachorètes répandus dans la solitude (c'est-à-dire au désert des cellules). Auprès de » l'Eglise on a aussi bâti un hôpital, où l'on reçoit en » tout temps les étrangers qui y arrivent, sans les » congédier jusqu'à ce qu'ils se retirent d'eux-mêmes, » quand ils y demeureroient deux ou trois ans. L'usage est qu'on ne les oblige à rien faire pendant la » première semaine; mais ensuite on les applique à

(a) Vit. pp. l. 8. c. 7.

» divers ouvrages , qui au jardin , qui au moulin ou à
 » la cuisine. S'il se trouve quelqu'un qui mérite qu'on
 » prenne un soin de lui plus particulier , (soit par
 » rapport à sa qualité , ou pour la délicatesse de sa
 » complexion qui ne lui permet pas de faire des travaux
 » pénibles ,) on lui donne un livre à lire , sans lui
 » permettre de parler à personne jusqu'à l'heure de
 » sexte. »

Rufin raconte aussi en ces termes l'hospitalité qu'ils exercèrent envers lui et ses compagnons de voyage.

(a) « Aussitôt que nous approchâmes de Nitrie et qu'ils
 » reconnurent que nous étions des frères étrangers ,
 » ils sortirent de leurs cellules , ainsi qu'un essaim
 » d'abeilles , et accoururent au-devant de nous avec
 » une extrême gaité , et plusieurs d'entr'eux nous
 » apportèrent du pain et des peaux de bouc pleines
 » d'eau. Ils nous menèrent ensuite à l'église en chan-
 » tant des psaumes , et après ils nous lavèrent les
 » pieds et les essuyèrent avec des linges , comme pour
 » nous délasser de la fatigue du chemin ; mais c'étoit
 » en effet pour attirer dans nos âmes une force spiri-
 » tuelle par la charité qu'ils exerçoient envers nous.
 » Que dirai-je de plus de leur humanité , de leur
 » charité et du plaisir qu'ils témoignaient prendre à
 » nous marquer leur affection par tous les services
 » qu'ils pouvoient nous rendre ? Chacun s'efforçoit
 » comme à l'envi de nous mener dans sa cellule ; et
 » ce n'étoit pas seulement pour satisfaire aux devoirs
 » de l'hospitalité , mais encore pour nous donner des

(a) Vit. pp. l. 2. c. 21.

» instructions sur l'humilité , la douceur et les autres
 » vertus qu'ils pratiquent d'une manière parfaite , et
 » qu'on peut apprendre parmi eux comme étant des
 » personnes entièrement séparées du monde. »

Il nous reste à parler des solitaires du désert des Celles ou Cellules ; c'est celui où , comme nous l'avons dit dans la vie de saint Amon , saint Antoine planta une croix , pour marquer l'endroit que devoient habiter ceux d'entre les disciples de ce Saint , qui désiroient de vivre en anachorètes , après avoir vécu plusieurs années dans le monastère dans l'exercice de l'obéissance. Voici ce que Rufin raconte de la discipline qu'ils observoient. (a) « Il y a , dit-il , un autre
 » lieu dans le fond du désert , éloigné d'environ dix
 » milles de Nitrie , qui porte le nom de Cellules , à
 » cause qu'il y en a un très-grand nombre dispersées
 » cà et là , et toutes séparées. C'est là que se retirent
 » ceux qui après avoir été élevés dans le monastère de
 » Nitrie , et été instruits dans la pratique de toutes les
 » vertus religieuses , désirent de mener une vie plus
 » cachée et plus retirée ; car ce désert est très-vaste ,
 » et les cellules y sont tellement séparées les unes des
 » autres , qu'on ne peut ni se voir ni s'entendre. »

Il n'y a qu'un solitaire dans chaque cellule. On y garde un profond silence , et on y vit dans un grand repos : ils se trouvent seulement le samedi et le dimanche ensemble dans l'église , où ils se voient comme s'ils revenoient du ciel en terre. S'il arrive que quelqu'un d'eux manque dans cette assemblée , ils conjec-

(a) Vit. pp. l. 2. c. 22.

tarent qu'il en a été empêché par quelque incommodité qui l'a retenu dans sa cellule, et ils vont le voir, non pas ensemble, mais les uns après les autres; et s'ils ont quelque chose qu'ils croient pouvoir lui être agréable, ils ne manquent pas de le lui porter. C'est le seul sujet pour lequel on ose troubler leur silence et le repos de leur solitude, à moins qu'il n'y en ait quelqu'un qui soit très-capable d'instruire les autres par ses paroles, et de les consoler et fortifier par ses discours.

Plusieurs d'entr'eux viennent de trois ou quatre milles loin à l'église, tant leurs cellules sont éloignées les unes des autres. La charité et l'affection qui les unit, non-seulement entr'eux, mais aussi avec les autres solitaires, est si grande, qu'elle est un sujet d'admiration et de bon exemple à tout le monde. Que si quelqu'un veut venir demeurer avec eux, chacun lui offre sa cellule.

Rufin ajoute (a) que quand il s'en présentait plusieurs pour se rendre solitaires, aussitôt les frères se mettoient aussi en grand nombre pour leur bâtir des cellules à chacun, et cependant on les conduisoit à l'église, d'où revenant sur le soir, ils étoient introduits chacun dans la cellule qu'il devoit habiter, et y trouvoient tout ce qui étoit nécessaire, sans qu'il y manquât rien, chaque solitaire y ayant porté en secret ce qu'il falloit de petits meubles et de provision pour leur entretien.

Leur abstinence étoit si grande, (b) que quelques-

(a) Vit. pp. c. 23. et l. 8. c. 70. — (b) *Id.* c. 27.

uns se privoient de manger du pain, et n'usoient d'eau que par mesure; mais le plus grand nombre vivoit de pain et de sel; en sorte que dans cette multitude de religieux, (car ils n'étoient pas moins de six cents,) à peine s'en seroit-il trouvé un seul qui mangeât d'huile. Plusieurs d'entr'eux ne se couchoient pas pour reposer dans la nuit; mais ils se contentoient de dormir debout ou assis, et passaient souvent toute la nuit dans la contemplation des vérités divines. (a)

(a) Vit. pp. l. 8. c. 70.

VIES

DES PÈRES DES DÉSERTS

D'ORIENT,

AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR
DISCIPLINE MONASTIQUE.



LIVRE QUATRIÈME.

SOLITAIRES DE SCETÉ ET DE CALAME.

CHAPITRE PREMIER.



DU DÉSERT DE SCETÉ,
ET DE SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE.

LE désert de Sceté, qu'on a regardé comme hors de l'Égypte, et que quelques auteurs croient être le même que la Libye, (a) étoit éloigné de Nitrie d'une journée et demie, et de trente lieues ou environ d'Alexandrie, du côté du midi. (b) C'étoit une très-vaste solitude, où l'on ne pouvoit pénétrer sans un grand danger de s'égarer, parce qu'il n'y avoit aucun sentier

(a) Boll. 17. Jan. p. 108. § 3. — (b) Vit. pp. 1. 2. c. 29. et l. 6. libell. 3. n. 15.

qui y conduisit, et qu'on ne se guidoit en y allant, qu'en observant le cours des astres; ce que peu de gens étoient en état de faire. Il n'y avoit dans ce lieu aucune consolation pour les sens. On y trouvoit même rarement de l'eau; et lorsqu'on en rencontroit, elle étoit de mauvaise odeur, sentant comme le bitume; mais le goût n'en étoit pas aussi désagréable que l'odeur. L'endroit qui pouvoit être le moins affreux, étoit un marécage; mais s'il présentoit quelque commodité, il étoit plein de mouchérons et de cousins dont l'aiguillon étoit très-fort. Ce fut dans ce terrible désert que l'esprit de retraite et de pénitence conduisit un grand nombre de solitaires, qui ayant mis toutes leurs espérances dans le ciel, ne regardoient la terre que comme un exil, et s'y privoient volontairement, pour parvenir au royaume céleste, de toutes les satisfactions de ce monde. Le nombre de ceux qui s'y rassemblèrent devint dans la suite si grand, qu'il y fallut bâtir quatre églises en différens quartiers pour contenir tous les moines, et afin qu'ils fussent plus à portée de s'y rendre aux jours d'assemblée. Encore y en avoit-il plusieurs qui n'y pouvoient venir que de bien loin, l'amour de la retraite les portant à s'avancer dans ce désert le plus qu'ils pouvoient, parce qu'ils vouloient vivre séparés des créatures pour goûter avec plus de liberté les douceurs de la contemplation.

Cependant ce qui avoit rassemblé tant de saints dans ce désert, en occasiona la destruction dans la suite. A mesure que les premiers solitaires qui s'y retirèrent se rendirent célèbres par leur sainteté, leur ré-

putation en attira quantité d'autres qui , dégénérant peu à peu de la ferveur des premiers , cherchèrent des commodités , et se relâchèrent par là des austérités des anciens. Enfin , le relâchement augmentant à mesure que les commodités y étoient plus recherchées , cela fit croire aux Maziques , nation errante et cruelle , et qui n'en étoit pas beaucoup éloignée , qu'il y avoit du butin à faire chez ces pauvres évangeliques. Ils y entrèrent , amorcés par cet espoir ; ils ravagèrent les cellules , ils massacrèrent quantité de moines , et obligèrent les autres à chercher leur sûreté au voisinage des villes. Ces irruptions arrivèrent plus d'une fois , jusqu'à ce que enfin cette solitude stérile en fruits , mais si féconde en vertu et en sainteté , ne fut presque plus que comme un champ en friche , et qu'on a abandonné.

Cette désolation de Sceté avoit été prédite par les principaux Pères qui l'habitoient au commencement , et à qui Dieu avoit communiqué de grands dons pour la conduite des autres , et des lumières surnaturelles sur l'avenir. Saint Macaire , dont nous allons écrire la vie , avoit dit : « (a) Quand vous verrez une cellule » bâtie auprès du marais , croyez que la désolation » de Sceté est proche. Quand vous verrez qu'on plan- » tera des arbres , comptez qu'elle est à la porte. En- » fin , quand vous y verrez des enfans , prenez vos » peaux de moutons , et sauvez-vous. » Il y avoit aussi un vieillard fort pieux , (b) qui avoit accoutumé , lorsqu'on vouloit bâtir une nouvelle cellule , d'y aller pour

(a) Cot. t. 1. p. 551. — (b) Vit. pp. 1. 6. libell. 1. n. 5.

aider à la bâtir, et il s'y portoit avec tant de joie et d'empressement, qu'il ne se retiroit point qu'elle ne fût achevée. Mais un jour étant venu à l'endroit où on en vouloit bâtir une , il parut extrêmement triste. Les frères lui en demandèrent le sujet, et il leur répondit : « Ah ! mes enfans, ce lieu-ci va bientôt être » désolé. J'ai vu le feu s'allumer en Sceté , et les » frères l'ont éteint avec leurs feuilles de palmier. » Il s'est allumé une seconde fois, et on l'a éteint » de la même manière. Enfin il s'est allumé pour la » troisième fois, et alors la flamme s'est répandue par » tout le désert, sans qu'on ait pu l'éteindre. C'est » ce qui m'afflige comme vous voyez. » Enfin quelques Pères de Sceté étant un jour assemblés, et parlant de ce qui pourroit arriver dans la suite, voyant apparemment que le relâchement commençoit à s'introduire, et qu'on dégénéroit de la ferveur des anciens, un d'eux, nommé Cyrion ou Isquirion, dit : (a) « Nous tâchons pour le présent d'accomplir ce que » Dieu demande de nous, ceux qui nous succéderont » ne l'accompliront qu'à demi, et ils seront suivis » d'autres qui pour la plupart s'en écarteront ; mais » ceux qui demeureront fidèles parmi ces derniers, » étant éprouvés par la tentation, seront meilleurs » que nous et que nos pères. »

On voit par tout ce que nous venons de dire, que le désert de Sceté fut d'abord habité par les plus célèbres et les plus respectables solitaires qui fussent dans ces contrées. (b) Cassien dit qu'il s'y rassem-

(a) Vit. pp. l. 6. libell. 1. n. 14. — (b) Coll. 1. c. 1. Vit. pp. l. 2. c. 29, et l. 6. lib. 5. n. 15.

bloit tout ce qu'il y avoit de plus saint entre les moines. Rufin assure qu'ils pratiquoient une perfection éminente; et l'auteur du sixième livre des Pères ajoute qu'aucun religieux qui n'avoit pas bien à cœur sa perfection, ne pouvoit demeurer long-temps dans un désert si dénué des consolations humaines.

Ce fut donc à mesure qu'ils cherchèrent ces consolations terrestres dans un lieu que Dieu avoit consacré à la pénitence, et qu'ils se relâchèrent de la sainte rigueur des anciens, qu'ils attirèrent les Maziques dans leur solitude; ce qui fit dire à saint Arsène, que comme le grand nombre d'habitans avoit perdu Rome lorsqu'elle fut ravagée dans le même temps, ainsi la multitude des moines avoit perdu Sceté. *Le monde*, dit-il en pleurant, *a perdu Rome, et les moines Sceté*. Les anciens reprochoient trois défauts principaux à ceux qui vinrent après eux, et qui causèrent le relâchement. (a) Le premier fut sur le travail; car les uns le négligèrent par paresse, et les autres en firent leur occupation principale par avarice. Le second fut une affectation dans les habits, dont ils changèrent la simplicité et la pauvreté, et dans lesquels ils introduisirent une forme plus mondaine que monastique, autant qu'un habit de pénitence en pouvoit recevoir. Le troisième fut la recherche des commodités de la vie. On voulut planter des arbres, avoir des possessions sur la terre; on s'y attacha, et on se détacha d'autant de ses devoirs. Il faut ajouter à cela la trop grande facilité à recevoir des enfans

(a) Vit. pp. 1. 5. libell. 2. n. 6.

sous prétexte de les élever, ou à les admettre trop tôt dans la religion ; car leur âge ne leur permettant pas de soutenir toutes les austérités , on fut obligé d'user de beaucoup de ménagement ; ce qui se répandit insensiblement sur ceux qui auroient pu remplir les devoirs monastiques sans user des mêmes dispenses. Nous remarquons ceci pour montrer comment les plus belles institutions viennent à se perdre. L'oisiveté, l'avidité, la vanité, l'immortification, l'esprit du monde détruisirent celle de Sceté. Il en sera de même de toutes les congrégations et de tous les ordres, dès que ces défauts y deviendront communs.

Cependant les prédictions des anciens sur les solitaires de Sceté furent accomplies à la lettre. Cette solitude fut ravagée par deux fois, et se repeupla deux fois ; mais ce ne fut pas par des moines aussi parfaits que les premiers. Pourtant du temps de Jean Mosch il y avoit encore des religieux éminens en sainteté, comme nous le dirons en son lieu, ce qui répond à la prédiction de cet ancien, qui disoit que ceux qui dans le troisième temps demeureroient fidèles, étant plus éprouvés par la tentation à cause du mauvais exemple des religieux tout-à-fait relâchés ; ceux-là, dis-je, seroient encore plus parfaits que leurs pères. Mais c'est assez parler du désert de Sceté. Il faut venir à saint Macaire.

Il naquit dans la haute Egypte au commencement du quatrième siècle, (a) c'est-à-dire, l'an 500. Nous pouvons présumer par une faute qu'il commit dans

(a) Boll. 15. Jan.

son enfance, qu'il la passa avec beaucoup d'innocence de mœurs; (a) car, menant paître des bœufs avec d'autres enfans de son âge, ceux-ci volèrent des fîgues, et il en mangea une qu'ils avoient laissé tomber en fuyant. Il pleuroit depuis cette faute avec une vive componction, toutes les fois qu'il la rappeloit à son souvenir; ce qui fait voir qu'il n'en avoit point de plus considérable à se reprocher. Aussi dès qu'il fut un peu plus avancé en âge, il abandonna tout-à-fait le monde pour se dérober à sa contagion, et servir Jésus-Christ avec plus de sûreté; et imitant les commencemens de saint Antoine, dont l'éminente vertu faisoit beaucoup de bruit, il se retira dans une cellule auprès d'un village, pour s'y exercer dans la pratique de la vie ascétique. L'ardeur avec laquelle il s'y porta, fit qu'il s'avança en peu de temps dans la perfection monastique. On le considéra dès lors, non pas seulement comme un jeune homme qui donnoit de grandes espérances pour l'avenir; mais comme un religieux beaucoup expérimenté, et dont les essais dans le combat spirituel étoient presque les efforts des solitaires parfaits. Nous pouvons appeler ceci sa première retraite du monde.

Ce que nous apprenons de ses historiens qu'il y pratiqua, montre qu'il étoit parvenu à un détachement entier et à une patience héroïque, et Dieu l'honora dès lors de ses faveurs les plus signalées. On en jugera par les deux traits que nous allons rapporter. (b) Etant sorti de sa cellule, il y trouva au retour un homme

(a) Cot, t. 1, p. 546 et 525. — (b) *Id.* p. 336 et 549.

qui en enlevait tous les petits meubles et les mettoit sur un chameau. Bien loin d'en témoigner le moindre chagrin, il se présenta à lui comme s'il eût été un étranger, et l'aida même à charger sa bête. Mais quand ensuite le voleur voulut lui donner un coup de fouet pour la faire aller, il ne put point la faire lever; car on sait que les chameaux se baissent pour recevoir leur charge.

Alors Macaire entrant dans la cellule, et y ayant trouvé une petite bêche dont le voleur ne s'étoit pas aperçu, il la lui présenta en lui disant : Voilà, mon frère, ce que votre animal attendoit, et le mit avec le reste; après quoi il donna un coup de pied au chameau, et lui dit de se lever.

L'animal, qui n'avoit pas obéi à son maître, se rendit à la voix du Saint. Il marcha quelque espace de chemin, durant lequel le Saint conduisit le voleur, disant en lui-même avec beaucoup de tranquillité : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et nous » n'en saurions rien emporter. Dieu me l'avoit donné, » Dieu me l'ôte; il n'est arrivé que ce qui lui a plu, » que son saint nom soit béni. » Cependant le chameau ne marcha pas long-temps. Il se rassit de nouveau lorsqu'il fut arrivé à une certaine distance, et il fut impossible de le faire avancer, jusqu'à ce que le voleur l'eût déchargé, et eût rendu au Saint tout ce qu'il lui avoit pris.

Nous apprenons de lui-même un second trait de sa vie, qui montre combien il avoit fait dès lors des progrès dans la patience. Il le rapportoit en ces termes :

« Lorsque

« Lorsque j'étois encore jeune, (a) retiré en Egypte
» dans ma cellule, on me vint enlever, et on m'or-
» donna clerc dans un village ; mais ne pouvant ac-
» cepter cette charge, je m'enfuis dans un autre vil-
» lage, où il se trouva un séculier, homme de bien,
» qui venoit prendre les ouvrages que j'avois faits, et
» me fournissoit ce qui m'étoit nécessaire. Il arriva
» qu'une fille du même lieu tomba en faute par la
» tentation du démon ; et comme on lui demanda,
» lorsqu'on s'aperçut de sa grossesse, avec qui elle
» avoit commis ce péché, elle dit, en me marquant,
» que c'étoit avec cet anachorète. Alors ses parens
» vinrent me prendre, me pendirent au cou des pots
» de terre, des anses de cruches et d'autres choses
» semblables ; et me menant par toutes les rues du vil-
» lage en me battant jusqu'à rendre l'âme, ils crioient :
» Voilà le beau moine qui a violé notre fille ; il faut le
» faire mourir. Un vieillard qui se rencontra là leur
» dit : Battrez-vous toujours ce pauvre étranger ? Et
» celui qui prenoit soin de moi, suivoit derrière, plein
» de confusion et de honte, et on se moquoit de lui,
» en lui disant avec insulte : Voilà ce qu'a fait ce so-
» litaire dont tu nous faisois tant de cas.

» On ne cessoit point de me battre, (b) et les pa-
» rens de la fille disoient qu'ils ne me laisseroient point
» aller que je ne trouvasse quelqu'un qui leur répondit
» pour moi des alimens de leur fille. Je fis donc signe
» à mon ami, et il s'engagea aussitôt pour moi. Ainsi,
» étant retourné à ma cellule, je lui donnai tout ce

(a) Cot. t. 1. p. 524, 525. — (b) *Id.* p. 526.

» que j'avois de corbeilles , et je le priai de fournir à
» l'entretien de ma femme ; car je me disois en moi-
» même : Eh bien ! Macaire , tu as trouvé une femme ,
» il faut travailler plus qu'auparavant pour avoir de
» quoi la nourrir. En effet , je travaillois jour et nuit ,
» et je lui envoyois ce que je pouvois gagner.

» Le terme de cette misérable étant arrivé , elle
» passa plusieurs jours dans d'extrêmes douleurs , sans
» pouvoir mettre son enfant au monde. Comme on
» s'en étonnoit , et qu'on recherchoit ce qui la pou-
» voit mettre en cet état : Je le vois bien , dit-elle ,
» c'est que j'ai accusé fausement cét anachorète du
» crime dont un tel jeune homme est le véritable cou-
» pable. Mon ami entendit ceci , et il accourut aussi-
» tôt à moi , et me dit , tout ravi de joie : Cette fille
» n'a pu accoucher jusqu'à ce qu'elle ait avoué que
» vous étiez innocent du crime dont elle vous avoit
» chargé , et maintenant voici tous les habitans qui
» veulent venir vous trouver , et vous demander hau-
» tement pardon du mauvais traitement qu'ils vous
» ont fait pour ce sujet. Mais , ajoutoit Macaire , ayant
» entendu ceci , je ne voulus pas les attendre ; et pour
» éviter la peine que cela m'eût fait , je quittai ce lieu
» pour venir en Sceté , et c'est la première cause qui
» m'a amené en cette solitude. »

Il avoit environ trente ans lorsqu'il se retira à Sceté ,
(a) et en vécut encore soixante dans les travaux de
la mortification religieuse. On peut conclure par ce
que nous avons dit de ce désert , qu'il n'y chercha

(a) Boll. 15. Jan. p. 1013. et Till. t. 8. p. 577.

qu'à se dérober à la vue des créatures, et à s'immoler entièrement à Dieu par la vie la plus austère. S'il n'y a point de faute dans le livre des Pères, il ne fut pas le premier qui s'y retira, puisqu'il est dit dans ce livre que saint Macaire d'Alexandrie y avoit déjà bâti un monastère. (a) Cela n'a pas empêché Cassien d'assurer que saint Macaire d'Egypte a été le premier qui trouva cette solitude, et il est considéré généralement comme l'instituteur des solitaires dans ce quartier; (b) au lieu que l'autre Macaire est regardé comme le chef de ceux qui demeuroient au désert des Cellules. Nous devons ajouter que celui dont nous parlons est appelé l'ancien, quoiqu'il fût contemporain de l'autre. Il étoit apparemment plus âgé; mais la différence n'étoit pas considérable. Il est aussi appelé le grand Macaire, quoiqu'on donne quelquefois le même titre à tous les deux.

Ce Saint étant donc établi dans ce nouveau désert, s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur aux rudes travaux de la vie monastique, qu'étant dans l'impétuosité de sa jeunesse, il se sentoit plus de force pour les soutenir. Il s'éleva par là à un très-haut degré de discrétion et de sagesse; en sorte qu'on l'appeloit le jeune vieillard, ayant avancé dans la vertu au-dessus de son âge. Sa grande réputation attiroit déjà grand nombre de solitaires dans son désert, lorsque pour profiter davantage, tant pour lui-même que pour eux, il alla voir saint Antoine, (c) dont la montagne étoit

(a) Voyez Till. t. 8. p. 806, note 3^e. — (b) Cass. col. 15. c. 13. — (c) Cot. t. 1. p. 550.

à quinze journées de là. Le Saint l'entendant frapper à sa porte, l'ouvrit et lui demanda qui il étoit. Il répondit qu'il étoit Macaire; et aussitôt le saint vieillard qui vouloit éprouver sa vertu, ferma sa porte et le laissa attendre dehors. Macaire resta jusqu'à ce que saint Antoine, voyant sa patience, lui ouvrit de nouveau, l'embrassa avec amitié, et lui dit qu'il désiroit beaucoup de le voir, ayant appris sa manière de vivre. Et comme il s'aperçut qu'il étoit fatigué, il exerça envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

Sur le soir saint Antoine s'occupa à tremper des feuilles de palmier dont il faisoit ses nattes, et saint Macaire le pria de lui en donner pour tremper aussi; ce qu'il fit même, comme étant plus jeune, en plus grande quantité que lui. Ensuite ils s'assirent et s'entretenirent de ce qui regarde le salut, en travaillant à leurs nattes, qu'ils descendoient par une fenêtre dans la caverne où saint Antoine demouroit ordinairement. Ce Saint y étant entré le lendemain, s'aperçut de la quantité de nattes que Macaire avoit faites, et lui baisant les mains, il lui dit : « Voilà des mains où il y a bien de la vertu. »

A son retour à Sceté, (a) soit que ce fût dans le même voyage, ou dans quelqu'autre qu'il fit, ce que ses actes n'expliquent pas, les solitaires vinrent au-devant de lui, et il leur dit qu'il avoit vu saint Antoine, et qu'il lui avoit dit qu'ils n'avoient point d'église pour célébrer le saint sacrifice. Ils ne lui demandèrent pas d'abord ce que le Saint lui avoit répondu, mais on se

(a) Cot. t. 1. p. 539 et 540.

jeta sur d'autres sujets , et lui ne crut pas devoir leur en dire davantage. Sur quoi son historien fait, d'après un ancien , cette belle remarque. « C'étoit une pratique de ces Saints , que quand ils voyoient que leurs disciples ne leur proposoient pas des questions sur des choses utiles à leur âme , ils tâchoient d'en faire naître l'occasion dans leurs entretiens. Que si on ne les pressoit pas d'en dire davantage , ils en demeuroient là , de peur qu'on ne dit qu'ils parloient sans être interrogés , et qu'on ne les accusât de parler sans nécessité. »

Pour entrer plus dans le détail de ses austérités , (a) il avoua lui-même à Evagre , qui fut son disciple pendant quelque temps , qu'il avoit passé vingt ans entiers sans manger , ni boire , ni dormir autant qu'il auroit voulu. « Car , ajoutoit-il , je ne mangeois qu'une certaine quantité de pain que je pesois ; je mesurois mon eau , et m'appuyant seulement contre la muraille , je prenois comme à la dérobée le peu de sommeil dont je ne pouvois me passer. » Sa règle ordinaire étoit de ne manger qu'une fois la semaine. Il vouloit que ses disciples s'accoutumassent à une grande mortification ; et le même Evagre racontoit que se trouvant en sa compagnie à l'heure de midi , comme il se sentit brûlé de la soif , il lui demanda la permission de boire de l'eau ; mais il lui répondit : « Contentez-vous , mon fils , d'être à l'ombre ; car à l'heure que nous y sommes , il y a beaucoup de personnes qui voyageant , ou sur la terre ou sur la

(a) Socrat. hist. l. 4. c. 23.

» mer, sont privées du soulagement que vous avez. » Ils s'entretinrent là-dessus de la mortification, et le Saint pour l'encourager, lui rapporta de lui-même ce que nous venons de dire.

Pallade dit au sujet de son abstinence, (a) qu'il est inutile d'en parler; parce que bien qu'elle fût très-grande, elle ne le distinguoit pas beaucoup des autres solitaires; car, dit-il, les moines les moins austères, et qui sont plus proches des lieux habités, ne sont pas sujets à la gourmandise, et ce vice est encore bien plus inconnu parmi ceux qui sont dans le fond du désert, tant pour la rareté de toutes choses, que pour le zèle divin qui les enflamme et les anime à se surpasser les uns les autres par les différentes austérités qu'ils pratiquent.

Saint Macaire chérissoit si fort la mortification et la privation de toutes les commodités de la vie, que deux solitaires l'étant venus visiter, ne trouvèrent dans sa cellule que de l'eau puante. Ils en furent touchés, et s'offrèrent de le mener à un village pour rétablir ses forces usées. Comme ils le pressèrent pour cela, il leur dit : « Mes frères, savez-vous l'endroit où est le » moulin d'un tel homme de ce village? Ils lui dirent » qu'oui; et moi aussi je le sais, leur dit-il; mais savez-vous aussi où est son champ du côté du fleuve? » Oui, mon père, répondirent-ils encore; et moi aussi » je le sais. » Il leur disoit ceci pour leur montrer que s'il avoit voulu chercher ses commodités, il étoit connu dans le village où ils vouloient le mener : « Mais,

(a) Vit. pp. l. 8. c. 19.

» conclut-il, je vous remercie de vos offres obligeantes;
» je sais pourvoir à mes besoins. »

Il se louoit pour la moisson comme faisoient les solitaires de Nitrie, (a) et portoit lui-même de Scelé aux lieux habités les corbeilles qu'il avoit faites. Il se trouva une fois si abattu sous son fardeau, que ne pouvant plus aller en avant, et se trouvant encore éloigné de la rivière, il s'assit à terre et s'adressa à Dieu, en lui disant avec une confiance filiale, comme un enfant qui parle à son père : Seigneur, vous savez que je n'en puis plus; et aussitôt il se trouva sur le bord du fleuve.

Une autre preuve encore de sa grande mortification, est (b) que quand on l'obligeoit de prendre quelque soulagement, il tâchoit de s'en dédommager par quelqu'autre genre de pénitence. Ainsi on dit de lui que quand il mangeoit avec les solitaires et qu'il s'y rencontroit du vin, il buvoit ce qu'on lui présentoit, et passoit ensuite autant de jours sans boire d'eau qu'il avoit bu de coups de vin. Les solitaires qui ignoroient sa coutume étoient bien aises de lui en présenter, croyant par là de soutenir ses forces; et il étoit plus aise d'en recevoir, pour avoir ensuite occasion de se mortifier davantage; mais son disciple s'en étant aperçu, en instruisit les frères, qui n'osèrent plus lui en offrir.

Il paroissoit assez sur son visage atténué quelle étoit la rigueur de son abstinence. (c) Cela venoit

(a) *Id.* pag. 532 et 535. — (b) *Id.* l. 3. n. 53. et l. 5. libell. 4. n. 26. — (c) *Cot.* t. 1. p. 534.

aussi de la crainte de Dieu dont il étoit pénétré. Ce qui lui fit dire à des solitaires qui lui demandoient pourquoi il étoit si défait et si foible : Si vous mettez du bois sur des sarimens allumés , il se consume avec eux ; de même lorsque l'âme est consumée en quelque façon par la crainte de Dieu , le corps doit l'être également.

Plus ce grand Saint affoiblissoit son corps par ses austérités , plus aussi son esprit avoit de vigueur et de force pour s'élever à Dieu. Pallade dit de lui qu'il étoit sans cesse comme ravi hors de lui-même , (a) et qu'ils s'entretenoit plus souvent avec Dieu qu'il ne pensoit à ce qui se passe sous le ciel. Il avoit quarante ans lorsqu'il fut élevé à la dignité du sacerdoce. (b) Les Grecs dans leurs Menées disent qu'il y fut contraint par les pressantes instances que lui en fit l'évêque , qui ne voulut pas que cette lampe demeurât cachée sous le boisseau , et qui espéroit se sanctifier lui-même en lui imposant les mains. La sainteté de ce nouveau caractère pénétra si fort son cœur , que pour tâcher d'y répondre davantage , il se dévoua à des austérités toutes nouvelles. Dieu aussi lui donna dès lors le pouvoir de commander aux démons , la grâce de guérir des maladies , et l'esprit de prophétie. Nous en donnons les preuves , après avoir dit quelque chose de son amour pour la retraite et le silence , et de sa charité envers le prochain.

Comme sa réputation lui attiroit beaucoup de visites , (c) il trouva moyen de s'en débarrasser en creu-

(a) Vit. pp. l. 8. c. 19. — (b) 15 Jan. p. 335. — (c) Vit. pp. l. 8. c. 19.

sant avec beaucoup de peine un chemin sous terre depuis sa cellule jusqu'à une caverne qui en étoit éloignée de la moitié d'un stade. Ainsi il se déroboit à la vue du monde, lorsqu'il en étoit trop importuné, en se sauvant par ce chemin dans cette caverne, qui étoit fort profonde, sans qu'on pût savoir où il étoit. Un de ses disciples disoit depuis, qu'en y allant il avoit coutume de faire vingt-quatre oraisons, et autant en revenant.

Il recommandoit le silence aux solitaires comme une des vertus plus essentielles à leur état. (a) Un jour qu'il avoit renvoyé l'assemblée des frères, après la célébration du saint sacrifice à l'église qu'on avoit bâtie dans Sceté depuis son voyage chez saint Antoine, il leur dit : Fuyez, mes frères. Mais où pouvons-nous fuir, lui demanda un d'entr'eux ? Y a-t-il quelque lieu plus reculé que ce désert ? Alors mettant le doigt sur sa bouche, c'est là, dit-il, qu'il faut s'enfuir; et en même temps il se retira dans sa cellule, ferma la porte et demeura seul.

Pour les prémunir contre les ennuis de la solitude, (b) et les encourager à la garder fidèlement, il leur citoit un exemple qui tendoit à leur prouver que le démon la redoutoit extrêmement. « Une mère, leur dit-il, amena à ma cellule son enfant possédé du démon. Quand cet enfant fut arrivé, il ne vouloit pas rester, et disoit à sa mère : levez-vous et allons-nous-en. Et comme elle lui dit qu'elle ne pouvoit pas marcher, eh bien, lui répondit-il, je vous porte-

(a) Cot. t. 1. p. 536. — (b) Vit. pp. 1. 5. libell. 6. 18. n. 10.

» rai moi-même. En quoi j'admirai l'adresse malicieuse du démon, qui tâchoit de le chasser d'ici. »

Cassien rapporte de lui une parabole fort ingénieuse dont il se servit pour détourner un religieux d'abandonner sa retraite sous prétexte d'aller travailler dans les villes au salut du prochain ; car c'étoit là une tentation dont le démon se servoit souvent pour dégouter les moines de leur solitude. (a) « Il y avoit dans une ville, dit l'abbé Macaire à ce religieux, un très-habile barbier qui ne recevoit que trois sous de chacun de ceux à qui il faisoit le poil ; mais le faisant à un très-grand nombre de personnes, il ne laissoit pas, après avoir pris pour son entretien, d'épargner tous les jours cent sous. Tandis qu'il faisoit ce gain régulièrement, il apprit que dans une ville fort éloignée on ne donnoit pas moins d'un teston pour se faire raser. Hélas, dit-il alors, pourquoi perdre ici mon temps ? J'ai bien de la peine pour trois sous, et je puis m'enrichir dans cette ville. Il ne délibéra pas davantage, et vendant ce qu'il avoit pour s'équiper, il arriva à cette ville où il se promettoit un si grand gain. Il trouva que ce qu'on lui en avoit dit étoit vrai. Il recevoit autant de testons qu'il rasoit de personnes, et se voyant le soir avec beaucoup d'argent, il alla fort content au marché pour acheter de quoi se nourrir ; mais tout y étoit à un si haut prix, que pour avoir précisément ce qu'il falloit pour vivre, il dépensa tout ce qu'il avoit gagné sans qu'il lui restât même un sou.

(a) Cass. col. 24. c. 15.

» Quand il eut remarqué durant quelque temps
» que c'étoit toujours la même chose , et que ce grand
» gain , bien loin de lui donner moyen d'amasser quel-
» que chose , ne suffisoit pas même pour la dépense
» de chaque jour , il entra en lui-même , et dit : Il
» faut que je retourne dans mon ancienne ville , et que
» j'aille rechercher ce petit gain d'autrefois , qui ne
» laissoit pas , après avoir retiré de quoi vivre , de me
» donner encore moyen d'amasser de quoi me soutenir
» un jour dans ma vieillesse : quelque petit que fût le
» gain , néanmoins ce qui m'en restoit , et qui s'aug-
» mentoit tous les jours , n'étoit pas petit. Je vois par
» expérience que j'ai plus gagné là sou à sou , qu'ici
» avec mes quarts d'écus , puisque bien loin d'y pou-
» voir épargner quelque chose , j'y puis à peine vivre
» chaque jour.

» Il faut de même , ajoutoit saint Macaire , pré-
» férer ce peu de fruits que nous nous amassons conti-
» nuellement dans la solitude , qui n'est jamais inter-
» rompu , ni des embarras du monde , ni des mouve-
» mens de la vaine gloire , ni des soins de la nourriture
» de chaque jour : (a) *Puisque le juste trouve plus de*
» *contentement dans le peu qu'il a , que dans toutes*
» *les richesses des pécheurs.* Il vaut mieux se contenter
» de ce gain , quoique petit , que d'en désirer un plus
» grand ; puisque quand même on l'auroit acquis par
» l'heureuse conversion de beaucoup de personnes ,
» on le dissiperoit par la nécessité de converser avec
» le monde , et par des distractions et des inquiétudes
» continuelles. »

(a) Psal. 36.

L'historien Socrate comparant la vertu de saint Macaire d'Egypte et de celui d'Alexandrie, (a) dit qu'elle étoit égale dans l'un et dans l'autre, et que la seule différence qu'on y remarquoit, est que celui d'Egypte étoit grave, au lieu que l'autre étoit gai et agréable dans la conversation, ce qui étoit plus propre à attirer les jeunes gens à la solitude. Mais si la charité de celui d'Egypte étoit plus sérieuse, elle n'étoit pas moins douce et bienfaisante, (b) puisqu'on disoit de lui qu'il étoit comme un Dieu sur la terre; car comme Dieu couvre tout le monde par sa protection et supporte les péchés des hommes, ce Saint couvroit de même les péchés et les défauts de ses frères. Il les voyoit comme s'il ne les eût point vus, et il écoutoit ce qu'on lui en disoit comme s'il ne l'eût point entendu.

On trouve dans le recueil des Pères un acte de douceur qui montre d'une part quelle étoit sa charité, et qui prouve également l'humilité de saint Macaire d'Alexandrie. (c) Il arriva que deux solitaires de Sceté furent accusés d'avoir commis une faute considérable, pour laquelle saint Macaire d'Alexandrie les sépara des autres frères et les excommunia. Cette rigueur les déconcerta si fort, qu'ils prirent le dessein de quitter leur état et de retourner dans le monde. D'autres solitaires en vinrent donner avis à saint Macaire d'Egypte, qui répondit que celui qui les avoit ainsi séparés des frères s'en étoit séparé lui-même. Macaire d'Alexandrie ayant appris ceci, se retira de douleur auprès du marais, où notre Saint étant venu, il l'y trouva percé

(a) Socr. l. 4. c. 23. — (b) Cot. t. 1. pag. 541. — (c) *Id.* pag. 557.

de cousins; de sorte que touché de compassion, il lui dit : « Vous avez excommunié ces frères, et voilà qu'ils » sont sur le point de retourner au siècle; et vous au » contraire vous vous êtes enfoncé davantage dans » cette solitude, ainsi qu'on voit une vierge chaste se » tenir plus renfermée dans sa retraite.

» Sachez pourtant qu'avant que d'oser condamner » ces frères, je les ai fait appeler et ils m'ont assuré » qu'ils étoient innocens de la faute dont on les a accusés. Prenez donc garde de ne pas vous laisser tromper une autre fois par le démon; car vous n'avez pas été vous-même témoin de leur faute.

» Demandez pardon de la vôtre en vous humiliant » profondément. Alors saint Macaire d'Alexandrie lui » dit : Je vous prie, si vous le voulez bien, de me prescrire la pénitence que je dois faire. » Notre Saint, qui ne l'avoit excommunié que parce qu'il l'aimoit, et qu'il vouloit le faire rentrer plutôt en lui-même, voyant son humble docilité, lui dit : « Vous passerez trois semaines à ne manger qu'une fois en huit jours. » Et il ne lui donna pas en ceci une pénitence extraordinaire; mais il se contenta de lui faire appliquer pendant ce temps-là pour sa faute, le jeûne qu'il pratiquoit ordinairement; car saint Macaire d'Alexandrie ne mangeoit qu'une fois la semaine.

On rapporte encore dans le même recueil, (a) un trait de douceur qui gagna à Jésus-Christ un prêtre des idoles et plusieurs païens avec lui; et il se servit de cet exemple pour apprendre aux autres solitaires

(a) Cot. t. 1. p. 547 et 548.

que quelquefois les paroles insolentes et pleines d'orgueil font que les bons deviennent méchans , au lieu que les paroles humbles et douces changent les méchans et les rendent bons. Il alloit de Sceté à la montagne de Nitrie , accompagné de son disciple , à qui il dit d'aller devant. Sur quoi on doit observer que c'étoit assez l'usage des solitaires , lorsqu'ils alloient deux ou trois ensemble , de s'écarter un peu les uns des autres , pour s'empêcher de discourir vainement , et pour mieux se conserver en la présence de Dieu.

Ce disciple donc l'ayant devancé d'un assez long espace de chemin , rencontra un prêtre idolâtre qui portoit un gros bâton à la main , et qui couroit comme on faisoit dans les bacchanales ; son zèle peu discret le porta à lui crier : Où cours-tu ainsi , démon ? L'idolâtre irrité de cette apostrophe , vint à lui , et le battit si rudement , qu'il le laissa à demi mort , après quoi il recommença à courir. Lorsqu'il fut auprès de saint Macaire , le Saint lui dit avec douceur : Bon jour , bon jour , je vois que vous prenez beaucoup de peine , et vous devez être bien fatigué. L'idolâtre étonné de sa salutation , s'approcha de lui , et lui dit : Qu'avez-vous trouvé de bon en moi pour me saluer comme vous faites ? Je l'ai fait , lui répondit le Saint , parce que j'ai vu que vous étiez épuisé de fatigue , et que vous ne preniez pas garde que cela ne vous servoit de rien. L'idolâtre lui répliqua : Je suis touché de votre salutation , et je comprends que vous êtes un homme de Dieu. Il n'en est pas de même de ce méchant solitaire que je viens de rencontrer. Il s'est avisé de me dire des

injures, mais je les lui ai fait payer chèrement; car je l'ai laissé à demi mort. Le Saint comprit aussitôt qu'il parloit de son disciple; et l'idolâtre se jetant à ses pieds et les embrassant, lui dit, par un effet de la grâce qui avoit changé son cœur dans ce moment: je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez fait moine. Ils s'en allèrent ensemble au lieu où étoit son disciple tout meurtri de coups, et ils le portèrent à l'église de la montagne de Nitrie, parce qu'il ne pouvoit pas marcher. Les frères de Nitrie furent étrangement surpris de le voir arriver avec ce prêtre idolâtre. Ils lui donnèrent l'habit monastique sur le récit qu'il leur fit de sa conversion et de sa bonne vocation, et plusieurs païens embrassèrent à son exemple la foi chrétienne.

Il ne dédaignoit pas d'apprendre la manière de pratiquer la vertu de ceux mêmes qui étoient bien après lui dans la solitude; (a) et il obligea un jour un jeune solitaire appelé Zacharie, de lui dire quel étoit le devoir d'un moine. Zacharie étonné lui dit: « Hélas ! » mon père, vous me demandez cela à moi ? Oui, mon » fils, lui répondit-il, Dieu veut que je l'apprenne de » vous. » Alors le jeune solitaire lui dit: « Il me pa- » roît, mon père, que celui-là est véritablement moine, » qui se fait violence en tout. »

On rapporte aussi de lui cet acte généreux de charité. (b) Etant venu dans la cellule d'un ermite qui étoit malade, et qui n'avoit quoi que ce soit, il lui demanda ce qu'il souhaitoit de manger. Le frère lui dit qu'il eût bien voulu avoir quelques petits gâteaux. Il courut

(a) Cot. t. 1. p. 443. — (b) Boll. § 9.

aussitôt à Alexandrie pour lui en apporter, et il en revint avec tant de diligence, quoiqu'il n'y eût pas moins de trente lieues à faire, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, qu'on le regarda comme un miracle.

Il agissoit envers les frères avec tant de candeur et de simplicité, (a) que quelques-uns lui en firent des reproches dans une rencontre; mais il leur répondit : « J'ai demandé instamment cette grâce à Dieu pendant douze ans; pourquoi voudriez-vous m'y faire renoncer ? »

Nous avons dit que Dieu lui avoit donné le pouvoir sur les esprits malins; son histoire nous en fournit plus d'un exemple. Il les chassoit des corps des possédés; il dissipoit leurs prestiges; il les forçoit à lui déclarer les tentations dont ils attaquoient les solitaires; il en étoit redouté, et il ne les craignoit point.

Pallade raconte qu'une femme lui amena son fils possédé du démon, (b) conduit par deux hommes qui le tenoient lié chacun de son côté. L'esprit malin qui en avoit pris possession, le rendoit si vorace, qu'il mangeoit par jour jusqu'à trois boisseaux de pain, et buvoit à proportion, et quand sa mère n'avoit pas de quoi fournir à sa faim, il se remplissoit des choses les plus sales; mais ce qu'il y avoit encore de plus particulier, c'est que tout ce qu'il mangeoit se résolvait en fumée, qu'on voyoit sortir de son estomac. Sa mère désolée, supplia le Saint de le guérir par ses prières, ce qu'il fit. Ensuite il lui demanda combien elle vouloit

(a) Cot. t. 1. p. 553. — (b) Vit. pp. l. 8. c. 19.

que

que son fils mangeât par jour; à quoi elle répondit qu'elle désireroit qu'il ne mangeât que dix livres. C'est trop, répliqua le Saint; et il pria de nouveau pour lui, ajoutant à sa prière un jeûne de sept jours, après quoi il le régla à manger trois livres de pain par jour et à les gagner par son travail.

Nous avons vu dans la vie de saint Moïse, qui avoit été chef de voleurs avant sa conversion, que saint Macaire l'avoit aussi délivré par ses prières, d'un démon dont Dieu permit qu'il fût possédé, et qui étoit si cruel, qu'il lui faisoit jeter ses excréments par la bouche. (a) C'est Cassien qui le rapporte.

Voici encore une preuve de son pouvoir sur les esprits de ténèbres, que Pallade et Rufin nous ont donnée. (b) Une femme de qualité fort chaste (c) et fort fidèle à son mari, fut sollicitée au péché par un Egyptien qui avoit conçu une passion excessive pour elle; mais n'en ayant pu venir à bout, il eut recours à un magicien, à qui il donna une somme d'argent afin qu'il la portât à consentir à sa brutalité, où qu'il fit que son mari l'abandonnât. Le magicien employa pour cela toute la force de son art; mais n'ayant pu ébranler sa chasteté, il fit que tous ceux qui la voyoient s'imaginoient voir une cavale. Son mari ne la voyant, comme les autres, que sous cette forme, eut recours aux prêtres du lieu; qui ne purent, non plus que lui, concevoir d'où cela pouvoit venir.

(a) Coll. 7. c. 27. — (b) Vit. pp. l. 8. c. 9. et l. 2. c. 28.

(c) Rufin dit que c'étoit une fille vierge, et que ce furent ses parens qui la menèrent à saint Macaire.

Cette pauvre femme passa ainsi trois jours sans manger, et alors il vint en pensée à son mari de la mener à saint Macaire. Quand il fut arrivé auprès de sa cellule, quelques solitaires qui s'y rencontrèrent, le rebutèrent d'abord, en lui disant pourquoi il avoit amené là une cavale : mais cet homme justement affligé, leur raconta ce qu'il en étoit. Dieu l'avoit déjà révélé au Saint, qui prioit alors pour elle dans sa cellule. Lors donc que les frères lui dirent qu'il y avoit là un homme qui amenoit une cavale, il leur répondit en riant : Vous êtes bien plutôt des chevaux vous-mêmes, et vous n'avez que des yeux de chevaux ; car ce que vous voyez est une femme et non pas une bête, comme elle vous paroît par le prestige du démon. Dieu l'a créée femme, et elle n'est point changée ; mais ce sont vos yeux qui sont trompés par l'opération du malin esprit.

On introduisit ensuite cet homme, qui lui répéta ce qu'il avoit dit aux autres solitaires, disant que des scélérats l'avoient changée en cavale par leurs enchantemens ; mais il lui dit, qu'il ne voyoit rien de changé dans cette personne ; qu'il voyoit une femme, et non pas une bête, et que ce qu'il disoit n'étoit que dans les yeux des personnes qui la regardoient. Il la mena en même temps dans sa cellule, fit sa prière, et voulut que tous les assistans priassent comme lui ; après cela il jeta sur elle (a) de l'eau qu'il avoit bénite, et l'illusion cessa, de sorte que cette femme ne parut plus que ce qu'elle étoit véritablement. Il la fit manger aussitôt et la rendit à son mari parfaitement guérie. Mais il

(a) Rufin dit qu'il répandit de l'huile sur elle au nom du Seigneur.

donna à cette femme cet avis digne d'être remarqué :

« Ne manquez pas de vous trouver à l'église et d'y recevoir les mystères de Jésus-Christ ; car vous êtes tombée dans cet accident parce que vous avez été cinq semaines sans approcher des sacrés mystères. »

Le même Saint regardant un soir vers le chemin qui conduisoit du lieu de sa retraite à la solitude où demeuroient les autres frères , (a) le démon lui apparut sous la figure d'un homme couvert d'un habit de lin , (b) mais percé de trous , et dans chaque trou il y avoit une fiole. Il lui demanda où il alloit , et ce que signifioient toutes ces fioles. Je vas , lui répondit le fantôme , réveiller les frères , et je leur porte ces potions différentes , afin que si quelqu'un ne veut pas de l'une , je puisse lui en présenter une autre qui lui plaise , après quoi il s'en alla. Mais le saint vieillard ne bougea pas de l'endroit , et attendit , en continuant de regarder sur le chemin , s'il paroîtroit de nouveau. Il revint en effet , et le Saint l'obligea de lui dire s'il avoit séduit quelque solitaire. Tous vos moines sont intraitables , lui dit le démon , ils ne me témoignent que de la dureté ; il n'y en a pas un qui veuille me suivre. Quoi , dit le Saint , tu n'as donc pas un seul ami ? Il y en a pourtant un , ajouta le démon , qui me croit ; et dès qu'il me voit il se tourne comme le vent. Comment appelles-tu celui-là , lui demanda le Saint ? C'est Théopempte , dit le démon , et il disparut aussitôt.

Saint Macaire ne différa pas d'aller chez les solitaires , qui , apprenant sa venue , vinrent au-devant de lui

(a) Cot. t. 1. p. 558. — (b) Doroth. dottr. 5.

avec des branches de palmier, et préparèrent chacun leur cellule pour recevoir sa visite. Mais sans s'arrêter beaucoup avec eux, il demanda Théopempte, et alla loger dans sa cellule. Il en fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et de joie, comme étant le père commun des solitaires; et quand ils furent seuls, le Saint lui dit : « Eh bien, mon frère, comment » êtes-vous? Fort bien, mon père, par le moyen de » vos prières, dit Théopempte. Mais vos pensées, ajouta » le Saint, ne vous font-elles pas de peine? Théopempte n'osant avouer la vérité, lui dit que non. » Pour moi, répliqua le Saint, qui ai déjà passé tant » d'années dans cette vie austère, et que, comme vous » le voyez, tout le monde honore, je ne vous dissimulerai pas que je suis souvent tourmenté par mes » pensées. Théopempte encouragé par l'humble aveu » du Saint, lui répliqua : Hélas ! mon père, il faut que » je vous confesse que j'en ai aussi qui me font bien » de la peine. Le Saint le voyant disposé par ses paroles à lui manifester l'état de son âme, ajouta qu'il » étoit lui-même tenté par différentes passions; et » Théopempte lui déclara enfin tout ce qu'il désiroit » d'apprendre de sa bouche. Il sut aussi qu'il ne jeûnoit » que jusqu'à trois heures, et il lui donna ces règles : » Jeûnez jusqu'au soir, occupez-vous beaucoup au » travail, méditez toujours quelque passage de l'Evangile ou de quelque autre livre de l'Ecriture; et » quand le démon vous mettra quelque mauvaise pensée » dans l'esprit, regardez toujours en haut par la prière, et jamais en bas, et Dieu viendra bientôt à

» votre secours. » Après qu'il l'eut ainsi instruit de ce qu'il devoit faire , il retourna dans sa solitude.

Quelque temps après le démon lui apparut comme la première fois , et lui répéta qu'il alloit réveiller les frères. Il revint ensuite après avoir rôdé autour de leurs cellules pour les tenter, et saint Macaire lui demanda comment ils étoient. Ils sont , répondit le malin esprit , tous plus durs et plus sauvages ; mais ce qui est pis , c'est que celui qui m'obéissoit auparavant est à présent tout renversé et tout changé , je ne sais pourquoi ; non-seulement il refuse de m'écouter, mais il est plus intraitable que les autres , bien loin d'être mon ami comme auparavant.

Saint Dorothée se sert de cet exemple pour prouver que personne ne doit se confier à sa propre prudence.

« Le démon , dit-il , qui ne cherche que notre perte ,
» regarde comme ses amis ceux qui se conduisent par
» leur propre esprit, parce qu'ils coopèrent par là à ses
» desseins , et se tendent avec lui des pièges à eux-
» mêmes. Je n'ai guères connu , ajoute-t-il , d'autre
» cause des chutes de quelques moines que celle-ci.
» C'est pourquoi , quand vous en verrez quelqu'un qui
» s'éloigne de son état et tombe dans des fautes con-
» sidérables , comprenez que ce mal lui arrive parce
» qu'il a voulu être lui-même son guide. Il n'y a rien
» en effet de plus dangereux et de plus pernicieux que
» de suivre son propre esprit , et de se conduire par
» ses propres lumières. »

L'intrépidité de saint Macaire vis-à-vis des esprits malins étoit admirable. Elle prouve la grandeur de sa

foi et de sa confiance en Jésus-Christ , qui a triomphé de l'enfer, et a lié par sa passion le prince des ténèbres. (a) Il vint une fois à Térénut , qui n'en étoit pas beaucoup éloigné , et se trouvant surpris par la nuit , il entra dans un sépulcre pour y dormir. Il y avoit là plusieurs cadavres de païens , et il en prit un pour lui servir de chevet , comme s'il eût été une botte de joncs. Les démons piqués de voir son assurance , voulurent lui faire peur. Ils feignirent d'appeler le mort sur lequel il reposoit sa tête , lui disant : Une telle , venez avec nous au bain. Et un autre démon faisant comme si ce mort répondoit de dessous le Saint , dit : Je ne puis y aller , parce que j'ai un étranger sur moi. Mais saint Macaire , bien loin de s'effrayer , donna de grands coups de poing à ce corps , en lui disant : Lève-toi si tu peux. Alors les démons jetèrent un grand cri , en disant : Tu as vaincu ; et ils s'enfuirent pleins de confusion.

Une autre fois qu'il revenoit de grand matin à sa cellule , (b) chargé de feuilles de palmier qu'il avoit été querir au marais , le diable lui apparut , tenant en la main une faux extrêmement tranchante , dont il s'efforça de le frapper ; mais Dieu lui en ayant ôté le pouvoir , il s'écria : O Macaire , tu me fais souffrir une violence extrême , voyant que je ne puis te nuire , et que la force m'en est ôtée , bien que j'accomplisse plus parfaitement que toi les choses que tu fais ; car si tu jeûnes quelquefois , je ne mange jamais ; et si tu veilles quelquefois , jamais le sommeil ne me ferme les pau-

(a) Vit. pp. 1. 5. libell. 7. n. 10. — (b) *Id.* l. 3. n. 124.

pières. Il n'y a qu'une chose en laquelle je confesse que tu me surmontes. Sur cela le Saint lui demanda ce que c'étoit, et il lui répondit : C'est ton humilité; c'est cette vertu qui fait que je ne puis rien contre toi. Le Saint, à ces mots, étendit ses mains pour prier, et le démon s'évanouit.

Ce n'étoit pas sans raison que cet esprit d'orgueil redoutoit si fort l'humilité de Macaire; car ce grand Saint, à qui Dieu avoit donné tant d'empire sur lui, qui pratiquoit de si grandes austérités, et qui éclatoit au milieu des solitaires par ses dons surnaturels et par son éminente vertu, étoit si éloigné de rechercher les louanges des hommes, et avoit une si basse idée de lui-même, que d'une part il se déroboit autant qu'il pouvoit aux yeux de ses frères, et il n'employoit le don de miracles que Dieu lui avoit communiqué, qu'autant qu'il y étoit forcé par la compassion et la charité, ou que la gloire de Dieu y étoit intéressée; et d'ailleurs il se regardoit comme le plus grand pécheur, et il vivoit dans une sainte frayeur des jugemens de Dieu; ce qui lui fit avouer en une rencontre à des solitaires, que ce n'étoit pas tant ses jeûnes qui rendoient son corps si sec et si atténué, comme la crainte de Dieu dont il étoit pénétré. (a)

Cassien rapportant un de ses miracles, (c'étoit la résurrection d'un mort, dont nous parlerons bientôt) fait voir son humilité en ces termes : (b) « Ce grand » homme auroit toujours tenu cachée par son humilité » la puissance de faire des miracles, si la nécessité de

(a) Cot. t. 1. p. 554. — (b) Cass. col. 15. c. 9.

» toute une province qui se trouvoit dans un si grand
» danger , et son amour sincère envers Jésus-Christ ,
» ne l'eussent forcé à ressusciter ce mort. Ce ne fut
» point l'amour de la gloire , ni une vaine ostentation
» qui l'y porta , mais sa charité pour son Sauveur et
» sa compassion pour ce peuple. »

Nous pouvons ajouter à ce témoignage de Cassien ce que dit un savant critique de notre temps , (a)
« Que l'humilité de ce Saint a sans doute dérobé aux
» hommes une grande partie des merveilles que Dieu
» a faites par son moyen , et nous ignorons même plusieurs de celles qu'elle n'a pu leur cacher ; car les
» historiens protestent qu'ils n'ont pas écrit toutes
» celles qu'ils savoient , y en ayant une si grande quantité , qu'il eût fallu des livres exprès. » (b) C'est Rufin qui le dit , et qui en remarque pourtant un assez grand nombre.

Dieu l'avoit aussi favorisé du don de prophétie. Nous avons vu au commencement de ce chapitre celle qu'il fit de la décadence de l'état monastique dans le désert de Sceté , et qui ne fut que trop justifiée par l'événement. Il avoit aussi deux disciples , dont l'un demuroit dans une cellule séparée , et l'autre nommé Jean étoit auprès de lui pour le servir dans son grand âge , ou pour rendre à ceux qui le venoient voir les devoirs de l'hospitalité. Le Seigneur l'éclairant sur les sentimens intérieurs de celui-ci , il lui parla en ces termes pour le porter à se corriger : (c) « Ecoutez moi ,
» mon frère Jean , et recevez avec docilité un avis que

(a) Till. l. 8. p. 599. — (b) Vit. pp. l. 2. c. 28. — (c) Id. l. 8. c. 19.

» je veux vous donner , et qui vous sera d'une grande
» utilité , si vous voulez en profiter. Vous êtes tenté ,
» et c'est par le démon de l'avarice ; car je l'ai vu. Si
» vous recevez bien l'avertissement que je vous fais ,
» vous accomplirez avec perfection l'œuvre de Dieu en
» ce lieu-ci. Vous deviendrez célèbre , et les jugemens
» de Dieu n'approcheront point de vous ; au contraire ,
» si vous ne vous rendez pas à ma remontrance , vous
» tomberez enfin dans la maladie de Giézi , dont vous
» avez déjà contracté le péché. »

Le disciple , au lieu de mettre à profit cet avis salutaire , ne pensa pas à s'amender , et ce qui lui avoit été prédit arriva ; car le Saint étant mort , Jean fut fait prêtre après lui ; mais le démon qui avoit aveuglé Judas par l'avarice , l'aveugla également jusqu'à faire qu'il s'approprioit ce qui appartenoit aux pauvres , et enfin quinze ou vingt ans après la mort de saint Macaire il se trouva si couvert de la lèpre qu'on nomme éléphantine , qu'on ne trouvoit pas en tout son corps la largeur d'un doigt qui n'en fût gâté.

La même charité qui le portoit à user du pouvoir qu'il avoit reçu de Dieu de faire des miracles , faisoit aussi que dans l'occasion il tâchoit qu'ils profitassent à l'âme de ceux qu'il secouroit par ce moyen , à mesure qu'il les soulageoit de leurs maux. On lui amena une jeune fille dont le bas du ventre étoit tellement pourri que les vers en sortoient , et la puanteur de la plaie faisoit que personne n'osoit en approcher. Le Saint là voyant , fut touché de pitié , et lui dit : « Prenez
» courage , ma fille , Dieu vous a envoyé ces maux ,

» non pour vous faire mourir, mais pour sauver votre
» âme. Prenez garde seulement que vous n'usiez pas
» de la santé du corps qu'il va vous donner, pour vous
» exposer au danger de perdre cette âme. » Il pria ensuite pendant sept jours, et répandit sur elle de l'huile qu'il avoit bénite, en invoquant le nom du Seigneur, et elle se trouva parfaitement guérie. Mais pour empêcher qu'elle n'abusât de sa guérison, il ne lui resta plus le visage ni l'apparence d'une fille, en sorte qu'elle pouvoit converser avec les hommes sans leur être un sujet de tentation.

Voici des merveilles plus surprenantes; mais dont on ne doit pas être étonné dans un Saint que Dieu avoit donné dans ce temps-là pour faire éclater la grandeur de sa souveraine puissance.

Un homme ayant été accusé d'un meurtre, dont il étoit pourtant innocent, s'enfuit dans sa cellule, de peur d'être arrêté et puni comme coupable. Mais ceux qui le poursuivoient y arrivèrent bientôt après, protestant au Saint que s'ils n'emmenaient ce meurtrier pour en faire faire justice, ils étoient eux-mêmes en danger. L'accusé protestoit qu'il étoit innocent, et la contestation fort vive de part et d'autre ne finissoit point. Le Saint voyant qu'en les laissant disputer davantage il n'avanceroit rien, demanda où l'on avoit enterré le mort, et s'y rendit avec ceux qui vouloient emmener l'homme qu'ils accusoient. Là, il mit les genoux en terre et invoqua le nom de Jésus-Christ, après quoi il dit aux assistans : « Le Seigneur fera connoître
» maintenant si cet homme que vous accusez est cou-

» pable ou non. Alors élevant la voix, il appela le mort
» par son nom, et lui dit : Je vous conjure par Jésus-
» Christ de déclarer si c'est cet homme qu'on accuse
» qui vous a ôté la vie. » A quoi le mort répondit du
fond du sépulcre d'une voix intelligible, que ce n'étoit
pas lui qui l'avoit tué. Tous ceux qui étoient présens,
épouvantés d'un si grand miracle, se jetèrent à ses pieds
et le prièrent de demander au mort qui étoit donc
l'auteur de ce meurtre; mais le Saint leur répondit :
« C'est ce que je n'ai garde de faire. Il me suffit d'a-
» voir montré l'innocence de l'accusé, sans faire con-
» noître le coupable, qui peut-être se repentira de sa
» faute, en fera pénitence et sauvera son âme. »

L'abbé Sisoës racontoit de lui une autre merveille à
peu près semblable. (a) Lorsque, disoit cet abbé,
j'étois en Sceté avec l'abbé Macaire, nous nous en al-
lâmes sept de compagnie pour scier des blés : il y avoit
dans le champ où nous travaillions, une pauvre veuve
qui glanoit après nous, et pleuroit continuellement. Le
saint vieillard en demanda le sujet au maître du champ,
qui lui dit que le mari de cette femme avoit un dépôt,
et qu'étant mort subitement sans lui dire où il l'avoit
mis, celui à qui il appartenoit vouloit l'avoir elle et ses
enfants pour esclaves. Alors l'abbé Macaire lui dit :
Avertissez cette femme de nous venir trouver lorsque
nous nous reposerons. Elle vint, et lui ayant raconté
quelle étoit la cause de ses larmes, il lui dit : Condui-
sez-nous à l'endroit où votre mari est enterré. Lors-
qu'ils y furent, il dit à la femme de se retirer chez

(a) Cot. t. 1. p. 532.

elle, et il resta avec les autres frères. Ils se mirent en prière, et après qu'ils l'eurent achevée, il appela le mort et lui dit de déclarer où il avoit mis le dépôt qu'on lui avoit confié. Il est dans ma maison, répondit le mort, on le trouvera caché au pied du lit. Le saint vieillard ajouta : Dormez donc encore jusqu'au jour de la résurrection. Les frères qui étoient présens tombèrent de peur à ses pieds en entendant ceci ; mais il leur dit : « Ce n'est pas pour moi que Dieu a fait cette » merveille, car je ne suis rien ; c'est pour assister cette » pauvre veuve et ses enfans orphelins. » Il alla ensuite trouver la veuve et lui dit où étoit le dépôt, qui fut bientôt trouvé. Ainsi elle le rendit à son créancier et dégagea ses enfans.

Mais la plus éclatante merveille que saint Macaire opéra, non pas tant à cause du miracle en lui-même, que pour l'importance du sujet, puisque ce fut pour confondre un hérétique qui nioit la résurrection, et pour confirmer tout un peuple dans la vraie créance, est celle que l'abbé Nesteros racontoit à Cassien, et qui a été aussi rapportée par Sozomène, (a) et par Rufin qui la conte un peu différemment. Nous suivrons pourtant la relation de Cassien, comme plus certaine. Voici comment l'abbé Nesteros la lui rapporta : « Un hérétique Eunomien tâchant de corrompre » la sincérité de la foi catholique par des subtilités que » l'art de la dialectique lui avoit apprises, et ayant » déjà séduit beaucoup de personnes, les catholiques » touchés de la perte de tant d'âmes, s'adressèrent au

(a) Sozom. l. 5. c. 14. Vit. pp. l. 2. c. 28. Cass. coll. 15. c. 3.

» bienheureux Macaire pour remédier à un si grand
 » mal. Ce saint homme quitta son désert à leurs ins-
 » tances , et vint en Egypte pour la délivrer de ce dé-
 » luge d'hérésies qui la menaçoit. Quand l'hérétique
 » le vit , il le regarda comme un bon homme , ignorant
 » et grossier , et qu'il crut de pouvoir embarrasser aisé-
 » ment par ses sophismes. Mais le bienheureux Ma-
 » caire opposant à ses longs discours une brièveté et
 » une autorité apostolique , lui dit : (a) *Le royaume*
 » *de Dieu ne consiste point dans des paroles , mais*
 » *dans la force et dans la puissance.* Allons donc ,
 » mon ami , au cimetière voisin , et invoquons le nom
 » du Seigneur sur le premier mort que nous y trou-
 » verons. Prouvons , comme il est écrit , notre foi par
 » nos œuvres , et qu'on sache aujourd'hui , non par
 » une vaine contestation de paroles , mais par un mi-
 » racle de celui dont le jugement ne peut se trom-
 » per , qui est-ce qui enseigne la vraie foi.

» L'hérétique étonné de ce discours , mais n'osant
 » refuser le défi en présence du peuple qui l'envi-
 » roit , promit de se rendre le lendemain dans le ci-
 » metière. Tout le monde y accourut en foule dans
 » l'impatience de voir ce grand spectacle. Mais le mi-
 » sérable hérétique , convaincu dans son cœur de son
 » infidélité , et troublé par sa malice , s'enfuit non-
 » seulement de la ville , mais aussi de l'Egypte.

» Le bienheureux Macaire l'attendit pourtant avec
 » ce peuple jusqu'à trois heures du soir , et voyant que
 » sa mauvaise conscience l'avoit empêché de s'y trou-

(a) 1 Cor.

» ver , il mena ce peuple au premier sépulcre , et y
» trouvant le corps d'un homme qui y étoit enterré
» depuis long- temps : O homme , lui dit-il , si cet hé-
» rétique , si cet enfant de perdition fût venu ici avec
» moi , et qu'en invoquant en sa présence le nom de mon
» Seigneur Jésus-Christ , je t'eusse appelé , dis-moi si
» tu te fusses levé devant tout le monde qui a presque
» été séduit par cet imposteur ? Le mort se leva aussi-
» tôt et fit signe qu'il l'eût fait. Le bienheureux Ma-
» caire lui demanda ensuite qui il étoit , en quel temps
» il avoit vécu , et s'il avoit eu alors quelque connois-
» sance de Jésus-Christ. Il lui répondit qu'il avoit vécu
» sous les anciens rois , et qu'il n'avoit point ouï parler
» alors du nom de Jésus-Christ. Dormez maintenant en
» paix , répliqua Macaire , et attendez que Jésus-Christ
» vous ressuscite à votre rang dans la fin de tous les
» siècles. »

Telles étoient les merveilles de son zèle pour l'honneur de Jésus-Christ , et tels étoient les effets de sa foi vive. Comme il la confirma par des prodiges , il eut aussi le bonheur de la défendre en souffrant courageusement la persécution. Il partagea avec saint Macaire d'Alexandrie et d'autres Pères de ces déserts , la gloire d'être relégué dans une île déserte par l'impiété de Luce , que les Ariens avoient placé sur la chaire de saint Marc , dont il étoit si indigne , et qui parmi ceux de sa secte étoit un des plus déchainés contre la divinité de Jésus-Christ. Ce que nous en avons dit au long dans le livre précédent , nous dispense de nous étendre davantage ici sur cet endroit de sa vie , qui le

combla de mérite devant Dieu, et qui fit tant d'honneur à l'Eglise catholique.

Enfin cet homme si célèbre par ses prodiges, comme dit Gennade, (a) et qui ne l'étoit pas moins par ses héroïques vertus, étant à la fin de sa course, les anciens de la montagne de Nitrie lui députèrent des frères pour le prier de les venir voir encore une fois avant qu'il quittât la terre, (b) parce qu'il étoit trop difficile qu'ils allassent tous à Sceté. Sa charité ne put se refuser à leur invitation. Il se rendit auprès d'eux, et tous s'étant rangés autour de lui, les anciens le prièrent de dire quelques paroles d'instruction à tous les frères assemblés. Il ne leur fit pas un long discours, mais il leur dit ces paroles si touchantes et qui montraient qu'il avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie un sentiment intime de crainte de Dieu dans son cœur. « Pleurons, leur dit-il, mes frères, et que nos larmes ne tarissent point, avant que nous allions en ce lieu, où celles que nous répandrons, si nous n'avons pleuré en cette vie, bien loin d'éteindre le feu qui nous brûlera, ne serviront plutôt qu'à l'enflammer. » Les frères furent si touchés de componction en entendant parler ainsi un homme si saint et en même temps si humble, qu'ils se mirent tous à pleurer, se prosternèrent contre terre et dirent : Vous qui êtes notre père, nous vous conjurons de prier pour nous.

Il y a apparence qu'il ne vécut pas long-temps après cette visite. Nous avons dit qu'il entreprit, étant encore jeune, de mener la vie ascétique, à l'imitation de saint

(a) Gen. v. ill. c. 10. — (b) Cot. t. 1. p. 145.

Antoine , auprès d'un village. Il se retira ensuite à l'âge de trente ans au désert de Sceté , où il vécut soixante ans ; ainsi il mourut l'an de Jésus-Christ 390 , étant âgé de quatre-vingt-dix ans. Pallade dit qu'il n'y avoit qu'un an qu'il étoit mort , lorsqu'il vint dans le désert se mettre sous la conduite de saint Macaire d'Alexandrie.

Comme il avoit été l'instituteur de l'ordre monastique dans ce désert , (a) on peut dire que tous ceux qui l'habitoient ont été ses disciples et ses enfans. On nomme pourtant en particulier un Paphnuce , et Jean que Dieu punit comme Giézi , parce qu'il avoit participé à son avarice , comme le Saint le lui avoit prédit. Evagre fut aussi de ce nombre ; mais il eût été à souhaiter qu'il l'eût imité dans la pureté de sa foi. Il donna malheureusement dans des erreurs , et nous ne saurions le placer dans ce recueil parmi tant de saints personnages. Saint Sisoés a aussi demeuré quelque temps à Sceté auprès de lui. Nous en avons parlé dans le premier livre.

(a) Boll. 15. Jan. p. 1010. § 28.

CHAPITRE II.

Doctrine spirituelle de saint Macaire d'Egypte.

GEMNADE , parlant de saint Macaire d'Egypte , dit qu'il a écrit une épître à ceux qui étoient entrés depuis peu dans l'état religieux , dans laquelle il les exhorte à combattre contre les douceurs et les attraits de la vie , et à implorer pour les surmonter , les secours du Seigneur , afin de parvenir à la sainteté et d'obtenir la récompense. Nous verrons , en parlant de la discipline monastique des solitaires de Sceté , les règles qu'il établit conjointement avec d'autres anciens du désert , pour la conduite des frères.

Voici quelques avis qu'il donna à différens solitaires , (a) ainsi que quelques exemples qu'il leur rapporta , qui sont fort édifiants. Des frères lui demandèrent en quelle manière ils devoient prier , et il leur répondit : « Il n'est » pas besoin d'user pour cela de quantité de paroles ; » mais étendez seulement les mains vers le ciel , et » dites : Seigneur , ayez pitié de moi , et faites-moi » miséricorde en la manière qu'il vous plaira , et par » les moyens que vous voyez convenir aux besoins de » mon âme. Et lorsque nous nous sentons pressés par » la tentation ; adressons-lui aussi notre prière en lui » disant : Assistez-moi , mon Dieu ; car comme il sait » ce qui nous est nécessaire , il ne manquera pas de » venir à notre secours. »

(a) Cot. t. 1. p. 557.

Cassien ayant parlé dans son cinquième livre des Institutions, de l'intempérance de la bouche, le termine par cette belle sentence de notre Saint : (a) « Je » veux, dit cet auteur, avant que de finir, rapporter » encore un grand avis du bienheureux abbé Macaire : » Il disoit qu'un solitaire devoit autant s'appliquer au » jeûne que s'il étoit assuré d'avoir encore cent ans » à vivre : mais qu'il devoit autant mépriser les passions de son âme, oublier les injures, et renoncer à » l'envie et à cette mauvaise tristesse, que s'il devoit » mourir tous les jours.

» Cette première pensée, disoit-il, rendra le solitaire et sage et prudent, et lui fera garder une sévère » uniformité dans son abstinence, sans lui permettre » de se relâcher sous prétexte de l'infirmité de son » corps. Mais cet autre objet de sa mort prochaine » lui inspirera une magnanimité chrétienne, qui non-seulement lui fera mépriser tout ce qui paroît de » plus heureux en ce monde, mais qui le rendra encore ferme et inébranlable dans tous les maux, parce » qu'il les regardera comme légers et de nulle importance, et qu'il aura toujours son cœur et ses yeux » attachés au lieu où il croit à tous momens qu'il doit » bientôt être appelé. »

Evagre dit que dans un entretien le Saint lui demanda d'où venoit que le souvenir du mal que les hommes nous ont fait, nous fait perdre le souvenir de Dieu, (b) et qu'il n'en étoit pas de même à l'égard des démons ? Comme il lui répondit qu'il ne le pouvoit pas

(a) C. 41. — (b) Socr. l. 4. c. 18.

comprendre, et qu'il le prioit de résoudre lui-même cette question, le saint vieillard lui dit : « C'est que la » colère que nous avons contre les démons est dans » l'ordre de la nature, au lieu que celle que nous » avons contre les hommes est contraire à cet ordre. » Ainsi cette dernière nous fait perdre aisément le souvenir de Dieu, et l'autre au contraire, est sans trouble, car nous savons que Dieu au commencement n'a rien créé que de bon ; (a) mais le diable ensuite a semé le mal : et c'est de là qu'est venue la perte d'une infinité de personnes. »

Il ajouta ensuite : « Un moine est coupable, si ayant » reçu quelque tort d'un de ses frères, il ne va pas le trouver le premier avec un cœur purgé par la charité ; car comme la Sunamite n'eût pas mérité de recevoir chez elle le prophète Elisée, si elle eût eu quelque attache ou quelque aversion pour personne ; de même l'âme ne mérite pas de recevoir en elle le Saint-Esprit, si elle n'est pure et dégagée des troubles du siècle ; car la colère qu'on laisse vieillir, aveugle les yeux du cœur et empêche l'âme de prier. »

On cite la même sentence plus brièvement dans le recueil des paroles remarquables des Pères des déserts : (b) « Si nous nous souvenons des maux que les hommes nous font, nous nous ôtons le pouvoir de nous souvenir de Dieu ; mais autant que nous nous souviendrons de la persécution que le démon nous fait, rien ne nous pourra tirer de la présence de Dieu. »

(a) Vit. pp. l. 7. c. 37. n. 4. — (b) Cot. t. 1, p. 546.

Un jeune frère vint le prier de l'instruire des devoirs de la vie solitaire, et le Saint lui dit : « (a) Allez à » un sépulcre, et dites aux morts que vous y trou- » verez, beaucoup d'injures. » Il y alla, et non-seulement il leur dit des injures, mais encore il leur fit des outrages jusqu'à leur jeter des pierres; après quoi il retourna au Saint, qui lui demanda si les morts ne lui avoient rien dit : Ils ne m'ont pas dit un mot, lui répondit-il. Retournez-y demain, répliqua le Saint, et donnez-leur des bénédictions et des louanges : à quoi il obéit, les appelant des apôtres, des saints, des hommes justes. Il revint ensuite voir le Saint, et lui dit que les morts lui avoient aussi peu répondu que la première fois. « Prenez exemple sur eux, lui dit le » saint vieillard; considérez qu'ils n'ont été touchés » ni de vos injures, ni de vos louanges, et tâchez de » mourir comme eux; en sorte que quelque mauvais » traitement qu'on vous fasse, vous ne vous irritiez ja- » mais, et quelque marque d'estime ou quelque louan- » ge qu'on vous donne, vous ne vous enfliez pas de » vanité; c'est ainsi que vous pourrez vous sanctifier. »

Il dit aussi à un autre frère : (b) « Si vous recevez les » mépris comme les louanges, la pauvreté comme les » richesses, la nécessité comme l'abondance, le pé- » ché ne vous fera pas mourir; car il ne sauroit arri- » ver que celui qui a une véritable foi, et qui rend à » Dieu le culte qu'il lui doit, en l'accompagnant des » œuvres, tombe dans les vices et les illusions du » démon. »

(a) Cot. t. 1. p. 538. — (b) *Id.* p. 557.

Il recommançoit que quand on étoit obligé de corriger les autres, on ne se laissât pas emporter à la colère : (a) « Si en voulant reprendre votre frère , disoit- » il , vous vous mettez vous-même en colère , vous ne » faites que satisfaire votre passion , au lieu d'exercer » la charité. Et convient-il de vous perdre en sauvant » les autres ? »

Paphnuce , son disciple , lui ayant demandé un jour quelque instruction , il lui répondit : (b) « Ne faites tort à personne ; ne jugez personne ; observez bien cette » règle , vous serez sauvé. »

L'abbé Isaïe l'ayant aussi prié de lui donner quelque avis salutaire , (c) il ne lui répondit que ce mot : Fuyez les hommes. Et qu'est-ce que fuir les hommes , lui demanda Isaïe ? C'est , répondit-il , demeurer dans votre cellule et y pleurer vos péchés. Il dit à peu près (d) la même chose à l'abbé Aïo , en ajoutant seulement de haïr l'inclination que les hommes ont à parler , et que c'étoit le moyen de se sanctifier.

Un anachorète vint se plaindre à lui de ce que tous les jours dès neuf heures du matin il sentoit dans sa solitude une faim étrange , (e) quoique dans le monastère où il demouroit au paravant il n'eût point de peine à passer quelquefois les semaines entières sans manger , et il lui répondit : « N'en soyez pas surpris , mon fils , c'est que dans le désert vous n'avez personne

(a) Cot. t. 1. p. 536. — (b) *Id.* p. 540. — (c) *Id.* p. 540 et 549.

(d) M. de Tillemont a cru que l'abbé Isaïe est le même que cet abbé Aïo. M. Cotelier les distingue. *Till. t. 8. p. 585. Cot. t. 1. p. 540 et 549.*

(e) Cass. coll. 5. c. 12.

» qui soit témoin de vos jeûnes , et qui vous soutienne
 » et vous nourrisse de ses louanges , au lieu que la
 » vaine gloire étoit votre nourriture dans le monas-
 » tère , et le plaisir d'être signalé entre les autres par
 » votre abstinence , vous valoit autant qu'un repas. »
 Cassien rapporte cette réponse de saint Macaire , (a)
 pour montrer quelle force la vaine gloire a quelquefois
 sur l'esprit de l'homme.

Cet homme de Dieu savoit mettre à profit , tant
 pour son instruction que pour celle de ses frères , des
 choses auxquelles tout autre n'auroit peut-être pas fait
 attention. Etant en Egypte , il entendit un enfant qui
 disoit à sa mère : (b) Je hais ce riche qui m'aime , et
 j'aime ce pauvre qui me hait. Il parut d'abord étonné
 de cette parole , et il l'admira. Les frères qui l'accom-
 pagnoient lui en demandèrent le sujet. « Cet enfant
 » nous marque ce que nous faisons ; car Dieu qui est
 » infiniment riche nous aime , et bien loin d'user de
 » retour envers lui , nous refusons même de lui obéir.
 » Le démon au contraire est pauvre , et il nous donne
 » continuellement des marques de sa haine ; cepen-
 » dant nous aimons tout ce qu'il nous suggère pour
 » nous pervertir. »

Il gémissoit beaucoup sur le relâchement qui com-
 mençoit à s'introduire parni quelques solitaires , parce
 qu'il y découvroit la cause de la désolation future du
 désert de Sceté , que Dieu lui avoit fait connoître de-

(a) Cassien cite ceci de l'abbé Macaire , sans expliquer si c'est ce-
 lui dont nous parlons , à qui M. Tillemont l'applique , ou si c'est Ma-
 caire l'alexandrin ou un autre. Ce que Gazæus n'ose décider.

(b) Cot. t. 1. p. 559.

voir arriver dans un temps qui n'étoit pas bien éloigné. (a) C'est pour cela que saint Pémen lui ayant demandé en versant beaucoup de larmes, qu'il lui apprît comment il pourroit opérer son salut, il lui répondit avec douleur : « Vous cherchez ce qui ne se trouve » plus parmi les moines. »

Nous avons aussi de lui une belle réponse qu'il fit, avec saint Macaire d'Alexandrie, à des officiers, sur la vanité des grandeurs de ce monde. (b) Allant un jour avec saint Macaire d'Alexandrie visiter un solitaire, ils montèrent pour cela dans un grand bateau qui servoit à passer le Nil, et ils s'y rencontrèrent avec deux colonels de grande considération, et qui avoient un riche et nombreux équipage. Ces personnages voyant au bout du bateau les deux Saints couchés par terre, pauvrement vêtus et préparés à toute sorte d'événemens, s'entretenoient ensemble du bonheur de ce genre de vie, qui à l'extérieur ne présentait pourtant rien que de méprisable. Enfin l'un d'eux leur adressant la parole, dit : « Vous êtes heureux de vous » jouer du monde comme vous faites, n'y prétendant » autre chose qu'un habit pauvre et une nourriture » très-simple. Vous parlez presque comme un prophète, lui dit saint Macaire d'Alexandrie, en nous » appelant heureux, puisque c'est là la signification » du nom de Macaire que nous portons. Mais si vous » avez raison de dire que ceux qui se consacrent comme nous avons fait, au service de Dieu, se jouent » du monde, nous avons au contraire grand sujet de

(a) Cot. t. 1. p. 559. — (b) Vit. pp. l. 2. c. 29, et l. 8. c. 20.

» vous plaindre de ce que le monde se joue de vous. » Ces paroles touchèrent si fort un de ces colonels , qu'étant arrivé chez lui , il distribua une partie de ses biens aux pauvres , abandonna le reste , et ayant changé d'habit , il suivit la voix de Dieu qui l'appeloit intérieurement , et se hâta d'aller trouver des solitaires pour vivre avec eux.

C'est de ce grand Saint que nous avons appris aussi quelques histoires édifiantes qu'il rapportoit aux autres solitaires , comme témoin oculaire , pour les encourager dans les travaux de la vie religieuse.

Il fut obligé de se rendre à la montagne de Nitrie pour assister au sacrifice de saint Pambon. (a) Lorsqu'il y fut , les anciens le prièrent de dire aux frères quelque parole pour leur instruction. Il leur répondit : « Je ne mérite pas de porter le nom de moine ; mais » j'en ai vu qui l'étoient véritablement. Comme j'étois » en Sceté dans ma cellule , il me venoit sans cesse en » pensée d'aller plus avant dans le désert , pour y » considérer ce que je découvrerois. La crainte que » ce ne fût là une illusion du démon , fit que je résistai à » cette pensée pendant cinq ans. Enfin après ce temps- » là je me déterminai à la suivre. Je m'avançai donc » dans le désert jusqu'à un endroit où il y a un étang » avec une île au milieu. Ce fut là que je vis abor- » der beaucoup de bêtes sauvages , parmi lesquelles » je vis aussi deux hommes nus. Je fus effrayé de les » voir , croyant que ce pouvoit être des esprits ; mais » eux s'apercevant de ma peur , me rassurèrent en me

(a) Eot. t. 1. p. 526; et vit. pp. 1. 6. libell. 3. n. 4.

» disant : Ne craignez rien , nous sommes hommes
 » comme vous. Alors je leur demandai d'où ils étoient ,
 » ce qui les avoit amenés dans ce lieu ; et ils me ré-
 » pondirent qu'ils avoient demeuré auparavant dans
 » un monastère , et qu'ils en étoient sortis d'un com-
 » mun accord pour venir dans ce désert , où ils étoient
 » depuis quarante ans. (a) Que l'un d'eux étoit d'E-
 » gypte , et l'autre de la Libye.

» Ils me demandèrent ensuite comment alloit le
 » monde , si le Nil débordoit comme de coutume , et
 » si la terre étoit également fertile. Je satisfis à leur
 » demande , et je les priai à mon tour de me dire ce
 » que je devois faire pour devenir un vrai solitaire. Ils
 » me dirent qu'on ne sauroit l'être parfaitement sans
 » renoncer entièrement à tout ce qui est du monde.
 » Je leur représentai là-dessus que j'étois foible , et
 » que je ne pouvois pas imiter leur genre de vie. Ils
 » répliquèrent que si je ne pouvois pas faire comme
 » eux , je devois du moins demeurer dans ma cel-
 » lule , et y pleurer mes péchés. Enfin je voulus sa-
 » voir d'eux si dans l'hiver ils ne sentoient pas l'ex-
 » trême rigueur du froid , n'étant point vêtus , et si
 » dans l'été les ardeurs du soleil ne les brûloient point :
 » et ils me répondirent que Dieu leur faisoit la grâce
 » de les garantir de ces deux incommodités. »

Après que saint Macaire eut raconté ceci aux frères
 de Nitrie , il conclut par ces paroles : « Vous voyez
 » par là , mes frères , que je suis bien éloigné d'être

(a) M. de Tillemont ne marque que dix ans. C'est peut-être une
 faute d'impression. Car le texte de Rosweide et celui de M. Cote-
 lier marquent positivement quarante ans. *Till.* t. 8. p. 586.

» un vrai solitaire , et que j'en ai vu qui l'étoient véritablement. Dispensez-moi de vous en dire davantage. » (a) Parmi les lettres de saint Ephrem , on en trouve une où cette histoire est rapportée ; et l'auteur y admire la grande humilité de saint Macaire , qui ayant été élevé à une perfection si éminente , croyoit encore très-sincèrement qu'il y avoit des choses au-dessus de sa vertu et de ses forces.

Dieu qui vouloit le confirmer toujours plus dans cette humilité , qui est la base des plus grandes vertus , (b) fit à son égard ce qu'il avoit fait aussi envers saint Antoine , lui manifestant le mérite de quelques personnes qui s'étoient élevées dans le monde à une très-haute piété. Ce Saint étant en oraison , entendit une voix qui lui dit : Macaire , tu n'es pas encore arrivé au degré de vertu de deux femmes qui demeurent ensemble dans une telle ville la plus proche d'ici. Sur-le-champ il prit son bâton de palmier , et alla frapper à la porte de leur maison. Elles le reçurent avec les marques de satisfaction que la visite d'un si saint personnage pouvoit leur causer , et s'étant assis , il leur dit : « Comme c'est uniquement pour vous que j'ai » entrepris ce voyage , afin de savoir le bien que vous » pratiquez , je vous prie de m'en informer. » Elles voulurent d'abord lui faire entendre qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire dans leur conduite ; mais il continua à les presser de lui faire savoir comment elles vivoient ; de sorte que contraintes par ses instances , elles lui dirent : « Nous ne sommes pas liées ensemble

(a) Eph. or. 3. t. 2. — (b) Vit. pp. l. 5. c. 97.

» par la parenté, mais nous avons épousé deux frères,
» et depuis quinze ans que nous sommes mariées,
» nous avons demeuré toutes les deux ensemble sans
» nous dire aucune parole qui fût licencieuse, ni avoir
» la moindre contestation, vivant dans une grande
» union. Nous nous étions accordées d'obtenir de nos
» maris de nous laisser retirer dans une communauté
» de vierges religieuses, et nous n'avons rien oublié
» pour cela; mais n'ayant pas voulu y consentir, nous
» nous sommes promis l'une à l'autre en la présence
» de Dieu, de ne dire jamais une parole séculière tant
» que nous vivrions. »

Saint Macaire, à ces paroles, s'écria : « O qu'il est
» vrai qu'il n'y a point dans Dieu d'acception de per-
» sonnes ! il ne regarde point si l'on est vierge ou ma-
» riée ; si c'est un moine ou un séculier. Il considère
» seulement la disposition du cœur, et il communique
» à tous son esprit de vie. »

L'abbé Vitime rapportoit que saint Macaire avoit
appris aux frères l'histoire de deux jeunes solitaires,
(a) dont les progrès dans la vertu furent si rapides,
que le récit qu'il leur en faisoit étoit très-propre à les
animer à la perfection. « Etant, disoit ce Saint, assis
» dans le désert de Sceté, je vis paroître deux étran-
» gers, dont l'un, quoique jeune, étoit plus âgé que
» l'autre qui n'avoit presque pas encore de barbe. Ils
» s'avancèrent vers moi, et me demandèrent où étoit
» la cellule de l'abbé Macaire. Je les interrogeai sur
» ce qu'ils désiroient, et ils me dirent qu'en ayant en-

(a) Cot. t. 1. p. 541.

» tendu parler , ainsi que de la vertu qu'on pratiquoit
» au désert de Sceté , ils étoient venus expressément
» pour le voir. Je leur dis que j'étois Macaire , et aus-
» sitôt s'inclinant profondément ils me prièrent de souffrir qu'ils demeuraissent avec moi ; mais les voyant
» si délicats et élevés dans l'abondance , je leur repré-
» sentai que cela ne pouvoit pas se faire. Si nous ne
» le pouvons , me dit alors le plus âgé , nous serons
» donc obligés de nous retirer dans quelque autre soli-
» tude ? Cependant je pensai en moi-même que si je
» les renvoyois ainsi , ils pourroient s'en scandaliser ;
» et je crus qu'il valoit mieux qu'ils commençassent à
» s'éprouver , afin que s'ils ne pouvoient pas soutenir
» les travaux de notre état , ils se retirassent de leur
» propre mouvement.

» Je leur dis donc de se bâtir une cellule. Ils me
» prièrent aussitôt de leur dire où je trouvois à propos
» qu'ils la bâtissent ; et sortant avec eux , je leur mon-
» trai une roche fort dure , et je leur dis : taillez une
» place dans ce rocher , allez querir du bois dans le
» marais pour la couvrir , et vous y logez. Je pensai
» toujours que rebutés d'un si pénible travail , ils se
» retireroient sans l'entreprendre. Mais ils s'y résolurent , et me demandèrent en même temps à quel
» ouvrage je trouvois à propos qu'ils s'exerçassent. Je
» leur répondis que c'étoit à faire des corbeilles , qu'ils
» donneroient aux gardiens de l'église pour les vendre ,
» et leur apporter du pain du prix qu'ils en retireroient.
» Et pour leur montrer à faire ces corbeilles , je pris
» quelques feuilles de palmier que j'avois apportées du

» marais, et je fis en leur présence une natte, leur
 » montrant comment il falloit coudre ces nattes en-
 » semble, après quoi je me retirai.

» Ils exécutèrent avec beaucoup de patience tout ce
 » que je leur avois prescrit, et passèrent trois ans
 » entiers sans me venir voir. J'en étois étonné, et je
 » disois dans mon âme : Que font donc ces solitaires,
 » que je ne les vois pas ? Ceux qui sont plus éloignés
 » viennent prendre des avis et me découvrir leurs pen-
 » sées, et ceux-ci qui sont plus près, ne paroissent
 » point, et ne vont pas même consulter les autres
 » anciens ? Je les vois seulement à l'église, où ils
 » participent aux saints mystères dans un grand re-
 » cueillement.

» J'eus recours à Dieu, afin qu'il m'éclairât sur leur
 » conduite, et je jeûnai pour cela toute la semaine,
 » après quoi j'allai à leur cellule pour voir quelle règle
 » ils gardoient. A mesure que j'eus frappé à la porte
 » ils m'ouvrirent, me saluèrent avec respect et sans
 » dire une parole. Je commençai par la prière, après
 » quoi je m'assis. L'ainé fit alors signe au plus jeune
 » de sortir, et s'assit aussi, continuant à faire son
 » ouvrage et gardant le silence. A l'heure de none il
 » fit un peu de bruit, et le plus jeune parut aussitôt
 » portant quelque chose qu'il avoit fait cuire pour man-
 » ger ; et le plus âgé lui ayant fait un autre signe, il
 » porta une petite table sur laquelle il mit trois pains,
 » et demeura debout sans dire mot ; et je dis alors :
 » levez-vous et mangeons. Ainsi nous mangeâmes et
 » nous bûmes ensemble.

» Lorsque le soir fut venu , ils me demandèrent si je
» m'en retournerois , et je leur dis que non , et que je
» passerois la nuit avec eux. Alors ils mirent une natte
» pour moi au coin de leur cellule , et une autre pour
» eux à un autre coin , et ayant ôté leur ceinture et
» leur habit de dessus , ils se mirent sur leur natte
» comme pour dormir. Après que je vis qu'ils furent
» couchés , j'adressai ma prière à Dieu , afin qu'il lui
» plût de me faire connoître leur manière de vivre ; et
» je vis aussitôt comme si le dessus de la cellule s'étoit
» ouvert , et une grande lumière , comme en plein
» midi , remplit toute la cellule. J'étois le seul qui vit
» cette lumière , car eux ne la voyoient pas.

» Tandis que je croyois qu'ils dormoient , et qu'ils
» le croyoient aussi de moi , je m'aperçus que le plus
» grand poussa un peu l'autre , et aussitôt ils se levè-
» rent , prirent leur ceinture et se mirent en oraison
» en étendant les mains vers le ciel. Je les considérai
» attentivement sans qu'ils pussent le connoître , et je
» vis que les démons venoient , ainsi que des mouches ,
» pour se mettre sur la bouche ou sur les yeux du plus
» jeune ; mais un ange tenant un glaive de feu les en
» empêchoit et les chassoit ; mais quant à l'autre , ils
» ne pouvoient pas même approcher de lui.

» Ils passèrent ainsi en oraison jusqu'au point du
» jour , qu'ils se jetèrent tous deux sur leur natte. Je
» me levai comme si je ne faisois que de m'éveiller ,
» et ils en firent de même. Le plus âgé me dit : Aurez-
» vous agréable , mon père , que nous récitons douze
» psaumes ? Je lui répondis que oui ; et le plus jeune

» en chanta cinq , joignant à chacun six versets , (a)
 » avec un *Alleluia* ; et je vis qu'à chaque verset qu'il
 » disoit , il sortoit de sa bouche comme une flamme
 » qui s'élevoit vers le ciel. De même lorsque l'autre
 » chantoit à son tour , je voyois comme une chaîne de
 » feu qui alloit depuis sa bouche jusqu'au ciel. Je ré-
 » citai aussi par mémoire quelques prières , et tout
 » étant fini , je pris congé d'eux en leur disant de prier
 » pour moi ; sur quoi ils se jetèrent à mes pieds et me
 » congédièrent sans rompre leur silence. Je compris
 » par ce que j'avois vu en eux , que le plus grand étoit
 » parfait dans la crainte de Dieu , et que les démons
 » faisoient encore la guerre au plus jeune. Peu de jours
 » après , le plus âgé s'endormit du sommeil des justes ,
 » et l'autre ne lui survécut que de trois jours. »

Telle étoit la relation que saint Macaire faisoit de ces deux jeunes solitaires , qui , selon qu'il y paroît , étoient frères. Et quand quelques-uns des pères du désert le venoient voir , il se faisoit un plaisir de les mener à leur cellule , en disant : Venez voir la chapelle de deux jeunes martyrs.

M. Bulteau , (b) après avoir parlé de sainte Synclétique , dont nous donnerons les actes en son lieu , avertit qu'il ne faut pas la confondre avec sainte Apollinaire Synclétique , qui prit un habit de moine , se retira au désert de Sceté , et y servit Dieu sous la conduite de saint Macaire.

Bollandus (c) a écrit sa vie à la suite de celle de

(a) C'est ce que nous appelons aujourd'hui les Antienne.

(b) Hist. l. 1. c. 12. n. 1. — (c) 15 Jan. p. 257.

l'autre sainte. Elle est tirée de Siméon Métaphraste ; (a) et voici en abrégé ce qu'elle contient. Elle étoit fille du préfet Anthime , et petite-fille de l'empereur de ce nom. Elle fut surnommée Synclétique , c'est-à-dire , *Sénatrice* et *Patrice* , à cause de la dignité de son père. Toutes ses inclinations dès son bas âge se portèrent à la piété , fréquentant volontiers les églises , et vaquant avec dévotion à la prière et à l'oraison mentale , ce qui fut un grand sujet de consolation pour ses parens , qui étoient fort pieux. Cela n'empêcha pas qu'ils ne pensassent à l'établir dans le monde , et ils lui proposèrent un parti convenable lorsqu'elle fut en âge de se marier ; mais elle les pria instamment de la mettre plutôt dans un monastère de vierges , leur protestant qu'elle ne pouvoit se résoudre à avoir un autre époux que Jésus-Christ , à qui elle avoit consacré sa virginité. Cela les toucha d'autant plus , qu'elle n'avoit qu'une autre sœur , qui avoit même le malheur d'être possédée du démon , ce qui leur étoit encore un sujet d'affliction bien considérable. Mais la crainte qu'ils avoient de s'opposer à la volonté de Dieu sur Synclétique , l'emportant sur des vues temporelles , ils lui permirent de voir des religieuses , qui lui montrèrent à lire et à réciter le psautier ; et s'exerçant dès lors dans leurs saintes pratiques , elle vivoit dans le palais de son père avec la même piété et dans le même esprit de recueillement et de retraite , que si elle eût été religieuse comme elles.

(a) Nous voudrions un plus sûr garant de cette histoire que Métaphraste.

Lorsqu'elle

Lorsqu'elle fut suffisamment instruite et formée dans les devoirs de son état , elle pria ses parens de lui permettre d'aller en Palestine visiter les lieux saints ; ce qu'elle exécuta avec beaucoup de dévotion et d'édification. Elle ne manqua pas de faire de grandes largesses aux églises , aux monastères et aux pauvres , joignant ainsi l'aumône à la prière , afin d'attirer sur son âme les bénédictions plus particulières du Seigneur , dont elle avoit un plus grand besoin pour accomplir les vastes desseins de perfection qu'elle avoit en vue.

Après qu'elle eut satisfait à son gré sa dévotion dans tous les endroits que Jésus-Christ a consacrés par sa présence durant sa vie mortelle , elle voulut aller en Egypte au tombeau de saint Mène , célèbre martyr chez les Grecs , et se rendit pour cela à Alexandrie , où le gouverneur de la province la reçut avec tous les honneurs dus à sa qualité. Elle s'y exerça dans les actes de religion et de charité qu'elle avoit pratiqués en Palestine , visita les églises et les monastères , et répandit partout des aumônes avec une sainte profusion. Portant ensuite ses pieux desseins plus loin , selon le plan qu'elle avoit formé dans son âme , elle pria le trésorier de l'église de saint Mène de lui avoir une litière pour la conduire au désert de Sceté , dont elle témoigna souhaiter beaucoup de voir les solitaires , qui étoient en grande réputation de sainteté. Cependant elle avoit profité de son séjour dans Alexandrie pour se procurer en secret , par le moyen d'une femme , des habits

de moine qu'elle eût grand soin de cacher parmi ses hardes , sans qu'on pût s'en apercevoir.

Le trésorier lui procura la litière avec un bon guide pour la conduire ; ainsi elle se mit en chemin pour ce désert si célèbre , et ne mena avec elle qu'un eunuque , laissant à Alexandrie ce qui lui restoit du nombreux cortège que ses parens lui avoient donné , comme elle en avoit aussi congédié une partie en quittant la Palestine. Ils arrivèrent auprès d'un marais , dont nous avons parlé dans la description du désert de Sceté , et s'arrêtèrent à une fontaine qu'on a appelée depuis la fontaine d'Apollinaire.

La nuit tomboit , et son guide avec l'eunuque s'étant endormi , elle éleva son cœur à Dieu par une oraison fervente , pour lui demander la force d'exécuter son dessein ; et profitant des ténèbres et du sommeil de ses gens , elle se dépouilla de ses habits , qu'elle laissa au même endroit , se revêtit des habits de moine qu'elle avoit portés , et alla se cacher dans un endroit voisin du marais , où elle jugea probablement qu'on ne penseroit pas à la chercher.

Il n'est pas aisé d'exprimer quel fut l'étonnement de l'eunuque et du guide , lorsqu'étant éveillés ils ne la virent plus. Ils retournèrent à Alexandrie pour le rapporter au gouverneur , qui en écrivit aussitôt au préfet Anthime ; ce qui lui causa , et à son épouse , la douleur qu'on peut présumer de la tendresse qu'ils avoient pour leur fille. Mais leur religion vint au secours , et les rassura enfin sur son sort , comprenant que Dieu avoit eu quelque dessein sur elle qu'ils ne pouvoient pénétrer , et qui étoit selon l'ordre de sa divine volonté.

Cependant Synclétique passa quelques années dans cette solitude , où Dieu seul et ses anges furent les témoins de sa pénitence et de ses combats. Ses habits s'usèrent , il ne lui resta que des lambeaux , qui ne la pouvant couvrir entièrement , laissoient une partie de son corps exposée aux impressions du froid et du soleil , et surtout aux piqûres des cousins , dont nous avons déjà dit que les aiguillons étoient extrêmement forts ; de sorte que sa peau n'eut plus aucune apparence de celle d'une fille de sa naissance , et ne parut que comme couverte d'une écaille rude et toute brûlée.

Dieu ne voulut pas qu'elle demeurât plus long-temps cachée ; mais il lui fit connoître pendant le sommeil , qu'elle devoit quitter cette solitude pour aller dans un monastère du désert de Sceté , et y vivre dans l'obéissance ; et il lui changea son nom en celui de Doro-thée , qui signifie *don de Dieu*.

Synclétique obéit fidèlement , et se mit en chemin dès que le jour parut. (a) Saint Macaire fut le premier solitaire qu'elle rencontra sur ses pas. Elle se prosterna aussitôt à ses pieds pour recevoir sa bénédiction , le pria de lui dire son nom , et apprenant qu'il étoit Macaire , elle le supplia de la recevoir au nombre des frères. Le saint vieillard ne comprit pas qu'elle étoit une fille. Il la prit pour un eunuque et l'admit au nombre des frères sous le nom de Doro-thée.

Elle se distingua bientôt par sa fidélité aux exer-

(a) Quelques-uns ont dit que c'étoit saint Macaire d'Alexandrie , mais alors il faudroit dire qu'elle fut avec lui au désert des Cellules , où il demouroit , et non pas à Sceté , où réstoit celui d'Egypte.

cices réguliers, et par les marques éclatantes qu'elle donna de la vertu qu'elle avoit déjà acquise dans sa première solitude. On la voyoit surtout à l'église au temps des sacrés mystères, dans un respect et un recueillement angélique, et qui étoit capable d'inspirer aux autres des sentimens d'une fervente dévotion. Elle gardoit aussi une retraite très-étroite dans sa cellule, tout occupée de Dieu dans le silence, et du travail que saint Macaire lui avoit appris, qui étoit de faire des nattes.

Le démon ne manqua pas, pour la traverser dans son dessein de demeurer cachée au monde, de lui livrer des assauts furieux et de l'attaquer par différentes tentations très-violentes. Mais Dieu, à qui elle recouroit continuellement, la tenoit sous sa divine protection, et ne permit point qu'on connût jamais son sexe dans le monastère, excepté après sa mort. Il voulut pourtant manifester sa vertu par plusieurs guérisons miraculeuses, qu'il accorda à ses prières et à sa charité.

Enfin l'esprit de ténèbres ne pouvant la vaincre, se servit de sa sœur pour tâcher de l'obliger à découvrir son secret, et la forcer par là de sortir du monastère. Nous avons dit que cette fille étoit possédée du démon depuis sa jeunesse. Il la tourmenta donc un jour plus qu'à l'ordinaire, et cria par sa bouche qu'il ne la laisseroit point qu'on ne l'eût portée au désert de Sceté. Ses parens affligés l'y firent conduire incessamment en toute sûreté; et saint Macaire, à qui Dieu révéla sa prochaine arrivée et le sujet qui l'amenoit, fut au-

devant d'elle pour la recevoir avec l'honneur qui étoit dû à sa condition, et la remit à sa sœur Synclétique, dont Dieu ne lui avoit point manifesté le secret dans cette révélation, et qu'il ne connoissoit que sous le nom de l'abbé Dorothée. Il lui ordonna de prier pour elle, afin d'obtenir de Dieu sa délivrance. Mais l'humble Synclétique, qui ne se croyoit pas digne de l'entreprendre, par préférence à tant de saints solitaires auxquels elle se croyoit très-inférieure en vertu, s'humilia profondément devant le Saint, le conjurant de n'exiger pas d'elle ce miracle, et de lui laisser pleurer ses péchés, qu'elle assuroit être en grand nombre.

Saint Macaire lui dit qu'à la vérité il y avoit d'autres pères dans le désert à qui Dieu avoit accordé le don de faire des miracles; mais que celui-ci lui étoit réservé. Alors Synclétique également soumise, comme elle étoit humble, répondit : *Que la volonté de Dieu soit faite*; et conduisant la possédée à sa cellule, pria pour elle et obtint sa guérison. Elle la conduisit ensuite à l'église, où se jetant aux pieds de tous les pères, elle leur dit qu'elle n'étoit qu'une pécheresse, bien loin de s'attribuer le miracle que Dieu venoit de faire par ses prières. Saint Macaire rendit la possédée aux gens qui l'avoient conduite, et ils la ramenèrent à son père, qui fut au comble de sa joie de sa délivrance.

Mais le démon traversa bientôt cette joie si légitime par un prestige qui alarma ses parens, et qui eût attiré une violente persécution aux solitaires de Sceté, si Dieu n'en avoit arrêté l'exécution. Il fit que cette fille

parut quelque temps après aux yeux de ceux qui la voyoient, comme si elle étoit enceinte; de sorte que ses parens également surpris et consternés, la pressèrent beaucoup en particulier de leur déclarer ce qu'il en étoit. Elle ne put leur rien dire de positif, se sentant innocente d'un si grand péché, et leur déclara seulement qu'elle avoit été dans la cellule de l'abbé Dorothée qui l'avoit délivrée du démon, et qu'elle ne savoit pas si cet abbé lui auroit fait cet outrage sans qu'elle s'en fût aperçue.

Le soupçon tomba donc sur sainte Synclétique, et dans la violence de son indignation, le préfet Anthime, père de la fille, envoya des soldats à Scetl pour ruiner le monastère et lui amener Synclétique, toujours désignée par le nom emprunté de Dorothée. Les solitaires furent extrêmement affligés à l'arrivée des soldats; mais sainte Synclétique les rassura et les consola, leur promettant que cette tempête cesseroit bientôt, qu'elle reviendrait dans peu de temps, et que tout tourneroit à la gloire de Dieu et à la confusion du démon qui avoit suscité cet orage. D'ailleurs, saint Macaire, qui connoissoit mieux qu'aucun des frères la vertu de Synclétique, se rassura plus aisément, et remettant tout à la divine bonté, qui n'abandonne pas le juste dans les plus tristes événemens, il attendoit avec confiance que le dénoûment de celui-ci seroit la manifestation de l'innocence de Synclétique.

Elle fut conduite au préfet Anthime, et se prosternant aussitôt à ses pieds, elle le supplia de vouloir bien suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il l'eût en-

tendue en secret , lui promettant de se justifier pleinement , et de lui faire connoître ce qu'il en étoit de sa fille. Le préfet et sa femme l'introduisirent , sur cette promesse , dans leur cabinet , et l'assurèrent de nouveau du secret qu'elle exigeoit d'eux , après quoi elle leur dit comme Dieu avoit voulu se servir de son ministère pour guérir leur fille , y étant aidée des prières des autres religieux ; et pour preuve de la vérité de ce qu'elle leur disoit , elle se tourna vers la femme d'Anthime , lui découvrit son sein , lui déclara son sexe et qu'elle étoit sa fille Apollinaire Syncrétique.

Quelle fut leur surprise et quelles furent leurs larmes à cette déclaration ! C'est ce qu'il est trop difficile de faire comprendre par nos expressions. Mais ils appelèrent aussitôt leur fille , et lui demandèrent si elle reconnoissoit que le solitaire qui étoit présent étoit véritablement celui qui l'avoit guérie. Elle répondit que oui , et se jetant en même temps à ses pieds , elle lui demanda encore la guérison de l'enflure qui paroissoit en elle ; ce que la Sainte fit aussitôt. Ainsi le prestige du démon s'évanouit , l'innocence fut reconnue , et Anthime avec son épouse eurent la consolation de revoir leur fille Syncrétique.

Ils eussent bien désiré de publier son secret ; mais la promesse qu'ils lui avoient faite de le garder inviolablement , les en empêcha. Ils la prièrent de demeurer encore quelque temps auprès d'eux ; car elle pressoit son retour pour sa chère solitude. Tout ce qu'ils purent obtenir fut qu'elle restât peu de jours , durant lesquels elle leur raconta tout ce qui lui étoit arrivé ; ce

qui ne fit que confirmer davantage la vérité de la déclaration qu'elle leur avoit faite.

Ils lui laissèrent enfin la liberté de retourner , et ne la congédièrent qu'avec leurs larmes , lui disant , en les répandant avec abondance : Allez , notre fille , que Dieu à qui vous vous êtes consacrée , accomplisse en vous ses desseins de miséricorde. Son retour fut pour les pères de Sceté un sujet de joie si grand , qu'ils en célébrèrent une fête en action de grâces. Mais peu de temps après cette fête se changea en deuil ; car Synclétique eut une révélation qui lui fit comprendre que sa mort étoit proche. Elle fit appeler saint Macaire en particulier , et le supplia qu'après sa mort on ensevelit son corps sans le laver selon l'usage ; mais on n'exécuta pas sa volonté , et les frères en lui rendant ce dernier devoir de charité , ayant reconnu qu'elle étoit une fille , s'écrièrent comme d'un commun accord : Gloire vous soit rendue , ô Seigneur Jésus , qui avez tant de trésors cachés.

Saint Macaire , à qui Dieu en avoit tant révélé d'autres , fut étonné qu'il ne lui eût pas découvert celui-ci. Un ange lui apparut la nuit suivante , et lui raconta la vie et le nom de la Sainte , dont on ensevelit les sacrées dépouilles auprès de sa cellule et à l'orient de l'église. C'est là en substance ce que Métaphraste nous a appris de sainte Synclétique. Bollandus l'a inséré parmi les actes des saints du mois de janvier , et témoigne qu'il est étonné qu'on ne trouve point la vie de cette Sainte parmi celles des pères des déserts , quoiqu'il en soit fait une mention honorable dans le

martyrologe romain au cinquième de janvier, et dans le ménologe des Grecs au quatrième. Nous l'avons insérée ici à la suite de saint Macaire, comme l'ayant reçue dans la solitude, et ayant été son père spirituel.

CHAPITRE III.



DE L'ABBÉ ISAÏE,

Et de ses avis spirituels aux jeunes solitaires.

Nous avons dans le recueil de saint Benoît d'Aniane, une règle contenant des avis aux jeunes religieux, sous le nom de l'abbé Isaïe. Il n'est pas aisé de savoir quel il étoit et où il demeuroit. Il faut le distinguer d'Isaïe, solitaire de Nitrie et frère de Paëse, (a) dont nous avons parlé ailleurs. Il est aussi plus ancien qu'un autre Isaïe qui consulta saint Pémen sur la manière de combattre les tentations, et qu'un autre encore dont il est parlé dans les sentences de l'abbé Achile. Quant au lieu de son séjour ordinaire, (b) M. Bulteau croit qu'il demeura en Egypte ou en Thébaïde. Il le met pourtant avec les solitaires de Sceté; et c'est dans ce désert que M. de Tillemont (c) paroît croire qu'il a resté. Ainsi nous l'y supposons plutôt que partout ailleurs.

Nous ne savons de cet abbé Isaïe que ce qui est rapporté dans le recueil de M. Cotelier. Il conste que Dieu

(a) Cot. t. 1. p. 596. *id.* p. 388. — (b) Bult, t. 1. c. 9. n. 4.

(c) Till. t. 7. pag. 430.

lui avoit donné un talent et un attrait particulier pour former les jeunes solitaires dans l'esprit de leur état. (a) Il disoit en premier lieu qu'il n'y avoit rien de plus utile pour les novices que de les exercer dans l'humiliation : « Car, ajoutoit-il, comme on voit croître un » arbre qu'on arrose régulièrement tous les jours, ainsi » on voit croître en vertu un novice qu'on prend soin » d'humilier et qui le souffre avec patience. » Il disoit aussi, pour les animer à l'obéissance : « Souvenez- » vous, mes frères, que la première teinture qu'on » reçoit ne s'efface jamais, comme il paroît dans l'écar- » late. Et il ajoutoit : Les novices qui plient aisément » sous le joug de l'obéissance, sont comme les bran- » ches encore tendres d'un jeune arbre qu'on plie » comme l'on veut. » Enfin parlant des jeunes religieux qui passent trop légèrement d'un monastère à l'autre, il les comparoit à un animal à qui on a mis la muselière et qui s'agite en tout sens.

Il étoit fort austère dans son manger, et un jour qu'il avoit appelé chez lui un frère, à qui il lava les pieds et prépara quelques lentilles; comme ce frère lui dit qu'elles n'étoient pas assez cuites, il lui répondit qu'il suffisoit à un religieux qu'elles eussent été seulement présentées au feu, pour les regarder comme un mets délicieux.

On lui demanda ce que c'étoit que l'avarice, la détraction, l'envie, la colère. Il répondit que l'avarice est un défaut de confiance en Dieu, comme s'il ne prenoit aucun soin de nous; que c'est désespérer des promesses de Dieu, que de rechercher à se mettre au

(a) Cot. t. 1. p. 445, 446 et 447.

large sur la terre. Il disoit de la détraction et de l'envie, que c'est ne point connoître la gloire qu'on doit à Dieu. Il disoit enfin de la colère, que c'est une dispute, un mensonge, une ignorance. Quoique ce ne soit pas là les véritables définitions de ces vices, on voit qu'il les expliquoit par leurs principes et leurs effets.

Il disoit aussi que quelquefois Dieu voulant faire miséricorde à une âme qui résistoit au mouvement de sa grâce pour suivre sa volonté, il permettoit qu'elle se trouvât dans l'état qu'elle haïssoit le plus, afin que cela l'obligeât de revenir à lui et de le servir avec plus de fidélité.

Il voulut une fois apprendre aux frères par la démarche qu'il fit en leur présence auprès d'un laboureur, ce qu'ils devoient attendre de Dieu s'ils n'étoient pas fidèles à son service. Il se présenta donc à ce laboureur à l'aire où étoit son blé, et le pria de lui en donner sa portion. Mais, mon père, lui dit cet homme, êtes-vous venu moissonner ? Non, répondit Isaïe. Comment donc voulez-vous retirer une portion de mon blé, tandis que vous n'avez pas moissonné ? Il est donc vrai, répliqua l'abbé, que si l'on ne moissonne pas on ne retire rien ? Oui sans doute, dit le laboureur. Là-dessus il se retira et vint trouver les frères qui avoient observé à quelque distance ce qu'il venoit de faire. Lorsqu'il les eut joints, ils le prièrent de leur dire pourquoi il avoit fait cette demande à cet homme. Je l'ai faite, leur répondit-il, afin que vous apprissiez par cet exemple, que comme ce laboureur ne donne rien à ceux qui n'ont pas travaillé pour lui, Dieu égale-

ment ne récompensera point ceux qui n'auront rien fait pour son service.

Il rapportoit aussi que dans une agape qu'on donnoit à des moines à Peluse, le prêtre de l'église où ils étoient s'apercevant que quelques-uns d'entr'eux s'entretenoient ensemble avec plus de liberté qu'il ne convenoit dans un lieu saint, leur dit : Gardez le silence, mes frères, et imitez un solitaire qui est parmi vous, qui mange et boit comme vous, et dont pourtant je vois que la prière s'élève devant Dieu comme une flamme.

(a) On attribue plusieurs homélies à un abbé Isaïe, que Bellarmin assure être fort utiles à ceux qui aspirent à la perfection; mais il ne sait pas en quel temps il vivoit. Nous nous contenterons de donner ici ses avis spirituels, qu'on trouve dans la collection de saint Benoît d'Aniane. Il les a adressés comme s'il parloit à un seul.

Mon très-cher frère, (b) puisque vous avez eu le bonheur de vous retirer du monde pour vous dévouer entièrement au service de Dieu, embrassez les exercices de la pénitence pour obtenir le pardon de vos péchés, et rendez-vous fidèle aux devoirs de l'état que vous avez choisi. N'écoutez point les pensées que le démon pourroit vous mettre dans l'esprit pour vous en détourner, surtout s'il veut vous jeter dans des sentimens de tristesse et de découragement, en vous faisant croire que vos péchés ne vous sont point pardonnés; mais appliquez-vous à mettre en pratique les avis suivans.

(a) Bel. script. eccl. p. 259. — (b) Cod. reg. p. 7.

1.° Observez de ne point vous trouver à table avec les femmes , de n'avoir point de familiarité avec les enfans ; et quand vous quittez votre habit , ne jetez jamais les yeux sur votre corps.

2.° Si on vous presse dans quelque rencontre de boire du vin , n'en prenez jamais plus en tout que trois petites tasses , et que la complaisance ne vous porte point à en boire davantage.

3.° Ne soyez pas lâche et négligent dans la prière , de peur que l'ennemi de votre âme ne prévale sur vous ; mais rendez-vous attentif au sens des psaumes ; car en méditant sur ces divins cantiques , vous trouverez des forces pour éviter le péché.

4.° Aimez le travail et la peine , (a) pour mieux dompter vos passions. Ne présumez en rien de vous-même , et excitez-vous dans de saints gémissemens en pensant à vos péchés.

5.° Gardez-vous bien de déguiser jamais la vérité ; car le mensonge bannit la crainte du Seigneur de notre cœur ; et ne parlez pas du bien que vous aurez fait , de peur que le démon de la vanité ne vous le ravisse.

6.° Découvrez les maladies spirituelles de votre âme à vos supérieurs , afin de trouver dans leurs salutaires conseils les remèdes propres pour les guérir.

7.° Loin de négliger le travail des mains , portez-vous-y sans écouter la paresse. Dieu bénira votre fidélité en ce point , en pénétrant votre cœur d'une crainte salutaire.

(a) Cod. reg. p. 8.

8.° Si vous voyez votre frère tomber dans quelque faute, ne le méprisez pas pour cela dans votre cœur ; car vous pouvez, tout comme lui, tomber entre les mains des ennemis de votre salut.

9.° Ne contestez avec personne pour soutenir votre sentiment ; car vous tomberiez dans beaucoup d'autres fautes.

10.° Aimez à pratiquer l'humilité et n'adhérez pas facilement à votre propre sens. Accoutumez-vous à dire : Pardonnez-moi, j'ai manqué ; et vous acquérez la grande vertu d'humilité.

11.° Lorsque vous serez seul dans votre cellule, occupez-vous ou à prier, ou à méditer les psaumes, ou au travail des mains.

12.° Considérez-vous dans ce monde comme si vous n'aviez à vivre que le jour présent ; cela sera un puissant moyen pour vous détourner du péché.

13.° Combattez la gourmandise, de peur qu'en suivant l'avidité qu'elle inspire, vous ne retombiez dans vos premières habitudes. Appliquez-vous au travail avec ferveur ; repassez dans votre esprit les sacrés cantiques de David : voilà le véritable moyen de vous conserver dans la paix du cœur.

14.° Excitez-vous dans vos oraisons à des sentimens d'une sainte componction par vos larmes et vos gémissemens intérieurs ; par là vous attirerez sur vous la miséricorde du Seigneur, qui vous dépouillera du vieil homme et vous revêtira du nouveau.

15.° Soyez persuadé que le travail, la pauvreté volontaire, le détachement du monde, la souffrance et

le silence sont autant de vertus qui produisent en nous l'humilité, et que l'humilité nous obtient de Dieu le pardon de nos fautes. Or si vous voulez savoir ce que c'est que l'humilité, elle consiste à se reconnoître sincèrement pécheur, à ne point abonder dans son sens, à combattre courageusement les inclinations vicieuses, à tenir toujours les yeux en terre par une religieuse modestie, à souffrir patiemment les injures et la fatigue du travail, à avoir les honneurs et le repos en aversion, à être toujours prêt à dire la coulpe et demander pardon; et par cette humilité vous serez plus fort que tous les ennemis de votre âme, et vous les mettrez en fuite.

16.^o Conservez-vous dans la componction; mais quand les frères viendront vous visiter, recevez les avec des démonstrations d'une joie religieuse: elle n'éteindra pas en vous la crainte du Seigneur, au contraire elle vous y confirmera.

17.^o Quand vous serez obligé d'aller dehors avec d'autres frères, tenez-vous un peu à l'écart pour mieux garder le silence. Ne laissez pas égarer vos yeux de côté ni d'autre; mais entretenez-vous dans de saintes pensées, ou en méditant sur les psaumes, ou en faisant quelque prière. Quand vous entrerez dans quelque maison, ne vous présentez pas d'abord à ceux qui y sont avec des manières trop ouvertes; tenez-vous dans une modestie et une retenue religieuse, et ne vous jetez pas avidement sur ce qu'on vous offrira, si l'on vous présente quelque chose; mais faites-vous plutôt presser d'y toucher.

18.° Ne dormez point dans un même lit avec un autre; et avant que de vous coucher ne manquez pas de faire une longue prière, quoique vous soyez fatigué du chemin.

19.° Ne souffrez point qu'on fasse sur votre corps aucune onction avec de l'huile, si ce n'est dans le cas d'une maladie considérable.

20.° Quand vous serez à table avec les frères, ne mangez pas avec sensualité et pour satisfaire le goût; ne portez la main qu'à ce qui est devant vous; arrangez vos jambes modestement; ne jetez pas vos regards sur ce que les autres mangent; et en buvant de l'eau, ne le faites pas avec avidité ni avec bruit.

21.° Si étant assis avec les frères vous êtes obligé de cracher, levez-vous et faites-le à l'écart. Ne vous allongez pas non plus en vous étendant sur les autres comme pour vous délasser, et ne baillez pas indécemment.

22.° Ne faites pas des éclats de rire; car cela montreroit que vous êtes peu touché de la crainte du Seigneur.

23.° Ne désirez jamais ce que les autres ont; et lorsque vous transcrirez des livres, ne vous piquez pas d'y mettre des ornemens, ce qui montreroit trop d'affectation de votre part.

24.° Quand vous ferez quelque faute, bien loin de la cacher par un mensonge, n'ayez pas honte de l'avouer; mettez-vous à genoux, dites votre coulpe, demandez pardon, et on vous pardonnera sans peine.

25.° Si quelqu'un vous reproche une faute dont vous n'êtes pas coupable, ne vous en irritez pas; mais plutôt humiliez-

humiliez-vous et dites-lui : je vous prie de me pardonner , et je vous promets de me corriger.

26.° Ne vous dispensez pas par mauvaise honte de recourir à votre père spirituel pour recevoir ses avis dans vos difficultés.

27.° Si un frère vient frapper à la porte de votre cellule tandis que vous êtes occupé à travailler, quittez aussitôt votre ouvrage pour lui répondre , et préférez sa satisfaction à la vôtre.

28.° Ne vous amusez pas à parler ou à écouter ce que les autres disent , quand il n'y a point de nécessité.

29.° Lorsque votre supérieur vous enverra hors du monastère , priez-le avant que de sortir , de vous dire comment vous devez vous conduire. Exécutez fidèlement ce qu'il vous prescrira. Veillez sur vos yeux et sur vos oreilles ; et cette vigilance vous empêchera de pécher par la langue.

30.° Si vous demeurez dans la même cellule avec un autre frère , regardez-vous à son égard comme étranger , sans vous y attacher par une affection naturelle. Ne prenez pas la liberté de le commander ; ne vous regardez pas comme étant au-dessus de lui ; n'agissez pas envers lui avec trop de familiarité. S'il exige de vous de faire quelque chose que vous ne voudriez pas , faites le sacrifice de votre volonté , de peur qu'en lui résistant vous ne le contristiez et que cela n'altère entre vous et lui la charité , et soyez persuadé que celui-là est plus grand devant Dieu qui se rend plus petit en obéissant.

31.° Si le frère qui demeure avec vous dit de pré-

parer ce qu'il faut pour manger , demandez-lui d'abord ce qu'il désire ; et s'il le laisse à votre choix , préparez ce que vous aurez , dans la crainte du Seigneur.

32.° Quand vous vous éveillerez pour vous lever , commencez par la prière et l'oraison mentale avant toute autre chose , après quoi appliquez-vous au travail et faites-le de bon cœur.

33.° Allez avec allégresse et affection de cœur au-devant de celui qui vient vous voir ; saluez-le avec affabilité , de peur que si vous le receviez autrement , il ne se retirât avec tristesse et ressentiment. Cependant ne vous répandez pas d'abord avec lui en paroles inutiles ; mais invitez-le à prier ensemble , ensuite faites-le asseoir , demandez-lui comment est-ce qu'il se porte , et présentez-lui un livre pour lire ; mais s'il étoit fatigué du chemin , lavez-lui les pieds et faites-le reposer. Si c'est un frère qui veuille entrer avec vous dans des discours inutiles , dites-lui modestement : Pardonnez-moi , mon frère , je suis foible , et les entretiens inutiles me nuiroient. Si vous vous apercevez que ses habits sont déchirés , raccommodez-les-lui ; ou s'ils sont sales , lavez-les. Voilà comme il faut agir avec ceux qui viennent nous faire visite. Mais si c'est un vagabond qui vienne vous voir , et si vous êtes alors avec de saints religieux , ne l'introduisez pas auprès d'eux ; mais seulement faites-lui la charité et renvoyez-le. Si un pauvre se présente à vous , ne le contristez pas en lui refusant l'aumône , donnez-lui ce que la providence vous aura envoyé.

34.° Si un frère a mis quelque chose en dépôt dans

votre cellule, n'ayez pas la curiosité de l'examiner qu'il ne soit présent.

35.° Si quelque frère vous laisse dans sa cellule et sort pour quelque affaire, ne vous amusez pas à regarder ce qu'il y a; mais priez ce frère, avant qu'il s'en aille, de vous donner de l'ouvrage afin que vous vous occupiez pendant qu'il sera absent, et faites exactement tout ce qu'il vous aura prescrit.

36.° Ne priez pas avec lâcheté et avec négligence; au lieu de plaire à Dieu, vous vous rendriez coupable. Tenez-vous alors en sa présence avec une crainte respectueuse. Ne vous appuyez pas contre le mur; mais soutenez-vous sur vos deux pieds également. Rejetez les pensées inutiles et toute sollicitude pour les choses corporelles, afin que votre prière soit reçue de Dieu.

37.° Soyez également attentif à Dieu quand vous assisterez au sacrifice de la messe. Veillez sur vos pensées et sur vos sens. Tenez-vous dans un sentiment de respect et d'adoration devant le Seigneur, et rendez-vous digne par là de participer à son corps adorable et à son précieux sang, et d'en recevoir la guérison des maux de votre âme.

38.° Tandis que vous êtes jeune, ne portez que des habits usés, et faites-en toujours de même jusqu'à ce que le grand âge vous oblige d'en porter de meilleurs par nécessité.

39.° Quand vous serez en chemin avec quelqu'un plus ancien que vous, ne marchez pas devant lui. Si étant assis avec un plus ancien que vous, il se lève pour parler à d'autres, ne restez pas assis; mais tenez-

vous debout avec lui jusqu'à ce qu'il vous ordonne de vous asseoir de nouveau.

40.° Lorsque vous entrerez dans une ville ou dans un village , tenez toujours vos yeux baissés , de peur que quand vous retournerez à votre cellule , les objets que vous auriez vus ne vous revinssent à l'esprit pour vous être un sujet de tentation.

41.° Ne dormez point dans un endroit où vous avez lieu de craindre d'être exposé à de mauvaises pensées. Ne regardez point non plus en face les personnes de différent sexe , ni même leurs habits , si vous pouvez.

42.° Si vous voyagez avec un vieillard , ne souffrez pas qu'il porte rien ; mais chargez-vous vous-même de le porter. Si vous êtes plusieurs jeunes frères , et qu'il y ait beaucoup de choses à porter , chargez-vous chacun d'une partie. S'il n'y a que peu de chose , portez-le chacun à votre tour et pour un temps égal ; mais celui qui sera chargé ou qui sera plus foible , doit marcher toujours le premier , afin que s'il a besoin de se reposer , les autres s'arrêtent avec lui.

43.° Lorsque vous consulterez un ancien sur ce qui se passe dans votre intérieur , faites-le avec simplicité et ouverture de cœur , comme étant persuadé qu'il ne trahira pas votre confiance en manquant au secret qu'il doit garder. Mais en vous adressant à quelque père pour prendre conseil , ayez moins d'égard pour le choix à la grandeur de l'âge , qu'à ses lumières , à sa piété et à l'expérience qu'il a des choses spirituelles.

44.° Priez long-temps dans la nuit , afin que le Seigneur dissipe les ténèbres de votre esprit par sa divine

lumière. Pensez alors à vos péchés pour en bien comprendre l'énormité et la laideur , et priez le Seigneur qu'il en purifie votre âme , et il vous en accordera la grâce.

45.° Si quelqu'un vient vous entretenir contre le prochain en jugeant mal de ses actions , quand même il auroit droit de juger des vôtres , excusez-vous de l'écouter , et dites-lui avec humilité : Pardonnez-moi , mon frère , je suis un pécheur et je suis plus foible que les autres. Je me sens atteint des mêmes défauts , et j'ai de la peine de me les entendre reprocher dans la personne de mon prochain.

46.° Préférez toujours les autres frères à vous ; et si quelqu'un en leur présence vous témoigne de l'estime , dites-leur que c'est en leur considération qu'il vous traite avec honneur.

47.° Ne vous rendez pas difficile à prêter aux autres frères ce qu'ils vous demandent ; mais rendez-vous aussitôt à leur désir.

48.° Ne rappelez pas inutilement dans votre esprit le souvenir de ceux que vous avez quittés en renonçant au monde pour l'amour de Dieu ; mais occupez-vous plutôt de la pensée de la mort et du jugement , et considérez qu'aucun d'eux ne pourra vous être alors d'aucun secours.

49.° Si lorsque vous êtes assis dans votre cellule , le mal que quelqu'un vous a fait vous vient à l'esprit , levez-vous aussitôt , et au lieu de vous arrêter à cette pensée , priez Dieu de tout votre cœur qu'il lui pardonne l'offense qu'il vous a faite , et par là vous étouf-

ferez dans votre âme le ressentiment que cette pensée pourroit y exciter.

50.° Prenez garde de n'approcher jamais de la communion avec le cœur ulcéré contre votre prochain ; et si vous savez que quelqu'un soit fâché contre vous , allez vous réconcilier avec lui en lui demandant pardon , comme Notre-Seigneur l'a recommandé.

51.° Si vous avez souffert dans la nuit quelque illusion , donnez-vous bien de garde d'en repasser les images dans le jour , de peur qu'elles n'entraînent votre cœur par quelque mauvaise délectation ; mais humiliez-vous devant Dieu , qui connaît quelle est la fragilité humaine , et qui aura pitié de vous.

52.° Ne vous appuyez pas sur vos œuvres , quand même vous feriez des jeûnes fort rigoureux ou des oraisons presque continuelles , comme si vous méritiez par là de gagner le ciel ; mais confiez-vous plutôt en la bonté de Dieu , qui considérant votre mortification , aura compassion de vous et vous aidera dans votre foiblesse.

53.° Ne vous laissez pas aller à l'abattement et à la tristesse quand Dieu vous enverra quelque maladie ; regardez-la plutôt comme un bienfait de sa miséricorde pour l'utilité de votre âme , et rendez-lui-en des actions de grâces.

54.° Lorsque vous serez dans votre cellule , soyez réglé pour le repas , de façon que vous le fassiez toujours à la même heure , et que vous preniez la même quantité de nourriture. Ne variez jamais là-dessus , et donnez au corps autant qu'il en faut , afin que vous

puissiez prier et servir Dieu. Si lorsque vous serez dehors on vous présente à manger quelque chose de plus délicat que de coutume, ne vous en rassasiez pas, afin que vous puissiez plus promptement retourner dans votre cellule.

55.° S'il vous vient quelquefois dans l'esprit d'entreprendre des austérités et des travaux qui sont au-dessus de vos forces, c'est là un artifice du démon, qui n'a d'autre vue en vous l'inspirant, que de vous occuper inutilement de projets que vous ne pourrez jamais exécuter, afin par là de vous décourager et de vous mieux séduire. N'écoutez point ses suggestions; car les inspirations des malins esprits sont ordinairement sans règle et sans mesure; elles tendent à l'indiscrétion et au désordre.

56.° Mangez une fois le jour; mais ne vous rassasiez pas entièrement. Donnez au corps selon son besoin, et ayez égard à la foiblesse de la nature.

57.° Employez la moitié de la nuit à l'oraison, et donnez l'autre moitié au repos du corps; ne vous couchez jamais que vous n'ayez fait au moins deux heures d'oraison ou de prière; après quoi rendez au corps le repos dont il a besoin. S'il a de la peine ensuite à se lever lorsqu'il faut reprendre l'oraison, et que la paresse le tente, dites-lui : Veux-tu, ô mon corps, prendre du repos pour si peu de temps, et ensuite endurer les tourmens de l'autre vie? Il vaut bien mieux souffrir ici un petit travail, et mériter par là de jouir du repos éternel en la compagnie des Saints? Cette considération vous attirera le secours de Dieu et vous portera à secouer la paresse.

58.° Si vous aviez un esclave en embrassant la vie monastique , donnez-lui la liberté ; mais s'il veut être moine , ne lui permettez pas d'habiter avec vous.

59.° Lorsque vous irez vendre vos ouvrages , ne contestez pas sur le prix comme font les séculiers. Faites-en de même quand vous achetez. Moins vous posséderez en ce monde , plus vous approcherez de Dieu.

60.° Si quelque frère repose un vase dans votre cellule , et que vous ayez besoin de vous en servir , ne le faites qu'avec sa permission.

61.° Si , lorsque vous irez faire quelque achat pour vos ouvrages , un frère vous prie d'en faire quelqu'un aussi pour lui , rendez-lui cet office de charité. Et si vous êtes en la compagnie d'autres frères , faites sa commission en leur présence.

62.° Lorsqu'on vous aura prêté quelque chose , rendez-le aussitôt que vous n'en aurez plus besoin , et n'attendez pas qu'on vous le demande. Si par hasard il y avoit quelque chose de cassé , réparez-le aussitôt ; mais lorsque vous aurez prêté quelque chose à un frère , ne le demandez pas quand vous verrez qu'il n'est pas en état de vous le rendre ; surtout si vous n'en avez pas absolument besoin.

63.° Il peut arriver que vous étant absenté de cette cellule pour quelque temps et par nécessité , un frère la voyant vide , vienne l'occuper. Dans ce cas , lorsque vous y retournerez , ne l'obligez pas à déloger ; mais cédez-la-lui de bon cœur , et cherchez-en une autre pour vous , de peur qu'en l'obligeant de s'en retirer , Dieu ne s'irritât contre vous ; mais s'il se retire de son

propre gré, vous n'aurez pas à vous reprocher d'avoir manqué de charité; et de plus s'il y a quelque meuble dans la cellule que ce frère désire d'emporter, faites-lui-en gracieusement le don.

64.° Si vous venez à changer de cellule, n'emportez aucun meuble de celle que vous quittez, cédez-la avec tout ce qu'elle contient à quelque frère pauvre, et Dieu aura soin de vous dédommager, quelque part que vous alliez.

65.° Il n'est rien qui réjouisse plus le démon, que de cacher ses pensées à son père spirituel. Tenez cette vérité pour maxime constante, et ne vous flattez jamais de parvenir à la perfection de nos anciens Pères si vous n'imitiez leurs travaux.

66.° Bannissez de votre cœur toute affection des richesses de ce monde. Elle est comme un poison qui infecte et corrompt tout le fruit qu'un moine peut retirer des exercices de son état.

67.° Ne vous lassez pas au temps de la tentation, quelque longue qu'elle soit; mais persévérez dans le saint combat contr'elle, et prosterné devant Dieu avec humilité, dites-lui : Venez, Seigneur, à mon secours, car je suis trop foible pour soutenir de moi-même un si violent combat; et vous éprouverez que Dieu vous donnera des forces pour la surmonter, surtout si vous faites cette prière avec foi et de tout votre cœur. Si vous avez le bonheur de triompher de la tentation, ne vous en glorifiez pas, et n'en concevez pas en vous-même une confiance présomptueuse, comme si vous n'aviez plus rien à craindre : au contraire, soyez sur

vos gardes plus que jamais; car le démon en se retirant, machinera de nouveaux efforts contre vous.

68.^e Lorsque vous adresserez vos prières à Dieu, ne dites pas : Seigneur, détournez cela de moi, ou accordez-moi cela; mais dites-lui plutôt : Vous savez, mon Seigneur et mon Dieu, ce qui me convient davantage pour le bien de mon âme; aidez-moi par votre grâce; ne permettez pas que je vous offense et que je périsse dans mon péché : considérez combien je suis foible, étant un pécheur comme je suis; ne m'abandonnez pas à la fureur de mes ennemis, puisque j'ai mis en vous mon recours et ma confiance. Délivrez-moi, vous qui êtes ma force et l'unique appui de mon espérance. Vous êtes tout-puissant; vous méritez toute gloire; votre bonté est sans mesure, et nous vous devons des actions de grâces et une reconnoissance éternelle. Ainsi soit-il.

Cette règle contient des maximes si sages, si pieuses et si édifiantes, que nous n'avons pas cru devoir nous contenter d'en donner un abrégé; tous les points en étant aussi utiles que précieux. Elle peut servir non-seulement aux novices, mais encore à ceux qui sont plus avancés en âge; et un jeune religieux qui travailleroit à se former sur ces excellens avis, arriveroit indubitablement à une très-haute perfection. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'il observe ces jeûnes rigoureux et ces longues veilles qui y sont marquées, et qui étoient moins difficiles à pratiquer dans ces climats que dans les pays occidentaux. Mais la fidélité à l'observance des moindres règles; le renoncement à soi-

même ; l'obéissance simple et filiale ; la pauvreté volontaire ; l'humilité et la patience dans l'humiliation , ainsi que dans les maladies et les autres afflictions ; la résistance courageuse aux tentations ; l'humble aveu de ses fautes et de ses dispositions intérieures à un directeur éclairé , et la docilité à ses avis ; enfin la ferveur et l'assiduité à la prière , la confiance en Dieu et son saint amour : voilà ce que cette règle recommande , ce qu'on peut pratiquer partout , ce qui rend un religieux parfait , ce qui fait sa gloire et son bonheur.

CHAPITRE IV.



L'ABBÉ SÉRAPION ET L'ABBÉ SERÈNE.

CASSIEN fait parler dans sa cinquième conférence un abbé Sérapion du désert de Sceté. Cela suffit pour nous le faire distinguer de Sérapion , supérieur de plusieurs moines à Arsinoé , et de celui de Nitrie , que saint Jérôme appelle une des colonnes de la foi de Jésus-Christ dans ce désert , et qu'il égale aux Macaires et aux Arsises. Ce n'est pas non plus Sérapion le Sydonite , dont nous donnerons ailleurs la vie ; mais on croit que c'est celui qui fut disciple de l'abbé Théonas. Cela ne nous donne pourtant pas de plus grandes lumières ; car comme il y a eu un abbé Théonas , anachorète auprès d'Oxirincque , et un autre qui parle dans les conférences de Cassien , il n'est pas aisé de

savoir lequel des deux fut son maître dans la vertu. Il ne paroît pas que ce fut le premier , qui demeura trente ans dans un profond silence ; ni le second non plus , puisque Cassien ayant conversé avec lui et avec Sérapion presque dans le même temps , comme étant également des anciens de la solitude , il n'est pas à présumer que ce dernier ait été disciple de l'autre. Il faut donc croire qu'il y a eu quelqu'autre Théonas , qui fut chargé de l'éducation monastique de Sérapion dont nous allons parler , et ce qui nous autorise à le croire , c'est que Moïse parloit de Théonas , père spirituel de Sérapion , comme d'un solitaire beaucoup plus ancien que lui ; au lieu que celui d'Oxirynque et celui de Sceté , à qui Cassien attribue trois conférences , étoient ses contemporains.

Nous apprenons de cet abbé Moïse un trait fort instructif au sujet de notre Sérapion , qui prouve combien ceux qui commencent à pratiquer la vertu doivent avoir soin de manifester leurs défauts et leurs tentations à leur père spirituel. Il disoit que Sérapion étoit en coutume de le rapporter lui-même à ses jeunes élèves pour les instruire d'un point si important. En voici la relation telle que Cassien nous l'a donnée.

« Lorsque j'étois encore enfant , disoit l'abbé Sérapion , (a) et que je demeurois avec l'abbé Théonas , le démon m'avoit engagé par ses artifices dans cette mauvaise coutume , qu'après avoir pris mon repas avec lui après l'heure de none , je dérobois tous les jours un petit pain que je mangeois le soir en ca-

(a) Cass. coll. 2. c. 10 et 11.

» chette. Quoique je fisse ce larcin volontairement ,
» et que satisfaisant ainsi ma sensualité , je me confir-
» masse de plus en plus dans cette habitude de gour-
» mandise , cela n'empêchoit pas qu'après cette satis-
» faction passagère , revenant à moi , je ne fusse plus
» tourmenté du mal que j'avois fait en prenant ce pain,
» que je n'avois eu de plaisir en le mangeant. Je gémis-
» sois ainsi sous la tyrannie du démon, et ne pouvant
» me délivrer de cette malheureuse nécessité , je rou-
» gissois de découvrir mon larcin à ce saint vieillard.

» Mais il arriva un jour , par une conduite parti-
» culière de Dieu qui me vouloit tirer de cette longue
» servitude , que quelques solitaires vinrent dans la
» cellule de mon abbé dans le dessein de s'édifier de
» ses instructions. Lorsqu'après être sorti de table on
» commença de s'entretenir de quelques discours de
» piété , et que le saint vieillard répondoit à toutes
» les questions qu'on lui faisoit , il tomba insensible-
» ment sur la gourmandise , et dit d'étranges choses
» de ce vice. Il parla aussi avec étendue de l'empire
» qu'avoient sur nous les mauvaises pensées , lorsque
» nous les tenions secrètes , et représenta vivement
» la violence qu'elles exerçoient sur nous tant que nous
» les tenions dans le silence.

» Ce discours si animé fut pour moi comme une
» flèche de feu qui me pénétra , et les remords de
» ma conscience qui se joignoient à la véhémence de
» ses paroles , me faisant croire que ce n'étoit que
» pour moi qu'il parloit de la sorte , et que sans doute
» Dieu lui avoit découvert le secret de mon cœur , je

» me laissai d'abord aller aux soupirs , que j'étouffois
» dans moi-même le mieux que je pouvois ; mais la
» douleur et la componction s'augmentant , elle se répandit au dehors par des sanglots et par des larmes
» excessives.

» Je tirai de mon sein , qui avoit tant de fois recelé
» ce larcin , le petit pain que selon ma coutume ordinaire j'avois dérobé pour le manger le soir ; je le fis voir à ces saints solitaires ; je leur déclarai comment j'en mangeois autant en cachette ; je me jetai par terre ; je demandai pardon ; je répandis une grande abondance de larmes , et je conjurai ces témoins de ma faute de prier Dieu pour moi , et de lui demander qu'il me délivrât de cette dure captivité dans laquelle je gémissois depuis tant de temps.

» Mon vénérable abbé me voyant en cet état , me dit : Courage , mon fils , ayez confiance en Dieu , vous n'avez pas besoin de mes paroles ; la confession que vous venez de faire de votre faute vous a déjà délivré de la servitude dont vous gémissiez. Vous avez triomphé aujourd'hui de cet ennemi qui vous tenoit assujetti depuis tant de temps. Cette confession le tient aujourd'hui plus abattu sous vos pieds que votre silence ne vous avoit abattu sous lui. Vous étonnez-vous qu'il vous ait dominé si long-temps , puisque ni vous ni personne ne s'opposoit à lui ? Le Sage ne dit-il pas , (a) *que parce qu'on se porte aisément au mal sans y résister et y contredire , le*

(a) Eccles. 8. Sec. lxx.

» *cœur des enfans des hommes est rempli d'iniquité?*
 » Mais maintenant que cet esprit de malice se voit dé-
 » couvert , il ne vous pourra plus inquiéter à l'avenir ,
 » et ce serpent infernal n'osera plus se chercher une
 » retraite dans votre cœur , après que par votre confes-
 » sion salutaire vous l'avez tiré de ces ténèbres pour
 » l'exposer à la lumière de Jésus-Christ.

» A peine ce sage vieillard eut-il achevé de parler ,
 » qu'une lampe allumée sortit de mon sein , qui rem-
 » plit tellement la cellule où nous étions d'une odeur
 » de soufre , que sa puanteur insupportable nous per-
 » mit à peine d'y demeurer davantage. Ce saint vieil-
 » lard reprenant la parole : Mon fils , me dit-il , vous
 » voyez de vos yeux la vérité de ce que je viens de vous
 » dire , et que votre humble confession a chassé visi-
 » blement de votre cœur cet ennemi qui excite et
 » nourrit en nous toutes nos passions ; et sa suite ma-
 » nifeste vous doit être un gage que ce tyran que vous
 » venez de découvrir n'aura plus à l'avenir aucune
 » puissance sur vous.

» Ce que le saint vieillard me prédit m'arriva , nous
 » dit-il , de cette sorte. La confession que je fis alors
 » de ma faute arrêta tellement cette domination que le
 » diable exerçoit sur moi , qu'il n'a pas même tenté
 » depuis de m'en rappeler la mémoire , et je n'ai jamais
 » depuis ce temps , senti le moindre désir d'un larcin
 » semblable. »

On voit par cet exemple , combien l'humble aveu
 de ses fautes et la manifestation des illusions du démon
 à ceux qui sont chargés du soin de notre âme , décon-

certe les esprits de ténèbres qui nous tendent des pièges. Autant que le tentateur gagne à nous faire cacher nos péchés, autant aussi l'humble déclaration que nous en faisons, malgré la honte que notre orgueil en souffre, sert à nous en obtenir la délivrance et le pardon. Dieu s'incline par sa miséricorde vers l'âme qui avoue sa faute avec une sincère humilité, et lui donne le baiser paternel de la réconciliation; et cela doit encourager puissamment les âmes chargées même des plus grands crimes, à les confesser aux ministres de Jésus-Christ sans écouter la mauvaise honte que le démon leur a ôtée en les commettant, et qu'il leur redonne ensuite pour les empêcher de les déclarer, et d'en obtenir par là la rémission.

L'action généreuse que fit le jeune Sérapion fut suivie de bénédictions et de grâces, comme elle avoit été récompensée par un miracle visible et par la délivrance de la tentation : cela nous fait justement présumer qu'il fit dès lors des progrès considérables dans la vertu, puisque nous le voyons dans la suite au rang des plus spirituels des Pères de Sceté, si renommés par leur sainteté. Aussi Cassien, en parlant de lui, fait son éloge en ces termes. (a) « Il y avoit dans » cette sainte assemblée de vieillards un grand homme, » nommé Sérapion, illustre entre tous les autres par » le don de discrétion. Nous le vîmes aussi; et nous » croyons qu'il importe beaucoup de faire une relation » de la conférence que nous eûmes ensemble. Car » après que nous lui eûmes fait beaucoup d'instances

(a) Coll. 5. c. 1.

pour

- » pour l'engager à nous parler des principaux vices qui
- » nous attaquent , et de nous en découvrir la source
- » et le principe , il commença de la sorte. »

Cassien rapporte ensuite l'entretien que lui et l'abbé Germain eurent avec Sérapion sur les péchés capitaux. Nous n'en dirons rien ici , parce que le sujet de cette conférence a beaucoup de rapport avec les livres des Institutions monastiques , dont nous donnerons l'analyse en parlant de la discipline et de la doctrine spirituelle des moines d'Egypte.

Il paroît qu'on doit rapporter à Sérapion , dont nous parlons ici , ce qui se trouve sous ce nom dans la dix-huitième conférence de Cassien et dans le recueil de M. Cotelier. (a) Le premier faisant parler l'abbé Piammon , qui recommandoit beaucoup de pratiquer les vertus d'humilité et de patience dans la sincérité et la vérité , et non pas comme quelques-uns , par des inclinations profondes , par des gestes affectés , et par une fausse humilité de paroles , lui fait raconter ce trait d'histoire de l'abbé Sérapion.

- « Un Solitaire , qui témoignoit une profonde humi-
- » lité , vint un jour à lui ; et le bon vieillard l'invitant ,
- » selon la coutume , à offrir ensemble leur prière à
- » Dieu , cet homme lui répondit qu'il ne pouvoit pas
- » le faire , parce qu'il avoit commis tant de péchés
- » qu'il étoit même indigne de respirer l'air commun à
- » tous les hommes , et n'osant pas s'asseoir sur le même
- » siège de ce bon vieillard , il se tenoit assis sur la
- » terre. Il fit encore plus de résistance lorsque l'abbé

(a) Coll. 18. c. 11. Cot. t. 1. p. 685.

» Sérapion lui voulut laver les pieds. Enfin , après
» qu'ils furent sortis de table , Sérapion se trouvant
» engagé à lui parler , selon la coutume , il commença
» à l'avertir avec toute la douceur possible , de n'être
» plus oisif , ni vagabond à l'avenir : qu'il étoit jeune ,
» fort et robuste , et qu'il devoit prendre garde prin-
» cipalement alors à garder plus la stabilité , et à ne
» courir pas si légèrement de lieu en lieu. Il l'exhorta
» d'aimer mieux demeurer dans sa cellule pour y vivre
» plutôt de son travail que de la libéralité d'autrui :
» que saint Paul même , pour ne pas tomber dans ce
» mal , quoique la prédication de l'Evangile où il s'ap-
» pliquoit avec tant d'ardeur , ne lui rendit ce devoir
» que trop juste , avoit néanmoins passé les jours et
» les nuits à travailler pour gagner de quoi vivre.

» Ce pauvre religieux fut si saisi de douleur et de
» tristesse , qu'il ne put s'empêcher de faire paroître
» sur son visage l'amertume qui étoit cachée dans son
» cœur. Eh ! mon fils , lui dit ce sage vieillard , vous
» disiez maintenant que vous aviez fait tous les crimes
» imaginables , et vous n'avez pas craint de passer ici
» par cet aveu pour un homme de mauvaise vie ; et
» d'où vient donc qu'un simple avertissement que je
» vous donne , qui n'a rien d'offensant , qui devoit
» même vous édifier et vous être une marque de mon
» affection , vous irrite de telle sorte , qu'il vous est
» impossible de cacher votre indignation et de ne la
» pas faire paroître sur votre visage ? Attendez-vous ,
» lorsque vous vous humiliez tantôt , que je vous

- » disse cette parole : *Le juste commence son discours*
» *par s'accuser lui-même ?* » (a)

Cassien ne marque pas quel effet cette douce remontrance produisit dans l'esprit de ce solitaire ; mais M. Cotelier, (b) qui rapporte aussi ce fait , ajoute que ce religieux rentrant au dedans de lui-même , demanda pardon au vénérable vieillard , et se retira en mettant depuis son avis à profit.

Le même abbé reprit avec bien plus de force un autre solitaire , selon le besoin qu'il jugeoit qu'il en avoit ; et c'est ainsi que les anciens Pères des déserts employoient la fermeté comme la douceur selon les occurrences , n'ayant en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes , sans qu'aucune considération humaine les portât à une lâche condescendance quand la fermeté étoit nécessaire , ni qu'ils missent de l'humeur où ils ne devoient employer qu'une douce persuasion. C'est ainsi que Sérapion agit envers ce solitaire qui lui demandoit une parole d'édification. Ce religieux avoit fait amas de quantité de livres , et là-dessus Sérapion lui répondit : (c) « Que voulez-vous » donc que je vous dise , vous qui avez pris le bien » des veuves et des orphelins , et qui l'avez employé » à ces livres ? »

Il donnoit cet excellent avis au sujet du respect et de la modestie qu'on doit avoir lorsqu'on prie Dieu. (d) « Le solitaire qui prie , disoit-il , doit continuellement regarder Dieu avec la même attention et le

(a) Prov. 18. Sect. lxx. — (b) Cot. t. 1. p. 687. — (c) *Id.* p. 687.
(d) *Id.* p. 687.

» même respect que les officiers qui sont devant l'em-
» pereur , et qui n'oseroient pas seulement tourner
» les yeux d'un côté ou d'autre : tant qu'il sera dans
» cette respectueuse attention , l'ennemi ne le sauroit
» épouvanter. »

Enfin , on dit de lui une histoire fort singulière , et qui montre que le zèle du salut des âmes a porté quelquefois les saints à employer des moyens extraordinaires , qui pourtant ne peuvent pas servir de règle à tout le monde. (a) Passant un jour par un village d'Egypte , et y voyant une femme publique à la porte de sa maison , il lui dit , sans s'expliquer davantage , qu'il reviendrait le soir pour passer la nuit chez elle. Elle l'entendit au sens qu'une femme de la sorte le pouvoit entendre ; mais quand le Saint fut venu le soir et que la porte fut fermée , il lui dit d'attendre un peu qu'il eût fait quelque chose à quoi sa règle l'obligeoit.

Il commença donc à faire ses prières , c'est-à-dire à réciter le Psautier , faisant à chaque psaume une oraison pour elle , et suppliant Dieu de la convertir. Il fut bientôt exaucé. Cette femme commença à comprendre qu'il n'étoit pas venu pour se perdre avec elle , mais pour la sauver. Elle se mit toute tremblante à prier elle-même auprès de lui. Le Saint récita ainsi tout le Psautier , après quoi la femme tomba abattue par terre. Il ne laissa pas de continuer ; il commença saint Paul , et en récita beaucoup de choses. Quand il eut enfin terminé sa prière , la femme touchée de componc-

(a) Cot. t. 1. p. 685. Till. t. 10. p. 61.

tion, se jeta à ses pieds, et le supplia de la mettre en un lieu où elle pût servir Dieu.

Il la mena en un monastère de vierges, et la mettant entre les mains de l'abbesse, il lui dit de ne lui point prescrire de règle comme aux autres sœurs, mais de la laisser faire ce qu'elle voudroit. Au bout de quelques jours elle se résolut de ne manger que de deux jours l'un, un peu après que de trois, et ensuite que de quatre. Enfin l'esprit de pénitence croissant toujours en elle, elle dit à la supérieure : Puisque j'ai extrêmement offensé Dieu par mes péchés, faites-moi la charité de m'enfermer dans une cellule et d'en boucher la porte, sans y laisser qu'un trou par lequel vous me ferez donner un peu de pain et de quoi travailler. On lui accorda ce qu'elle demandoit, et elle passa ainsi le reste de sa vie d'une manière qui la rendit tout-à-fait agréable à Dieu.

C'est là tout ce que les monumens monastiques nous apprennent de l'abbé Sérapion. Mais au sujet de cet abbé, il y eut dans le même désert de Sceté un autre solitaire du même nom, dont le récit que fait Cassien montre qu'il étoit très-différent de celui-là et des autres Sérapions dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Nous placerons ici ce que Cassien nous en a appris, et cela servira à nous convaincre que les vertus qu'on admire quelquefois avec étonnement dans certaines personnes, ne sont pas toujours des preuves de la vérité de leurs sentimens en matière de dogme, et que s'ils ne se perdent pas par la dépravation des mœurs, ils peuvent bien se perdre

par l'obstination de leur esprit dans les erreurs qu'ils soutiennent.

L'hérésie grossière des Antropomorphites , c'est-à-dire de ceux qui croient que Dieu a un corps , s'étoit glissée parmi les moines du désert de Sceté. Cette erreur étoit un reste de l'idolâtrie , dont plusieurs qui l'avoient abandonnée pour embrasser le christianisme , avoient conservé quelques préjugés , tel qu'étoit celui de se représenter le vrai Dieu non pas comme une substance simple , pure et sans bornes , mais de la manière que les païens se représentoient leurs fausses divinités , avec une tête et des membres comme nous. Accoutumés qu'ils étoient auparavant à adorer les démons sous des figures humaines , ils ne savoient se représenter Dieu dans leurs prières autrement que sous une forme sensible. Il leur sembloit que tout leur échappoit , et que leurs prières n'étoient bonnes qu'autant qu'ils arrêtoient leur imagination à un objet corporel , comme s'ils l'avoient eu devant les yeux. Ce qui les confirmoit davantage dans cette erreur ridicule , c'étoit encore l'interprétation qu'ils donnoient à l'endroit de la Genèse où Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Leur simplicité et leur prévention leur faisoit prendre ces paroles à la lettre , et ils regardoient comme un dogme établi dans l'Ecriture ce qu'elle condamne en tant d'endroits.

« Parmi ces solitaires ainsi trompés , il y en avoit un , nommé Sérapion , consommé , dit Cassien , (a) dans toute sorte de vertus , et recommandable par

(a) Coll. 10. c. 2.

» l'austérité de sa vie. Son ignorance en ce point de
» doctrine , ajoute-t-il , nuisoit beaucoup à tous ses
» frères ; et plus il les surpassoit par le mérite de ses
» grandes vertus et par l'autorité de sa vieillesse , plus
» aussi son erreur leur étoit dangereuse. »

Il étoit de la congrégation du prêtre Paphnuce , et ce saint prêtre avoit fait inutilement des efforts pour le faire entrer dans le chemin de la vraie foi. Mais il regardoit le sentiment de son abbé comme une opinion nouvelle et contraire à la tradition. Dans ces entrefaites , Photin , diacre et homme très-savant , arriva de Cappadoce dans ce désert pour voir les solitaires. Paphnuce le pria de lui dire en présence de tous les frères , comment les Eglises d'Orient entendoient cet endroit de la Genèse : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*. Photin répondit sans hésiter , que tous les évêques de ce pays n'entendoient point cela à la lettre , ni d'une manière grossière , et rapporta beaucoup d'endroits de l'Ecriture , pour prouver que cela ne se devoit pas entendre ainsi.

Enfin , il montra si clairement combien il étoit indigne de la majesté invisible de Dieu , si auguste et si incompréhensible , de la borner par quelque chose qui eût la forme et la ressemblance de l'homme , et dit des raisons si fortes là-dessus , que le bon vieillard Sérapion s'y rendit , et reconnut la vérité catholique.

L'abbé Paphnuce ressentit à ce changement une joie extrême , ainsi que tous les solitaires de ce désert.
« Nous fûmes ravis , dit Cassien qui étoit présent , de
» voir que Dieu n'eût pas permis qu'un si grand hom-

» me, qui avoit vécu si exemplairement durant tant
» de temps dans le désert, persistât jusqu'à la mort
» dans une erreur où sa seule ignorance l'avoit en-
» gagé, et nous nous levâmes tous pour lui en rendre
» de très-humbles actions de grâces. »

Cependant Sérapion, qui avoit accoutumé de se représenter Dieu dans son oraison sous une figure humaine, ce qui arrêtoit plus aisément son imagination, ne sachant plus à quoi se fixer, parce qu'un pur esprit ne présente point d'image sensible, se trouva fort embarrassé : il ne savoit comment s'y prendre pour s'occuper de Dieu, et pénétré de douleur, il s'abandonna tout-à-coup aux soupirs et aux larmes, se jeta par terre, et cria, en soupirant à haute voix : « Hélas !
» que je suis misérable, ils m'ont enlevé mon Dieu !
» je ne sais plus maintenant à quoi je dois m'attacher,
» ou qui je dois adorer, ou à qui je puis m'adresser.

» Cet accident, ajoute Cassien, (a) nous toucha
» beaucoup, et nous porta, Germain et moi, à aller
» trouver l'abbé Isaac, à qui nous dîmes : En vérité,
» mon père, nous avons été épouvantés de l'erreur
» grossière de l'abbé Sérapion, et nous avons presque
» désespéré de nous-mêmes, voyant qu'un homme si
» saint, après cinquante années d'une si grande retraite
» et d'une vie si austère, non-seulement ait perdu tant
» de travaux par son erreur, mais qu'il soit même
» tombé dans un si grand danger de son salut. Et l'abbé
» Isaac nous répondit : Il ne faut pas s'étonner qu'un
» homme fort simple, qui n'a jamais été instruit de la

(a) Coll. 10. c. 5.

» nature de Dieu , ait été trompé en ce point par son
» ignorance et par la longue habitude de son ancienne
» erreur. Car , pour vous dire mon sentiment , l'abbé
» Sérapion n'a pas été poussé , comme vous le croyez ,
» par l'artifice de l'ennemi dans cette nouvelle illusion.
» Il n'a fait que demeurer dans son erreur d'autrefois ,
» et dans cette première ignorance du paganisme , où
» les hommes , accoutumés à adorer les démons re-
» vêtus de la figure des hommes , font passer cette er-
» reur dans le christianisme , et pensent qu'il faut ado-
» rer la majesté incompréhensible de Dieu sous quel-
» que forme sensible , dont ils croient qu'il soit revêtu. »
Ces paroles de l'abbé Isaac montrent clairement que
ce Sérapion avoit été idolâtre et s'étoit converti de-
puis à la foi chrétienne. Ce qui prouve qu'il ne pou-
voit être le même que celui qui parle dans la cinquième
conférence de Cassien , qui avoit été élevé étant encore
enfant par l'abbé Théonas.

Cassien fait encore parler dans ses conférences l'abbé
Serène , (a) et dit qu'entre tous ces grands solitaires
qui habitoient dans le désert de Sceté , il n'y en avoit
guères pour qui il eût tant de vénération que pour ce
saint abbé. (b) « C'étoit , ajoute-t-il , un homme d'une
» sainteté extraordinaire et d'une continence admi-
» rable , qui tenoit son âme , selon que son nom le
» marquoit , dans une tranquillité et une sérénité toute
» divine. Outre toutes les vertus qui le faisoient re-
» marquer dans ses actions , dans ses mœurs et même
» sur son visage , (c) il avoit de plus le don d'une pureté

(a) Coll. 7 et 8. — (b) *Id.* c. 1. — (c) C. 2.

angélique. Car ce grand homme offrant à Dieu jour et nuit de très-ardentes prières , accompagnées de veilles et de jeûnes , pour obtenir la chasteté du corps et de l'âme , Dieu lui accorda cette grâce précieuse , et il vit durant la nuit un ange qui éteignit en lui les ardeurs de la concupiscence , et qui lui dit en même temps : « Sachez que vous avez aujourd'hui obtenu de » Dieu la pureté parfaite que vous lui avez demandée » avec une foi sincère.

» Cette insigne faveur le transporta d'une joie incroyable ; et le goût qu'il trouvoit dans cette pureté intérieure , augmenta encore son désir pour cette vertu : il redoubla même ses prières et ses jeûnes , afin de faire passer dans le corps la pureté de son cœur , et de faire entièrement mourir cette passion dans sa chair , comme elle l'étoit déjà dans son âme. »

Le désir de voir un homme si rare et de profiter de ses instructions , porta Cassien et Germain à l'aller voir. C'étoit dans le temps du carême. Ce vénérable vieillard les reçut avec cette paix et cette sérénité qui faisoit son principal caractère. Il leur fit diverses questions sur leur disposition intérieure , sur la qualité des pensées qui les occupoient ordinairement , et leur demanda enfin si leur long séjour dans le désert avoit déjà contribué à la pureté de leur âme ; car nous avons vu dans plus d'un endroit que c'est ce que les solitaires avoient principalement en vue dans les exercices laborieux de la vie monastique.

Cassien et Germain s'humilièrent beaucoup sur

cette demande. (a) Ils lui avouèrent qu'ils avoient l'âme si légère, qu'ils ne pouvoient se rendre là-dessus le témoignage favorable d'avoir profité de leur retraite.

« Hélas ! mon père, lui dirent-ils, cette longue suite
» d'années de retraite qui devoit nous avoir déjà établis
» dans la perfection, ne nous a servi jusqu'ici qu'à
» nous faire voir ce que nous pouvons être, sans nous
» rendre ce que nous aurions tant souhaité de devenir.
» Nous reconnoissons que nous n'y avons pas acquis
» cet affermissement dans la vertu que nous avions
» désiré avec tant d'ardeur ; mais seulement un ac-
» croissement de confusion et de honte, par le peu
» de progrès que nous avons fait. »

Ils se plaignirent à lui de ce que leur âme se laissoit insensiblement tomber dans la dissipation, et qu'elle se trouvoit de jour en jour agitée par mille distractions, et très-foible pour résister aux passions qui la tenoient comme captive, ce qui les décourageoit beaucoup. « Notre esprit, disoient-ils, à tout moment
» nous échappe de telle sorte, que lorsque nous le
» voulons rappeler par le mouvement de la crainte
» de Dieu, ou l'appliquer à contempler sa grandeur,
» il s'enfuit de nouveau comme auparavant, sans que
» nous puissions le fixer dans cette mobilité conti-
» nuelle. »

Ceci donna occasion à l'abbé Serène de les entretenir de la mobilité de l'âme, et il leur fit voir que plus notre esprit étoit volage et inconstant, plus aussi il étoit important de veiller sur nos pensées pour n'en

(a) C. 3.

avoir que de bonnes. (a) « L'esprit de l'homme, leur
 » dit-il, agit sans cesse. Il est étrangement mobile.
 » C'est ce qui est marqué dans le livre de la sagesse :
 » (b) *La demeure terrestre appesantit l'âme malgré*
 » *la vivacité de ses pensées.* Il est donc vrai que de
 » sa nature elle ne peut pas demeurer oisive ; et que
 » si on ne règle ses mouvemens , en donnant de l'oc-
 » cupation à son activité par des objets qui la retien-
 » nent et qui l'arrêtent , il faut nécessairement que
 » sa légèreté naturelle l'emporte et la fasse courir d'ob-
 » jet en objet , jusqu'à ce qu'une longue habitude lui
 » fasse connoître par expérience quels sont les sujets
 » qu'elle doit préparer à sa mémoire , afin qu'elle s'en
 » occupe sans se lasser , et que cette occupation l'ac-
 » coutume à se fixer davantage. C'est ainsi qu'elle
 » pourra se mettre au-dessus des tentations dont son
 » ennemi la trouble , et demeurer dans cet état stable
 » qu'elle désire avec tant d'ardeur.

» Nous devons donc , continue-t-il , travailler sans
 » cesse à régler notre esprit ; car la *bonne pensée* , dit
 » le Sage , (c) *s'approche de ceux qui la connoissent* ,
 » *et l'homme prudent la trouvera.....* Vous voyez
 » donc que quand l'homme travaille avec le secours
 » de Dieu , *il dispose des degrés* , comme dit David ,
 » *pour monter à lui.* (d) C'est-à-dire , qu'il nourrit des
 » pensées saintes qui le font monter à Dieu , et que
 » lorsqu'il se relâche , il descend et retombe dans les
 » pensées basses de la terre et de la chair. »

(a) C. 4. — (b) Sap. 9. — (c) Prov. 19. Sec. LXX. — (d) Psal. 13.

L'état d'une âme, dit-il encore, (a) que la grâce a élevée à cette perfection, est admirablement figuré par le Centenier de l'Evangile, qui disoit : (b) *J'ai des soldats sous moi ; je dis à l'un, allez, et il va ; à l'autre, venez, et il vient : et à mon serviteur, faites cela, et il le fait.* « Si nous travaillons donc à » combattre et à vaincre les vices, à éteindre les passions et les mouvemens de la chair, à soumettre à l'empire de l'esprit cette foule de pensées qui l'assiègent et l'inquiètent sans cesse, et à repousser loin de notre cœur, par la force de la croix de Jésus-Christ, ces troupes de puissances ennemies qui nous font une guerre si cruelle, nous recevrons de Dieu, pour récompense de nos victoires, la grâce d'être élevés au rang de ce Centenier de l'Evangile, qui est la figure des vrais chrétiens..... Nous recevrons de lui la puissance de commander à nos pensées. Nous ne nous laisserons point emporter malgré nous à celles que nous ne voulons pas suivre, et nous nous attacherons avec fermeté à celles où nous trouverons notre repos et la joie de notre cœur. Nous dirons aux mauvaises : allez, et elles s'en iront. Nous dirons aux bonnes : venez, et elles viendront ; et nous commanderons à notre serviteur, c'est-à-dire à notre corps, de garder toutes les lois de la pureté, et il nous obéira et s'assujettira à servir l'esprit en toutes choses. »

L'abbé Serène montre après cela quels sont les moyens que nous devons employer pour combattre les

(a) C. 5. — (b) Matth. 8.

pensées contraires à la pureté du cœur. Saint Paul nous les fournit, (a) quand il nous dit de prendre *le bouclier de la foi, la cuirasse de la charité, le casque de l'espérance et l'épée de l'esprit, qui est la parole de Dieu.*

« Nous ne devons pas nous laisser aller, (b) dans le combat pénible, à une défiance et un découragement pernicieux, qui nous fasse quitter nos exercices, comme nous étant inutiles, puisque le Sage a dit : (c) *plus on travaille, plus on s'enrichit*; car il n'y a point de vertu dont on puisse acquérir la perfection sans un grand travail. Il faut donc faire de grandes violences et souffrir de pénibles travaux pour devenir un homme parfait. »

L'abbé Germain lui représenta là-dessus combien il est difficile d'arrêter la légèreté de l'esprit, (d) puisque outre cette mobilité naturelle de l'âme, elle étoit encore inquiétée par tant d'ennemis. (e) Mais l'abbé Serène lui fit voir par plusieurs passages de l'Ecriture, que nous ne devons pas nous étonner du grand nombre de démons qui nous attaquent, puisque la force de Dieu qui nous assiste, est bien plus grande que toute la force des esprits malins. Là-dessus ce saint abbé entre dans une longue discussion de la manière dont les démons tentent les hommes, et qu'il seroit trop long de rapporter ici; mais il fait une remarque qui nous paroît entrer assez dans le plan de notre histoire, et qui mérite d'être rapportée.

(a) Eph. 6. 1 Thess. 5. Hebr. 4. — (b) C. 6. — (c) Prov. 11. Sec. 111. — (d) C. 7. — (e) C. 8.

« Nous voyons , dit-il , (a) et par notre expérience
» et par le rapport de nos anciens , que les démons
» n'ont pas aujourd'hui la même force qu'ils avoient
» autrefois dans le premier établissement des anachorètes , lorsqu'il n'y avoit encore que peu de solitaires dans le désert ; car ils étoient alors si furieux ,
» qu'il n'y avoit que très-peu de personnes , et très-avancées en âge et en vertu , qui pussent supporter les maux qu'ils leur faisoient dans la solitude. Dans les monastères mêmes , où l'on demouroit huit ou dix ensemble , ils faisoient tant de désordres et de violences , et attaquoient si souvent les religieux d'une manière toute visible , qu'ils n'osoient dormir tous ensemble durant la nuit ; mais lorsque les uns prenoient un peu de sommeil , les autres continuoient la veille sans discontinuer ou la prière , ou la lecture , ou le chant des Psaumes. Et lorsque la nécessité de la nature forçoit ceux-ci à se reposer , ils alloient auparavant réveiller les autres , afin qu'ils fissent à leur tour la garde et la sentinelle contre ces ennemis qui ne dormoient point.

» Il paroît par là que cette assurance dans laquelle vivent aujourd'hui dans le désert , non-seulement les vieillards comme nous , qui peuvent mieux se soutenir à cause de leur expérience , mais les plus jeunes solitaires , ne vient , ce me semble , que de deux raisons ; car ou nous la devons attribuer à la grâce et à la vertu de la croix , qui a pénétré jusqu'au fond des déserts les plus reculés , et qui se répandant

(a) C. 23.

» partout , tient comme captive la malice de l'ennemi ,
» ou peut-être même à notre négligence , qui rend les
» démons plus lents à nous attaquer , et qui fait qu'ils
» dédaignent de faire contre nous les mêmes efforts
» qu'ils faisoient contre ces généreux athlètes de Jésus-Christ ; croyant que cessant ainsi de nous combattre , et nous donnant lieu par là de nous relâcher , et de nous tenir moins sur nos gardes , ils pourront nous surprendre et nous vaincre bien plus aisément . »

Après que l'abbé Serène eut fait là-dessus un fort long discours , (a) il renvoya au lendemain l'explication que l'abbé Germain le pria de leur donner de ces paroles de saint Paul : *Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang ; mais contre les principautés et les puissances , contre les princes de ce monde et de ces ténèbres , etc.* Il l'engagea à prendre avec Cassien un peu de repos , en attendant que le lendemain , qui étoit le saint jour du dimanche , et qu'ils devoient solenniser selon leur coutume , ils pussent au retour de l'église , conférer ensemble , « sur ce que Dieu , leur dit-il , nous aura pu donner pour notre commune instruction . »

Cassien commence ensuite de ceci , le récit de la conférence qu'il eut le lendemain avec Serène , par celui du petit repas qu'il leur donna , et qui montre quelle étoit la frugalité de ces bons solitaires , même dans les occasions où leur charité envers les hôtes agissoit avec plus de distinction et d'innocente joie.

(a) C. 53 et 54.

« Après nous être acquittés, dit-il, (a) de ce que
» demandoit de nous la sainteté du dimanche, ceux
» qui s'étoient assemblés dans l'église s'étant retirés,
» nous retournâmes dans la cellule du saint vieillard
» Serène, qui nous y traita magnifiquement; (b) car
» au lieu d'eau salée dont il se servoit ordinairement
» en y mêlant une goutte d'huile, il servit ce jour-là
» de la saumure et versa un peu plus d'huile qu'il
» n'avoit accoutumé. Le dessein de ces solitaires n'est
» pas de trouver quelque plaisir dans cette goutte
» d'huile, puisqu'ils la peuvent à peine sentir lors-
» qu'ils mangent; mais d'éviter par là la vanité et
» l'orgueil qui se glisse insensiblement dans les aus-
» térités extraordinaires.... Il nous donna outre cela,
» trois olives frites dans le sel, une corbeille où il y
» avoit quelques pois chiches fricassés, qui sont pour
» eux comme leur pâtisserie. Nous n'en primes cha-
» cun que cinq avec deux prunes et une figue, parce
» que ce seroit comme un crime dans ce désert de
» passer ce nombre. » Tel fut le repas que l'abbé Serène
donna à Cassien, et qu'il appelle magnifique. Je ne
sais comment nous l'appellerions aujourd'hui que nous
avons si fort dégénéré de la mortification de ces saints
solitaires.

Quand ils furent sortis de table, Cassien et Germain
le prièrent de se souvenir qu'il leur avoit promis de
leur expliquer ce que dit saint Paul : *Que nous avons
à combattre contre les puissances des ténèbres*; et ce
fut là le sujet de la seconde conférence, où il les entre-

(a) Coll. 8. c. 1. — (b) Till. t. 10. p. 168.

tint des principautés et des puissances invisibles de l'enfer. Il parle de la chute des anges rebelles. Il dit qu'il y a parmi eux des principautés et des puissances, (a) parce qu'il y en a quelques-uns qui commandent et ont comme du pouvoir sur les autres : (b) qu'ils se font pourtant la guerre entr'eux comme ils la font aux hommes ; que nous avons chacun un bon ange, comme il conste par plusieurs endroits de l'Écriture ; (c) mais que nous en avons aussi un mauvais qui s'attache particulièrement à nous tenter, comme il paroît par l'exemple de Job. Qu'encore que le démon qui nous trompe soit beaucoup plus puni que nous qu'il séduit, (d) puisqu'après avoir fait tomber Adam, il fut lui-même terrassé par la malédiction que Dieu lui donna, nous ne laissons pas néanmoins d'être punis comme le fut Adam, pour nous être laissé surprendre.

« C'est pourquoi, dit-il, il faut extrêmement prendre » garde de ne se pas laisser aller aux mauvais conseils, » parce qu'encore que la principale punition en re- » tombe sur l'auteur, néanmoins celui qui y consent » ne sera pas exempt de la peine, comme il ne l'est » pas de la faute. »

Mais pour prouver ce qu'il avoit dit de l'espèce de subordination qui se trouve entre les esprits de ténèbres, il rapporte la vision qu'eut un solitaire, et nous la placerons ici pour montrer combien les personnes consacrées à Dieu doivent veiller sur elles-mêmes, parce que plus leur état est saint, plus le démon est jaloux de leur bonheur, et s'efforce de le leur faire

(a) C. 14. — (b) C. 13. — (c) C. 17. — (d) C. 10 et 11.

perdre. (a) « Il arriva , dit-il , un jour à un de nos » frères , qu'en traversant cette solitude pour aller » quelque part , il voulut sur le soir se retirer dans un » antre pour y réciter l'office de vêpres , et comme il » chantoit les psaumes selon la coutume de l'Eglise , » il passa insensiblement dans cette sainte occupation » plus de la moitié de la nuit.

» Ayant fini son office , comme il se disposoit à prendre un peu de repos , il aperçut tout d'un coup une » infinité de démons qui venoient de tous côtés , et qui » s'empressant tous pour accompagner leur prince , » marchaient chacun en leur rang , les uns devant , » les autres derrière. Cette longue suite fut quelque » temps à passer ; mais enfin ce prince approche , qui » étoit plus grand que tous et plus effroyable à voir. » On lui dresse promptement un trône élevé , où étant » monté , il commença à examiner les actions de tous » les autres. Il rejetoit avec infamie , comme des lâches » et des ignorans , ceux qui lui avouoient n'avoir pu » venir à bout de tromper les personnes qu'ils avoient » entrepris de séduire ; et il relevoit au contraire avec » de très-grandes louanges les autres qui lui disoient » combien ils avoient réussi sur ceux qu'on leur avoit » ordonné de surprendre.

» Ensuite un démon encore plus malicieux que tous » les autres se présenta devant ce prince , et parut » plein de joie , comme apportant la nouvelle d'une » bataille et d'un grand triomphe. Il nomma à ce » prince un solitaire que nous connoissons fort bien , et

(a) G. 16.

» l'assura qu'a près l'avoir tenté inutilement durant
» quinze ans , il venoit d'avoir enfin avantage sur lui ;
» et que non-seulement il l'avoit fait tomber cette
» même nuit dans le crime avec une vierge consacrée ,
» mais qu'il lui avoit persuadé de la retenir toujours
» comme sa femme. Ce récit fit lever un cri de joie
» dans toute cette horrible assemblée , et le prince des
» ténèbres releva extraordinairement cette action ,
» et le renvoya comblé de louanges.

» Cependant l'aurore commençoit déjà à paroître ,
» et toute cette troupe de démons s'évanouit en un
» moment avec leur prince. Alors ce solitaire qui avoit
» eu cette vision , n'osa croire d'abord ce que le démon
» avoit dit de la chute de ce religieux ; il aima mieux
» se persuader que cet esprit menteur avoit voulu le
» surprendre en accusant son frère devant lui d'un
» crime si énorme. Etant donc dans ce doute , il s'en
» va à Damiette où demuroit ce solitaire que le dé-
» mon avoit nommé , et qu'il connoissoit fort parti-
» culièrement ; il demanda de ses nouvelles , et trouva
» qu'en effet la nuit même qu'il avoit eu cette vision ,
» il avoit quitté son monastère et étoit retourné dans
» le monde , où il étoit malheureusement tombé dans
» le crime avec la même personne que le démon
» avoit marquée. »

Cet exemple est effrayant , et nous l'avons rapporté
pour l'instruction de ceux qui se croient trop en sûreté
dans l'état le plus saint ; tandis que l'homme porte
avec soi sa foiblesse partout , que le démon le tente
partout , et que par conséquent il doit veiller partout ,

et ne jamais se fier à lui-même; puisque, comme remarque saint Jérôme, Adam a péché dans le Paradis terrestre, et Judas en la compagnie de Jésus-Christ.

Le même abbé Serène, (a) parlant des inclinations différentes qui sont dans les démons, dont les uns se contentent d'effrayer les hommes par des terreurs paniques, les autres plus cruels tourmentent impitoyablement les corps des possédés, d'autres remplissent leur cœur d'une vanité ridicule; et d'autres leur inspirent non-seulement le mensonge, mais les portent encore au blasphème; dit qu'il avoit été lui-même témoin de cela, et qu'il avoit ouï de ses propres oreilles le démon confesser qu'il s'étoit servi de la bouche d'Arius et d'Eunomius pour publier par eux les impiétés et les sacrilèges de leur hérésie. Nous parlerons au chapitre des solitaires de Panephyse, (b) de Paul anachorète de ce désert, dont l'abbé Serène racontoit un trait singulier à Cassien.

Serène, dont nous venons de parler, ne fut pas le seul solitaire de ce nom. Il est parlé d'un autre que nous distinguons de celui-là par son genre de vie, et dont nous ignorons la demeure. Il pouvoit être au désert de Nitrie, dont les moines étoient assez en coutume de se louer pour scier les blés; (c) car il est dit de lui qu'il y travailloit beaucoup, ainsi qu'à coudre et à faire des nattes, et qu'il ne mangeoit pourtant par jour que deux pains de six onces, au lieu que l'abbé Serène dont parle Cassien, (d) joignoit à ces deux pains

(a) Coll. 7. c. 52. — (b) Coll. 7. c. 26. — (c) Cot. t. 1. p. 689.

(d) Cot. t. 1. p. 688.

un peu d'eau salée avec une goutte d'huile , comme nous l'avons déjà dit.

L'abbé Job vint voir un jour ce dernier abbé Serène , et lui dit que quand il étoit dans sa cellule il observoit avec soin la règle qu'il s'étoit prescrite pour le manger ; mais que chez les autres il s'accommodoit à leurs manières , et il lui répondit , qu'il y avoit beaucoup plus de vertu à garder sa règle hors de chez soi. C'est tout ce que nous savons de ce dernier Serène.

CHAPITRE V.



L'ABBÉ AGATHON.

Nous plaçons l'abbé Agathon parmi les solitaires de Sceté , quoiqu'il ait changé quelquefois de demeure ; parce qu'il fut regardé comme un des principaux Pères de cette solitude , et qu'il y édifia beaucoup par ses vertus et ses saints avis , ceux qui l'habitoient. Il fleurit un peu après le milieu du quatrième siècle et avant saint Arsène ; puisqu'il conste qu'Alexandre et Zoïle , ses deux disciples , se mirent après sa mort sous la discipline de ce saint.

Nous ignorons le nom de celui qui l'éleva dans les pratiques de la vie monastique ; mais il paroît que les premières dans lesquelles il s'exerça , furent l'obéissance aveugle et le silence. Il tint pendant trois ans un caillou dans la bouche pour s'accoutumer à se

taire, (a) ou comme un signe qu'il avoit toujours présent de ne parler que quand il étoit plus nécessaire que de ne rien dire. Il acquit par cette pratique une si grande discrétion dans ses paroles, que saint Pémen parlant de lui avec quelques solitaires, et lui ayant donné le titre d'abbé, qu'on ne donnoit qu'aux anciens par respect, (b) comme ils lui en témoignèrent leur surprise, il leur répondit que sa bouche lui avoit acquis ce titre.

De si heureux commencemens furent suivis d'un progrès merveilleux. Ceux qui ont recueilli les actions et les paroles remarquables des Pères des déserts, (c) lui donnent ce juste éloge, qu'il étoit doué d'une sagesse éminente, qu'il étoit infatigable dans les travaux, et qu'il étoit également sobre dans le manger et modeste dans ses habits. Mais c'étoit aussi un effet de sa sagesse d'user en tout de cette discrétion que saint Antoine le grand recommandoit tant, et qu'il considéroit comme une vertu essentielle. C'est ce qui faisoit qu'il ne travailloit pas au-dessus de ses forces, (d) ni avec cet empressement qui préoccupe l'esprit et lui ôte la liberté de se conserver dans le recueillement, et que dans ses habits il n'avoit rien de singulier, en sorte qu'on ne pouvoit pas dire qu'ils fussent ni trop bons ni trop méchans.

Son esprit de discernement et de sagesse lui acquit des disciples, et attira souvent d'autres solitaires à sa cellule pour recevoir ses avis dans leurs difficultés.

(a) Vit. pp. l. 5. libell. 7. § 2. Cot. t. 1. p. 377. — (b) Vit. pp. l. 5. libell. 15. § 40. — (c) Cot. pag. 376. — (d) Vit. pp. l. 5. n. 75.

Il avoit grand soin que ses disciples lui rendissent compte de leur conduite. Il en avoit deux entre les autres qui vivoient en anachorètes dans des cellules séparées, et il les visitoit de temps en temps pour savoir de quoi ils s'occupoient, et s'ils faisoient des progrès dans les vertus de leur état. Un jour étant allé les voir, il demanda à l'un comment il s'étoit conduit, et celui-ci lui répondit entre autres choses : (a) Mon Père, je garde le jeûne jusqu'au soir, après quoi je mange deux petits pains. « Cela n'est pas fort pénible, lui dit-il, » cependant vous faites fort bien. » Il fut ensuite à l'autre, à qui il fit la même demande; et celui-ci lui répondit : Mon Père, je ne prends rien de deux jours, après quoi je mange mes deux petits pains cuits sous la cendre. « Voilà qui est austère, lui dit-il, et vous » avez deux combats à soutenir, l'un de garder le » jeûne pendant deux jours, et l'autre d'être après » cela affamé et de ne pas vous rassasier. »

Il ne vouloit pourtant pas qu'on fit consister le principal devoir d'un religieux dans les exercices qui mâtent la chair; mais il vouloit qu'il y joignît les vertus intérieures, en sorte qu'il veillât sur son cœur à mesure qu'il affligeoit le corps par la mortification extérieure. (b) On lui demanda dans une rencontre, lequel étoit plus agréable à Dieu, ou le travail corporel, ou la vigilance sur soi-même; et il fit cette belle réponse : « L'homme ressemble à un arbre, dont les feuilles se » rapportent au travail du corps et les fruits au soin » qu'on doit avoir de veiller sur son intérieur. Ainsi,

(a) Cot. p. 578. — (b) Vit. pp. l. 5. libell. 10. § 11.

» puisqu'il est écrit (a) *que tout arbre qui ne portera*
» *point de bon fruit sera coupé et jeté au feu*, nous
» avons besoin principalement de veiller sur nous-
» mêmes, afin de porter de bons fruits spirituels, ce
» qui n'empêche pas que nous n'ayons aussi besoin
» du travail, comme les feuilles servent aux arbres pour
» les orner et pour les couvrir. »

Il disoit aussi sur le même sujet, (b) qu'un religieux doit veiller si attentivement sur sa conscience, qu'il la conserve dans une grande pureté, sans qu'elle puisse lui rien reprocher. Et il ajoutoit aussi, qu'il falloit qu'il fût fidèle à observer les commandemens de Dieu, sans quoi il ne parviendrait jamais à acquérir même une seule vertu. (c) Enfin il vouloit qu'à toutes les heures on pensât au jugement que Dieu doit porter un jour sur toutes nos actions. Pour lui il avouoit qu'il s'examinait de si près, surtout pour ce qui concernoit la charité, qu'il n'eût jamais osé se coucher avec le moindre ressentiment contre personne, ou sans s'être réconcilié autant qu'il auroit pu, s'il avoit su que quelqu'un eût été indisposé contre lui.

Quoiqu'il pratiquât toutes les vertus, on peut dire qu'il excelloit surtout en douceur, en droiture, en charité et en dégagement des choses de la terre. Sa douceur paroissoit dans la conduite qu'il gardoit à l'égard de ses disciples. Il ne savoit les corriger qu'avec bonté et affabilité.

L'abbé Daniel racontoit que dans le nombre des jeunes solitaires qu'il conduisoit, (d) il y en avoit un

(a) Matt. 3. — (b) Cot. p. 373. — (c) *Id.* p. 579. — (d) Cot. p. 380.

appelé Alexandre , qu'il chérissoit à cause de sa docilité et de son exactitude dans l'observance des exercices monastiques. Or il arriva qu'étant tous occupés à laver au fleuve la robe de lin qu'ils portoient , Alexandre parut aux autres travailler avec moins d'ardeur , et ils dirent à l'abbé Agathon qu'il ne faisoit rien. Il l'en reprit , et Alexandre en témoigna de la peine ; mais le saint Abbé lui dit ensuite en particulier : « Ne vous » affligez pas , mon fils , ne voyois-je pas que vous » travailliez bien ? mais j'ai cru pourtant devoir vous » reprendre devant les autres , afin d'adoucir leur esprit par votre obéissance. »

On étoit si persuadé de sa douceur et de sa modération , (a) que quelques frères , sur la réputation qu'il en avoit , voulurent la mettre à l'épreuve par eux-mêmes. Ils vinrent donc le trouver , et ils lui dirent : « Mon Père , plusieurs des frères se scandalisent de ce » que vous êtes un homme vain , et que vous donnez » tant de liberté à votre langue , que non content de » mépriser les autres , vous osez encore en dire du » mal ; et ce qui est pire , c'est qu'étant sujet à de » méchans vices , vous voulez ne pas paroître seul à » manquer à votre devoir. A quoi il répondit : Vous » avez raison , mes frères , et je ne puis disconvenir » de tout ce que vous me dites ; et aussitôt se prosternant devant eux , il ajouta : Je vous conjure , mes » frères , de redoubler vos prières pour ce misérable » qui a offensé Jésus-Christ par tant de péchés , afin » qu'il daigne me les pardonner. Mais , poursuivirent

(a) Vit. pp. l. 5. n. 21.

» les frères , nous ne devons pas vous dissimuler qu'on
» dit aussi que vous êtes hérétique. A ces mots il ré-
» pondit : Quoique je sois coupable de plusieurs grands
» péchés , je vous assure que je suis exempt de celui-
» là , et Dieu me garde de tomber jamais dans un tel
» malheur. »

Alors ces religieux admirant d'une part la douceur avec laquelle il avoit souffert leurs reproches , et curieux en même temps d'apprendre de lui pourquoi il avoit témoigné de l'horreur d'être soupçonné d'hérésie , ils se jetèrent à ses pieds , et le conjurèrent avec les plus vives instances de leur en dire la raison ; ce qu'il fit de cette sorte : « J'ai supporté vos premiers
» reproches , parce que l'humilité m'y a obligé , afin
» que vous me reconnoissiez pour un grand pécheur ;
» car nous savons que la pratique de l'humilité est un
» des plus grands moyens que nous ayons pour sauver
» notre âme. Nous voyons en effet que Notre-Sci-
» gneur Jésus-Christ nous en a donné l'exemple , en
» souffrant avec une admirable patience toutes sortes
» d'affronts et d'injures de la part des juifs. Il a égale-
» ment souffert que de faux témoins déposassent contre
» lui leurs calomnies , et enfin il a enduré de même
» le supplice de la croix. (a) C'est pourquoi l'apôtre
» saint Pierre dit qu'il a souffert pour nous , afin qu'en
» nous donnant un si bel exemple de patience , nous
» marchions sur ses traces. Il faut donc souffrir à son
» imitation avec une humble patience tout ce qu'on
» dit contre nous. Mais quant à l'accusation du crime

(a) 1 Pet. 2.

» d'hérésie , je vous avoue que je n'ai pu l'entendre
 » sans en avoir horreur , parce que l'hérésie sépare du
 » Dieu vivant et véritable celui qui en est infecté , et
 » l'unit à Lucifer et à ses malheureux anges ; et étant
 » ainsi séparé de Jésus-Christ , il n'a plus de Dieu à
 » qui il puisse demander pardon de ses péchés. » Ces
 frères l'ayant entendu parler ainsi , (a) admirèrent sa
 discrétion , et en profitèrent comme d'une instruction
 très-utile et très-salutaire.

Il avoit tant d'horreur de la colère , qu'il disoit , (b)
 que quand même il verroit ressusciter un mort par un
 religieux qui seroit sujet à ce vice , il ne croiroit pas
 pour cela qu'il fût agréable à Dieu.

Sa douceur et son humilité ne l'empêchèrent pas de
 parler avec fermeté dans une rencontre où il crut que
 la justice et la charité l'y obligeoient. Les solitaires
 de Sceté s'assembloient quelquefois pour des affaires
 importantes , et l'abbé Agathon n'étant pas encore du
 nombre des anciens , vint à une de ces assemblées lors-
 qu'on avoit fini. On lui apprit ce qui y avoit été résolu ,
 et il dit hautement qu'on s'étoit trompé. Cela les
 étonna , et quelqu'un lui demanda qui il étoit pour
 parler ainsi ; à quoi il répondit avec la même force :
 « Je suis un des enfans des hommes , et vous devez
 » vous souvenir qu'il est écrit : (c) *Si la justice est*
 » *vraiment dans vos paroles , jugez donc , ô enfans*
 » *des hommes , selon l'équité.* »

Etant malade dans la même cellule avec un autre
 ancien solitaire , (d) un frère leur faisoit la lecture de

(a) Cot p. 578. — (b) *Id.* p. 578. — (c) Psal. 57. 2. — (d) Cot. p. 579.

l'Ecriture-Sainte, et étant venu à cet endroit de la Genèse, où Jacob dit à ses enfans, (a) *Voilà que Joseph n'est plus, ainsi que Siméon, et vous voulez encore enmener Benjamin avec vous ! Vous voulez donc dans ma vieillesse me faire mourir d'affliction ?* l'ancien entendant ces paroles, dit : O père Jacob, n'en aviez-vous pas assez des dix autres enfans ? Agathon l'entendant parler de la sorte, lui dit : « Cessez, bon » vieux, de parler de la sorte. Est-ce à vous de blâmer » ce que Dieu approuve ? » Il disoit aussi dans une autre rencontre : « Quand j'aurois quelqu'un auprès » de moi qui me fût encore plus cher, je m'en sépa- » rois sur-le-champ, s'il m'étoit une occasion de » relâchement. »

C'étoit par cette droiture qu'il ne souffroit jamais impunément qu'on portât le moindre préjudice à qui que ce fût. Il vint un jour un frère pour le prier de le recevoir au nombre de ses disciples ; ce qu'il lui promit. Comme il revint quelque temps après pour demeurer auprès de lui, il trouva sur son chemin un peu de nitre, et le prit. Agathon voyant ce nitre, lui demanda d'où il l'avoit eu ; et le frère lui dit qu'il l'avoit trouvé dans le chemin : « Vous voulez, lui répondit le » saint Abbé, venir demeurer avec moi, et vous avez » pris ce qui ne vous appartenait pas ? » Et il ne voulut pas le retenir davantage qu'il n'eût reporté ce nitre à l'endroit où il l'avoit trouvé.

Une autre fois allant par les champs avec ses disciples, (b) l'un d'eux trouva dans le chemin une petite

(a) Gen. 42, 36, 38. — (b) Cot. p. 579.

Lotte de pois chiches encore verts , et lui demanda la permission de la prendre. L'Abbé le regardant d'un air d'étonnement , lui dit : « Est-ce vous qui l'avez » mise là ? Pourquoi donc voulez-vous prendre ce que » vous n'y avez pas mis ? »

Que dirons-nous de la compassion qu'il avoit des maux des autres , et quelle étoit alors la tendresse de sa charité ? Il avoua un jour à un frère , que quand il voyoit un lépreux , (a) il souhaitoit , si la chose étoit possible , de changer son corps avec lui pour le délivrer de son mal , et le souffrir en sa place. Etant allé à la ville pour vendre ses ouvrages , (b) il trouva au milieu de la place un pauvre étranger malade et couché par terre , sans que personne l'assistât. Il en fut touché de compassion , et aussitôt il loua une chambre , où il se mit avec lui , le secourut et le soigna de ce qu'il gagnoit par son travail , et ne le quitta point pendant quatre mois que dura sa maladie ; après quoi le voyant guéri , il le laissa et retourna dans sa cellule.

Une autre fois il trouva sur son chemin un estropié , (c) qui le pria de le porter à la ville , ce qu'il fit ; et à mesure qu'il vendoit quelqu'un de ses ouvrages , l'estropié le prioit de lui acheter tantôt un gâteau , tantôt quelque autre chose dont il disoit avoir besoin ; ce qu'il faisoit avec la même charité. Enfin , comme il retournoit à sa solitude , cet homme le pria de le reporter au même endroit où il l'avoit pris ; ce qu'il fit encore avec la même docilité. Mais à mesure qu'il y fut , il lui dit : « Vous êtes béni de Dieu , ô Agathon , dans le ciel et

(a) Cot. 579. — (b) Vit. pp. l. 3. n. 157. — (c) Cot. p. 381.

» sur la terre ; » et en même temps il disparut. Cela fit juger avec fondement que c'étoit un ange que Dieu avoit envoyé pour éprouver sa charité.

Il étoit toujours prêt à prendre la peine sur lui pour soulager les autres , et à donner ce qu'il avoit quand il croyoit que les autres le désiroient , ou en avoient besoin. Ainsi quand il falloit passer l'eau, (a) il étoit le premier à se saisir de la rame ; quand quelque frère le venoit voir , (b) il s'empressoit aussitôt de dresser lui-même la table ; (c) et si quelqu'un témoignoit estimer quelque chose qu'il avoit dans sa cellule , il le lui présentait et l'obligeoit à l'accepter.

Il donnoit pour règle à ses disciples , (d) de n'avoir jamais rien qu'ils ne donnassent sans peine à un autre , s'il le leur demandoit. Il ajoutoit encore : « Donnez à » celui qui vous demande , et ne rejetez jamais celui » qui veut emprunter de vous. »

C'étoit autant par détachement que par charité, qu'il pratiquoit ce que nous venons de dire ; et ce détachement étoit une des vertus qu'il recommandoit principalement à ses disciples. Il leur cita dans une occasion l'exemple d'un solitaire , qui mérite bien d'être rapporté comme très-édifiant. (e) Nous le plaçons ici à la suite d'un avis très-important qu'il donna aussi à un frère qui vint lui demander comment il devoit se conduire dans une communauté où il vouloit entrer. Voici comment on l'a rapporté dans le recueil des sentences des Pères. L'abbé Pierre , qui avoit été disciple

(a) Cot. p. 380. — (b) *Id.* p. 381. — (c) *Id.* pag. 379. — (d) Vit. pp. l. 7. c. 2. n. 4. — (e) Cot. p. 575.

d'un autre abbé, nommé Lot, disoit : Je me trouvai un jour dans la cellule de l'abbé Agathon, lorsqu'un frère y vint, et lui dit : Mon Père, j'ai dessein de demeurer avec des religieux dans un monastère, je vous prie de me dire comment je dois m'y comporter; à quoi Agathon répondit : « Vivez-y comme le premier jour » que vous y entrerez; c'est-à-dire, avec la même retenue, et sans vous donner la liberté de parler et de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, et vous passerez en repos le temps du pèlerinage de cette vie. » L'abbé Macaire, qui étoit présent, lui demanda ce que pouvoit faire cette liberté; et l'abbé Agathon répondit : « Elle est comme un soleil brûlant que per- » sonne ne peut souffrir, et qui gâte tous les fruits des » arbres. Mais, répliqua Macaire, est-il bien possible » que cette liberté puisse produire de si mauvais » effets? Oui sans doute, dit Agathon, je ne connois » point de passion plus dangereuse que celle-là. Elle » est la mère de toutes les autres; et un religieux qui » veut avoir soin de son âme, ne doit jamais faire pa- » roître de la hardiesse, quand même il seroit seul » dans sa cellule. Je vous dirai à ce propos, que j'ai » connu un religieux qui vivoit dans une telle retenue » et un si grand dégagement, qu'ayant demeuré long- » temps dans une cellule, il ne s'étoit pas aperçu d'un » petit lit qu'il y avoit, et il en seroit sorti sans le sa- » voir, si un autre ne le lui avoit pas dit; et voilà ce » qu'on peut appeler avec vérité travailler à son sa- » lut, et bien combattre contre soi-même et contre » le démon. »

Nous

Nous pouvons rapporter au même propos cette belle sentence : (a) « Si vous demeurez avec quelqu'un , » soyez comme une colonne de pierre . qui ne se met » point en colère lorsqu'on la maltraite , et qui ne » s'élève point lorsqu'on lui donne des louanges . »

Il s'occupoit à faire des cribles et des paniers ; (b) et on disoit de lui et de l'abbé Ammon , que quand ils vendoient leurs ouvrages , ils disoient en un mot le prix auquel ils les avoient taxés , après quoi ils recevoient en silence le prix qu'on leur en donnoit , sans même le compter . Ils achetoient aussi sans marchander les choses dont ils avoient besoin , donnant sans dire mot le prix qu'on leur demandoit . « Car , disoit » l'abbé Agathon , à quoi bon disputer , soit qu'on » vende ou qu'on achète ? Et pourquoi exposer par là » les autres à se fâcher et peut-être à jurer ? Si je » gagne un peu plus en contestant , ne faudra-t-il » pas que je fasse l'aumône de ce que j'aurai de reste ? » Mon Dieu ne demande pas de moi cette aumône , il » n'aime pas que je lui fasse des sacrifices en exposant » les autres à pécher . Voilà qui est bon , lui dit un » frère ; mais le pain , d'où viendra-t-il dans votre cellule ? Le pain dans la cellule , répondit-il , n'est pas » ce qu'il y a de plus important . »

Un séculier lui présenta de l'argent pour le besoin qu'il croyoit qu'il en avoit ; (c) mais il s'excusa de le recevoir , disant que le travail de ses mains lui suffisoit pour son entretien . Le séculier insista , le pressant de

(a) Vit. pp. l. 7. c. 42. n. 2. — (b) Cot. p. 577. Vit. pp. l. 7. c. 5. n. 5. — (c) Vit. pp. l. 3. n. 71.

le prendre au moins pour le distribuer aux autres ; sur quoi il lui répondit : « J'aurois doublement honte , et » de recevoir un argent dont je n'ai pas besoin , et de » m'exposer à être tenté de vanité en donnant aux » autres un bien qui n'est pas à moi. »

Ce grand homme avoit son cœur si bien fixé au ciel par ses désirs , qu'il ne tenoit à rien sur la terre ; c'est pour cela qu'il changeoit sans peine de lieu , sans même emporter avec lui ni meubles ni provisions. (a) Après avoir travaillé long-temps avec ses disciples à bâtir une cellule , y ayant aperçu dès la première semaine une chose qui ne lui plut pas , peut-être qu'elle étoit contraire aux vues qu'il avoit d'une pauvreté parfaite , il dit à ses disciples : « Levez-vous , et sortons d'ici. Ceux » ci , fort étonnés de cette résolution , lui dirent : » Pourquoi avez-vous voulu employer tant de temps à » la bâtir , si vous aviez résolu de la quitter sitôt ? ne » craignez-vous pas qu'on en soit scandalisé , et qu'on » dise : Voyez ces inconstans , ils s'en vont encore ; » ils ne sauroient durer nulle part. Comme il les vit si » tristes et si abattus , il leur dit : S'il y a des gens qui » se scandalisent de notre changement , il n'en man- » quera pas d'autres qui en jugeront tout autrement , » et qui diront , fort édifiés : Voilà des hommes bien » heureux , qui quittent leur demeure pour suivre la » volonté de Dieu , sans se soucier de ce qu'ils ont. » Cependant , ajouta-t-il , vous êtes libres de me suivre » ou de rester ; quant à moi , je m'en vas. » Alors ils se jetèrent à ses pieds , et le prièrent de permettre qu'ils s'en allassent avec lui.

(a) Cot. p. 574.

Sa vigilance sur lui-même le rendoit extrêmement attentif à rejeter de son esprit tout mauvais jugement contre le prochain ; (a) et lorsqu'il voyoit quelque chose qui le portoit à condamner quelqu'un , il ren-
troit aussitôt en lui-même , et disoit : Voudrois-tu faire ce que tu condamnes ? C'est ainsi qu'en tournant ses réflexions sur lui-même , il les détournoit de son prochain.

Nous apprenons de lui , au sujet de l'oraison , une belle instruction , et qui est très-propre à consoler les âmes pieuses qui s'affligent quelquefois avec trop d'in-
quiétude des distractions qu'elles souffrent malgré elles dans la prière. Quelques solitaires s'entretenant avec lui , le prièrent de leur dire laquelle des vertus étoit la plus difficile à pratiquer : « Pardonnez-moi , mes frères ,
» leur répondit-il ; mais il me paroît que c'est l'orai-
» son. Car , quand nous voulons prier Dieu , les dé-
» mons font tous leurs efforts pour nous interrompre
» par des distractions , étant persuadés qu'il n'est rien
» de si puissant comme la prière à Dieu , pour les em-
» pêcher de nous nuire. Aussi en persévérant dans les
» autres exercices de la vie religieuse , nous y trouvons
» quelque repos ; mais quant à l'oraison , nous y au-
» rons toujours à combattre jusqu'à la fin de la vie. »

Un solitaire lui demanda quelque moyen pour se délivrer des mauvaises pensées , (b) et il lui donna celui-ci : « Allez , présentez-vous devant Dieu avec
» votre impuissance , en lui en faisant l'humble aveu ,
» et vous serez soulagé. »

(a) Cot. p. 578. — (b) Cot. *Ibid.*

Quoique ce que nous venons de dire de cet excellent solitaire soit très-propre à nous servir d'instruction , on peut dire que sa bienheureuse mort nous en fournit une des plus édifiantes. Les auteurs de l'histoire monastique en rapportent les circonstances fort brièvement ; mais leur relation nous fait admirer en lui une sainte frayeur , qui étoit une suite de salutaires réflexions qu'il avoit faites pendant sa vie sur la sévérité des jugemens de Dieu , une humble défiance de ses propres œuvres , un abandon plein de confiance en la miséricorde du Seigneur , et enfin une mort , qu'on peut appeler un trépas amoureux par la douceur et la joie en Dieu dont il fut accompagné. Voici comme ces historiens le rapportent. (a) « Agathon , disent-ils , » étoit un homme plein de l'amour de Dieu. Comme » le temps de sa mort approcha , il fut trois jours avec » les yeux ouverts et fixés sans aucun mouvement. Les » frères le voyant dans cet état , et craignant appa- » remment que ce ne fût quelque accident , le pous- » sèrent un peu comme pour le réveiller , et lui di- » rent : Où êtes-vous , mon Père ? et il leur répondit : » Je suis devant le tribunal de Dieu. Eh quoi ! lui ré- » pliquèrent-ils , vous appréhendez aussi son jugement ? » Il est vrai , leur dit-il , que j'ai tâché de faire ce que » j'ai pu pour accomplir ses commandemens ; mais je » suis homme , et que sais-je si mes actions lui ont » été agréables ? Et ne croyez-vous pas , lui deman- » dèrent-ils , qu'elles ont été conformes à sa divine » volonté ? Je n'ose m'en assurer , leur répondit-il ,

(a) Cot. p. 381.

» jusqu'à ce que j'aie comparu devant lui ; car son jugement est bien différent de celui des hommes. Ils
» vouloient lui demander quelque autre chose , mais il leur dit : Je vous prie par charité de ne plus me parler, parce que je suis occupé. En même temps s'étant
» recueilli encore plus en lui-même , au bout de quelque temps il parut comme un homme qui voit ses
» plus intimes amis devant lui , et qui les salue avec un air d'affection et de contentement ; et montrant un
» visage plein de joie , il rendit son esprit à Dieu. Cela
» fait présumer qu'il eut dans ce dernier moment une vision qui le consola encore plus que la pensée des
» jugemens de Dieu ne l'avoit auparavant saisi de
» crainte. »

Les disciples de l'abbé Agathon , dont nous savons les noms , sont Alexandre , Zoïle et Abraham. Il en eut plusieurs autres , mais ils ne nous sont pas connus.

FIN DU TOME SECOND.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

SUITE DES SOLITAIRES DE LA THÉBAÏDE.

CHAPITRE V. <i>Discipline monastique de Tabenne,</i>	page 1
VI. <i>Religieuses de Tabenne,</i>	72
VII. <i>Sainte Euphrasie et autres religieuses de la Thébaïde,</i>	84

LIVRE TROISIÈME.

SOLITAIRES DE NITRIE, DES CELLULES, ET DU MONT
DE PHERME.

CHAP. I. <i>Désert de Nitrie. Saint Amon,</i>	111
II. <i>Doctrine spirituelle de saint Amon,</i>	122
III. <i>De quelques solitaires appelés Ammon,</i>	131
IV. <i>Théodore, disciple de saint Amon, Elurion, Hagée, Arsise, Nathanaël et Sérapion,</i>	139
V. <i>Saint Pior,</i>	146
VI. <i>L'abbé Hor et son disciple Athrè,</i>	155
VII. <i>Saint Pambon,</i>	162
VIII. <i>Origène, Paëse, Isaïe, Héraclides, Crone, Isaac, Hiérax, Jacques le boiteux et Apollon,</i>	176
IX. <i>Benjamin et Albien,</i>	190

TABLE.

X. <i>Persécution des solitaires sous l'empereur Valens,</i>	195
XI. <i>Désert des Cellules. St. Macaire d'Alexandrie,</i>	203
XII. <i>De quelques solitaires nommés Macaire. Isaac, disciple de celui d'Alexandrie,</i>	233
XIII. <i>Règle de saint Macaire et sa doctrine spirituelle,</i>	240
XIV. <i>Benjamin, Isaac, Ellade, Apollon, un autre Isaac, Marc, Jean et Dorothée,</i>	251
XV. <i>L'abbé Théodore des Cellules,</i>	274
XVI. <i>Mont de Pherme. Paul et l'abbé Théodore de Pherme,</i>	286
XVII. <i>Discipline monastique des solitaires de Nitrie et des Cellules,</i>	301

LIVRE QUATRIÈME.

SOLITAIRES DE SCETÉ ET DE CALAME.

CHAP. I. <i>Désert de Sceté. St. Macaire d'Egypte,</i>	329
II. <i>Doctrine spirituelle de St. Macaire d'Egypte,</i>	369
III. <i>L'abbé Isaïe et ses avis aux jeunes religieux,</i>	393
IV. <i>L'abbé Sérapion et l'abbé Serène,</i>	411
V. <i>L'abbé Agathon,</i>	438

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.





